Ouvrage approuvé par le Comité Catholique du Conseil de l'Instruction publique

L'abbé J.-ROCH MAGNAN

COURS FRANÇAIS

DE

LECTURES GRADUÉES

DEGRÉ SUPÉRIEUR

PRIX : 60 CTS

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79
MONTREAL

Jean Garan

127 avenue Murray

Mont-Royal

J. M. J.

COURS FRANÇAIS

DE

LECTURES GRADUÉES

DEGRÉ SUPÉRIEUR

126 GRAVURES

PAR

L'abbé J.-ROCH MAGNAN

Ancien professeur de littérature.

Avec l'imprimatur de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Grand Rapids, Mich.



Point d'instruction sans éducation et point d'éducation sans morale et sans religion.

[PORTALIS, *Rapport à l'empereur Napoléon, 1805.*]

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN

LIMITÉE

MONTRÉAL, CAN.

ERREUR:

Au bas de la page 258, au lieu de *entrer en lisse*, lisez, entrer en lice.

IMPRIMATUR

Evêché de Grand Rapids, Michigan,
le 1er mars 1901.

Deux prêtres, par Nous chargés d'examiner le manuscrit des Livres de Lecture que M. l'abbé J.-Roch Magnan se propose de publier en français pour les écoles catholiques, Nous ayant fait rapport que, dans leur opinion, ledit manuscrit ne contient rien de contraire à la foi et à la morale, et est d'ailleurs fort bien adapté au but proposé, Nous accordons volontiers à l'auteur la permission de le faire imprimer.

Henri-Joseph,
Evêque de Grand Rapids.

Ouvrage adopté, le 2 avril 1902, par le
Bureau des Ecoles de Grand Rapids, Mich. (***E.-U.***).
pour les écoles catholiques du diocèse.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent deux, par l'abbé J.-Roch Magnan, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PRÉFACE.

AUX INSTITUTEURS.

La transition du Cours Moyen au Cours Supérieur est à peine sensible. Les élèves, au retour des vacances, attaqueront les premières pages de leur manuel avec confiance et courage. Les difficultés surgiront graduellement, mais le lecteur y sera préparé par les les leçons précédentes.

Nous reproduisons ici les remarques que nous avons insérées au commencement de la préface de notre Cours Moyen : " Il n'est pas nécessaire que ce volume soit parcouru en entier dans une année ; faites travailler vos élèves sur la même leçon jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement lue, comprise et expliquée. Ne passez jamais à un morceau nouveau avant que le précédent ait été complètement disséqué et parfaitement assimilé. A quoi bon lire des centaines de pages, si la lecture se borne à exercer les yeux et reste fermée à l'intelligence et au cœur ?

Les morceaux de ce Cours tiennent du genre narratif et descriptif et sont adaptés à l'intelligence de

l'élève. A mesure qu'il tourne les pages, le cercle de ses connaissances s'élargit et ses facultés sont exercées sans trop pénible effort.

LA LECTURE EN GÉNÉRAL.

Voici quelques conseils utiles que vous pourrez mettre en pratique en dirigeant votre classe de lecture :

1° Expliquez d'abord les mots et les expressions difficiles que vous rencontrerez dans le texte. Quelques-uns sont élucidés en tête de la leçon ; relevez les autres et, avec l'aide du dictionnaire, donnez l'intelligence des termes qui embarrassent l'élève ;

2° Evitez de presser l'enfant dans les exercices de lecture ; accordez-lui tout le temps nécessaire pour distinguer et énoncer les syllabes ; autrement vous habituerez l'élève à bredouiller, à inventer et à se répéter ;

3° Que tous les écoliers du cours suivent attentivement la lecture ; pour les tenir en éveil, appelez-les alternativement sans suivre l'ordre des places ;

4° Lorsque le lecteur hésite en présence d'un mot difficile, irrégulier, prenez les devants et prononcez vous-mêmes le mot ; dans les autres cas, obligez l'enfant à se corriger lui-même, à trouver, en épelant, s'il le faut, l'énonciation des syllabes qui l'embarrassent ; ou faites-le corriger par un condisciple ;

5° Que chaque élève du cours lise une phrase ou un alinéa ; ordinairement l'instituteur le relira après

l'écolier, mais lentement et bien distinctement, en prenant un ton, une expression naturelle ;

6° Après la lecture de la leçon ou d'une partie de la leçon, passez au compte rendu au moyen du questionnaire qui suit le texte. Posez vous-mêmes des sous-questions se raportant au sujet de l'action, à l'action elle-même, puis aux circonstances de l'action ;

7° Enfin, si le temps vous le permet, relisez le morceau en entier et faites le relire à plusieurs reprises par les élèves.

NARRATION.

1° Expliquez d'abord les expressions un peu serrées ; puis, racontez aux écoliers l'histoire qui forme le sujet du morceau à lire, ayant soin de simplifier les mots et les phrases du texte pour mieux arriver à la portée des enfants ;

2° Faites répéter ce récit d'abord par les élèves les plus forts, puis par les plus faibles. Si l'enfant s'embarrasse ou s'arrête, allez à son secours avec des questions et des sous-questions. Ce récit contiendra le résumé du morceau que les élèves liront ensuite avec grand profit ;

3° Appuyez par des questions convenables sur les conséquences morales à inculquer pour les mieux faire comprendre et retenir ;

4° Profitez des récits pour corriger les élèves de certains défauts naturels, de leur penchant au mensonge, à la gourmandise, au vol, à la colère, à la bou-

deric, à l'oisiveté, à l'égoïsme, etc. Inspirez-leur l'amour de Dieu, de la famille et de la patrie, le goût des pratiques religieuses, l'esprit de soumission aux parents et aux autorités de l'Eglise et de l'Etat ;

5° S'il se trouve une gravure intercalée dans le texte, dirigez l'attention des élèves sur les personnages, leurs qualités, âge, coutumes, particularités et sur leurs actions. Le souvenir d'une image bien interprétée s'efface rarement de la mémoire, pique la curiosité, fixe l'intérêt et provoque à la lecture.

EXERCICES ORAUX.

En général, nous sommes plus souvent appelés à parler qu'à écrire ; il est donc d'une haute importance de multiplier les exercices oraux. Vous trouverez dans ce Cours ample matière à des exercices aussi variés que fructueux.

Choisissez entre les modes suivants :

1° Inviter les élèves à donner de mémoire le compte rendu de ce qui a été lu en classe ;

2° Faire apprendre par cœur quelques textes après les avoir lus et expliqués avec soin. Comme la poésie se prête mieux que la prose aux récitations littéraires, nous avons interjeté dans ce volume nombre de pièces de vers courtes, simples et attrayantes ;

3° Faire rapporter l'anecdote par les élèves en leur recommandant de se servir de leurs propres expressions ;

4° Faire résumer en prose la poésie qu'on aura apprise par cœur ;

5° S'il s'agit de réciter un dialogue, choisir autant d'élèves qu'il y a de personnages en scène et faire rendre par chaque élève, sur un ton convenable, le rôle qu'il personnifie.

EXERCICES ÉCRITS.

La leçon terminée, expliquée et parfaitement comprise, exigez par écrit le compte rendu de la lecture sans auteur. Echangez les devoirs entre les élèves et faites-les noter les erreurs : c'est un excellent moyen de varier les modes de rédaction et contrôler la ponctuation. Multipliez les leçons de choses et les exercices d'invention. Faites décomposer les parties d'une phrase par l'analyse grammaticale et peu à peu initiez la classe à l'analyse logique. Faites observer l'orthographe en toute circonstance et dans tout ce que les élèves écrivent.

AUX ÉLÈVES.

Nous disions dans la préface de notre *Cours Moyen :* " Il est difficile de bien lire. Qui possède l'art de lire correctement sait déjà bien réciter. Rien de plus utile que de savoir bien lire dans nos sociétés démocratiques. En mainte occasion, vous serez appelez à discuter, délibérer dans des réunions, comités, assemblées

de toutes sortes. On vous invitera à donner la lecture de rapports, de procès-verbaux, de comptes rendus, etc ; n'est-il pas indispensable que vous sachiez lire de façon à être entendus et compris ?"

Nous croyons utile de reproduire ici quelques règles condensées pour la lecture à haute voix. Elles sont tirées d'un ouvrage de MM. Estienne et Daniel.— (Livre de récitation)

1° Tenez-vous droit en lisant comme en écrivant. Vous pencher sur votre livre gênerait le libre jeu de votre respiration ;

2° Articulez nettement, c'est-à-dire, faites entendre distinctement toutes les syllabes des mots ; évitez de lire trop vite, ce qui nuit à la netteté de la prononciation ;

3° Donnez aux voyelles le son et la durée acceptés par le bon usage. Evitez l'accent local, s'il y a lieu. Dans la poésie, prononcez les syllabes muettes, parce qu'elles comptent dans la mesure, sauf cependant l'*e* muet qui termine les vers féminins, sur lequel il faut passer rapidement. En prose, bornez-vous à faire sentir légèrement les *e* muets en appuyant davantage sur la syllabe qui précède ;

4° Faites les liaisons, c'est-à-dire, unissez la consonne finale d'un mot à la voyelle initiale du mot suivant. Cependant, quand cette liaison est désagréable pour l'oreille, supprimez-là en observant un très court silence entre les mots. Ex. : La mort | est certaine ;

5° Ponctuez en lisant et en récitant comme en écrivant. " La ponctuation, dit Legouvé, est un geste de

la pensée ; elle ajoute à la page écrite un commentaire visible ; elle dessine la phrase, elle en indique les articulations, la construction, le mouvement... Ponctuer, c'est forcément respirer, puisque c'est prendre des temps, et, par conséquent, c'est lire avec moins de fatigue... Les virgules, les deux points, sont autant de petites haltes qui permettent au lecteur de souffler."

Outre les pauses marquées par les virgules et les points, dit encore Estienne, observez les repos qui ne sont indiqués que par le sens de la phrase. Ex. : Maître corbeau, sur un arbre | perché...

Ne vous croyez pas obligés de vous arrêter à la fin d'un vers quand il n'y a pas de signe de ponctuation.

Ex. : Sur terre — toute chose
A sa part de soleil.

6° Donnez le ton convenable. Evitez, en lisant ou en récitant, la psalmodie, les inflexions monotones, criardes et traînantes. Faites tomber sur les mots l'intonation juste et variez les finales. Lisez et récitez comme vous parlez, à condition, bien entendu, que vous parliez bien. Quand on exprime ses propres pensées, d'ordinaire on donne à ses paroles le ton naturel ; l'intonation alors est bonne. Si donc vous tombez sur une phrase difficile à réciter, traduisez-la mentalement en style simple et faites les inflexions de voix qui conviendraient à ce langage familier. C'est ainsi que l'on parvient à être vrai et naturel ;

7° Accentuez le débit. Le ton doit varier avec la nature des sentiments que l'on exprime ; par consé-

quent, pour donner à ce que l'on récite l'accent convenable, on n'a qu'à se bien pénétrer des sentiments de l'auteur ; on dit bien ce que l'on sent bien.

Lorsque vous aurez lu avec intelligence le présent volume, vous serez capables d'aborder à peu près tous les ouvrages qui vous tomberont sous la main, car les leçons du Cour Supérieur vous feront graduellement monter jusqu'aux aspérités de la langue et vous briseront aux diverses formes de compositions et aux différents styles des écrivains.

Quant aux sujets, vous les trouverez neufs et variés comme dans les volumes précédents : choses usuelles, notions d'histoire naturelle, traits historiques, anecdotes militaires, exemples de courage civique, conseils sur l'hygiène, la sobriété et la correction de certains abus, modèles de lettres, narrations, descriptions, etc, tout ce qu'il faut pour enrichir votre intelligence sans la fatiguer, réveiller ou faire germer en vos cœurs de nobles sentiments et tremper l'énergie de votre volonté.

Vous aurez dans S. Stanislas de Kotska un parfait modèle à imiter et les jeunes martyrs Donatien et Rogatien vous étonneront par leur force d'âme en face du bourreau. Des extraits bibliques feront passer sous vos yeux d'illustres personnages de l'Ancien Testament : S. Jean-Baptiste, Tobie, Daniel, etc.

Aux vénérables figures qui ont embaumé du parfum de leurs vertus l'atmosphère de la Nouvelle-France : Mgr de Laval, Mère de l'Incarnation, Sœurs Bourgeoys et d'Youville, nous avons consacré, comme il convient, de nombreuses pages dans ce volume.

Vos cœurs se serreront d'angoisse au récit des tortures infligées par de féroces sauvages aux apôtres Jogues et le Brébeuf; vos jeunes cerveaux frémiront d'un orgueil légitime en lisant les exploits étonnants de Jolliet et Marquette, d'Iberville de La Salle et de Montcalm, etc.; de Maisonneuve vous apparaîtra au berceau de Ville-Marie le front ceint d'une auréole de vertus chrétiennes et civiques; sir Lafontaine restera célèbre par ses luttes pour défense de sa langue et des droits de ses compatriotes; le cardinal Taschereau et Mgr Bourget, à côté de Mgr Plessis, laisseront dans votre mémoire le souvenir de leur piété, de leur courage et de leurs travaux pour l'Eglise et la société.

Aux Etats-Unis, les petits Canadiens liront avec intérêt les biographies de Mgr Carroll, de Franklin, des présidents Washington et Lincoln, de Lafayette et de Rochambeau.

Ne vous étonnez pas du grand nombre de fables tirées de La Fontaine. Nul mieux que lui n'a manié plus impérieusement la langue française. C'est un modèle si varié, si pittoresque, si naturel et si original.

A côté des grands maîtres de la poésie en France, nous avons placé de copieux fragments de nos poètes canadiens: Crémazie, Fréchette, Routhier, Lemay, Legendre, Chapman, etc. Il est bon que l'on prouve qu'il y a des poètes en dehors de la France.

Des récits militaires semés ça et là réveilleront l'enthousiasme de votre patriotisme et fourniront des leçons et des modèles de courage civique.

A la page 419, vous trouverez un chant national: "*O Canada! terre de nos aïeux!*" Qu'il retentisse

souvent sous la voute de nos écoles et qu'il passe dans vos chaumières : c'est un chant de gloire, de foi et de patriotisme !

CONSEILS.

Chers amis, vous allez bientôt quitter l'école primaire pour entrer pour la plupart immédiatement dans le chemin de la vie sociale. N'allez pas vous abuser étrangement en vous croyant en possession de la science ; vous n'en avez que la *clef*. Il vous reste à faire de constants efforts pour féconder la semence de vos premières études et agrandir le champ de vos connaissances, emportez vos principes de morale, de bonne conduite ; nourrissez en vos cœurs le culte de la famille et l'amour de la patrie ; développez en vos âmes la passion du bien, le sentiment du droit, le respect du travail et l'esprit de solidarité, qui unit le pauvre au riche ; fortifiez en vous le respect de l'autorité religieuse et civile, aimez le travail patient, intelligent et fécond qui purifie l homme, conserve et améliore les sociétés.

Que votre devise soit toujours et partout : *Excelsior ! Plus haut !* Oui, plus haut que les sens, plus haut que la gloire humaine, plus haut que la richesse, plus haut que les honneurs, plus haut que la popularité !

" Plus haut ! dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut ! dans ces combats, où le ciel est l'enjeu ;
Plus haut dans vos amours ! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu !"

J.-Roch Magnan, Ptre.

COURS SUPÉRIEUR

I. — LE REGARD DE DIEU.



Dieu nous voit !

Le petit nid d'oiseaux
Caché sous les rameaux
Tremble et penche
Sur la branche.

A le voir suspendu
Sur la cime
De l'abîme,
On le croirait perdu.
Pour lui ne craignez rien ; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le tout petit agneau
Eloigné du troupeau
Fait entendre
Sa voix tendre.
Mais espoir superflu !
Sur sa tête
La tempête !
On le croirait perdu !
Pour lui ne craignez rien ; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le petit orphelin
Tend sa petite main...
Plus de père,
Plus de mère !
Il n'est pas entendu...
Et sa plainte
S'est éteinte !...
On le croirait perdu !
Pour lui ne craignez point ; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Quel que soit le malheur,
Sous les yeux du Seigneur,
Espérance,
Confiance !
Quand le cœur abattu
Dans l'orage
Perd courage,
Quand tout semble perdu !
Non, non, ne craignez rien ; car, si petit qu'on soit,
Dieu nous voit !

(L'abbé MARTINEAU.)

RÉFLEXIONS. — Dieu, du haut du ciel, gouverne le monde :

Il est ; tout est en lui, l'immensité, les temps
De son être infini sont les purs éléments ;
L'étendue à mes yeux révèle sa grandeur ;
La terre, sa bonté ; les astres, sa splendeur.
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image :
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe et revient finir où tout commence.

(DE LAMARTINE.)

II. — LE CHAUFFAGE.

Dans nos climats, il y a bien huit mois de l'année où la chaleur que le soleil nous donne est insuffisante. Nous y suppléons alors par le chauffage.

S'il n'y avait qu'à faire brûler du bois ou du charbon et à venir se chauffer à la flamme, rien ne serait plus simple. Il suffirait de faire comme les sauvages, qui posent quelques tisons au milieu de leur hutte, s'asseyant par terre tout autour et s'inquiétant peu de la fumée; mais nous sommes plus délicats et nous ne pouvons pas nous contenter d'un chauffage si grossier.

De tous les moyens de chauffage perfectionnés, le plus agréable est celui qui se fait par les cheminées; malheureusement il dépense beaucoup de combustible, parce qu'une grande partie de la chaleur est entraînée dans le tuyau avec la fumée, et qu'une partie est absorbée par le mur.

Les poêles sont un appareil de chauffage très économique. Tandis que les cheminées laissent

perdre une quantité énorme de chaleur, la chaleur demeure presque tout entière dans les poêles; surtout si l'on a soin d'y adapter de longs tuyaux en tôle, faisant plusieurs coudes dans la chambre, de façon que la fumée avant de s'en échapper, ait laissé toute sa chaleur aux parois du tuyau qui réchauffe ainsi l'air de la chambre.

Mais s'ils ont ce grand avantage de l'économie, les poêles ont aussi leur inconvénient. Ne vous est-il jamais arrivé, après être resté plusieurs heures dans une pièce chauffée par un poêle en fonte, de vous sentir mal à la tête? Dès que vous sortiez, votre malaise diminuait et vous étiez bientôt guéri.

Votre mal de tête était causé par la chaleur du poêle d'une double façon: le poêle, pour faire brûler le bois ou le charbon qu'il contient, a besoin d'oxygène comme la cheminée: il absorbe donc une partie de l'oxygène de l'air et quelquefois malheureusement, quand il n'est pas très bien construit, en échange de cet oxygène il exhale de l'acide carbonique; de plus, la fonte en s'échauffant absorbe rapidement la vapeur d'eau qui se trouve dans l'atmosphère de la chambre et qui est aussi indispensable à nos poumons.

A ce desséchement de l'air, il y a un remède bien simple: on redonne à l'air la vapeur d'eau que le poêle lui enlève en plaçant sur le poêle même une terrine pleine d'eau. En s'échauffant, l'eau s'évapore et se répand dans l'air de la chambre.

Dans les grandes maisons, les monuments publics et les fabriques, au lieu de poêles et de

cheminées on emploie des appareils appelés *calorifères* (ce mot signifie porte-chaleur).

C'est un immense poêle d'une forme et d'une construction particulières, qui, placé dans la cave, chauffe toute la maison au moyen de tuyaux. Les tuyaux se remplissent d'air chaud qu'ils apportent dans les pièces par des *bouches de chaleur*.

On fait aussi des calorifères dont les conduits sont remplis d'eau chaude, et d'autres qui chauffent au moyen de la vapeur.

(*D'après* CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE.—Qu'est-ce que le chauffage?—Comment se chauffent les sauvages?—Quelles sont les différentes parties d'une cheminée?—A quoi sert le foyer?—le manteau? le tuyau?—Quels sont les avantages et les inconvénients des poêles?—Que met-on sur les poêles pour remédier au desséchement de l'air dans les chambres?—Qu'est-ce qu'un calorifère?

RÉCITATION. — "*Je veux ma mère!*"

Pourquoi, — veux-tu me le dire, —
En tes yeux ces pleurs brûlants?
Les visages de six ans,
Dieu les a faits pour sourire!

Suis-moi : je te mènerai
Dans un jardin plein de roses
Ouvertes et demi-closes ;
Pour toi je les cueillerai.

Enfant, j'ai dans ma volière
Un oiseau rare et charmant ;
Son col est étincelant
Comme un bouquet de lumière.

Quatre cygnes sur l'étang
Lèvent leurs têtes superbes ;
Tu verras brouter dans l'herbe
Un petit agneau tout blanc.



— Que veux-tu ?

Hélas ! rien ne sait lui plaire...
Son front reste soucieux.
Pauvre enfant, pour être heureux
Que veux-tu ? — "*Je veux ma mère !*"

(Marie Jenna.)

PENSÉE. — Qui pourra jamais remplacer une mère !

III. — "JE VOUS LE PROMETS, MA MÈRE."

Il s'en allait tout seul, à travers le rude sentier de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Sa mère, en embrassant pour la dernière fois

son enfant, avait murmuré tout bas un nom à son oreille, et répété plusieurs fois: "*lui seul! lui seul!* mon fils.

— Je vous le promets, ma mère!"

Pendant que le jeune homme cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse, et une voix se fit entendre:

"Me veux-tu pour compagnon de route?

— Quel est ton nom?

— Je suis la *Gloire!*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit; passe ton chemin."

Et plus loin, un doux frémissement parcourut son être tout entier, et une voix, attrayante comme le chant du pâtre de la vallée, se fit entendre:

"Me veux-tu pour compagnon de route?

— Quel est ton nom?

— Je suis le *Plaisir!*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit; passe ton chemin."

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds glissaient sur le gazon et que ses membres avaient oublié toute fatigue; et une voix, suave comme la brise du matin, douce comme la parole d'une mère à son petit enfant, se fit entendre:

"Me veux-tu pour compagnon de route?

— Quel est ton nom?

— Je suis l'*Affection!*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit; passe ton chemin."

Et comme le soir venait, et que le voyageur se sentait plus triste que le matin, à cause de l'isolement de sa première journée, il éprouva tout à

coup un sentiment de force qui lui était inconnu, et une voix tendre, mais énergique, se fit entendre:



"Me veux-tu pour compagnon de route?

— Quel est ton nom?

— Je suis le *Devoir!*

— Oh! viens, viens! C'est le nom que ma mère m'a dit!"

Et quelques années après, il revenait vertueux toujours, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et il apportait à sa mère, qui l'attendait à son foyer solitaire, le bien-être pour ses derniers jours.

(L'abbé S...)

GRAMMAIRE. — Analyse.

[Il y a deux sortes d'analyses : l'analyse *grammaticale* et l'analyse *logique*. En grammaire, l'analyse consiste à décomposer une phrase en ses éléments grammaticaux ; elle considère isolément chaque mot pour en faire connaître la nature, les propriétés particulières et la fonction par rapport aux autres mots.

Analyser un nom, c'est en indiquer l'*espèce*, le *genre*, le *nombre*, la *fonction*, c'est-à-dire s'il est propre ou commun, du masculin ou du féminin, du singulier ou du pluriel ; s'il est sujet, attribut, complément.]

MODÈLE : *Le Canada renferme des forêts, des lacs, des montagnes.*

Canada, nom propre, au masc sing. sujet de renferme.
Forêts, nom commun, au féminin pluriel, complément direct de renferme, etc.

RÉFLEXIONS. — **Le devoir est assez facile tant qu'il est seul en cause. Mais dès que l'intérêt personnel, ou ce que nous croyons tel, entre en jeu, aussitôt méfions-nous ! " La conscience parle, mais l'intérêt crie, " et assez haut pour étouffer la voix de la morale. Faisons passer le devoir avant tout. Quand même il faudrait souffrir, quand même il faudrait mourir, le devoir doit être obéi.** — (DIVERS.)

MAXIME. — **Fais ce que dois, advienne que pourra.**

RÉCITATION. — *Bon, pur, fort.*

Si le pauvre, à ta porte,
Vient te dire : J'ai faim !
Que ta pitié lui porte
Du courage et du pain.
Si quelque misérable
Implore ton pardon,
Épargne le coupable :
Sois bon !

Si, près de toi, le vice
Etale ses appas,
Pour que ton cœur novice
Ne les admire pas,
Ouvre tes ailes d'ange
Et, montant vers l'azur,
Plane loin de la fange :
Sois pur !

Le démon, plein d'envie,
Attaquera ton cœur ;
Si tu veux, dans la vie,
Rester toujours vainqueur,
Et braver sa morsure
Qui causerait la mort,
Prends la foi pour armure :
Sois fort !

CONSEILS. — **Va où tu veux, meurs où tu dois.**
Aime ce qui est vrai, admire ce qui est beau, fais ce qui est bien.

IV. — SAINT JEAN-BAPTISTE.

Tétrarque, titre donné à un roi tributaire.

Prophète, qui prédit l'avenir.

Décollation, action de couper le cou.

Assouvir, satisfaire.

Convives, ceux qui participent à un repas.

Scandale, ici acte illégal et honteux.

Saint Jean-Baptiste vint au monde à Hébron, l'année même où devait naître le Sauveur. Son père Zacharie et sa mère Elisabeth, cousine de la sainte Vierge, étaient justes et saints devant Dieu.

Un jour, Zacharie remplissait dans le temple

les fonctions du sacerdoce; un ange lui apparut et lui annonça qu'il serait père d'un fils dont le nom deviendrait grand dans toute la Judée.

En effet, l'année suivante, naquit l'enfant que l'ange avait promis au prêtre Zacharie. La nouvelle se répandit dans les montagnes de la Judée et voisins et parents accoururent au berceau du nouveau-né.

Le huitième jour, l'enfant fut circoncis et reçut le nom de Jean. A mesure qu'il croissait en âge, son esprit se fortifiait, et la main du Seigneur était avec lui. Jeune encore, Jean se retira dans le désert et y demeura jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans. Il portait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.



Baptême du Sauveur.

Lorsque enfin le temps de la prédication de Jésus fut arrivé, le Seigneur ordonna à Jean de préparer le peuple d'Israël à recevoir dignement le Sauveur. Jean-Bap-

tiste, obéissant à la volonté divine, se montra aussitôt dans le pays qui avoisine le Jourdain. Alors Jérusalem, toute la Judée et tout le pays autour du Jourdain accouraient à lui. Il prêchait et baptisait.

Jésus aussi vint trouver Jean sur les bords du Jourdain, pour se faire baptiser. Mais Jean, plein de respect s'y refusait. Jésus insista en disant qu'il fallait accomplir toute justice. Alors Jean ne résista plus et baptisa Jésus dans le Jourdain.

L'éclat des vertus de Jean-Baptiste avait frappé Hérode lui-même, tétrarque de la Galilée. Il estimait Jean à cause de sa sainteté, il le craignait et l'écoutait volontiers. Mais ce roi causait un énorme scandale en vivant illégitimement avec Hérodiade, femme de son frère. Jean vint le trouver et lui fit de sévères reproches en disant: "Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère."

Hérode, outré de ce discours, fit jeter Jean dans les fers. Par la captivité et par les chaînes, il voulait le réduire au silence; mais Hérodiade, voulant assouvir sa vengeance, chercha un moyen de faire mourir le courageux prophète.

Or, il arriva que le jour de sa naissance, Hérode donna un festin aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiade dansa pendant le repas et plut à toute la cour. Hérode en fut tellement charmé qu'il lui dit avec serment: "Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai, quand même ce serait la moitié de mon royaume."

Etant sortie, la fille dit à sa mère: "Que demanderai-je?" La mère lui dit: "La tête de Jean-Baptiste."

Elle revint en toute hâte trouver le roi, et lui fit sa demande, disant: "Je veux que vous me donniez à l'instant même, sur un plat, la tête de Jean-Baptiste."

Le roi en fut fâché; mais à cause du serment qu'il avait fait devant l'assemblée, il n'osa se rétracter. Il envoya un officier trancher la tête du glorieux Précurseur. L'ordre barbare fut exécuté; la tête de Jean fut apportée sur un bassin à la fille d'Hérodiade, qui la présenta à sa mère.

Ainsi finit l'illustre prophète. La destinée du disciple devait être celle du Maître. Sa mort arriva environ un an avant celle de Jésus-Christ.

(*D'après* Mgr BOURQUARD.)

QUESTIONNAIRE. — Combien de personnages et d'objets découvrez-vous dans la gravure ci-dessus? — Où naquit saint Jean-Baptiste? — Quelle parenté entre Jean et Notre-Seigneur? — Qui annonça sa naissance? — Où Jean se retira-t-il? — Comment était-il vêtu et de quoi se nourrissait-il? — Quelle fut sa mission? — Où baptisa-t-il le Sauveur? — Quels reproches adressa-t-il au roi Hérode? — Qui demanda la tête de Jean? — Que firent les disciples de Jean, à la nouvelle de sa mort?

GRAMMAIRE. — Compléments du nom.

[Tout mot qui complète la signification d'un nom est appelé *complément* de ce nom. Exemples: *La ruche de l'abeille, le prix du temps, l'heure de la prière.*]

Donner trois compléments à chacun des noms suivants: — MODÈLE: *Un panier de cerises, de fraises, de poires.*

Un tas.	Un sac.	Une caisse.
Une couple.	Un troupeau.	Une gerbe.
Une provision.	Un paquet.	Un banc.
Une rangée.	Une réunion.	Une troupe.

RÉFLEXIONS. — **Jean-Baptiste meurt victime de son zèle, martyr de son devoir. Il aime mieux mourir que de trahir la vérité par un lâche silence. Ne souffrons jamais le vice par une faible complaisance quand le devoir nous impose l'obligation de le flétrir.**

CONSEIL. — **N'agissez jamais sous l'influence de quelque passion.**

NOTE. — Hérode n'était pas tenu d'exécuter son serment, parce que l'engagement à faire le mal ne lie jamais la conscience. — (J.-R. M...)

V. — CHEMINS DE FER.

Marécages, terres couvertes d'eau stagnante et bourbeuse.

Remblai, terre apportée pour élever un terrain.

A toute vapeur, avec toute la vitesse que peut donner la vapeur.

Viaduc, pont qui supporte une route.

Rail, de l'anglais *rail*, barre.

Disque, une plaque ronde de bois ou de métal dont la couleur ou la position sert de signal sur les voies ferrées.

Avant la création des chemins de fer, les voyageurs suivaient des sentiers mal tracés dans les montagnes ou la plaine, dans les forêts et les marécages. Ils allaient à pied, s'ils étaient pauvres; à cheval, s'ils étaient riches.

Plus tard, on fit des routes: alors les voyages furent plus faciles et moins dangereux. Puis on inventa les diligences, lourdes voitures attelées de plusieurs chevaux, qui transportaient les voyageurs.

Vers 1630, un ingénieur français nommé Beaumont imagina de faire rouler des chariots sur des rails ou barres de bois disposés le long de

la route. Cette innovation produisit déjà des effets satisfaisants. Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir que les rails de bois s'usaient très vite, ce qui nécessitait des frais d'entretien considérables. Pour en augmenter la durée, on imagina de les revêtir d'une lame de fer.

Vers 1766, les rails en bois revêtus de fer commencèrent à être remplacés par des rails en fonte. Enfin, en 1805, l'introduction des rails de fer forgé prépara la prospérité future des chemins de fer. Ce perfectionnement capital arriva juste au moment où la substitution de la machine-locomotive aux chevaux, seuls employés jusqu'alors, allait permettre aux voies ferrées de recevoir tous leurs développements.

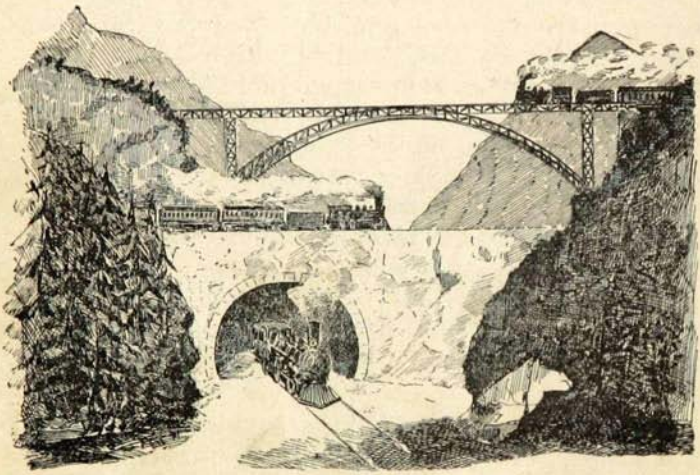
La locomotive, créée par Marc Séguin et surtout par l'ingénieur Robert Stephenson, est une machine mue par la vapeur d'eau et capable de rouler en entraînant de lourdes voitures après elle.

La vapeur enfermée dans la chaudière veut s'échapper, et pour cela elle pousse une pièce de fer mobile qui va en avant, qui revient en arrière, et fait tourner les roues sur les rails. Quand les roues tournent, la locomotive avance ou recule comme un cheval, mais avec beaucoup plus de vitesse.

A toute heure du jour et de la nuit, des trains sillonnent les pays. Les uns, pesamment chargés, portent des marchandises, que des milliers de chevaux n'auraient pu traîner sur les routes. D'autres, lancés à toute vapeur, emportent les voyageurs à travers l'espace; hommes, femmes, enfants, sont paisiblement assis sur les sièges du

wagon, et le train vole, sans s'arrêter, à travers les plaines, sur les fleuves, par-dessus les marais, dans le flanc des coteaux, et même sous les montagnes.

S'il faut traverser l'eau, des vallons profonds ou des coteaux élevés, alors des travaux d'art



Les chemins de fer.

sont nécessaires. Sur les rivières et les fleuves, on jette des ponts, tantôt en pierre, tantôt en métal.

Des précautions multipliées sont prises tout le long de la ligne pour que les trains ne viennent pas à se rencontrer. Des heures fixes leur sont désignées pour leur passage à toutes les stations. Des employés veillent sans cesse: des signaux convenus avertissent de l'arrivée des trains ou les empêchent de passer s'il y a quelque obstacle.

Le jour, on emploie des disques, des drapeaux; la nuit, des lampes de couleur.

Les machines ont des sifflets aigus pour s'annoncer. Mais le moyen le plus efficace pour écarter les accidents, c'est le télégraphe électrique.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quels objets remarquez-vous sur la gravure ci-dessus ? — Comment voyageait-on autrefois sur terre ? — Dans quel pays les chemins de fer ont-ils pris naissance ? — A quelle époque fait-on remonter leur origine ? — En quoi consistèrent-ils dans le principe ? — Quand la locomotive fut-elle inventée ? — Que signifie le mot rail ? — Qu'est-ce qu'un wagon ? — une locomotive ? — une tranchée ? — un remblai ? — un viaduc ? — un tunnel ? — Quelles précautions prend-on pour écarter les accidents ?

GRAMMAIRE.

[De même que pour le nom, en analysant l'*article*, l'*adjectif*, le *pronom*, il faut en indiquer l'espèce, le genre, le nombre, la fonction ou le rapport. Exemple : *J'ai un beau livre qui vient de ma mère.*

Je, pro. pers. 1re personne, masc. ou fém. sujet de ai.
Un, adj. indicatif, masc. sing. détermine livre.
Beau, adj. qualificatif, masc. sing. qualifie livre.
Qui, pro. relatif, masc. sing. représente livre.
Ma, adj. possessif, fém. sing. détermine mère.]

Analyser oralement la phrase suivante : La leçon que j'ai étudiée était difficile.

VI. — LOLOTTE.

Arrêté, décision administrative.

Attentatoire, qui attaque.

Entraver, mettre obstacle.

Embusqué, caché.

Baudrier, écharpe ou ceinture, pour soutenir le sabre.

Verbaliser, dresser un procès-verbal.

" Voyons, père Voyran, avez-vous déjà arrangé votre tournée pour demain, dimanche? — Dame! monsieur le maire, j'avais quasiment l'idée de rester toute la matinée aux environnants de la maison de Bastienne.

— Très bien!... Et le soir? — L'après-midi, monsieur le maire, j'irai faire un tour chez Rousseau pour surveiller ses légumes.

— Eh bien, non! père Voyran, à ce moment-là, j'ai besoin de vous autre part. Il faudra que vous restiez dans le bourg, à proximité de l'église, avec vos insignes. — Oui, monsieur le maire.

— Vous savez, père Voyran, que par mon arrêté municipal en date du 17 juin 1895, j'ai interdit les processions de la Fête-Dieu sur tout le territoire de la commune, comme entravant la circulation, et attentatoires à la liberté de conscience. — Oui, monsieur le maire.

— J'ai quelque soupçon que le curé, cette année voudra sortir quand même. S'il a le malheur de mettre le pied dehors, il ne faudra pas le manquer. — Oui, monsieur le maire.

— Ainsi donc, c'est entendu; je compte sur vous. A la moindre manifestation, pincez-moi le curé et collez-lui un bon petit procès-verbal. Je me charge du reste. — Bien, monsieur le maire.

— Allez...”

En sortant du cabinet municipal, le père Voyran avait la tête basse. C'était donc pour en arriver là qu'il avait versé plusieurs pintes de sang en Crimée et en Italie? C'était donc pour en arriver là qu'il avait depuis plus de trente ans consacré ses jours et ses nuits au bien commun?

Mais à quoi bon se monter ainsi sa vieille caboche de tête? Après tout, ce n'était pas à lui à discuter ces choses-là. Lui, il n'était qu'un serviteur, il n'avait qu'à exécuter son mot d'ordre.

Et puis, il y avait Lolotte!

Oui, il y avait Lolotte, cette mince et menue fillette qui venait de faire sa première communion, Lolotte, sa petite-fille! C'était elle l'enfant vaillante et déjà mûrie, qui s'était faite l'ange gardien du bonhomme de grand-père; elle qui lui tenait son ménage; elle enfin qui, d'un baiser, les bras jetés autour de son cou, lui faisait trouver la terre supportable au déclin de sa vie.

Et s'il perdait sa place, il ne lui resterait plus que le revenu de sa médaille militaire, et alors, que deviendrait Lolotte?...

Le lendemain soir, sur le coup de quatre heures, le père Voyran, qui s'était embusqué derrière un gros marronnier de la place, vit soudain les portes de l'église s'ouvrir toutes grandes, et la croix d'argent, escortée de deux étoiles de feu, scintiller sous le vieux porche moussu.

C'était la procession qui sortait!...

A cette vue, le garde champêtre rajusta son baudrier, passa sa manche sur sa plaque pour la faire reluire, et, relevant ses moustaches, fit quelques pas pour barrer le chemin. Déjà même il avait commencé à verbaliser: *Au nom de la loi je...*

Il n'acheva pas.

Devant lui, toute blanche, plus blanche encore que sa robe de communiante, une fillette s'était dressée qui disait résolument: "Grand-père, laissez passer le bon Dieu, si vous voulez qu'il vous laisse passer un jour..."

C'était Lolotte!...

Le vieux garde champêtre eut un moment d'hésitation, juste assez pour permettre à Lolotte de se jeter à son cou. Dès lors il était vaincu.

D'un geste sublime, il fit signe à la procession d'avancer, et le maire, caché derrière ses rideaux, regardant si ses ordres étaient exécutés, faillit avoir une attaque d'apoplexie foudroyante, en constatant que le père Voyran faisait ranger le monde sur le passage du dais!...

(*D'après* Jean des TOURELLES.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'est-ce qu'un maire ? — Quel ordre donna-t-on au père Voyran ? — Comment s'appelait la petite-fille du garde champêtre ? — Quels devoirs remplissait-t-elle à la maison ? — Pourquoi le père Voyran n'exécuta-t-il pas les ordres du maire ? — A-t-il mal fait ? — Peut-on exécuter un commandement injuste ? — Ne faut-il pas obéir à Dieu et à sa conscience plutôt qu'aux hommes ?

GRAMMAIRE.

[Dans l'analyse grammaticale du *verbe*, il y a six choses à considérer : l'*espèce*, la *conjugaison*, le *mode*, le *temps*, la *personne*, le *nombre*, la *fonction*. Exemple : Je *prie*.

Prie, verbe actif *prier*, 1re conjug., mode indicatif, au présent, 1re pers. du sing.]

Analyser : La calomnie s'étend comme une tache d'huile.

RÉFLEXIONS. — Le respect humain est une trahison et une lâcheté ; c'est une dégradation personnelle. C'est aussi un pauvre calcul, car il fait tout perdre, et du côté de Dieu et du côté du monde lui-même. Le monde veut qu'on se donne à lui et il méprise ceux qui se donnent. Dieu rougit de ceux qui rougissent de lui.

MAXIME. — " Un drapeau que l'on cache dans sa poche, ce n'est pas un drapeau, c'est un mouchoir." — (Émile de GIRARDIN

VII. — LA RESPIRATION.

Tout l'intérieur de notre corps est parcouru par un grand nombre de canaux dans lesquels coule le sang. Le cœur est la machine merveilleusement délicate et puissante qui, semblable à une pompe, lance régulièrement le sang d'instant en instant dans ces divers canaux ou vaisseaux sanguins. Les conduits qui emportent le sang du cœur dans toutes les parties du corps s'appellent des artères, ceux qui le rapportent au cœur sont les veines.

Le sang est le liquide nourricier, le fleuve de la vie; il contient et il transporte tous les éléments nécessaires pour nous faire peu à peu de la chair, des muscles, des os, de la moelle, des organes; il roule dans ses flots merveilleux une quantité de matières composées d'azote, un peu de fer, de phosphore, de chaux, toute sorte de sels et de graisses et même du charbon.

Le sang se charge, pour ainsi dire, de recueillir tout ce qu'il y a de bon dans les aliments, de le filtrer à travers une infinité de petits tuyaux à peine gros comme un cheveu et de faire circuler le tout d'un bout à l'autre de notre corps, en

donnant goutte à goutte à chaque partie juste ce qui lui est bon.

Mais quand il est arrivé aux extrémités de notre corps, le sang n'est plus ce qu'il était en s'élançant du cœur dans nos artères; il a laissé le long de son voyage tout ce qu'il contenait de meilleur, et en échange il a ramassé dans le corps tout ce qui était inutile ou nuisible. C'est alors qu'il entre dans les veines pour revenir au cœur. Il est devenu noirâtre, épais et lourd, et tout rempli de matières nuisibles à la vie.

Il revient au cœur qui le reçoit, en cet état impur, dans une sorte de poche séparée et l'envoie, par un canal spécial, dans un endroit fait exprès pour le rafraîchir et le purifier.

Au moment où nous aspirons, une bouffée d'air pur entre dans le conduit respiratoire, dans les bronches et enfin dans chacun des petits trous des poumons. Or ces petits trous sont précisément remplis de sang veineux et impur. L'air arrive, et aussitôt l'oxygène qu'il contient est mis en contact avec chaque gouttelette de ce sang.

L'oxygène brûle les matières charbonneuses, qu'il transforme en gaz ou acide carbonique. En même temps qu'il chasse le charbon et les autres impuretés qui troublent le sang, il se met à leur place, et de la sorte chaque goutte de sang non seulement est débarrassée des matières qui la troublaient, mais encore absorbe une imperceptible quantité d'oxygène qui suffit pour la rajeunir, la rafraîchir, lui rendre sa belle couleur et sa fluidité.

Cette opération faite, nous chassons au dehors tout l'air impur et tout l'acide carbonique qui vient de se former dans nos poumons; en même

temps, toutes les gouttes de sang régénérées sortent de ces petites chambres invisibles où elles ont été un moment enfermées et elles retournent par de petits vaisseaux capillaires dans d'autres moins petits, puis dans de plus gros encore qui les ramènent au cœur. Cette fois, c'est un bon sang redevenu propre à vivifier le corps. Aussi le cœur le renvoie aussitôt par les artères, et la circulation recommence ainsi jour et nuit tant que dure notre vie.

Vous comprenez maintenant à quel point l'air nous est indispensable. C'est l'air ou plutôt l'oxygène de l'air qui empêche notre sang de se refroidir et de se figer.

(*D'après* CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'appelle-t-on vaisseaux sanguins ? — Quelle différence y a-t-il entre les artères et les veines ? — Que fait le cœur ? — A quoi servent les poumons ? — Comment les poumons sont-ils mis en communication avec l'air extérieur ? — Quelle est la principale fonction du sang ? — Quelle différence y a-t-il entre l'aspiration et la respiration ? — Qu'arriverait-il si nous cessions de respirer ? — Qu'arriverait-il si le sang ne passait pas par les poumons ?

RÉCITATION. — *Le Loup et la Cigogne.*

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de fraîche
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.



Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
" Votre salaire, dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte ! "

RÉFLEXIONS. — Ainsi raisonnent les malhonnêtes gens, qui croient avoir payé un service, quand ils ne rendent pas le mal pour le bien.

Celui qui attend des méchants le prix d'un bienfait, commet une double faute : d'abord, parce qu'il prête son appui à des gens qui n'en sont pas dignes ; ensuite, parce qu'il ne peut plus se tirer sans danger de leurs mains. — (PHÈDRE.)

La vertu doit être pratiquée pour elle même, sans aucune considération d'intérêt personnel. — (CICÉRON.)

VIII. — UN RÉVEILLON D'ARTISTES.

Oblong, beaucoup plus long que large.
Mélopée, mélodie vague.
Avisant, apercevant.
Virtuose, qui a des talents pour la musique, etc.
Dénommé, déjà désigné.
Promoteur, celui qui prend le soin principal d'une affaire.
Suffoqué, étouffé.
Impulsion, direction.

A Paris, en 1841, par une froide soirée de décembre, un homme de haute taille, appuyé sur un bâton suivait péniblement la rue Mazarine. Il portait sous son bras un objet de forme oblongue enveloppé dans un mouchoir.

Voyant de la lumière à toutes les fenêtres, il commença une mélopée si triste que deux ou trois polissons se sauvèrent en se moquant. L'homme découragé s'assit tristement sur la marche de l'allée, posa son instrument sur ses genoux en murmurant: "Je ne peux plus jouer!.. Mon Dieu! ayez pitié de moi!" et un véritable sanglot s'échappa de sa gorge.

A ce moment, et par cette même allée, arrivaient trois jeunes gens fredonnant un air en vogue. Ils n'aperçurent pas tout d'abord le joueur de violon; l'un le heurta du pied, l'autre renversa son chapeau et le troisième resta tout saisi en voyant sortir de l'ombre ce grand vieillard à mine fière et humble tout à la fois.

"Pardon, monsieur, est-ce que nous vous avons fait du mal? dit l'un.

— Non, répondit le violoniste en se baissant péniblement pour ramasser son chapeau; mais un des jeunes gens le devança et le lui rendit,

pendant que son camarade avisant l'instrument, questionna: "Vous êtes musicien, monsieur?

— Je l'étais autrefois, soupira le pauvre homme, et deux grosses larmes descendirent dans les rides qui sillonnaient ses joues.

— Qu'avez-vous?... Vous souffrez? pouvons-nous vous venir en aide?"

Le vieillard regarda les trois jeunes gens..., puis il leur tendit son chapeau en murmurant: "Faites-moi l'aumône..., je ne peux plus gagner ma vie en jouant du violon...; ma fille se meurt de la poitrine et aussi de misère."

"Amis! s'écria, tout ému, celui qui avait questionné le malheureux, c'est un confrère! Toi, Adolphe, prends le violon et accompagne Gustave, pendant que notre ami Charles fera la quête."

Les voilà relevant les collets de leurs paletots, ramenant leurs cheveux sur leurs visages, enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux: "En avant ton morceau de concours Adolphe!" commanda Charles.

Sous les doigts exercés du jeune virtuose, le violon du pauvre résonna joyeusement; toutes les fenêtres se rouvrirent, les passants s'attroupèrent, des applaudissements éclatèrent, et beaucoup de pièces blanches tombèrent dans le chapeau du vieillard.

"A toi, Gustave, reprit Charles." Le jeune homme dénommé chanta avec une voix de ténor vibrante! Et l'auditoire criait: *Bis! bis! bis!...* et la quête allait grossissant. Devant ce succès, le promoteur de l'idée ajouta: "Allons! pour finir, le trio de *Guillaume Tell!...*"

Le trio commença. Alors le vieillard, n'osant en croire ni ses yeux ni ses oreilles, se redressa de toute sa hauteur, le visage transfiguré; et, saisissant son bâton, il se mit à battre la mesure avec tant de justesse que, sous son impulsion, les jeunes exécutants électrisèrent la foule.



Un réveillon d'artistes.

Le concert fini, l'attroupement se dissipa. Les jeunes gens s'approchèrent. " Messieurs, dit le vieux musicien, sachez qui vous venez d'obliger si généreusement: Je me nomme Chappner, je suis Alsacien. Pendant dix ans j'ai été chef d'orchestre à Strasbourg où j'ai eu l'honneur de monter *Guillaume Tell!*... Hélas! depuis que j'ai quitté mon pays, le malheur, la maladie et la

misère m'ont accablé; mais grâce à cet argent, je retournerai à Strasbourg où l'on s'intéressera à ma fille; l'air natal lui rendra la santé. Merci, jeunes gens, je vous prédis que vous serez grands parmi les grands...

— Ainsi soit-il, répondirent les trois amis."

Le ténor s'appelait Gustave Roger, le grand artiste;

Le violoniste, Adolphe Hermann, le grand artiste;

Le quêteur, Charles Gounod, le célèbre compositeur français.

GRAMMAIRE.

[La *préposition* est un mot invariable qui sert à unir deux mots et à en marquer le rapport : *A, de, par, avant, dans*, etc.

L'*adverbe* est un mot invariable qui sert à modifier un verbe, un adjectif ou un autre adverbe : *Peu, plus, près*, etc.

La *conjonction* est un mot invariable qui sert à unir les propositions et à en marquer le rapport : *Et, ou, ni, or, mais*, etc.

L'*interjection* est un mot invariable qui sert à exprimer les sentiments vifs et subits de l'âme : *Ah ! eh ! oh ! allons !*]

Analyser oralement : Mon enfant, obéis fidèlement, si tu veux que l'on t'obéisse plus tard et qu'on te récompense.

RÉFLEXIONS. — **Lorsque nous rencontrons un malheureux, un pauvre, rappelons-nous qu'ils sont nos frères; loin de détourner les yeux avec mépris, nous devons soulager leur misère : " Soyez bénis, car j'étais pauvre et vous m'avez secouru," dit a Jésus-Christ, au jugement, à ceux qui auront aimé les pauvres.**

(J.-R. M...)

IX. — L'ENFANT PRODIGUE.

Un homme avait deux fils. Et le plus jeune dit à son père: Mon père, donnez-moi la portion de votre bien qui me revient. Et le père fit le partage de son bien.

Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour une région lointaine et étrangère, et il y dissipa son bien dans une vie d'excès et de débauche.

Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à sentir le besoin. Il se mit donc au service d'un habitant de ce pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux.

Poussé par la faim, il se mit à disputer à ces animaux immondes la nourriture qu'on leur donnait.

Rentrant alors en lui-même, il dit: "Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim. Je me lèverai et j'irai vers mon père; et je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires."

Et se levant, il vint vers son père. Comme il était loin encore, son père le vit, et, touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou et le baisa.

Le fils dit: "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils."

Et le père dit à ses serviteurs: "Apportez vite sa robe première et l'en revêtez. Mettez-lui

un anneau au doigt et une chaussure aux pieds. Amenez aussi le veau gras et tuez-le; mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voilà était mort et il revit; il était perdu et il est retrouvé."



Mon père...

Et ils commencèrent à manger et à se réjouir; or le fils aîné était aux champs. Comme il revenait et approchait de la maison, il entendit le bruit de la symphonie et de la danse. Il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.

Le serviteur lui répondit: "Votre frère est revenu et votre père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils sain et sauf. Et s'étant courroucé, l'aîné ne voulut pas entrer.

Son père étant sorti se mit à le prier; mais il répondit à son père: "Voilà que je vous sers depuis tant d'années, je n'ai jamais manqué à aucun de vos commandements, et jamais vous ne

m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis; mais lorsque ce fils qui a dévoré son bien est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras."

Le père lui dit: "Mon fils, vous êtes, vous, toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous; mais il fallait faire un festin et se réjouir parce que votre frère était mort et il revit; il était perdu et il est retrouvé." (*Trad. de* LAMENNAIS.)

QUESTIONNAIRE. — Citez les noms d'objets représentés dans la gravure ci-dessus. — D'où est tiré le fond de ce morceau ? — Que signifie ce mot *enfant prodigue ?* — Pourquoi le jeune homme demanda-t-il la part de son héritage ? — Dans quels malheurs tomba-t-il ? — Que dit-il dans sa détresse ? – et que fit-il ?—Comment fut-il accueilli à la maison ? Conclusion morale.

RÉCITATION. — *Relève-toi.*

"Enfant, pourquoi ces pleurs? — Mon maître m'a puni
Pour un devoir que je n'ai pas fini.
— Enfant, que fais-tu, quand un faux pas à terre
Te fait tomber ? — Je me lève et j'espère
Que personne alentour ne se moque de moi.
— Et fais de même, enfant, relève-toi !
Vite au travail, et vite achève ton ouvrage ;
Au lieu de rire on dira : Qu'il est sage ! "

(ALCUN.)

CONSEIL. — Si tu tombes, relève-toi : si tu ne peux pas te relever, traîne-toi ; si tu ne peux te traîner, que ta voix pousse un seul cri ; Dieu t'enverra du secours. — (L. VEUILLOT.)

EXERCICE. —

MODELE D'ANALYSE GRAMMATICALE

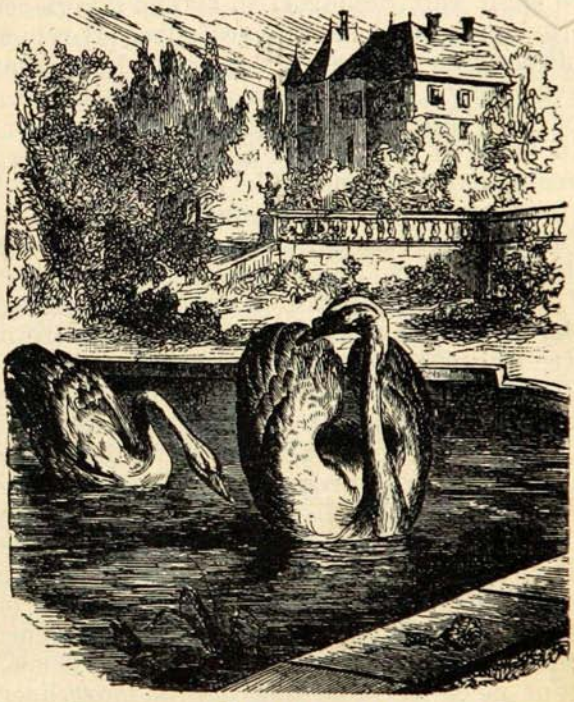
Quand votre bourse sera complètement vide, vous connaîtrez la valeur de l'argent.

Quand	*conjonction qui unit la première proposition à la seconde.*
votre	*adjectif possessif, féminin singulier, détermine* bourse.
bourse	*nom commun, féminin singulier, sujet de* sera.
sera	*troisième personne du singulier du verbe* être, *temps futur, quatrième conjugaison.*
complètement	*adverbe de manière, modifie l'adjectif* vide.
vide	*adjectif qualificatif, féminin singulier, attribut du sujet* bourse.
vous	*pronom personnel, deuxième personne du pluriel, sujet de* connaîtrez.
connaîtrez	*deuxième personne du pluriel du verbe actif* connaître, *temps futur, quatrième conjugaison.*
la	*article simple, féminin singulier, détermine* valeur.
valeur	*nom commun, féminin singulier, complément direct de* connaîtrez.
de	*préposition, unit* valeur à l'argent.
l'	*article simple élidé, masculin singulier, détermine* argent.
argent.	*nom commun, masculin singulier, complément de* valeur.

REMARQUE. — Servez-vous du modèle ci-dessus pour les analyses grammaticales que vous aurez à faire.

X. — LE CYGNE.

Le cygne est sans contredit le plus beau des oiseaux aquatiques; il nage avec une noblesse, une aisance et une grâce qui font plaisir à voir. Quand il a atteint un an, son plumage devient



Deux cygnes.

d'une blancheur si éclatante, qu'elle est devenue un terme de comparaison.

Le cygne règne sur les eaux à tous les titres

qui fondent un empire de paix: la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense.

Il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d' eau, il brave les tyrans de l'air. Fier de sa noblesse et de sa force qu'il sait déployer, il attend l'aigle sans le provoquer, mais sans le craindre. Il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide.

Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature. Il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades d'oiseaux aquatiques; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne veut que calme et liberté.

Un vieux cygne domestique ne craint pas dans l'eau l'attaque du chien le plus déterminé. Son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent.

Cet oiseau, naturellement doux et pacifique, devient quelquefois féroce envers ses semblables. Deux cygnes se battent avec acharnement; souvent un jour entier ne suffit pas pour terminer leur lutte. Le combat commence à grands coups d'ailes, continue corps à corps, et souvent ne se termine que par la mort de l'un d'eux.

Ces oiseaux, d'une propreté exquise, font leur toilette tous les jours. On les voit arranger leur plumage, le lustrer, et prendre de l'eau avec

leur bec pour se la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le désir de plaire: aussi plaisent-ils à tous les yeux, on les aime, on les applaudit, on les admire.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quel est le plus beau des oiseaux aquatiques ? — A quel titre l'emporte-t-il sur les oiseaux nageurs ? — Par quel moyen résiste-t-il à l'attaque ? — Quelle est la puissance de son aile ? — Pourquoi luttent-t-ils entre eux ? — Comment font-ils leur toilette ? — A quoi compare-t-on leur blancheur ? — Etudiez la gravure ci-dessus, et citez les objets que vous y découvrez.

GRAMMAIRE.

Donner oralement l'analyse grammaticale des vers suivants :

Au milieu de ce monde où chacun nous observe,
Il faut marcher sans bruit, agir avec réserve,
Parler peu, réfléchir, écouter plus encor :
La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

RÉCITATION. — *Le Grillon.*

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
" Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents !... Dame Nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure :
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;
Autant n'exister pas."

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
" Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis pas fâché :
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde ! "
Pour vivre heureux, vivons caché.

(FLORIAN.)

RÉFLEXIONS. — Nos désirs enfantés au sein d'un rêve qui passe, ces volontés de la poussière, doivent-ils être de quelque poids dans les décisions de la Providence ? Cette Providence de Dieu existait avant la naissance de celui qui se plaint ; elle a tout prévu. Dieu sait mieux ce qu'il faut à l'homme que l'homme ne le sait lui-même. — (BALLANCHE.)

XI. — MARTYRE DE DONATIEN ET DE SON FRÈRE.

Vers l'an 290, saint Clair apporta le flambeau de la foi aux habitants de Nantes. Par ses prédications, sa sainteté et ses miracles, il enleva aux faux dieux un grand nombre d'adorateurs. Parmi ces nouveaux chrétiens on compta bientôt le jeune Donatien, fils du gouverneur de la ville. Les sublimes vérités de l'Evangile avaient touché son cœur...

Une conversion si éclatante ne put rester ignorée. Le néophyte fut mandé devant le pontife

des idoles. Il y confessa Jésus-Christ. On le revêtit aussitôt de la robe des martyrs. Donatien s'avançait vers le lieu du supplice, quand son jeune frère Rogatien s'offrit à sa vue. Il était couronné de fleurs et se rendait à un banquet; il ignorait et la religion nouvelle et les dangers de son frère.

" Où le traînez-vous? cria-t-il aux licteurs.

— A la mort, répondirent ces barbares.

— A la gloire, répliqua le valeureux chrétien. O mon frère! mourons ensemble pour renaître immortels."

Du haut de la tour du palais, la mère de Donatien, chrétienne aussi, criait à son fils: "Courage!" Et de la main elle lui montrait le ciel où brillaient deux couronnes rayonnantes de gloire.

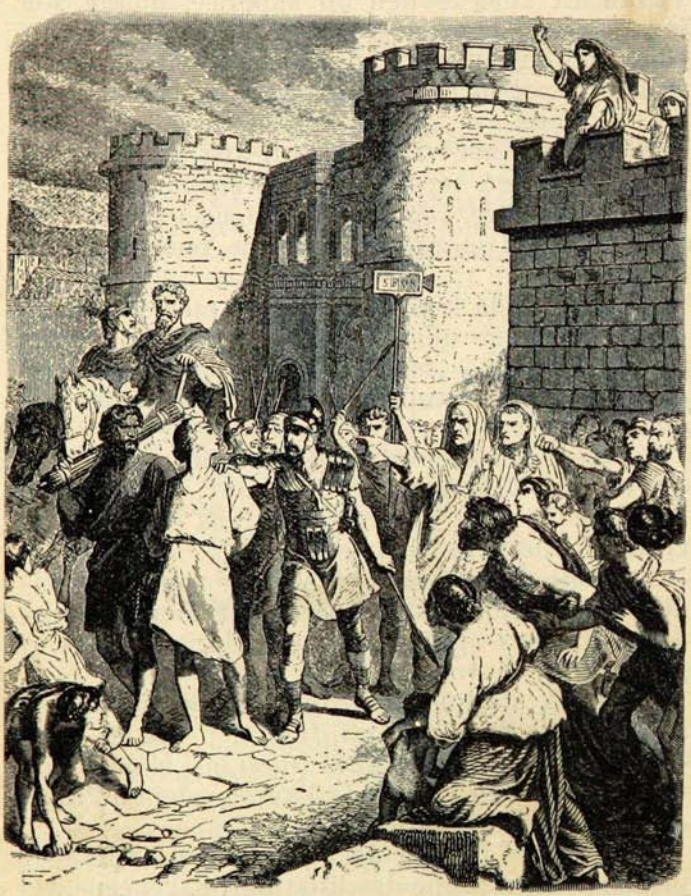
Le cœur de l'idolâtre fut touché; ses yeux s'ouvrirent à la lumière d'en-haut; il s'élança vers son frère et se précipita dans ses bras en criant: "Je veux mourir avec toi!"

La foule émue disait: "A peine sont-ils sortis de l'enfance, que déjà ils veulent mourir! que sont donc les chrétiens pour mépriser ainsi la mort et les tourments?"

D'autres ajoutèrent: "Qu'on les reconduise au temple: ils adoreront Jupiter." Et les deux chrétiens furent entraînés vers les idoles. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, pleins d'innocence et de résignation.

Arrivés au temple de Janus, le pontife leur présenta et la coupe des libations et l'encens des sacrifices. Rogatien jeta au loin le vase d'or et s'écria: "Périsse le culte des faux dieux! Le vrai Dieu est celui des chrétiens; c'est celui de mon

frère, c'est le mien. Faites-nous mourir, nous ne sacrifions qu'à Jésus-Christ."



"Courage, mon fils."

A ces mots, la foule exaspérée oublia la pitié, demanda la mort des confesseurs de la foi, et

les accabla d'outrages. Les deux enfants de Dieu ne s'en émurent point et marchèrent d'un pas ferme vers le lieu du supplice.

A mille pas du temple de Janus, les bourreaux s'essayèrent à de nouvelles tortures avant de donner la mort aux deux jeunes chrétiens. En voyant couler le sang de son frère, Donatien lui cria: " Frère, aie bon courage; voilà le baptême que tu demandais. Le sang du martyre est un autre baptême qui ouvre la porte des cieux et donne le bonheur éternel! "

Il exhortait encore Rogatien, que celui-ci avait déja cessé de vivre. Un instant après, un dernier coup de hache le délivra aussi de la vie; et les deux âmes chrétiennes, comme deux cygnes qui fuient la région des tempêtes, s'envolèrent de la terre vers le ciel qui les attendait.

(*D'après le* vicomte WALSH.)

QUESTIONNAIRE. — Examinez et expliquez la gravure ci-dessus. — Qu'est-ce qu'un martyr ? — De qui le jeune Donatien était-il fils ? — Qui a converti le jeune seigneur ? Qui rencontre-t-il sur le chemin du supplice ? — Que conseille-t-il à son jeune frère ? — Et que dit la mère des enfants du haut de la tour du palais ? — Que demande la foule ? — Que fait Rogatien au temple de Janus ? — Comment finirent les deux frères ?

RÉCITATION. — *Adieux du martyr.*

Mon frère, adieu ! la foule impatiente
Demande, au cirque, un spectacle nouveau ;
Je vais tomber sur l'arène sanglante,
Mais, en tombant, prier pour mon bourreau !

Tu dis, tyran, dans ta fureur impie :
" Il faut briser tes autels ou mourir !
— Ecoute ; au vrai Dieu j'ai voué ma vie :
Tu peux la prendre et non pas la flétrir ! "
Et, cependant, au séjour de la terre
Me rattachait plus d'un tendre lien.
J'ai vu tes pleurs, mais pardonne, ô ma mère !
Le monde est mort à l'âme du chrétien.
Ton fils s'en va, mais au divin empire,
Nous nous verrons, et pour l'éternité ;
Car le Seigneur couronne mon martyre,
Et j'entrevois sa céleste clarté !

XII. — LETTRE.

Epoisses, 9 février 1861.

Mes chères fillettes,

Vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire.

C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez, et que vous avez une belle poupée à laquelle on

pourra remettre un bras et une tête. Voilà une heureuse poupée.

Quel avantage pour beaucoup de gens, si l'on pouvait leur remettre une tête! Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres toute la physionomie.

On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage, n'en sont pas si contentes en secret; mais comme la plupart de ceux qui se feraient refaire le visage, ne songeraient pas du tout à se faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréables et aussi laids, et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de têtes

pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyeux.

C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées. Il y a un fabricant dont je veux vous donner l'adresse, qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage, le reforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout.

Il le rend ouvert, avenant, gracieux, estimable, en dépit de toutes les défectuosités qui s'y peuvent trouver. Il y maintient l'innocence candide, blanche, qui est le plus beau teint que l'on puisse avoir, et le plus solide; il y fait

luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat ; il y fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs.

Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid ; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents ; il n'y a plus de laideur.

Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages ; mais vous, très chères fillettes, allez chez celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin...

Adieu, mes enfants, à bientôt ; oh ! comme on s'embrassera !

Louis Veuillot.

GRAMMAIRE.

Donner oralement l'analyse grammaticale des vers suivants :

De mauvais fruits naissaient sur un arbre novice ;
Du verger il fallait soudain le retrancher.
La racine s'allonge : on ne peut l'arracher.
C'est l'histoire du vice.

XIII. — DÉPART POUR LE CLOITRE.

" C'est toi, Pierre! comment va-t-on au Genêt? Les récoltes s'annoncent-elles bien? Ta famille est-elle en bonne santé?... Mais tu as l'air bien grave, mon garçon?

Ah! monsieur le Curé, dit le paysan avec un certain embarras, c'est que je fais une grande entreprise. Je m'en vais à la Trappe qui est par delà le Mans, sur le chemin de Paris.

— Tu vas à la Trappe?

— Mon Dieu! oui. Vous nous disiez si souvent qu'on ne pouvait trop faire pour le bon Dieu, qu'à la fin je me suis décidé.

— Et ta bonne femme de mère qui t'aime tant et dont tu étais l'appui, comment lui as-tu fait prendre cela?

— Ah! monsieur le Curé, j'en ai encore le cœur en sang... J'ai cru, voyez-vous, que je n'en viendrais jamais à bout. Elle me soupçonnait un dessein que je ne voulais pas dire. L'hiver, au coin du feu, quand nous étions là, elle à filer, moi à penser, souvent son fuseau s'arrêtait, elle me regardait, j'ouvrais la bouche; pas possible! mes lèvres tremblaient, mon cœur me glaçait le reste du corps, et la parole manquait dans ma bouche... Je faisais compassion à ma mère...

Enfin, l'autre soir, ma mère nous ayant réunis

pour ouvrir en famille le mois de la bonne Vierge, resta en prière seule avec moi, les autres étant partis. Il me passa dans l'idée que c'était le moment, et ma pensée m'échappa tout d'un coup:

Ma mère, lui dis-je, si vous le permettez, je vais à la Trappe; je vais prier pour vous et faire pénitence. Ah! mon Dieu! quand on pense qu'il faut dire des choses comme ça!

Ma mère resta un moment à tressaillir, là, sous mes yeux, sans parler et comme sans respirer; puis, demeurant à genoux, et les yeux tournés vers le ciel, tranquille:



— ...de bon matin, je suis parti.

" Pierre, dit-elle, le bon Dieu est toujours ton premier Père, la religion ta première Mère: ils passent avant moi. Vas-y, puisqu'ils t'appellent dans ton cœur. Si je t'arrêtais un quart d'heure lorsqu'il s'agit de ton âme, j'en mourrais de cha-

grin. Tu m'as bien aimée et bien assistée: je te bénis!" Et elle ramena ses yeux sur l'image de la bonne Vierge et se remit à prier.

Je n'en pouvais plus, monsieur le Curé; je sortis pour respirer quasi plus à l'aise... Sainte Vierge! que notre cœur a donc de racines ici-bas! Je me jetai à genoux, je pris mon crucifix, et je lui demandai secours; car le courage allait me manquer. Là, regardant Notre-Seigneur en croix, il me vint honte d'être si lâche, et ce fut fini.

Je n'ai pas couché au logis. Je ne voulais plus revoir ce qui pouvait m'ébranler, et, de bon matin, je suis parti. J'ai passé par notre église comme on y disait la première messe, ça m'a tout remis le calme au cœur. Et me voilà, pour vous dire adieu et merci...

— C'est bien, mon cher enfant, tu obéis au bon Dieu... Mais comment feras-tu pour persévérer? Tu es jeune, fort, et dans les austérités de la Trappe, la vie pourra te sembler longue.

— Ah! monsieur le Curé, pour ça, c'est plus tôt fini qu'on a coutume d'y penser; et l'on ne tarde guère à voir le bout. Tout nous le dit dans ce monde, que la vie est courte... Et puis, monsieur le Curé, à la course ou au pas, on vient tout de même à son heure dernière. Vous nous le disiez bien...

Par ainsi, adieu, mon Père, bénissez-moi; l'eau coule, la vie s'en va, j'ai hâte de porter quelque chose au bon Dieu."

Le curé bénit Pierre, le vit partir et se mit en prière...

(*D'après* L. VEUILLOT.)

GRAMMAIRE.

Analyser grammaticalement les quatre vers suivants :

Au travail, au travail ! Faites votre journée ;
Vous êtes au matin, laissez venir le soir ;
Vous êtes en avril, laissez finir l'année ,
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir.

RÉFLEXIONS. — " Des hommes se réunissent et habitent en commun. En vertu de quel droit ? en vertu du droit d'association.

" Ils s'enferment chez eux. En vertu de quel droit ? en vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa porte.

" Ils ne sortent pas. En vertu de quel droit ? en vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester chez soi. "

(V. Hugo.)

" S'il est des lieux pour la santé des corps, ah ! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme ! "

Chateaubriand.)

" Il faut bien des hommes qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais. " — (V. Hugo.)

XIV.—AÉRATION DES APPARTEMENTS.

Vicier, corrompre, rendre mauvais.

Aérer, faire entrer l'air.

Hermétiquement clos, tout à fait fermé.

Décomposer, séparer les unes des autres les diverses parties d'un corps.

Etre asphyxié, mourrir étouffé faute d'air.

Exhalaison, vapeur, odeur qui s'échappe d'un corps.

Quand on sait la composition de l'air et à quoi il sert, on est en mesure de comprendre sans aucune peine pourquoi il est important de bien aérer sa chambre.

Ne dites pas à l'avenir: A quoi bon faire tant de fenêtres dans une maison? c'est de la dépense

inutile. Non, vous comprendrez que les fenêtres servent à avoir de l'air à volonté et que l'air, l'air pur, c'est notre nourriture la plus indispensable.

Vous ne direz pas non plus maintenant: A quoi bon ouvrir la fenêtre quand il fait froid? Mieux vaut garder la bonne chaleur de sa chambre. Vous saurez que l'air frais et pur est le meilleur moyen d'entretenir la chaleur dans notre corps.

Mais nous sommes obligés de renouveler l'air, parce qu'il se gâte bien vite, ou plutôt nous le gâtons: en nous en servant, nous le vicions. Chaque fois que nous aspirons, le sang absorbe une certaine partie de l'air qui entre dans nos poumons. Nous gardons le quart ou le cinquième de chaque bouffée d'oxygène que nous aspirons. En échange de cet oxygène, nous rejetons de l'acide carbonique formé par le charbon que l'oxygène a brûlé dans notre corps.

Supposez donc un homme respirant dans un lieu hermétiquement clos, par exemple, dans un cachot sans aucune ouverture: ce malheureux est condamné à mourir en peu d'heures; car chaque fois qu'il respire il rejette de l'acide carbonique, et chaque fois qu'il aspire, il s'empoisonne, parce qu'au lieu de se remplir les poumons d'air pur, il y fait entrer un air qui de minute en minute est plus corrompu, puisqu'il contient toujours plus d'acide carbonique et toujours moins d'oxygène.

Au lieu d'un homme absolument enfermé, supposez plusieurs personnes dans un espace offrant des ouvertures, mais trop petites ou trop peu nombreuses pour que l'air circule abondamment: le résultat sera le même.

Dans nos maisons, il n'est pas à craindre sans doute que nous nous laissions asphyxier faute d'air. Les portes et les fenêtres ne ferment pas hermétiquement: il pénètre toujours un peu d'air par les jointures.

Mais quand nous avons passé la nuit dans une chambre à coucher, croyez-vous que, le matin, la chambre soit remplie d'un bon air? Il suffit d'y entrer pour sentir qu'elle mauvaise odeur y règne: l'air est chargé d'acide carbonique et de diverses vapeurs malsaines provenant de la respiration et de la transpiration, des exhalations du linge et des vêtements, des gaz dégagés par le poêle ou la cheminée.

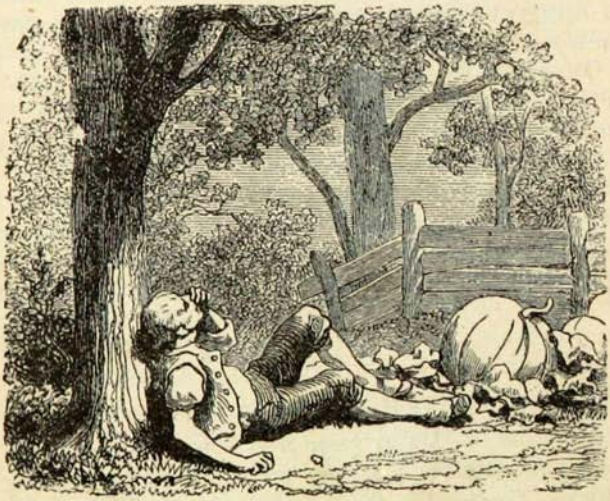
Ouvrons donc, ouvrons bien larges nos fenêtres chaque matin. Evitons les courants d'air qui enrhument et causent des maux de gorge; mais évitons aussi et surtout de vivre dans de l'air vicié, tandis que l'air pur est à notre disposition tout autour de nous. C'est un bien qui nous est commun à tous, dont nous avons tous également besoin et qui ne coûte rien à personne.

(*D'après* CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Est-il nécessaire de bien aérer les appartements ? — Qu'arriverait-il si l'on n'ouvrait pas les fenêtres d'une salle où plusieurs personnes sont restées longtemps ? — Comment se fait il que nous viciions l'air que nous respirons ? — Pourrions-nous vivre dans une chambre qui n'aurait aucune ouverture ? — Qu'est-ce que l'asphyxie ? — Pourquoi faut-il ouvrir tous les jours les fenêtres, même quand il fait froid ?

RÉCITATION. — *Le gland et la citrouille.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la trouve.
Un villageois considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
" A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire ;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.



Oh ! oh ! je saigne.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux ; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris ; plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo."
Cette réflexion embarrassant notre homme :
"On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit."
Sous un chêne aussitôt, il va prendre son somme.
Un gland tombe ; le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et portant la main sur son visage,
Il trouve encore le gland pris au poil du menton,
Son nez meurtri le force à changer de langage :
"Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eut été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu, sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause."
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

(LAFONTAINE.)

REMARQUE. — "Tout ce discours de Garo est d'un naturel admirable ; il exprime bien la ridicule satisfaction d'un ignorant content de lui-même, qui s'étend avec complaisance sur ses idées." (CH. NODIER.)

EXERCICE. — Expliquer ce que vous voyez dans la gravure ci-dessus ; — faire oralement l'analyse grammaticale des quatre derniers vers de cette fable.

XV. — TOBIE.

Parmi les Hébreux emmenés captifs à Babylone, se trouvait un homme pieux du nom de Tobie. Il consolait ses compagnons de captivité, leur donnait du pain et des vêtements, et, pendant la nuit ensevelissait ceux qu'on avait fait mourir.

Le Seigneur éprouva rudement son serviteur en le privant de la vue. Mais Tobie ne murmura

point et persévéra courageusement dans la crainte de Dieu.

Le vieillard sentant ses forces diminuer manda son fils et lui donna de sages conseils. Il lui rappela aussi qu'un certain parent de Ragès lui devait une somme d'argent et l'engagea à se chercher un compagnon de route pour aller retirer le paiement de cette dette.

Comme le jeune Tobie sortait de la maison, un beau jeune homme en costume de voyage se présenta devant lui. C'était l'ange Raphaël; mais Tobie ne le reconnut pas. Il demanda à ce jeune homme s'il connaissait le chemin qui conduit à Ragès. Et le jeune homme répondit: "Je le connais." Il s'offrit à accompagner Tobie à Ragès et de le ramener sain et sauf. Le vieillard les bénit et leur souhaita un bon voyage.

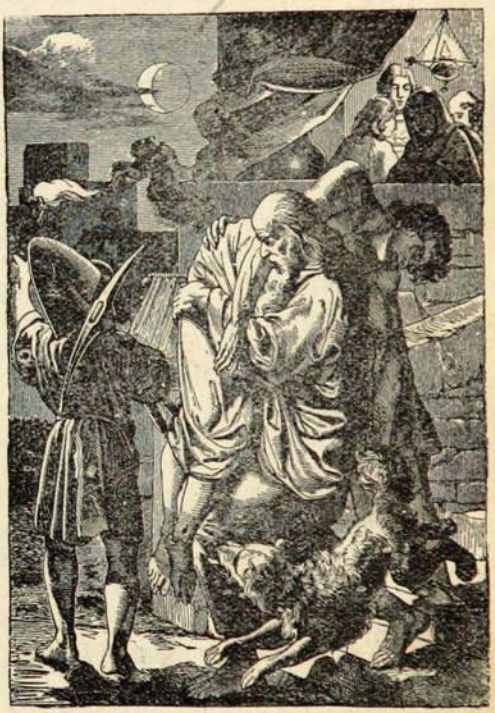
A la fin du premier jour, les deux voyageurs arrivèrent au fleuve du Tigre. Au moment où Tobie lavait ses pieds dans le fleuve, il en sortit un énorme poisson pour le dévorer. Tobie fut épouvanté. Mais l'ange lui dit: "Prenez-le par les ouïes et tirez-le à vous."

Tobie obéit. Alors l'ange lui dit: "Videz le poisson, mais gardez-en le cœur, le fiel et le foie, car on les emploie comme remèdes." Tobie suivit le conseil et tous deux reprirent leur route.

Ils allèrent frapper à la porte d'un homme du nom de Raguel, parent de Tobie. Raguel les reçut avec joie et leur fit préparer un festin. Mais Tobie, sur le conseil de l'ange, avant de toucher aux mets, demanda pour femme Sara, la fille de Raguel. Celui-ci, s'étant assuré que Tobie craignait Dieu, accéda à sa demande et bénit le jeune homme et son épouse.

L'ange alla à Ragès sur la demande de Tobie et en rapporta l'argent que l'on devait au père. Raguel voulut garder ses hôtes, mais Tobie dit: "Je sais que mon père et ma mère comptent les jours et sont en peine de moi." Alors Raguel donna aux jeunes époux la moitié de ses biens et les bénit. Tobie prit congé de son parent et partit avec Sara, sa femme.

Lorsqu'ils furent en route, Raphaël dit à Tobie: "Quand vous serez de retour chez votre père, frottez-lui les yeux avec le fiel de poisson que vous avez conservé; votre père reverra la lumière et se réjouira de votre vue."



Tobie ensevelissant un mort.

Cependant les parents de Tobie étaient affligés de la longue absence de leur fils. La mère pleurait sans cesse, et chaque jour elle gravissait le sommet d'une montagne, d'où elle pouvait découvrir une grande étendue de pays.

Enfin, un jour elle vit de loin son cher fils et le reconnut aussitôt. Transportée de joie, elle courut auprès de son mari et lui dit: "Votre fils arrive!" Alors le vieil aveugle, conduit par la main, alla au-devant de son fils, l'embrassa, et lui et sa femme pleurèrent de joie.

Après qu'ils eurent remercié Dieu, le jeune Tobie oignit les yeux de son père avec le fiel du poisson et le vieillard recouvra la vue. Tous louèrent Dieu et, à l'arrivée de Sara, ils firent un grand festin.

Le jeune Tobie songea ensuite à récompenser son compagnon de voyage. Il proposa à son père d'offrir à cet homme de bien la moitié de ce qu'il avait apporté. Mais l'ange leur dit: "Je suis Raphaël, l'un des anges qui se tiennent debout devant le trône de Dieu."

A ces mots, ils furent fort effrayés, et tombèrent tout tremblants la face contre terre. Et l'ange reprit: "Que la paix soit avec vous; ne craignez point." Et il disparut à leurs yeux.

Le père et le fils louèrent Dieu et racontèrent ses merveilles. Ils vécurent encore de longues années dans la joie et s'endormirent paisiblement dans le Seigneur.

EXERCICES. — Etudier la gravure ci-dessus, citer les personnages et les choses qui y sont représentés ; — au moyen de questions et de sous-questions, faire résumer de vive voix ou par écrit le récit que l'on vient de lire.

RÉFLEXIONS. — "La prière unie au jeûne et à l'aumône est meilleure que tous les trésors de la terre. Lorsque vous priiez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, je portais votre prière devant le Seigneur. Mais parce que vous étiez agréable à Dieu, vous avez dû supporter l'épreuve." (L'ange à Tobie.)

XVI. — LE CHEVREUIL.

Fauve, qui tire sur le roux.

Preste, prompt, adroit, agile.

Robe, pelage des animaux.

Avec violence, avec rapidité.

Meute, troupe de chiens dressés pour la chasse.

Bourgène ou **bourdaine**, arbrisseau.

Taillis, bois que l'on taille de temps en temps.

Lustré, luisant.

Ce joli quadrupède est d'un fauve foncé dans certaines parties, d'un roux clair dans d'autres parties; il est leste, éveillé, élégant; son œil est vif, sa démarche légère et pleine de grâce.

Ses membres sont souples et ses mouvements prestes. Il bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré; il ne se roule jamais dans la fange, et ne se plaît que dans les parages les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur.

Il est rusé, adroit à se dérober, difficile à suivre. Il sait se soustraire à la poursuite des chiens par mille détours croisés.

Quand il croit avoir assez embrouillé sa trace, il fait un bond, franchit un taillis, une haie sans toucher le sol, sans effleurer une feuille, et se tapit ventre à terre, reste immobile, respirant à peine, pendant que la meute passe et s'éloigne.

Il diffère du cerf et du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs.

Au lieu de marcher par grandes troupes, les chevreuils demeurent en famille; le père, la mère et les petits vont ensemble et l'on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers.

Pendant l'hiver, le chevreuil se tient dans les taillis les plus épais, se nourrit de ronces, de bruyères, etc. Au printemps, il est très friand des jeunes pousses de tous les arbres. Cette nourriture fermente et produit chez lui une sorte



Le chevreuil.

d'ivresse pendant laquelle on peut facilement le surprendre. En été, il préfère la bourgène et la ronce aux grains et aux légumes.

On peut l'apprivoiser; mais il ne devient jamais très familier: le moindre bruit l'épouvante et le fait fuir avec violence.

La chair du chevreuil est excellente et fort recherchée pour la table du riche.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle couleur a le chevreuil ? — Quels sont les traits caractéristiques de cet animal ? — Que

fait-il pour se soustraire à la poursuite des chiens ? — Où vit-il pendant l'hiver ? — Et en été ? — Peut-on l'apprivoiser ? — Sa chair est-elle bonne à manger ? — Combien distinguez-vous d'objets dans la gravure ?

RÉCITATION. — *Orgueil.*

" Que je te plains, petite plante !
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue."

" Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue :
Je ne puis sur ce point disputer avec toi ;
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi."

(FLORIAN.)

RÉFLEXIONS. — **L'orgueil est une estime déréglée de soi-même, c'est ce sentiment exagéré qui nous donne une trop haute idée de notre mérite, de notre supériorité, qui nous porte à prétendre exclusivement à l'admiration, aux hommages. Les autres ne sont rien à côté de l'orgueilleux.**

GRAMMAIRE. — Analyse logique.

[*L'analyse logique* est la décomposition d'un morceau plus ou moins long en propositions dont on étudie ensuite la nature et le mode d'enchaînement.

Une *proposition* est l'expression, l'énonciation d'un jugement.

Toute proposition se compose essentiellement de trois termes ; *sujet*, *verbe* et *attribut*.

Le *sujet* exprime l'idée principale de la pensée ; c'est l'être, la chose sur lesquels on porte le jugement.

Le *verbe* est le lien qui unit l'attribut au sujet.

L'*attribut* exprime l'idée secondaire de la pensée ; c'est la qualité que l'on accorde, que l'on *attribue* au sujet. Exemple : *je prie Dieu ; je*, sujet ; *prie*, verbe ; *Dieu*, attribut.]

Construire des propositions avec les mots : rue, église, fleuve, verger, livre, école.

XVII. -- ALIMENTATION.

Coke, du mot latin *coctus*, voulant dire cuit. C'est le charbon de terre qui, en chauffant dans des vases clos, a perdu une partie de ses propriétés.

Organes, d'un mot grec qui signifie *instruments*. Ce sont en effet des instruments naturels à l'aide desquels nous voyons, nous entendons, etc.

Nutritif, qui nourrit.

Phosphore, substance chimique qui paraît lumineuse dans l'obscurité.

Céréales, tous les grains à farine.

Notre corps en travaillant se fatigue, ses organes s'épuisent, son sang s'appauvrit peu à peu. Si nous voulons entretenir son activité, il faut lui donner de temps en temps une nouvelle provision d'aliments qui lui rendent ses forces et sa chaleur.

La bouche les reçoit et les goûte; les dents les broient, les mâchent; quand ils sont réduits par la salive en une sorte de pâte molle, un long conduit qu'on nomme l'œsophage les fait descendre de la bouche à l'estomac.

C'est là que les aliments sont digérés, c'est-à-dire que tout ce qu'ils contiennent de mauvais, de trop dur et de trop lourd ou d'inutile au corps,

descend au bout de deux ou trois heures dans les intestins pour être expulsé du corps, tandis que tout ce qu'ils ont de bon et de nourrissant se réduit en une sorte de bouillie ou plutôt de lait qu'on appelle le chyle.

Cette liqueur nourricière s'en va par mille petits tuyaux à peine visibles se répandre dans notre corps, se mêler à notre sang goutte à goutte, et nous faire une chair ferme, fraîche et saine, des muscles, des nerfs, des os, des forces enfin.

L'homme mange de tout; son estomac a besoin d'une nourriture composée de substances diverses prises dans le règne végétal, le règne animal, et même le règne minéral.

Parmi les végétaux, nous avons les céréales: le blé, l'orge, l'avoine; un grand nombre de farineux: les haricots, les pois, les fèves, les lentilles, les pommes de terre; puis des racines: les carottes, les navets, les salsifis, qui sont des aliments sucrés; les plantes qui fournissent nos salades et celles que nous mangeons cuites, l'oseille, le chou, les épinards; enfin une quantité de fruits, les uns doux et rafraîchissants comme les fraises, les pommes, les oranges, les prunes; les autres huileux et nourrissants, tels que les noix, les olives, les amandes.

Tous ces végétaux si divers, farineux, sucrés, acides ou gras, sont utiles à notre nourriture.

La plante la plus indispensable à la nutrition de l'homme, c'est le blé, dont on fait le pain. Le blé a un rôle essentiel dans notre alimentation, parce qu'il renferme une excellente substance appelée gluten, qui est très importante pour la composition de notre sang.

Les légumes les plus nutritifs sont: les hari-

cots, les pois, les fèves et les lentilles. Ils sont excellents pour les personnes qui, se livrant à un travail pénible, ont besoin d'une nourriture très fortifiante.

Le riz et les pommes de terre ne sont guère nourrissants, les pommes de terre surtout; il faut les mélanger avec d'autres aliments plus riches.

La viande, le lait, le fromage, le beurre, les œufs et tout aliment provenant des animaux constituent ce qu'on appelle la nourriture animale.

La meilleure de toutes les viandes est celle du bœuf. Elle a le double avantage d'être nourrissante et facile à digérer.

(*D'après* CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Pourrait-on, si on le voulait, se passer de boire et de manger ? — A quoi servent les dents ? — Qu'est-ce que l'*œsophage* ? — l'*estomac* ? — le *suc gastrique* ? — le *chyle* ? — Pourquoi dit-on que les aliments sont *réparateurs* ? — Qu'entend-on par *nutrition* ? — Quelle est la plante la plus indispensable à notre nourriture ? — Quels sont les légumes les plus nutritifs ? — En quoi consiste la nourriture animale ? — Le beurre est-il une nourriture animale ? — Pourquoi le bœuf est-il la meilleure des viandes ?

RÉCITATION. — *Le bon gîte.*

C'est pendant la guerre de 1870. Un soldat a fait halte dans une chaumière où il va passer la nuit. Le poète nous montre en une série de tableaux charmants et la discrétion de ce soldat et la générosité de sa vieille hôtesse qui le comble, malgré ses protestations, de gâteries auxquelles il n'est pas habitué.

" Bonne vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela ;

Tu peux laisser tomber la flamme.
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid."
Mais elle qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :
" Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi."

" Bonne vieille, je n'ai pas faim.
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi."
Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :
" Refais-toi, soldat, refais-toi.

" Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi."
Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :
" Couche-toi, soldat, couche-toi. "

— Le jour vient, le départ aussi. —
" Allons ! adieu... Mais qu'est ceci ?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! Ah chère vieille...
Pourquoi tant me gâter, pourquoi ? "
Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :
" *J'ai mon gars soldat comme toi !* "

(Paul DÉROULÈDE).

REMARQUE. — Le dernier vers est admirable de sentiment. Le fils de la bonne vieille est soldat aussi : en choyant cet étranger, elle se représente son fils.

NOTE. — P. Déroulède est né en 1848 à Paris. Ses œuvres respirent toutes le plus ardent patriotisme.

PENSÉE. — Le soldat a deux mères : la sienne et puis la patri

XVIII. — DANIEL ET SES COMPAGNONS.

Le roi de Babylone avait choisi parmi les Juifs en captivité plusieurs jeunes gens d'origine distinguée et avait ordonné de les élever à sa table. Au nombre de ces jeunes gens étaient Daniel et ses trois amis, Ananias, Misaël et Azarias.

Comme la loi juive défendait certains mets, Daniel supplia l'intendant de leur en servir d'autres: "Faites l'expérience seulement pendant dix jours; commandez qu'on nous donne des légumes à manger et de l'eau à boire, puis vous comparerez ensuite nos visages avec celui des autres."

L'intendant céda à leur prière. Après les dix jours, le visage de Daniel et de ses compagnons parut plus beau et plus frais que celui des autres jeunes gens qui se nourrissaient de mets royaux. Alors l'intendant ne leur fit plus servir que des légumes et de l'eau...

Un jour le roi fit ériger une colonne d'or surmontée d'une idole et il fit crier: "Tous ceux qui ne se prosterneront pas devant la statue pour l'adorer, seront jetés dans une fournaise ardente.

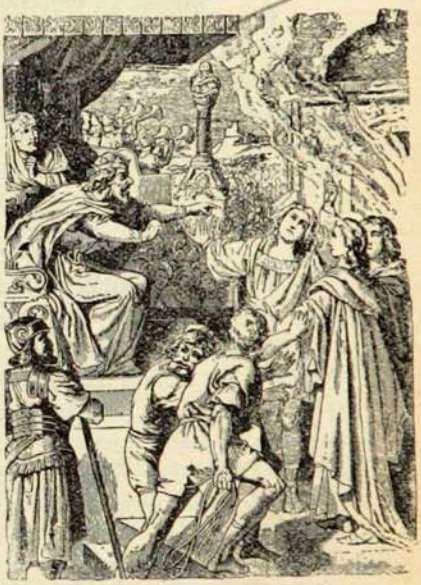
Tous obéirent, excepté les trois amis de Daniel, qui était absent.

Le roi, outré de colère, ordonna de chauffer la fournaise sept fois plus fort que d'habitude. Là-dessus, les trois jeunes gens, Ananias, Misaël et Azarias, furent liés et précipités dedans avec leurs habits.

Mais un ange descendit dans la fournaise et repoussa les flammes au dehors. Il régnait au dedans une douce fraîcheur. Le feu ne toucha

point aux jeunes gens; il ne brûla que les cordes dont ils étaient liés.

Le roi épouvanté s'approcha de la fournaise et s'écria: "Sortez, vous qui êtes les serviteurs du Dieu très haut!" Ils sortirent et tout le monde vit que pas un seul cheveu de leur tête n'avait été brûlé. Et le roi rétablit les trois jeunes gens dans leur première place...



Ils refusent d'adorer.

Les Babyloniens adoraient aussi un grand serpent. Un jour Cyrus dit à Daniel. "Vous ne direz point que ce n'est pas un dieu vivant!" Daniel répliqua: "O roi! si vous le permettez, je tuerai ce serpent sans épée et sans bâton." Le roi le lui permit.

Alors Daniel fit bouillir du goudron, de la graisse et des cheveux, pour en former une boulette, et la mit dans la gueule du serpent qui creva. Puis il dit: "Voyez, quel dieu vous adorez." A cette nouvelle, les Babyloniens entrèrent en fureur et dirent au roi: "Livrez-nous Daniel."

Cyrus aimait Daniel parce qu'il était rempli de sagesse et expliquait les choses cachées; néanmoins, il dut céder à la violence, et leur abandonna le prophète. On le jeta dans une fosse

dans laquelle il y avait sept lions affamés et furieux. Mais ces animaux ne firent aucun mal à Daniel.

Le septième jour, le roi vint lui-même à la fosse; Daniel était assis tranquillement au milieu des bêtes féroces. Cyrus s'écria: "Que vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel!"

Il fit alors sortir Daniel de la fosse et l'on y jeta ceux qui avaient voulu perdre le prophète; mais ils furent aussitôt dévorés par les lions. Et le roi ajouta: "J'ordonne que chacun vénère et craigne le Dieu de Daniel; car il est le libérateur qui fait des prodiges et des merveilles sur la terre."

QUESTIONNAIRE. — En quel pays est située Babylone? — Nommez les trois compagnons de Daniel. — Pourquoi refusèrent-ils de manger les mets qu'on leur présenta? — Pourquoi les trois enfants furent-ils condamnés au feu? — Qui les délivra? — Comment Daniel tua-t-il le serpent qu'adoraient les Babyloniens? — A quel genre de mort fut condamné Daniel? — Comment fut-il sauvé? — Quels personnages et quels objets découvrez-vous dans la gravure ci-dessus?

RÉFLEXIONS. — Daniel et ses compagnons se contentent de légumes et de pain trempé dans l'eau, parce que la loi mosaïque leur interdit l'usage de certains mets royaux qu'on leur offre. Quel contraste avec la conduite de certains chrétiens de nos jours! A peine peuvent-ils passer un vendredi sans exiger de la viande. Pourtant quoi de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène que cette loi salutaire des abstinences légales et périodiques? — (J.-R. M...)

RÉCITATION. — *A un enfant.*

Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort !
Lutte pour le bien, la défaite est sainte !
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, — jamais une plainte.

Ecris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand, que ton œil y plonge !
Tu pourras, sans réfléchir, propager
Une erreur parfois, — jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, — jamais de l'envie.

Le mal, ici-bas, trône audacieux ;
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux,
Du mépris parfois, — jamais de la haine.

(MANUEL)

GRAMMAIRE.

[Il y a dans une phrase, dans un texte, autant de propositions que de verbes à un mode personnel, que ces verbes soient exprimés ou sous-entendus. Exemple : *Je désire que vous deveniez des hommes utiles qui soient l'honneur de l'Eglise et du pays.*

Je désire, c'est-à-dire — *suis désirant*, — 1re proposition ; — [que] *vous deveniez* — *soyez devenant* — *des hommes utiles*, 2e proposition ; — *qui soient l'honneur de l'Eglise et du pays*, 3e proposition.]

Chercher les propositions que contiennent les quatre derniers vers de la poésie ci-dessus.

XIX. — IMPRIMERIE.

En lisant ce volume, ne vous êtes-vous pas demandé comment il a été fait?

Il a fallu d'abord que quelqu'un écrivît sur des feuilles de papier tous les morceaux de lecture qui composent ce livre. Ces feuilles écrites s'appellent manuscrit.

L'*auteur* ou l'*éditeur* envoie le manuscrit, qu'on nomme aussi la *copie*, à l'imprimeur qui en distribue les pages à ses ouvriers compositeurs.

Ceux-ci se tiennent debout devant des tables inclinées, sur lesquelles on place les *casses*. La *casse* sert à contenir les lettres employées dans la composition. Elle est divisée en autant de compartiments qu'il y a de sortes de lettres et de signes usitées dans l'imprimerie; ils s'appellent *cassetins*. Chaque cassetin contient une certaine quantité de petites tiges de métal portant en relief une lettre de l'alphabet: c'est ce qu'on appelle *caractère*.

On nomme *compositeur* l'ouvrier qui va réunir et juxtaposer tous ces caractères pour reproduire les mots, les lignes, les phrases du manuscrit. Il a sous les yeux le manuscrit de l'auteur; de la main droite il saisit dans chaque cassetin la lettre dont il a besoin.

Supposez qu'il ait à écrire: *l'église;* il prend successivement dans un cassetin un *l*, dans un autre une apostrophe, dans un troisième un *é*, et ainsi de suite, et il place ces lettres l'une après l'autre dans une sorte de petite règle en fer munie d'un rebord qu'on appelle un *composteur*. C'est cet outil qui lui sert à aligner toutes les lettres

nécessaires pour former une ligne et à tenir toutes les lignes d'égale longueur.

A mesure que de nouvelles lignes sont achevées, il les place les unes au-dessous des autres. Quand il en a trente ou quarante, il en fait ce qu'on nomme un *paquet* en attachant le tout provisoirement avec une ficelle.

Dès qu'on a ainsi disposé une quantité de pages suffisantes pour former une feuille, on procède à l'*imposition*.

Imposer, c'est disposer toutes les pages d'une feuille de telle sorte que, la feuille de papier étant imprimée et pliée, le numérotage de ces pages se suive.

Quand l'auteur a donné le *bon à tirer* et quand le *prote* (on nomme ainsi le chef d'un atelier typographique) a tout vérifié une dernière fois, on procède au *tirage* définitif de la feuille composée.

On fait passer le rouleau chargé d'encre sur la *forme*, c'est-à-dire sur l'ensemble des pages, puis on y place une feuille de papier et on fait marcher une machine, la *presse*, qui vient peser régulièrement sur la feuille de papier et lui faire prendre l'empreinte des caractères noircis.

On enlève cette feuille, elle est imprimée; le rouleau d'encre revient humecter les caractères; on place une seconde feuille qu'un nouveau coup de presse imprime en un instant comme la première; on l'enlève et l'on recommence toujours de la même façon; en quelques heures on a ainsi des milliers d'exemplaires de la même feuille d'impression. On les met sécher, puis on les livre aux ouvrières *plieuses* et *brocheuses*, puis au *relieur*, pour en faire des volumes couverts en carton ou en toile comme ceux que vous avez dans les mains.

Je ne vous expose là, bien entendu, que les opérations principales: il y a bien d'autres détails que vous ne pourriez comprendre. Aujourd'hui presque toutes les imprimeries fonctionnent à l'aide de presses mécaniques et de machines à vapeur, qui font marcher et tirer en une nuit trente ou quarante mille feuilles: par exemple, les grands journaux quotidiens.

L'invention de l'imprimerie marque une grande date dans l'histoire. C'est, à ce que l'on croit, en 1436 que Jean Gutenberg en fit les premiers essais à Strasbourg. (*D'après* CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Quel est le premier travail à faire pour imprimer un livre ? — Qu'est-ce qu'un compositeur ? — Qu'appelle-t-on une casse ? — Qu'est-ce que les paquets ? — Qu'est-ce qu'une épreuve d'imprimerie ? — Qu'est-ce que mettre en page ? — Qu'est-ce qu'une forme ? — Pourquoi dit on *mettre sous presse* pour imprimer ? — Par qui et quand fut inventée l'imprimerie ?

RÉCITATION. — *La laitière et le pot au lait.*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent,
" Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.



Le lait tombe...

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?"
Perrette là-dessus saute aussi, transportée ;
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.

. . . . . .

(La Fontaine.)

REMARQUE. — Rien de plus frais et de plus coquet que la description de Perrette allant au marché et escomptant dans sa pensée tous les bénéfices de son pot au lait. La gradation des avantages qui se succèdent et découlent les uns des autres, semble si juste et si naturelle, que le lecteur partage les illusions de la pauvrette et qu'il éprouve un véritable chagrin de l'accident qui lui arrive. La gradation même des temps dans les verbes qui expriment la suite de ces petits calculs et la probabilité de ses espérances, contribuent puissamment à rendre le récit plus rapide et plus alerte. Le dernier vers nous ramène spirituellement à la triste réalité.

XX. — LE MAL DU PAYS.

Mobile, par opposition à soldat sédentaire.

Genève, ville de Suisse, sur le lac Léman.

Lande, de l'allemand *land*, terre.

Armistice, suspension de combats.

Mal du pays, nostalgie, désir violent de retourner dans sa patrie, maladie causée par ce désir.

D'une main fiévreuse, d'une main agitée.

Bissac, sac ouvert au milieu. Synonyme de besace.

Il le dévore, le mange avidement.

Dans les premiers jours de février de la terrible année 1871, un jeune mobile breton, débris de l'armée de l'Est, s'éteignait lentement dans un hôpital de Genève.

Le froid, la misère, les privations de tout genre avaient commencé, chez cette vigoureuse nature, l'œuvre de la destruction qu'allaient achever le chagrin et cette terrible maladie que l'on nomme *le mal du pays*.

Le pauvre enfant avait laissé sur la lande bretonne son père, âgé de soixante-dix ans, sa vieille mère et sa sœur. Trois frères avaient comme lui quitté la maison paternelle pour défendre le sol envahi, et, depuis de longs mois, il ignorait le sort de tous ces êtres si chers à son cœur: voilà ce qui le tuait.

Un jour il avait dit à un camarade: "Je voudrais bien voir mon père," et le camarade avait écrit. Cette lettre trouva la famille bien inquiète sur le sort de l'enfant absent. Il vivait: donc on pouvait le sauver, et, malgré ses soixante-dix ans, le père était parti.

Il y a loin du fond de la Bretagne à Genève; les routes étaient bien encombrées par les mouvements des troupes à qui l'armistice imposait la nécessité de marches incessantes. Aussi le voyage fut long et pénible; mais il s'agissait de voir son fils, de le sauver peut-être: rien ne coûta au père infortuné.



— Tiens, c'est ta mère qui...

"Ah! mon père, vous voilà! Je puis mourir maintenant.

— Non, tu ne mourras pas; ta mère t'attend; tes frères vont revenir. Courage, mon enfant, tu n'es pas malade; j'ai apporté de l'argent, je t'achèterai de bons aliments; tu mangeras et tu seras sauvé.

— Non, mon père, je n'ai plus jamais faim! Hier encore on m'a apporté de bien bonnes choses, je n'ai jamais pu y toucher."

Et il retomba épuisé par cette courte conversation, et le pauvre père laissait tomber sur sa poitrine sa tête découragée: fallait-il donc avoir supporté tant de fatigues pour ne remporter qu'un cadavre!

Tout à coup une pensée illumine son esprit; d'une main fiévreuse, il fouille dans son bissac de voyage; il en tire un pain noir, un de ces gros pains de sègle que mangent les paysans bretons:

"Tiens, dit-il, c'est ta mère qui l'a pétri.'

L'enfant se redresse à ces mots; son œil terne se ranime; puis avançant la main: "Donnez, mon père, dit-il, donnez, j'ai faim!"

Et il porte à sa bouche ce morceau de pain noir; il le dévore; puis tout à coup une larme jaillit de ses yeux: "Oh! mon père, s'écria-t-il, encore! C'est si bon du pain de chez nous!"

L'enfant était sauvé!

Quinze jours après, son père le ramenait en Bretagne; et pendant la route il répétait souvent: "Ah! quand serons-nous arrivés pour pouvoir manger tous les jours du pain de chez nous?"

(AMBERT.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'appelez-vous *mal du pays* ? — Que fait le père, en apprenant que son fils est là-bas malade ? — Quelle fut la joie du soldat en voyant son père ? — Pourquoi a-t-il refusé de bons aliments? — Pourquoi dévore-t-il le pain noir que lui présente son père ? — Pourquoi le pain de "*chez nous*" est-il meilleur que tout autre pain ? — Est-ce parce que c'est la mère qui l'a pétri ? — Combien de personnages et d'objets découvrez-vous dans la gravure du texte ?

RÉCITATION. — *Le prisonnier.*

Heureux petits oiseaux, voltigeant sur le sol,
Et que je vois de ma fenêtre,
Rien ne peut pour longtemps retenir votre vol
Loin des champs qui vous ont vus naître.
Dès que vous le voulez, pour rentrer en vos nids,
Vous fendez l'air, vives nacelles ;
Moi, je souffre prisonnier loin de mon pays :
Que je voudrais avoir vos ailes !

Heureux petits oiseaux, pour vous quand vous aimez,
Il n'est que des heures joyeuses ;
Pour aborder vos nids de tendresse embaumés,
Vous avez vos rames soyeuses.
Vous partez le matin sûrs de trouver le soir
Une mère tendre et fidèle ;
Moi, je souffre loin d'elle et ne puis la revoir :
Que je voudrais avoir vos ailes !

Méchants petits oiseaux, pendant vos premiers jours,
Vous ne quittez point votre mère ;
Puis, quand vous êtes forts, oubliant vos amours,
Vous fuyez pour la vie entière ;
Moi, je suis fort aussi, mais moins ingrat que vous,
Loin des caresses maternelles,
Pour voler vers ma mère, embrasser ses genoux,
Que je voudrais avoir vos ailes !

XXI. — LE CASTOR.

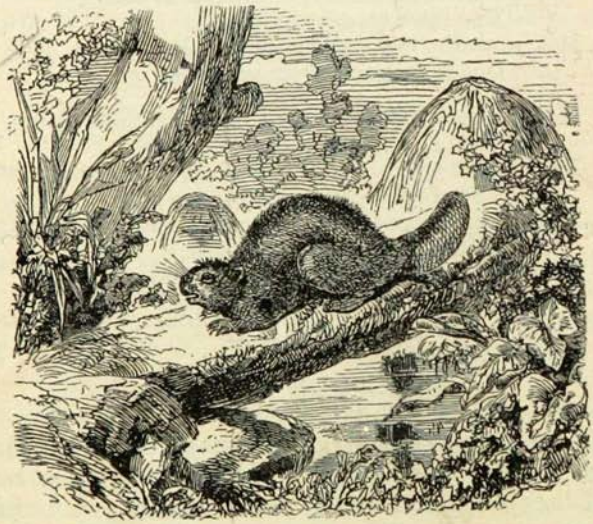
Le castor est remarquable par l'industrie qu'il met à se construire une habitation sur le bord des lacs et des cours d'eau. Réunis en bandes nombreuses, ils élèvent de véritables villages.

Ils coupent avec leurs dents de jeunes arbres, les dépouillent de leurs rameaux et de leur écorce, qui leur sert de nourriture, les enfoncent dans le lit humide et détrempé de la rivière,

puis, avec leur large queue qui fait l'office de truelle, ils gâchent et appliquent sur cette première charpente de la terre argileuse.

Ils élèvent ainsi des huttes d'environ sept pieds de hauteur, composées d'un magasin où ils enferment leurs vivres, et d'un étage supérieur qui leur sert de retraite. Chaque hutte est occupée ordinairement par trois ou quatre couples; il n'est pas rare de voir des villages d'une centaine de huttes.

Quand les castors s'établissent sur une eau courante, ils commencent toujours par cons-



Le Castor.

truire un barrage en pilotis, maçonné avec de la terre, et d'une solidité remarquable; ils bâtissent ensuite leurs cabanes sur le bord de cette

digue, dont la longueur est quelquefois de cent pieds.

Chaque hutte a deux issues, l'une cachée sous l'eau et par laquelle le castor s'enfuit en plongeant, l'autre qui communique avec la terre.

Le castor se chasse rarement au fusil; on mettrait bientôt toute la colonie en fuite; on le prend à l'aide de pièges ou trappes, ce qui a fait donner le nom de *trappeurs* aux chasseurs de castors.

Ces trappes sont plongées dans l'eau et munies d'un appât formé d'une branche verte enduite d'une préparation gommeuse, dont le castor est très friand.

En venant mordre la branche il fait jouer le ressort de la trappe, qui le saisit et le force à s'enfoncer dans l'eau: il s'y noie quand il ne parvient pas à se dégager de la trappe où à l'enlever. Il est rare que les chasseurs ne perdent pas ainsi un tiers de leurs trappes.

Quelquefois aussi en hiver, quand les lacs sont gelés, les chasseurs font un grand trou dans la glace et y adaptent un filet, puis ils vont battre la hutte pour mettre en fuite le castor, qui se jette sous la glace; mais quand il se précipite vers le trou pour respirer, il se prend dans le filet.

Le castor a à peu près deux pieds et demi de long; sa fourrure, d'un brun uniforme, est très recherchée pour la chapellerie; on lui a fait une chasse tellement active, que le Canada se trouve maintenant presque dépeuplé de castors.

(MONTPETIT.)

QUESTIONNAIRE. — Par quoi les castors sont-ils remarquables ? — Comment construisent-ils leurs retraites ? — Décrivez leurs huttes. — Comment peut-on les prendre ? — A quoi servent leurs fourrures ? — Pourquoi le Canada porte-t-il l'emblème du castor dans ses armoiries ? — Est-ce pour symboliser l'industrie des Canadiens ? — Quels objets distinguez-vous dans la gravure ci-dessus ?

GRAMMAIRE.

Analyser grammaticalement et logiquement l'extrait suivant :

" Le bouvreuil se tenait sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang, avec l'ombrage d'un noyer. J'admirai le nid, mais je n'y touchai pas parce que j'aime les oiseaux ; leur faire du mal, c'est se montrer méchant et cruel." — (CHATEAUBRIAND.)

RÉCITATION. — *O Canada ! terre de nos aïeux.*

O Canada ! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux !
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits !
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière ;
Béni fut son berceau ;
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau.
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

De son patron, précurseur du vrai Dieu,
Il porte au front l'auréole de feu.

Ennemi de la tyrannie,
Mais, plein de loyauté,
Il veut garder dans l'harmonie
Sa fière liberté ;
Et, par l'effort de son génie,
Sur notre sol asseoir la vérité.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel !
Parmi les races étrangères,
Notre guide est la loi.
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la foi.
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : " Pour le Christ et le Roi ! "

(ROUTHIER.)

XXII. — LAISSE-MOI PLEURER CE SOIR.

A d'autres les plaisirs et les biens de la terre,
Les riantes splendeurs qui ne brillent qu'un jour ;
A d'autres les hochets, qu'on rompt comme le verre,
Et l'éclat fugitif de ce qu'on nomme amour.
Pour elles, loin du bruit, faisant une prière,
Dans un labeur obscur elles vont s'éteignant,
Souriant à la mort qui ferme leur paupière,
Ayant Dieu pour espoir, pour ami l'indigent.

(E. LECLERC.)

Le comte et la comtesse de Léon avaient deux enfants: Pierre et Jeanne. Le fils avait suivi son père à la guerre de 1870, sous le fanion du colonel de Charette.

Le sublime revers de Loigny les avait séparés sur le champ de bataille. Quand la nuit fut venue, le père cherchait son fils parmi les morts. Il savait qu'il ne pouvait être que là.

Dans le silence des plaines désertes et des ténèbres d'hiver, il entendit soudain un tic-tac ar-

gentin et régulier battre à ses pieds avec une puissante sonorité. Il se baissa. Son fils gisait, tué en face par l'ennemi et tombé le regard au ciel. C'était sa montre, encore et seule vivante, qui palpitait sur son cœur refroidi...

Il ne restait plus que Jeanne, âgée alors de seize ans, d'une beauté rare, d'une élégante simplicité, ingénue. Il fallait se résoudre à la confier au flot mondain. Elle avait demandé comme une faveur à sa mère de choisir elle-même sa toilette pour l'occasion, et d'en conserver le secret. Jeanne était si raisonnable et de plus, si gâtée, que madame de Léon passa le caprice sous un baiser.

Le jeudi-gras, à l'heure du bal, on attendait patiemment Jeanne dans la chambre maternelle. Soudain la porte s'ouvrit. Sur le seuil apparut pâle, émue, une *fille de la Charité* — Jeanne.

Jeanne se précipite aux genoux de sa mère: "Pardonnez-moi, ma mère! dit-elle d'une voix suppliante; voici la toilette que j'implore désormais de vous. Permettez-moi d'entrer, demain, au noviciat de la rue du Bac. Soigner les enfants orphelins ou les vieillards abandonnés, ce fut mon rêve; ce sera mon bonheur!"

M. et Madame de Léon restèrent anéantis. Leur fille unique!... leur Jeanne adorée!... De grosses larmes tombaient de leurs yeux. Leur âme égrenait ainsi sa douloureuse surprise.

La mère tendit la main à sa fille pour la relever; puis elle dirigea ses regards vers un crucifix, aux pieds duquel, comme une relique, brillait la montre de son fils tué au champ d'honneur: "J'ai déjà donné, dit-elle, un de mes enfants à la patrie; je donne l'autre à Dieu, puisque la France et Dieu me les ont demandés!"

Jeanne se jeta au cou de sa mère, et son père l'entourait de ses bras, et tous les assistants pleuraient.

" Mère, pardon! Pardon, ma mère! Allons ce soir ensemble à Notre-Dame-des-Victoires solliciter pour moi l'honneur de revêtir bientôt cette robe dont je ne suis pas digne encore. Ce sera notre bal, à nous, mon excellente mère.

— Oui, dit le père, tu prieras, toi, Jeanne; moi, je ne pourrai que pleurer: les larmes sont une prière aussi. Demain, je serai heureux, ma chère enfant.

Laisse-moi pleurer ce soir!

(L'abbé G. ALLÈGRE.)

EXERCICE. — Faire raconter de vive voix l'anecdote ci-dessus par plusieurs élèves ; aidez-les par des questions et des sous-questions.

GRAMMAIRE.

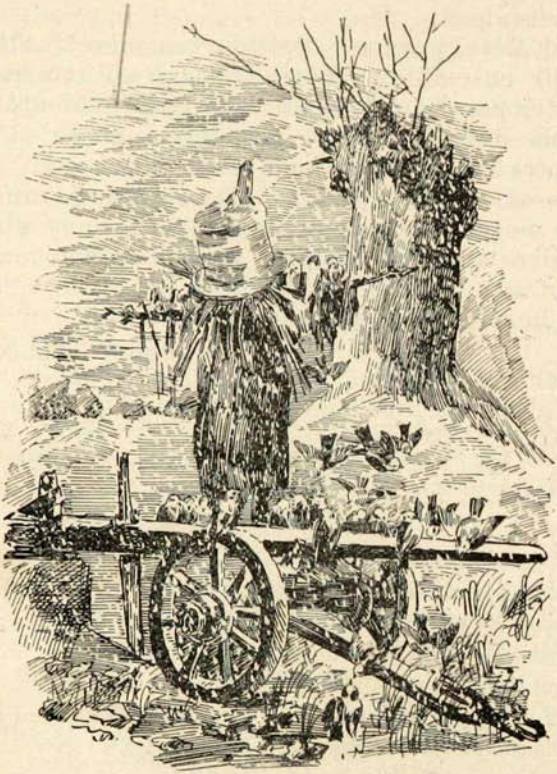
[Quand plusieurs propositions entrent dans la formation d'une phrase, elles n'ont pas toutes la même importance. Parmi ces propositions, on en distingue trois sortes : la proposition *absolue*, la proposition *principale* et la proposition *complétive*.

La proposition est *absolue* ou *indépendante* quand elle a un sens complet par elle-même. Exemple : *La vérité est le plus précieux de tous les biens.*

La proposition est appelée *principale* lorsqu'elle régit les autres propositions. Exemple : *Je veux que les enfants aiment l'école. Je veux*, proposition principale.

On appelle proposition *complétive* celle qui est sous la dépendance d'une autre proposition. Exemple : *Le bien que l'on fait parfume l'âme. Le bien parfume l'âme*, proposition principale ; *que l'on fait*, proposition complétive.]

RÉCITATION. — *Les oiseaux blancs.*



Les oiseaux blancs.

Quand, sur nos plaines blanches,
Le givre des hivers
Commence à fondre aux branches
Des sapins toujours verts ;
Quand chez nous se fourvoie
Avril, le mois des fleurs,
Le printemps nous envoie
Ces gais avant-coureurs.

Du froid, de la neige,
Des vents et des eaux,
Que Dieu vous protége,
Petits oiseaux !

Loin des rives plus douces,
Loin des climats bénis,
Où d'autres dans les mousses
Cachent déjà leurs nids,
Votre essor se déploie
Vers nos pâles séjours :
C'est mai qui vous envoie
Nous parler des beaux jours.

Du froid, de la neige,
Des vents et des eaux,
Que Dieu vous protége,
Petits oiseaux !

Quand votre aile soyeuse,
Petits oiseaux, paraît,
Plus d'une âme est joyeuse,
Qui naguère pleurait ;
Oui, vous faites de joie
Bien des cœurs s'émouvoir :
C'est Dieu qui vous envoie,
Doux messagers d'espoir.

Du froid, de la neige,
Des vents et des eaux,
Que Dieu vous protége,
Petits oiseaux !

(Louis Fréchette.)

XXIII. — SAINT STANISLAS DE KOTSKA.

Stanislas, le jeune et aimable patron des écoles, était le dernier enfant du sénateur polonais Jean de Kotska et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie.

Il naquit le 28 octobre 1550, au château de

Rostkow. Sa vertueuse mère lui inspira de bonne heure les plus tendres sentiments de piété. La beauté remarquable de son corps semblait refléter celle de son âme. Son sourire, sa douceur, sa retenue, tout son maintien respirait quelque chose de céleste. Sa pudeur était si délicate qu'un propos trop libre le faisait évanouir.

La première éducation de Stanislas fut confiée à un gentilhomme choisi par Kotska. A l'âge de quatorze ans, son père l'envoya au collège des Jésuites à Vienne. Grande fut la joie du jeune Stanislas; sous la direction des Pères, il fit des progrès si rapides dans la piété qu'on le considéra bientôt comme un modèle des plus rares.

Il communiait tous les dimanches, entendait chaque jour deux messes et passait des heures entières devant le tabernacle. Il portait le cilice, dormait fort peu et se levait même quelquefois la nuit pour prier Dieu et la sainte Vierge, qu'il appelait sa *mère*.

Tant de vertus ne tardèrent pas à attirer des épreuves sur le jeune saint. Son frère Paul, qui étudiait avec lui, était plein de vanité, aimait le monde et les plaisirs. N'ayant pu entraîner Stanislas aux divertissements du siècle, il conçut de l'aversion pour son frère et, des injures il passa bientôt aux mauvais traitements.

Les persécutions de la part de son frère, ses jeûnes fréquents et la pratique des austérités minèrent la santé déjà délicate de Stanislas. Il tomba gravement malade et demanda à recevoir le saint Viatique. L'hérétique chez qui les deux frères logeaient refusa de demander un prêtre et même de le laisser entrer dans sa maison.

Stanislas en larmes s'adressa à Dieu. Son ar-

dente prière fut exaucée: deux anges lui apportèrent la sainte communion. Son heure cependant n'était pas arrivée: la sainte Vierge lui apparut tenant dans ses bras le divin Enfant et annonça à son serviteur que Dieu le voulait au noviciat des Jésuites.



S. Stanislas de Kotska.

Stanislas, craignant raisonnablement l'opposition de son frère et le courroux de son père, quitta secrètement Vienne pendant la nuit et se mit en route pour Rome. Il fit à pied plus de quatre cents lieues et alla se jeter aux pieds de saint François de Borgia, qui l'accueillit avec bonté en 1567.

Jean de Kotska, en apprenant cette nouvelle, écrivit à son fils une lettre amère et, dans son indignation, menaça d'expulser les Jésuites de la Pologne. La réponse de Stanislas fut modeste et respectueuse, mais ferme.

Le jeune novice se mit à pratiquer les vertus qu'il découvrait en chacun de ses frères. Sa profonde humilité, sa douceur angélique, sa charité fraternelle, sa fidélité à la règle et son union continuelle avec Dieu firent de lui en peu de temps un modèle achevé. On disait partout: *c'est un saint.*

Une fleur si pure et si brillante méritait d'être transplantée dans le jardin du ciel. Dieu l'avertit que sa fin était proche. Il demanda à la sainte

Vierge de l'appeler au ciel avant la fête de l'Assomption; son désir fut exaucé, la fièvre le prit. En entrant à l'infirmerie, il fit le signe de la croix sur son lit et dit: " Je ne me lèverai jamais de là."

Le 14 août il annonça à son supérieur qu'il allait mourir la nuit suivante, et il demanda les derniers sacrements qu'il reçut avec les ardeurs d'une piété séraphique. Peu après il dit aux assistants: " Je vois la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges. Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt." Ce furent ses dernières paroles. Il expira tranquillement, tenant en mains sa croix et son chapelet, à trois heures du matin, le 15 août 1568, dans la dix-huitième année de son âge.

L'Eglise l'a proclamé le patron de la jeunesse des collèges et le protecteur du jeune âge dont il est le modèle accompli.

(J.-R. M...)

QUESTIONNAIRE. — Où se trouve aujourd'hui la Pologne ? — Quand et où naquit saint Stanislas ? — Quelle vertu prédominait dans lui ? — Où se fit sa première éducation ? — Où poursuivit-il ses études ? — Dites un mot de sa piété et de son esprit de mortification ? — D'où vinrent ses premières épreuves ? — Qui lui apportèrent la sainte Eucharistie pendant sa première maladie ? — Que lui recommanda la sainte Vierge ? — Quelle fut sa ligne de conduite au noviciat ? — Que demanda-t-il sur son lit de mort ? — A quel âge mourut-il ? — De qui le jeune saint est-il proclamé le patron ?

RÉFLEXIONS. — Ce que fut l'aimable Stanislas, vous pouvez l'être. Imitez-le dans votre conduite. Faites avec perfection chacune des actions qu'on exige de vous. Dieu ne demande pas qu'on fasse de grandes choses, mais que l'on fasse avec perfection chacun de nos actes. — (J.-R. M.)

XXIV. — DE L'HYGIÈNE.

La première loi de l'hygiène est la propreté, et les principaux moyens d'entretenir la propreté du corps consistent à se laver fréquemment le visage, les mains et les pieds. La santé nous recommande une pratique intelligente et constante des ablutions d'eau froide, parce qu'elles facilitent les fonctions de la peau et développent l'énergie des nerfs.

Nous devons couvrir notre corps suivant les saisons, mais jamais trop ni trop peu. Quand l'hiver nous quitte et que le temps s'adoucit, nous ne devons nous dévêtir que peu à peu. La température au printemps est soumise à de brusques variations qui donnent de forts rhumes, sinon des maladies de poitrine à ceux qui commettent des imprudences.

Lorsque, par suite d'un violent exercice ou de la chaleur du soleil, vous vous trouvez en pleine respiration, gardez-vous bien de vous découvrir subitement; n'allez pas, surtout, rechercher du soulagement dans un endroit frais. Un refroidissement trop prompt amènerait une fluxion de poitrine.

La pluie peut vous surprendre dans un lieu découvert et vous mouiller jusqu'aux os; marchez afin de conserver une chaleur normale, jusqu'à ce que vous ayez atteint un abri où vous puissiez prendre des vêtements secs. S'il tonne, n'allez jamais chercher l'abri d'un arbre, parce que les arbres attirent la foudre et votre imprudence vous exposerait à une mort presque certaine.

Ne prenez des bains que dans une eau courante et jamais après le repas; attendez quelques

heures après avoir mangé; évitez l'eau stagnante des mares, surtout au moment où la chaleur y développe des germes de putridité.

Une des causes les plus ordinaires des maladies, c'est l'excès dans le boire et le manger. S'il est dangereux de ne se nourrir que d'une façon insuffisante, il l'est bien davantage de manger avec gloutonnerie. Le moins qui puisse en arriver, c'est d'avoir des indigestions continuelles qui débilitent l'estomac, irritent le cerveau et rendent incapable de tout travail sérieux.

Mes amis, l'hygiène, ou l'art de conserver sa santé, est un art tout naturel, car la nature se hâte de nous punir cruellement quand nous en enfreignons les lois. Suivez donc les lois de l'hygiène, et vous serez d'énergiques travailleurs au corps sain, au cœur dispos, à l'esprit droit et au jugement sûr. " Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit ", a dit Vauvenargues.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle est la première loi de l'hygiène ? — Pourquoi les bains froids sont-ils favorables à la santé ? — Comment faut-il couvrir son corps ? — Que faut-il observer en pleine respiration ? — Que doit-on faire quand on est surpris par la pluie ? — lorsqu'il tonne ? — Où faut-il prendre des bains ? — Que faut-il éviter dans ses repas ?

GRAMMAIRE.

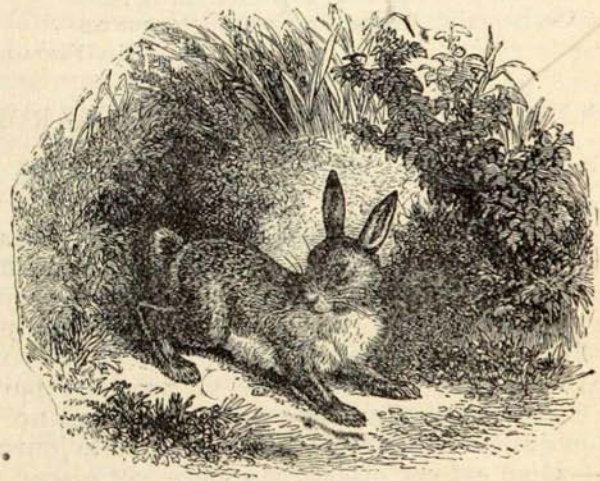
Analyser grammaticalement et logiquement les quatre vers suivants :

Mon Dieu, pour être heureux tu m'as mis sur la terre,
Tu sais bien mieux que moi quels sont mes vrais besoins.
Le cœur de ton enfant s'en rapporte à tes soins :
Donne-moi les vertus qu'il me faut pour te plaire.

CONSEILS. — **Ne mangez jamais à la hâte, mâchez avec soin vos aliments: Dieu a mis les dents dans la bouche et non dans l'estomac. Ne mangez pas entre les repas: l'estomac a besoin de repos et ne peut, lui non plus, travailler sans cesse.**

RÉCITATION. — *Le lièvre et les grenouilles.*

Un lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux !
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.



Oh ! j'en fais faire autant...

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

(La Fontaine.)

XXV. — JEUNE FILLE, PRENDS GARDE.

" Quel est cet oiseau, ma mère, cet oiseau qui chante là-bas?

— Ma fille, c'est l'alouette. A peine le matin a-t-il souri sur la montagne, qu'elle part d'un élan et quitte la mousse de son nid. La goutte de rosée brille encore sur son plumage; elle part et l'hymne de joie jaillit soudain de sa poitrine... Oh! toujours, ma fille, que ta première parole soit une parole d'amour et de reconnaissance au Dieu qui t'aime et te donne une nouvelle journée!

— Quel est cet oiseau, ma mère, cet oiseau qui semble pleurer sur ce mur solitaire?

— Ma fille, c'est la colombe. Entends comme sa voix est tendre, comme elle ressemble aux pleurs d'une mère. Elle appelle ses petits qui, ce

matin, ont quitté le nid où la nuit elle les avait abrités. Elle les appelle parce que peut-être elle pleurera jusqu'à leur retour... O ma fille! ne quitte pas ta mère; si tu savais les angoisses de son cœur quand tu n'es pas auprès d'elle!

— Quel est cet oiseau, ma mère, cet oiseau qui monte, monte là-haut vers le soleil?

— Ma fille, c'est l'aigle. Sûr de sa force, il s'est élancé vers le ciel; son aile puissante lutte contre le vent, son œil de feu fixe le soleil. Il va, il va toujours; son vol est droit et rapide... Toujours, ma fille, puisse ta vie imiter le vol de l'aigle, et rapide, puissante et infatigable, puisse toujours ton âme aspirer vers le bien, vers le bon et le beau!

"Chère enfant, prends garde! Tu iras sans guide dans ce monde que tu ne connais pas. Tiens, regarde là-bas dans cette prairie, l'oiseleur tend ses filets. Un miroir mouvant fait resplendir au soleil ses mille facettes brillantes; un oiseau sautille à terre, un sifflet perfide gazouille des airs les plus doux.

" La plaine est déserte. Seul, caché sous un monceau de broussailles verdoyantes, l'oiseleur vise l'occasion de saisir la proie qu'il convoite. Malheur, malheur au petit oiseau sans expérience s'il vient, séduit par ces appâts, voltiger à l'entour. Il sera pris, et alors adieu la liberté, adieu les roulades dans le feuillage touffu des bois, adieu les nuits parfumées, adieu le nid des fleurs! Il passera le reste de ses jours dans une étroite cage. Au lieu de la graine légère cueillie sur la tige jaunissante, il n'aura qu'une nourriture sèche et malsaine.

" Et seul, triste, abattu, il verra se ternir peu à peu les vives couleurs de son plumage, et sa

voix n'aura plus que des gémissements plaintifs ou des notes étouffées. Plus de gaieté, plus de verdure, plus de fleurs, plus rien!

" Petite enfant, ce piège qui attend l'oiseau au sortir de son nid, je le vois aussi pour ton cœur si bon et si candide; pour l'oiseau il s'appelle *filet*, pour l'enfant il s'appelle *plaisir*. Comme à l'oiseau, il ne te laisse voir que ce qui charme et attire; mais prends garde: sous ces joies qui enchantent est un démon caché.

" Oh! si tu le peux, reste, reste encore, pour y prendre de l'expérience, dans cette maison qui si longtemps avec amour abrita ton jeune cœur."

(DIVERS.)

RÉCITATION. — *La sœur de charité*



On la voit au jour de bataille,
Et jamais les soldats blessés,
Malgré le feu de la mitraille
Par elle ne sont délaissés.

Partout où son devoir l'appelle,
A l'hôpital, dans les hameaux,
Jamais rien n'arrê e son zèle,
Pas même l'horreur des fléaux.

Son crucifix la fortifie,
Rend plus facile son labeur ;
Le spectacle de l'agonie
N'effarouche pas son ardeur.

Au terme de cette carrière
Qu'elle savait si bien remplir,
Sans se troubler, dans la prière
Elle attend son dernier soupir.

De ses traits s'échappe un sourire
Quand la mort vient clore ses yeux ;
En baisant son Christ elle expire !
Et sa belle âme monte aux cieux.

(L. J. Trousse.)

RÉFLEXIONS. — N'est-ce pas une chose admirable qu'il y ait encore parmi nous des jeunes filles qui, par piété sincère, renoncent librement aux joies de la terre, pour aller embrasser un crucifix, pendant que la corruption, l'impiété et l'indifférence sont devenues le partage des humains? Elles prient pour l'homme coupable, pour vous, pour moi, aujourd'hui, demain, jusqu'à la mort ; leur présence est un rayon du ciel au milieu d'une nuit triste et sombre. Ah ! que de mourants ont trouvé leur dernière heure moins affreuse en entendant les douces paroles que la sœur sublime murmurait à leur oreille ! — (*D'après* Poujoulat.)

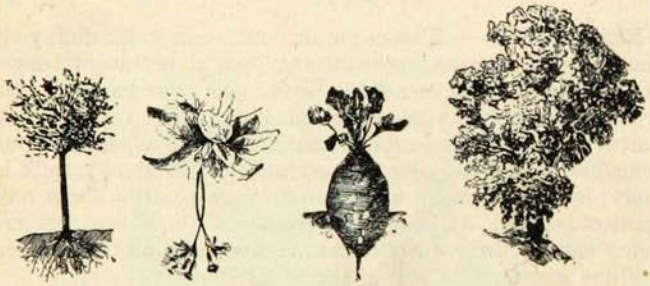
XXVI. — LES PLANTES.

Les végétaux ou plantes sont des êtres organisés qui, bien que dépourvus de sentiment, naissent, croissent, vivent, se reproduisent et meurent. Dans la plante on distingue la racine, la tige, les feuilles, la fleur, le fruit et la graine.

Les racines s'enfoncent dans la terre. Ce sont elles qui soutiennent la plante et pompent dans le sol les sucs nécessaires à son entretien.

La tige est cette partie du végétal qui sort de la terre. Une tige ou tronc d'arbre, par exemple, est composée de trois parties distinctes: l'écorce, le corps ligneux, c'est-à-dire le bois proprement dit, et la moelle ou le milieu. Les tiges sont annuelles si elles ne vivent qu'un an, comme le froment; bisannuelles, si elles vivent deux ans, comme la carotte; et vivaces, si elles vivent plus de deux ans, comme les arbres.

La sève est un liquide qui, dans la plupart des arbres ressemble à de l'eau légèrement sucrée. elle monte des racines dans la tige. De là, elle se répand dans les branches, dans les rameaux et jusque dans les feuilles.



Plantes.

Arrivée aux feuilles, elle redescend vers les racines. C'est la sève descendante. Mais elle ne suit plus le même chemin; car elle disputerait le passage à la sève montante, qui traverse les couches circulaires du bois, tandis que la sève descendante passe entre le bois et l'écorce.

La sève change de nature dans les feuilles. A la surface inférieure de la feuille se trouvent des milliers de petites bouches, de petites ouvertures. C'est par là qu'elle pompe l'air, qu'elle respire, comme nous respirons par les poumons.

Non-seulement les diverses plantes embellissent la terre, mais elles sont absolument nécessaires à l'homme. Les arbres nous fournissent du bois à brûler, du bois de charpente et de menuiserie; l'écorce du chanvre sert à faire des cordes et de la toile fine.

De plus, sans les plantes, nous n'aurions ni fruits, ni légumes, ni pain même: en effet, nous mangeons les racines des carottes, des radis; une partie de la tige des oignons, des asperges; les tubercules de la pomme de terre; les feuilles de la salade, des choux; les fruits du poirier, du pommier, du prunier; la graine ou la semence des fèves, des pois, du noyer; enfin celle du froment, du seigle, de l'orge, dont on fait du pain.

Plusieurs plantes vénéneuses sont utiles à l'homme et lui fournissent des médicaments précieux.

Bénissons Dieu d'avoir donné à la terre une si riche et si utile parure.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Combien distingue-t-on de parties dans la plante ? — Par quoi l'arbre reçoit-il les sucs qui l'entretiennent ? — Combien de parties dans la tige ou tronc de l'arbre ? — Qu'est-ce que la sève ? — Comment circule-t-elle dans le corps de l'arbre ? — A quoi servent les arbres ? — et les plantes ? — et les légumes ? — Les plantes vénéneuses sont-elles aussi parfois utiles à l'homme ? — Que distinguez-vous dans la gravure ci-dessus ?

GRAMMAIRE.

[Quand une phrase renferme plusieurs propositions de même nature et suivant toutes le même ordre d'idées, ces propositions sont dites *coordonnées*. Exemple : *Je suis venu, — j'ai vu, — j'ai vaincu.* — (C. Augé.)]

Composer cinq propositions absolues avec les mots : Plume, livre, maison, prière.

Analyser grammaticalement le premier alinéa du texte.

RÉCITATION. — *L'enfant.*

L'enfant chantait : la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et près de la fenêtre
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter. —
La douleur est un fruit ; Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

(V. Hugo.)

XXVII. — PREMIÈRE SOUILLURE.

Il faisait une chaleur. *Il*, sujet indéterminé, annonce le véritable sujet : une chaleur pesante régnait.

Et... et..., nous remarquons cette répétition fréquente de la conjonction *et* dans le style biblique.

La bourbe, est la vase qui s'accumule au fond des eaux.

La fange, est une boue presque liquide.

Panteler, avoir la respiration haletante.

Convoiter, désirer excessivement.

Se gorger, s'emplir de nourriture.

Fétide, puant, mauvaise odeur inhérente à certains corps.

Infecte, mauvaise odeur d'un corps corrompu, odeur malfaisante.

Il faisait une chaleur pesante: un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne chargée de grappes, et cet homme avait soif et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne. Mais, entre lui et la vigne, s'étendait un marais fangeux qu'il fallait traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvait s'y résoudre.

Cependant, la soif le pressant, il se dit: Peut-être que le marais n'est pas profond. " Qui empêche que je n'essaie comme tant d'autres? Je ne salirai que ma chaussure et le mal, après tout, ne sera pas grand."

Là-dessus, il entre dans le marais; son pied s'enfonce dans la bourbe infecte; bientôt il en a jusqu'au genou. Il s'arrête, il hésite; il se demande s'il ne serait pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

" Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, reviendrais-je sur mes pas? Pourquoi perdrais-je ma peine? Un peu plus de fange ou un peu moins, cela ne vaut guère désormais que j'y regarde. J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me laver au premier ruisseau.

Cette pensée le décide; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue: il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, puis jusqu'aux lèvres; elle passe enfin par-dessus la tête.

Etouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau. Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se dépouille de ses vêtements, et cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer.

Mais il a beau faire, l'odeur reste; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os; elle s'en exhale incessamment, et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne; les hommes le fuient. Il s'est fait reptile: qu'il aille vivre parmi les reptiles. (LAMENNAIS.)

QUESTIONNAIRE. — Quel obstacle s'interpose entre la vigne chargée de grappes et l'homme altéré? — Quelles réflexions fait-il? — Qu'arrive-t-il après qu'il est entré dans le marais? — Se voyant souillé, quelles réflexions nouvelles fait-il? — En quel état sort-il du marais? — Pourquoi l'odeur de la fange reste-t-elle après qu'il s'est lavé?

GRAMMAIRE.

[Les propositions sont *incidentes* quand elles commencent par un pronom relatif qui les rattachent à l'un des mots d'une

proposition pour en compléter la signification. Exemple : *La gloire qui vient de la vertu a un éclat immortel. Qui vient de la vertu* est une proposition incidente.—C. AUGÉ]

Composer avec les mots : Religion, patrie, famille, *trois phrases dans lesquelles entrent des propositions incidentes.*

RÉFLEXIONS. — Prendre garde à une première souillure. Quand un homme a quitté le chemin de l'honneur et contracté l'habitude du mal, il s'enfonce chaque jour plus avant dans la débauche et la honte et devient un objet de dégoût, de mépris et d'horreur. Quels efforts et quel coup de la grâce ne faut-il pas pour remonter à la surface!

RÉCITATION. — *Les deux chèvres.*



Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins

Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche et l'autre en fait autant.
. . . . . .
. . . . . .
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder . . . . . .
. . . . . .
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(La Fontaine.)

Chercher fortune, voyager au hasard.

Pendant en précipices, escarpé, taillé à pic.

C'est où, c'est là que.

S'émanciper, c'est agir à sa guise.

Ayant patte blanche, tout leur étant permis.

De front, l'une à côté de l'autre.

RÉFLEXIONS. — Cette fable fournit une leçon dont maint individu peut tirer profit. Deux chèvres courent à leur perte par leur entêtement. C'est de la démence, direz-vous. J'en conviens ; mais comment qualifier autrement l'obstination de ceux qui par ignorance ou orgueil préfèrent une ruine certaine à la soumission de leur volonté aux lumières de leur raison ? Prières, promesses, menaces, rien n'y fait : un f neste entêtement égare l'esprit et mène droit à l'abîme. — (J. R. M...)

XXVIII. — SAINT IGNACE.

Saint Ignace vivait dans le premier siècle de l'Eglise et fut disciple de saint Pierre et de saint Jean l'Evangéliste. Les Apôtres l'élevèrent sur le siège d'Antioche en 68, après la mort de saint Evode.

Pendant quarante ans qu'il gouverna son Eglise, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il ne cessa, durant la persécution de Domitien, de veiller à la garde de son troupeau, et de le soutenir par ses exhortations et ses prières.

Le persécuteur des chrétiens étant mort, la paix fut rendue à l'Eglise. Ce calme dura quinze ans, et, sous Trajan, la persécution se ralluma dans quelques provinces. Ce prince fanatique, attribuant ses victoires aux faux dieux, se crut obligé, par un motif de reconnaissance, de contraindre les chrétiens à adorer ses divinités.

L'an 107, Trajan, passant par Antioche, apprit que le saint évêque refusait d'obéir à ses ordres. Il le fit comparaître à son tribunal, et lui dit:

"C'est donc toi, mauvais démon, qui oses enfreindre mes ordres. — Personne que vous, prince, n'appela jamais Théophore de ce nom injurieux, répondit le saint.

— Et quel est ce Théophore? — Celui qui porte Jésus-Christ profondément dans son cœur."

Croyant séduire Ignace par des promesses, Trajan ajouta:

"Adore mes dieux, et tu seras mon ami, je te ferai pontife de Jupiter et membre du sénat. — Quelle étrange promesse est celle-ci, reprit

Ignace: me faire pontife de Jupiter, moi pontife de Jésus-Christ!

— De quel Dieu parles-tu donc? reprit l'empereur. Tu veux sans doute parler de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — C'est celui-là même; il est mort pour moi sur la croix, répliqua Ignace, et je désire lui donner ma vie."

Trajan, irrité, condamna le confesseur à être mis aux fers, et conduit sous bonne garde à Rome pour y être exposé aux bêtes et servir de spectacle au peuple.



Martyre de saint Ignace.

Ignace, entendant la sentence, s'écria avec joie: "Grâces vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu!" Il se mit lui-même les chaînes et fut embarqué sur le vaisseau qui devait le transporter en Italie.

A Smyrne, il vit saint Polycarpe, comme lui, disciple de saint Jean. Le vertueux prélat le

reçut chez lui, et baisa avec respect les chaînes de son illustre ami. Ignace fut visité dans la même ville par les députés de diverses églises. Il les conjura de ne pas demander sa délivrance.

Le saint évêque écrivit, avant son supplice, sept lettres admirables par l'esprit apostolique et les sentiments généreux dont elles étaient animées. Sa lettre aux Romains, surtout, est dictée par un cœur embrasé d'un ardent amour pour Jésus-Christ.

Il arriva à Rome le 20 décembre 107; c'était le dernier jour des jeux publics. Le préfet, après avoir pris lecture de la lettre impériale, que les soldats lui avaient remise, ordonna que le confesseur fût conduit sur-le-champ à l'amphithéâtre. Une foule immense encombrait les gradins.

Ignace fut exposé dans le cirque, près de l'autel élevé aux faux dieux. Portant alors ses regards vers la multitude des spectateurs, il s'écria: "Romains, et vous tous qui assistez à ce spectacle, sachez que je ne suis point ici pour expier un crime quelconque, mais pour m'unir à Dieu; cette union, je la désire avec une ardeur insatiable!"

En entendant mugir les lions, il répéta ce qu'il avait écrit aux Romains: "Je suis le froment du Christ! Je dois être moulu sous la dent des bêtes pour devenir son pain très pur."

A l'instant même, des lions s'élancent, le renversent, le broient, le dévorent, sans rien laisser de son corps, excepté quelques os qui furent enlevés par les chrétiens.

Ces restes précieux furent portés d'abord à Antioche et rapportés ensuite à Rome sous le règne d'Héraclius.

QUESTIONNAIRE. — Quand et où vécut S. Ignace ? — Quel empereur le fit arrêter ? et pourquoi ? — En quelle année ? — Quelles séduisantes promesses Trajan fit-il au confesseur de la foi ? — Quelle réponse fit Ignace ? — A quoi fut-il condamné ? — Quelle rencontre fit à Smyrne le glorieux martyr ? — Où fut-il dévoré par les bêtes ? — Que dit l'héroïque victime en entendant mugir les lions ? — Où reposent ses restes précieux ? — Décrivez ce que vous voyez dans la gravure du texte.

RÉFLEXIONS. — Ce digne disciple des apôtres croit ne pas assez aimer Jésus-Christ s'il ne donne pour lui son sang et sa vie. C'est pour cela qu'il souhaite d'être moulu sous la dent des bêtes. Ces sentiments héroïques nous humilient et nous confondent.

J.-R. M.

XXIX. — LES PERROQUETS.

Cet oiseau a la facilité d'imiter la voix humaine, et il semble en avoir le désir: il le manifeste par son attention à écouter, et par l'effort qu'il fait pour répéter quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre.

C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire, et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile.

Les talents des perroquets ne se bornent pas à l'imitation de la parole, ils apprennent aussi à contrefaire certains gestes et certains mouvements. Quelquefois, quand ils voient danser, ils sautent aussi, mais de la plus mauvaise grâce, levant leurs pattes d'une manière ridicule et retombant lourdement.

L'espèce de société que le perroquet contracte avec nous par le langage est plus étroite et plus

douce que celle à laquelle le singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mouvements et de nos gestes.

Si celle du chien, du cheval et de l'éléphant est plus intéressante par le sentiment, la société de l'oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément.



Perroquets.

Il récrée, il distrait, il amuse; dans la solitude il est compagnie, dans la conversation il est interlocuteur; il répond, il appelle, il accueille, il jette l'éclat des ris, il exprime l'accent de l'affec-

tion; ses petits mots jetés par hasard égayent par la disparate, ou quelquefois surprennent par leur justesse.

Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque; et, sans être plus vide que beaucoup de propos, il est toujours plus amusant.

A cette imitation de nos paroles le perroquet semble joindre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs: il aime et il hait, il a des attachements et des jalousies, des préférences, des caprices; il s'admire, s'applaudit, s'encourage; il se réjouit et s'attriste, il semble s'attendrir et s'émouvoir aux caresses.

(BOURASSÉ).

QUESTIONNAIRE. — Quel remarquable talent possède le perroquet ? — Peuvent-ils contrefaire certains de nos mouvements ? — Semblent-ils aimer notre société ? — S'attachent-ils à l'homme ? — Sont-ils sensibles à nos caresses ? — Que remarquez-vous dans la gravure ci-dessus ?

GRAMMAIRE.

MODELE D'ANALYSE LOGIQUE.

Un matin, un cuirassier, qui avait fréquemment entendu prononcer e nom de Vernet, mais qui ne se rendait pas bien compte de la position dn célèbre peintre, alla le trouver dans son atelier. Le brave garçon désirait avoir son portrait pour l'envoyer au pays. Il s'en ouvrit à l'artiste, mais il ajouta qu'il voulait avant tout être fixé sur le prix que cela lui coûterait. "Combien veux-tu y mettre ? demanda Horace. — J'irai bien jusqu'à trente sous, répondit le cuirassier. — Bon ! cela me va." En quelques coups de crayon, Vernet eut bien vite terminé une charmante esquisse du guerrier, que celui-ci emporta triomphant. Le beau militaire ne put toutefois s'empêcher de dire à un camarade qui l'attendait à la porte : "J'ai eu tort de ne pas marchander : j'aurais peut-être eu mon portrait pour vingt sous."

Un matin, un cuirassier alla le trouver dans son atelier, *prop. princip.*

qui avait fréquemment entendu prononcer le nom de Vernet, } *propositions*
(mais) qui ne se rendait pas bien compte de la position du célèbre peintre. } *complét. coord.*

Le brave garçon désirait avoir son portrait pour l'envoyer au pays, *prop. absolue.*

Il s'en ouvrit à l'artiste, } *proposition princip. coord.*
(mais) il ajouta }

(qu') il voulait avant tout être fixé sur le prix, *prop complét.*

que cela lui coûterait, *prop. complét.*

Combien veux-tu y mettre? *prop. princ.*

demanda Horace, *prop. incidente.*

J'irai bien jusqu'à trente sous, *prop. princ.*

répondit le cuirassier, *prop. incidente.*

(Bon !) cela me va, *prop. absolue.*

En quelques coups de crayon, Vernet eut bientôt terminé une charmante esquisse du guerrier, *prop. princip.*

que celui-ci emporta triomphant, *prop. complét.*

Le beau militaire ne put toutefois s'empêcher de dire à un camarade, *prop. princip.*

qui l'attendait à la porte : *prop. complét.*

J'ai eu tort de ne pas marchander : } *prop. princip.*
j'aurais peut-être eu mon portrait } *coordonnées.*
pour vingt sous. }

RÉCITATION. — *Les lunettes.*

Jules s'ennuyait bien,
Car il ne savait rien,
Pas même lire !
Un jour qu'il était seul et ne pouvait pas rire,
Il se dit : " Voyons donc, je m'en vais voir un peu,
Puisque je ne sais pas quoi faire,
La belle histoire que grand mère
Lisait hier dans le cahier bleu."

Il va donc chercher dans l'armoire
Ce livre, et puis l'ouvre tout grand ;
Mais bernique ! où donc est l'histoire ?
Il ne voit rien que noir et blanc.
" Ah ! je sais, sur mes yeux, je n'ai pas mis de verre
Comme grand'mère ;
Voilà pourquoi je ne puis voir."
Et de sa grand'maman il cherche les lunettes,
Les frotte, pour les rendre nettes,
Avec le coin de son mouchoir,
Regarde encor, change de page,
Mais d'histoire, pas davantage !
Sa mère rentre et lui dit : " Grand'mère a mal aux yeux ;
Toi, mon enfant, ton mal, c'est d'être paresseux.
Il faut apprendre à lire, et tu verras l'histoire
Sans lunettes, tu peux me croire,
Rien qu'avec tes yeux bleus."

(L. RATISBONNE.)

XXX. — DEUX ANGES SUR LA TERRE.

Chargée, comblée d'égards.

Câline, caresse.

Mignonne, terme de tendresse.

Furtivement, en cachet

S'épanouir, s'ouvrir.

Praticien, médecin.

Banals, qui ne signifient rien.

Etreinte, action de presser dans les bras.

La mère vient de mourir... Trente ans à peine, bonne, tendre et choyée de ce petit groupe aimé qui forme la famille, la vraie famille.

Le père serre dans ses bras deux charmantes petites filles habillées de noir, Marie et Gabrielle, dont les yeux sont encore brûlants de larmes: on vient d'embrasser le portrait de petite mère. Il câline doucement les fillettes, car maintenant il n'est plus père seulement, il est aussi un peu *mère*.

" Et elle ne reviendra plus? jamais plus? jamais plus? dit Marie.

— C'est nous qui irons la rejoindre, mignonne. Son ange gardien, malgré nos pleurs, l'a emportée auprès de la Vierge Marie qu'elle aimait tant. Et le petit Jésus lui a donné un beau manteau d'or et une belle couronne blanche.

— Et si nous sommes sages, notre ange gardien nous conduira aussi près de Jésus et près de mère?



Les anges ont pris l'enfant.

— Certainement, ma chérie, dit le père en essuyant furtivement une grosse larme."

Le soir, sa prière faite, Marie se couche à côté de sa petite sœur; mais impossible, elle ne peut dormir. Assise sur son lit, elle regarde doucement si Gabrielle et la bonne ne l'écoutent pas, et, joignant ses petites mains, elle tourne son

regard vers le ciel et ajoute bien vite: " Mon bon ange gardien, conduisez-moi auprès du petit Jésus, conduisez-moi auprès de mère!"

Et le bon ange entendit la prière de l'enfant, et dans la petite chambre, il se penche radieux sur le bord du petit lit et grave sur le front de Marie ces quatre mots: "*Mûre pour le ciel!*"... Le lendemain, belle comme une fleur qui s'épanouit, la petite, brûlante d'une fièvre qui la consume, est là étendue sur son lit blanc et bleu. Une petite croix d'or, attachée par un ruban autour du cou, fait ressortir sa chair blanche au teint rose.

" Pensez-vous la sauver? " demande le père en tremblant. Le praticien, occupé à prescrire une potion calmante, ne répond que par des mots banals en guise de consolation... La petite Marie cherchait en vain le sommeil. Agitée, oppressée, elle se débattait doucement contre l'étreinte du mal.

" Tu souffres, ma chérie? demanda le père en raffermissant sa voix, as-tu beaucoup de mal? "

Pour toute réponse, l'enfant entr'ouvre les yeux et essaie de sourire. Le délire revient: " Je veux bien aller avec toi, bon ange... Je veux voir Jésus... Je veux voir maman... Père! entendez-vous les beaux anges qui arrivent? Oh! les beaux anges, ils vont me conduire à maman!... "

Et doucement, sans l'éveiller, les anges ont pris l'enfant, franchissent l'espace d'un coup d'aile... Ils entrent au ciel avec une nouvel ange.

" Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie le père, le cœur brisé et la tête inclinée sur le petit lit, comment pouvez-vous séparer ainsi des êtres que vous avez si intimement unis! Une femme ado-

rée, une fille si aimée, enlevée en quelques jours!" Et le père suffoquait en sanglots.

"Papa! papa, dit une voix douce, tu pleures encore!" Et Gabrielle passa doucement ses petits bras autour du cou de son père.

"Ah! chérie! tu n'as plus de petite sœur. Vois, Marie ne bouge plus. Sa petite âme est allée rejoindre ta mère. — C'est son bon ange qui l'a emmenée, père? demanda doucement Gabrielle.

— Oui, son bon ange est venu la chercher. — Alors son bon ange l'a entendue?

— Que veux-tu dire? — Ah! père, dans sa prière, Marie a dit tout bas: Mon bon ange gardien, conduisez-moi auprès de Jésus, auprès de mère.

— Et toi, que disais-tu? — Moi, je disais à mon bon ange: Si Marie va revoir mère au ciel, moi, je voudrais bien rester sur la terre avec père... Marie sera heureuse avec mère; moi, je veux consoler papa... C'est juste, n'est-ce pas, père?

Une longue étreinte fut la seule réponse que reçut la petite Gabrielle.

Gabrielle sentit des larmes bien chaudes qui tombaient à grosses gouttes sur ses joues, et elle comprit, au fond du cœur, que père pourrait peut-être se consoler un peu, car il venait de dire tout bas, tout bas: "Merci, mon Dieu!"

(M...)

GRAMMAIRE.

Composer avec les mots : Ciel, — terre, — père, — enfant, *des phrases dans lesquelles se trouvent différentes propositions.*

XXXI. — LE GRAND-PÈRE ET L'ENFANT.

Je crois le voir encor. Sa tête, couronnée
De beaux cheveux blanchis par l'âge et le chagrin,
Se penchait en avant, doucement inclinée ;
Son visage était grave à la fois et serein.

Son cœur était ouvert à tous. On pouvait lire
Le calme sur son front, la bonté dans ses yeux ;
Et lorsque sur sa bouche il passait un sourire,
On croyait voir briller comme un rayon des cieux.

(TOURNIER.)

Il est assis, le vieux grand-père, sous l'ombre épaisse de la charmille qui retient les rayons du soleil et embaume le souffle léger qui rafraîchit son front. Debout, près de lui, l'œil ouvert et la bouche souriante, son petit-fils le regarde et l'écoute.

Il s'est fait silence tout autour; un rayon d'une clarté toute particulière illumine le front du vieillard qui dit d'une voix un peu tremblante:

" Tu veux le bonheur, mon enfant. Ecoute la voix de Dieu, lui seul peut te dire où il est.

— Mais, cette voix, mon père, où peut-elle s'entendre?

— Elle s'échappe doucement de chacune des petites créatures qu'il a placées exprès sur notre chemin. Elle est légère comme le frémissement des feuilles de la rose, mais elle pénètre dans l'âme comme le rayon de soleil sans la heurter jamais, plus douce que la voix pourtant si douce de ta mère.

Va, mon enfant, parcours la plaine, et reviens me dire les enseignements que tu auras recueillis..."

L'enfant sort joyeux; il regarde curieusement tout ce qui l'entoure, mais aucune voix ne lui parle, et il revient un peu triste dire au vieillard:



" Père, j'ai vu le ruisseau serpentant au milieu des fleurs épanouies; il semblait murmurer une joyeuse chanson; j'ai écouté, mais il n'avait pas de paroles que je pusse comprendre.

L'oiseau volait près de moi, portant dans son bec un peu de duvet pour son nid; le passereau amassait pour ses petits les miettes de mon pain; les poussins, au cri de leur mère, se cachaient sous son aile; l'araignée tissait des fils délicats, qu'elle tissait de nouveau quand le vent les emportait; la fourmi transportait en hâte un grain de blé dans son trou; l'abeille voletait sur les fleurs, s'y reposait un instant et s'en retournait, chargée de miel, à la ruche commune.

A toutes ces créatures j'ai souri parce qu'elles me paraissaient heureuses; à toutes j'ai demandé: Qui de vous m'enseignera le bonheur? Et l'écho seul répétait: bonheur! bonheur! sans me dire où il était."

Le vieillard sourit. "Ton regard, mon enfant, n'a pas su comprendre. Ecoute: le ruisseau se hâtant vers la rivière et, sur ses rives, faisant croître des fleurs, n'a-t-il pas enseigné à ton âme que tes jours s'en vont comme ses ondes, et ne lui a-t-il pas dit que tu dois laisser quelques fleurs sur ton passage?

L'*amabilité*, mon enfant, c'est le bonheur!

L'oiseau travaillant à son nid, la fourmi amassant à toute heure un petit grain de blé, n'ont-ils pas parlé à ton âme de l'occupation et du travail?

S'*occuper*, mon enfant, c'est le bonheur!

L'abeille cueillant du miel pour ses sœurs de la ruche et bourdonnant joyeuse, le passereau ramassant ton pain pour ses petits et paraissant plus heureux encore que l'abeille, n'ont-ils pas montré à ton âme la douceur et la charité?

Se *dévouer*, mon enfant, c'est le bonheur!

Ces petits poulets se réfugiant, au premier cri, sous l'aile maternelle et là, reposant tranquilles,

n'ont-ils pas montré à ton âme le calme qui résulte de l'obéissance et de la vie de famille?

Obéir, aimer, rester près de ceux qui nous aiment, mon enfant, c'est le bonheur!

Et l'araignée enfin, qui s'occupe toujours et recommence toujours, sans se décourager, le travail qui ne réussit qu'après bien des essais, n'a-t-elle pas parlé à ton âme de modération et de persévérance?

La *patience*, mon enfant, et la *confiance* au succès, c'est le bonheur...!"

L'enfant sourit au vieillard qui lui tendait les bras et, se jetant à son cou, lui dit en l'embrassant:

"J'ai compris, mon père, mais pauvre ignorant que j'étais, avais-je donc besoin des leçons des créatures pour connaître le bonheur? Ces leçons, je les trouve en vous, vous si patient, vous si dévoué, vous si travailleur, vous surtout si bon pour votre petit-fils!"

(L'abbé S...)

RÉFLEXIONS. — Vos grands parents sont pour vous de vieux amis pleins de tendresse et de sollicitude. Ils vous prodiguent leurs caresses, oublient leur grand âge et redeviennent enfants pour vous amuser. Aimez-les. Entourez leur vieillesse des égards qui leur sont dus. — (J.-R. M...)

PENSÉE. — On fait son propre bonheur en s'occupant de celui des siens.

RÉCITATION. — *Le matin et le soir de la vie.*

Petits enfants, courez dans la prairie,
Chantez, jouez au doux parfum des fleurs ;
Profitez bien du printemps de la vie,
Trop tôt, hélas ! vous verserez des pleurs !

Pour soulager mon cœur gonflé de larmes,
Permettez-moi d'assister à vos jeux,
Pour un vieillard, ils sont remplis de charmes,
Auprès de vous, je me sens plus heureux.

En vieillissant, j'ai connu la tristesse ;
Ceux que j'aimais, je les ai vus partir !
Oh ! laissez-moi vous prouver ma tendresse,
C'est en aimant que je voudrais mourir !

Un jour, hélas ! vous n'aurez plus de mère
Pour égayer votre frêle berceau.
A Dieu pour elle offrez une prière,
Aimez-la bien au-delà du tombeau.

Derniers amours de ma vieillesse,
Venez, venez, petits enfants !
Je veux de vous une caresse
Pour oublier mes cheveux blancs !

XXXII. — LE LUXE AU VILLAGE.

Que nous soyons mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris que nos aïeux, je m'en réjouis; mais ce que je ne puis souffrir, c'est la fièvre de jouissance qui s'empare de tout le monde; c'est l'amour désordonné du bien-être, la soif ardente du plaisir; c'est le mépris des choses solides, la passion des frivolités et du clinquant, le besoin de suivre la mode avec ses coûteuses fantaisies; c'est la manie d'éblouir les yeux par l'éclat d'une fausse richesse.

Voilà le mal de ce temps-ci. On veut briller, on veut jouir. Afin de paraître plus que l'on n'est, on mange à mesure tout ce que l'on gagne. Plutôt que de réduire sa dépense, quand la bourse est

vide, on emprunte, et, si l'on trouve du crédit, on fait bombance et bonne chère sans se préoccuper de ses durs créanciers.

Nous voyons chaque jour, en effet, de petits cultivateurs tenir table ouverte, traiter grassement leurs amis et mener grand train. Ils sont meublés comme à la ville, leurs filles sont mises comme des duchesses. Ils se donnent partout une réputation d'opulence et ne prennent point de repos qu'ils n'aient fait banqueroute.

Les ouvriers à leur tour sont devenus plus difficiles. On ne sait comment les nourrir, ce sont des plaintes continuelles. En vain leurs salaires augmentent, tout l'argent de leurs journées passe dans le ménage. Si ce n'est la bouche qui les ruine, c'est la toilette et le chiffon; car, de ce côté, les femmes tombent dans l'excès.

C'est à qui sera la mieux parée, et l'on se tromperait étrangement, si l'on mesurait le degré d'aisance à l'élégance du costume: les plus riches sont souvent les plus simplement vêtues, les plus pauvres sont les mieux ajustées, et l'on rencontre tous les jours, portant rubans et dentelles, des filles qui n'ont seulement pas de trousseau.

Aussi, quand viennent les disettes, les maladies et les chômages, ces dissipateurs imprudents se trouvent pris au dépourvu. Le découragement les saisit, la misère les gagne, et il faut les mettre à la charité.

Ne tirons pas trop de vanité de nos avantages. Avec leur pain noir et leurs méchants habits, nos pères étaient des hommes solides. Ils avaient sans doute leurs défauts, leurs préjugés et leurs faiblesses; mais ils devaient à la simplicité de leurs mœurs et à la dureté de leur vie trois

choses bien rares parmi nous: une constitution robuste, un courage à toute épreuve et un grand fond de vertu.

S'ils ne connaissaient pas les jouissances du luxe, ils n'en subissaient point les privations. Ils vivaient de peu, travaillaient beaucoup et savaient souffrir. Cela suffisait à leurs besoins; et, malgré de rudes traverses, ils comptaient des jours heureux.

Pour devenir comme eux des hommes solides, point d'excès dans votre ménage. Ni grande cuisine, ni grande toilette, mais une copieuse nourriture qui soutienne les forces sans irriter l'appétit et ne fasse pas dégénérer le repas en bombance.

Des vêtements de bonne étoffe et qui durent plus d'une saison, assez de linge dans vos armoires pour suffire même à vos enfants, une maison propre où l'air circule, des meubles à l'avenant du logis: voilà le luxe que je vous souhaite. Toute autre curiosité vous conduirait à la ruine.

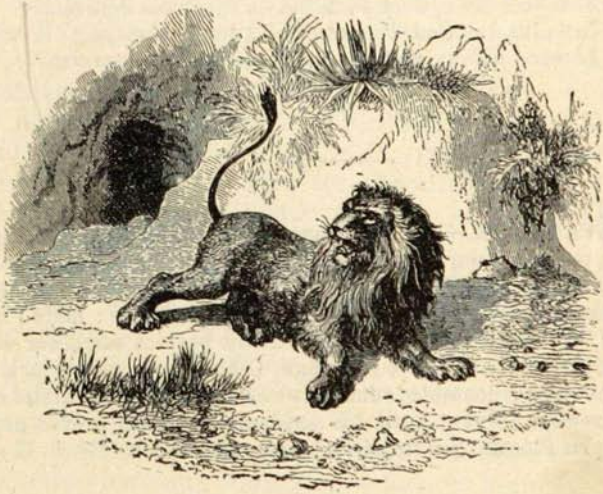
Je ne dis pas qu'en certaines rencontres, il ne faille payer de sa personne et de sa bourse. La naissance ou le mariage d'un enfant, la présence d'un hôte respectable, l'arrivée d'un parent ou d'un ami, vous mettront à même de prouver que vous ne tenez pas trop à l'argent et que vous savez à l'occasion faire honneur de votre bien.

Au reste, ne vous inquiétez pas des cancans et laissez dire les commères. Si vous êtes économes, soyez encore plus charitables, et qu'au lieu de vous critiquer, les prodigues suivent votre exemple.

(*D'après* S. VAUDORÉ.)

RÉCITATION. — *Le Lion et le Moucheron.*

" Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! "
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
" Penses-tu, lui dit il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie."
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.



Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

(La Fontaine.)

RÉFLEXIONS. — Le lion, dans son orgueil a provoqué l'insecte par ses injures : il en est cruellement puni. Sa colère retombe sur lui-même. Epuisé et mourant, il rend les armes. Quant au moucheron, il a été belliqueux et brave ; mais l'orgueil le rend aveugle, lui aussi. Il va partout annoncer son triomphe : une arraignée le mange. Cet apologue nous apprend que nos plus redoutables ennemis sont souvent les plus faibles en apparence ; souvent aussi les accidents les moins prévus nous sont plus funestes que les périls les plus menaçants.—(J.-R. M.)

XXXIII. — POUR JÉSUS-CHRIST, OUI !

Va, sans que rien t'arrête, où le Maître t'envoie.
Seigneur, vous le savez : ce prêtre, mon enfant,
Il fut, oui, vingt-six ans, mon orgueil et ma joie ;
Mais vous le demandez . . . . sa mère vous le rend.

Après deux années passées à Louvain, un jeune prêtre reçut un jour de son évêque un billet à peu près ainsi conçu: " Monsieur l'abbé, vos études sont assez loin poussées aujourd'hui; rentrez en famille et attendez-y les dispositions que je prendrai prochainement à votre endroit. Je vous bénis! "

Le jeune prêtre rassembla ses manuscrits et ses livres, boucla sa valise d'étudiant et, joyeux, il s'en retourna dans la petite ferme, où seule habitait sa vieille mère.

A deux ils rêvèrent: elle allait le suivre dans son petit presbytère, il ne la quitterait plus, il l'entourerait de toutes les douceurs de sa vieillesse, il la ferait heureuse, elle mourrait dans ses bras!...

Quelques jours après, un nouveau billet de l'évêque le manda à l'évêché: il y courut: " Monsieur, lui dit le saint vieillard, vous avez fait de fortes études, vous les avez faites avec succès. Eh bien, je vous nomme professeur de théologie dogmatique au séminaire de..., aux Etats-Unis."

Le prêtre eut un soubresaut, il pâlit, regarda l'évêque les yeux fixes et mornes, et bientôt deux grosses larmes perlèrent sur ses joues.

" Je vous fais de la peine, mon enfant, reprit l'évêque. Je sais que je n'ai pas le droit de vous imposer cette mission, mais je me fais vieux et

plus j'avance en âge, plus je vois qu'il n'y a rien de grand au monde que le sacrifice.

— Oh! j'irai, Monseigneur, reprit le prêtre d'une voix entrecoupée et convulsive, j'irai; mais je songeais à ma pauvre mère, elle est vieille, elle est pauvre, elle est seule, elle espérait mourir près de moi."

Et il laissa aller toutes ses larmes.

" Je veillerai sur votre mère, mon enfant, je vous remplacerai près d'elle. Du courage!"

Il y eut un long silence pendant lequel l'évêque priait tout bas; le prêtre pleurait. Enfin, serrant son cœur:

" Et quand faut-il que je parte, Monseigneur?

— Oh! ne tardez pas, mon enfant. Faites vos adieux à votre mère, et, dans huit jours, embarquez-vous."

Ce qui se passa dans la petite ferme, au retour du fils, ai-je besoin de vous le dire? La pauvre femme se jeta au cou de son prêtre: " Non! non, vous ne partirez pas, mon fils. Est-ce que je puis vivre sans vous, moi? Oh! non, non, mon enfant. Quand je serai morte, oui, mais ne me laissez pas mourir sans vous, s'il vous plaît!...

Deux jours se passèrent silencieux et tristes. Au troisième, le matin, tandis qu'ils se regardaient mornes et désolés, tout à coup la porte de la petite ferme s'ouvrit et la robe violette de l'évêque apparut sur le seuil. La mère et le fils tombèrent à genoux, l'évêque les bénit, puis tendant la main à la pauvre femme:

" Madame, lui dit-il d'un ton solennel et grave, je viens vous demander votre fils pour Jésus-Christ!"

A ce nom, comme soudainement frappée, la

mère releva la tête et dit: "Ah! Monseigneur! c'est vrai, Jésus-Christ!... Eh bien, pour Jésus-Christ, oui! prenez mon enfant, je vous le donne!..."

Et, brisée par cet élan sublime, elle mit sa main entre les deux mains de l'évêque, et toute sanglotante se laissa tomber dans les bras de son fils.

(P. VAN TRICHT.)

GRAMMAIRE.

Analyser grammaticalement et logiquement :

Ainsi tout change, ainsi tout passe, ainsi nous-mêmes nous passons hélas ! sans laisser plus de traces que cette barque, où nous glissons sur cette mer où tout s'efface. LAMARTINE.

RÉCITATION. — *Prière de l'enfant.*

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère,

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

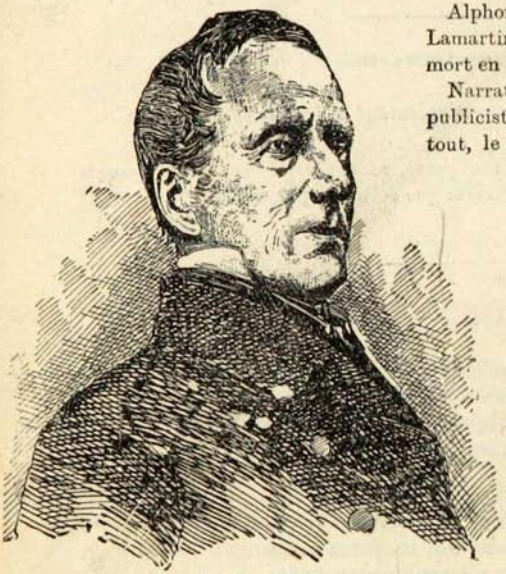
On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

Donne aux malades la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,

A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

(*Extraits* — LAMARTINE.)



Lamartine.

Alphonse-Marie-Louis Prat de Lamartine, né à Mâcon en 1790, mort en 1869.

Narrateur, romancier, critique, publiciste, poète lyrique avant tout, le plus éloquent interprète des sentiments intimes de l'âme. Il se distingue par le rayonnement d'une lumière égale et douce, par l'éclat des images, l'ampleur harmonieuse de son style et la magnificence de son langage.

Cependant, chez Lamartine l'idée est quelquefois comme enveloppée d'un nuage ; même dans ses plus belles pièces, l'expression se ressent du vague de la pensée. Comme orateur ou historien, sa diction est riche, pleine, nombreuse, mais souvent gâtée par le lyrisme, l'obscurité et la redondance.

Malheureusement trois de ses ouvrages : *Voyage en Orient*, *Jocelyn* et *la Chute d'un ange*, *sont à l'index*. — (DIVERS.)

XXXIV. — CONSEILS AUX CULTIVATEURS.

Obtenir de la terre le plus possible en augmentant sans cesse sa fertilité, voilà le dernier degré de perfection de l'agriculture. Tu y parviendras avec le temps, en suivant un bon système d'assolement et en substituant aux jachères la culture des prairies artificielles, ce qui te permettra d'augmenter le nombre de tes bestiaux.

Traite tes bêtes avec la plus grande douceur, te souvenant que ce sont des êtres sensibles; épargne-leur les souffrances et visite-les souvent. Souviens-toi que ce sont des auxiliaires que Dieu t'a donnés dans sa bonté; les maltraiter serait étrangement méconnaître ses bienfaits. Entretiens sur eux et auprès d'eux la propreté qui maintient la santé. Ne les soumets pas à des travaux excessifs, qui finiraient par les énerver et les rendre infirmes.

Ne dépouille pas tes coteaux et tes collines des bois qui les couronnent. Tu y recueillerais péniblement quelques chétives récoltes, qui te dédommageraient à peine de tes frais d'exploitation. Bientôt après, cette terre, inconsidérément remuée, deviendrait la proie des orages et serait entraînée par l'eau des pluies. Ces défrichements inconsidérés altèrent en outre la température, rendent les saisons inégales et les vents éminemment violents.

Si tu as une terre tant soit peu marécageuse, égoute-la soigneusement par de bons fossés. Tu pourras ainsi quelquefois semer un mois plus tôt, et tu ne seras pas exposé à perdre ta récolte. Bien égoutter ton sol est une des entreprises les plus profitables que tu puisses faire. Cette opération

est quelquefois même si essentielle, qu'il vaudrait autant ne pas semer que de ne pas égoutter convenablement le terrain sur lequel on répand la semence.

Les meilleurs labours sont ceux que tu pratiqueras aussitôt après la récolte; ils fertilisent et équivalent au fumier qu'ils économisent. Ce qui les rend si précieux, c'est qu'ils enfouissent les restes des tiges de la récolte et l'herbe dont la terre est alors couverte. Mais il faut que ce labour se fasse sur une terre qui ne soit ni trop sèche ni trop humide.

Epierre ton champ avec soin, c'est-à-dire, ôtes-en toutes les pierres qui peuvent nuire à la charrue. Quant aux autres, tu aurais tort de les enlever, surtout si la terre est de nature argileuse, vu que les pierres ont pour effet de chauffer et de diviser ce sol naturellement froid et compact.

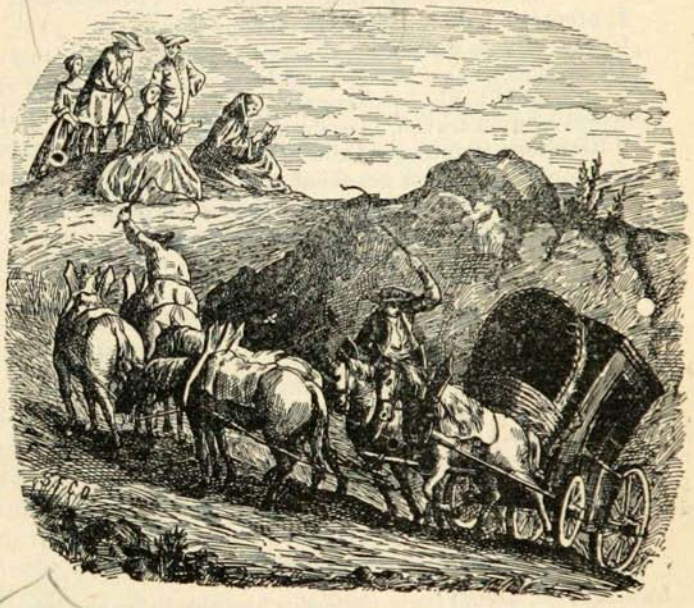
Tu ne jouirais qu'imparfaitement des délices de la campagne, et ta table ne pourrait être que bien pauvrement pourvue, si tu n'avais près de ta demeure un vaste jardin potager contenant fèves, lentilles, pois, patates, carottes, navets, salsifis, panais, raves, choux, concombres, melons, etc.

A étendue égale, un jardin rapporte trois ou quatre fois plus qu'un champ; mais il faut pour cela qu'il soit parfaitement cultivé et parfaitement entretenu. Le jardin potager doit être visité tous les jours, parce que tous les jours il y a quelque chose à faire: fumer, bêcher, semer, sarcler, arroser, etc.

(L'AGRICULTEUR.)

RÉCITATION. — *Le coche et la mouche.*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu.



L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire ;
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
" Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. "
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devraient être chassés.

(La Fontaine.)

REMARQUES. — Cette fable débute par un tableau qui est un véritable chef-d'œuvre. Trouvez, si vous le pouvez, une description qui nous dépeigne avec plus d'art et de vérité le lieu où va se passer la petite comédie. Voyez ensuite l'effet produit par ces vers coupés à dessein :

" Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ; "

L'attelage, etc, — était rendu, c'est-à-dire incapable d'aller plus loin. Que faire ? " Une mouche "... C'est elle qui va occuper la scène et prétendre sauver la situation. Quelle vanité ! quelle pédanterie ! Et comme tout cela est magistralement peint ! Que de gens dans le monde, à l'instar de la mouche de La Fontaine, ont la manie de s'ingérer dans les affaires d'autrui et de se rendre insupportables ! (J.-R. M.)

XXXV. — LE RENARD.

Sûr de vivre, de se nourrir.

Il les savoure, goûter de loin, expression poétique.

Levrauts, jeunes lièvres.

Lapereau, jeune lapin.

Ecrevisse, animal couvert d'une écorce dure.

Empêtrés, embarrassés.

Garenne, endroit près d'un château, où l'on nourrit les lapins.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation. Fin autant que circonspect et ingénieux et prudent même jusqu'à la patience, il varie sa conduite; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos.

Il se loge en sûreté au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles.

S'il peut franchir les clôtures, ou passer pardessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier; il revient quelques moments après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit.

Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les mange jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

Le renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits et surtout des raisins. Lorsque les levrauts et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpents, les lézards, les crapauds, etc.; il en détruit un grand nombre: c'est là le seul bien qu'il procure.



Le renard.

Il est très avide de miel. Il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite en le perçant de mille coups d'aiguillon; il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser; et il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier; alors il le déterre, et en mange le miel et la cire. Enfin il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, etc.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Il glapit, aboie, et pousse un son triste, semblable au cri du paon. Il a des tons différents selon les sentiments dont il est affecté; il a la voix de la chasse, l'accent du désir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre.

Il se laisse tuer à coups de bâton, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, et l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre.

Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller. Lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes en arrière, et demeure étendu sur le ventre; c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies.

(*D'après* BUFFON.)

QUESTIONNAIRE. — Par quoi le renard est-il fameux ? — Où loge-t-il ? — A quoi s'attaque-t-il le plus souvent ? — De quoi se nourrit-il ? — Comment s'y prend-il pour dévaliser les ruches d'abeilles ? — Que fait-il quand il est attaqué ? — Etudiez la gravure du texte et dites combien d'objets ou de choses vous avez remarqués.

EXERCICE. — Relire le dernier paragraphe du morceau ci-dessus et en indiquer chaque proposition, en spécifiant la nature de chacune d'elles.

RÉCITATION. — *Quand je serai grand !*

Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien, ma mère, tu pleures !
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais va ! j'ai huit ans ! mère, prend courage,
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage
Quand je serai grand !

Je t'obéirai, mère, sois tranquille,
Oh ! tu le verras, ton enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois : La vie est amère !
Tu seras heureuse et tu seras fière
Quand je serai grand !

Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin. . . tu souris, je gage.
Auprès des oiseaux, sous un lilas blanc
Pour toi je veux faire un banc de verdure.
Et tu guériras, mère, sois-en sûre,
Quand je serai grand !

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse,
Et tout bas murmure en le contemp'ant :
" Enfant, sois béni, mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand !

(M. Jenna.)

XXXVI. — SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir.

Mais qu'entends-je ? au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi, vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port. (LAMARTINE.)

Louis IX naquit le 25 avril 1215. Sa mère, Blanche de Castille, se chargea elle-même de sa première éducation. Comme son fils n'avait que douze ans à la mort de Louis VIII, elle prit les rênes de la régence et déploya une habile prudence pour conserver intactes les prérogatives de la couronne.

Elle conduisit son fils à Reims et l'y fit sacrer le 1er décembre 1226. Le jeune prince montra de bonne heure une vive piété et une grande valeur. A quatorze ans, il s'emparait, à la tête de son armée, d'une forteresse réputée imprenable.

Sa vertueuse mère lui répétait souvent: " Beau fils, aimez votre mère, votre peuple, et surtout aimez Dieu. Pour moi, malgré ma tendresse envers vous, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel."

En 1234, il épousa, sur l'avis de sa mère, Marguerite de Provence, princesse d'une grande piété. Il assistait chaque jour à la messe, récitait l'office et visitait les hôpitaux. Il jeûnait tous les vendredis de l'année et communiait très fréquemment Devenu majeur, les premiers soins du pieux monarque furent de bannir le luxe de son palais.

Louis ayant été atteint d'une fièvre maligne fit vœu, s'il guérissait, d'aller en Terre-Sainte délivrer le Saint-Sépulcre de la profanation des musulmans. Dans une première expédition il fut d'abord heureux. Mais Dieu l'éprouva: il tomba malade à Damiette et fut fait prisonnier.

Après avoir signé une trêve de deux ans avec les infidèles et payé une forte rançon, il partit pour la Terre Sainte et y passa quatre ans à fortifier les villes et à travailler à la protection des chrétiens. La mort de sa mère le rappela en France.

Quelques années plus tard il reprit la croix pour voler avec ses deux fils au secours des chrétiens d'Orient. Il débarqua à Tunis avec son armée le 1er juillet 1270. Mais bientôt la peste se déclara parmi ses soldats et lui-même fut atteint du fléau. Le 25 août, il sentit que son heure approchait et il demanda le saint Viatique, qu'il reçut avec une foi vive. Il dicta à son fils ses mémorables instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un roi.

Avant de rendre le dernier soupir, on l'entendait murmurer à voix basse: "O Jérusalem! ô Jérusalem!" Les bras croisés sur sa poitrine, les yeux attachés à son crucifix, entouré du clergé, des membres de sa famille et des principaux de l'armée, il rendit sa belle âme à Dieu sur les trois heures de l'après-midi.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quand naquit Louis IX? — A quel âge et où fut-il sacré roi? — Quelles paroles lui répétait souvent sa pieuse mère? — A quels exercices religieux se livrait chaque jour le jeune roi? — A quelle occasion fit il le vœu de partir pour la croisade? — Quelle épreuve subit-il en Afrique? — Comment mourut-il? — Quels personnages et quels objets distinguez-vous dans la gravure ci-dessus?

GRAMMAIRE

Analyser logiquement :

Une vigne accrochée aux branches d'un tilleul,
Raillait un camélia sur sa petite taille.
L'autre lui répondit : " Ta grandeur qui me raille
A besoin d'un appui ; je me soutiens tout seul. "

RÉFLEXIONS. — **Roi, saint Louis est le modèle des rois. Il est roi, et il est humble ; il secourt les pauvres, s'abaisse devant eux. Il voit d'un même œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort. Il n'a dans le cœur que Dieu et son devoir : il n'entreprend, ne réussit, ne souffre que pour Dieu. Voilà saint Louis, voilà le héros chrétien, toujours grand et toujours simple, toujours s'oubliant lui-même.**

(D'après VOLTAIRE.)

RÉCITATION. — *Premiers pas à l'église.*

Vois-tu cette maison où la cloche t'appelle,
Sa haute tour sculptée en légère dentelle,
Ses vitraux mêlés d'or, d'écarlate et de bleu ?
C'est une église.... Oh ! viens y faire une prière !
Vois tous les saints rangés sur le portail de pierre,
Pour compter les enfants qui viennent prier Dieu.
Implore avec ferveur ce Dieu bon comme un père,
Grand comme un roi des rois, tout petit comme un frère.
Il aime ton cœur simple et son naïf élan ;
Il préfère un front pur à tout ce qu'on renomme,
La candeur de l'enfant aux vanités de l'homme,
Et la plume du cygne à la plume du paon.
Dis à la Vierge aussi : Priez pour nous, Marie,
Rose du Paradis et lys de la prairie,
Reine aux palais du ciel, Mère à l'amour brûlant.
Demande-lui la foi, la pureté de l'âme,
Et les chastes vertus qu'elle garde à la femme,
Dans les plis de son voile blanc.

(ANAIS SÉGALAS.)

XXXVII. — VIVE LA FRANCE !

Ankylose, privation des mouvements dans les articulations.
Huis, porte (vieux mot.)
Uhlan, lancier allemand.
Consigne, instruction donnée.
Ondoyant, mouvement qui imite celui des ondes.
Orée, lisière d'un bois.

Dans nos heures d'indifférence,
Qui garde au cœur une espérance
Que tout heurte et que rien n'abat ?
Le soldat.

Qui fait le guet quand tout sommeille,
Quand tout est en péril, qui veille,
Qui souffre, qui meurt, qui combat ?
Le soldat.

O rôle immense ! ô tâche sainte !
Marchant sans cris, tombant sans plainte,
Qui travaille à notre rachat ?
Le soldat.

Et sur sa tombe obscure et fière,
Pour récompense et pour prière,
Que voudrait-il que l'on gravât ?
Le soldat. (P. DÉROULÈDE.)

En 1870, Pierre Guitard était sonneur de cloches à Noyelles. Père d'une nombreuse lignée, il avait eu la douleur de voir tous ses enfants fauchés tour à tour par la mort impitoyable. Il avait recueilli son petit-fils Adolphe, un bambin de sept ans, qui, demeuré orphelin, était devenu la joie et la consolation de son grand-père.

Un soir du mois de décembre, la neige tombait au dehors. Le bonhomme, souffrant de rhumatismes aigus, essayait de réchauffer devant l'âtre, ses membres ankylosés.

Soudain, une main étrangère heurta à la porte de la maisonnette. " Dodolphe, va ouvrir," commanda le vieux.

Le gamin se leva et entrebâilla l'huis, juste assez pour livrer passage à un militaire. C'était un de nos intrépides francs-tireurs si redoutés des Allemands. — " Soldat, que désirez-vous? demanda le vieillard.

— Vous êtes le sonneur de cloches de la commune, n'est-ce pas? — Oui, vraiment.

— Eh bien, je suis venu pour réclamer de votre patriotisme un service. — Parlez, je suis prêt à vous satisfaire.

— Voici la chose: mes camarades et moi nous sommes sur les traces d'un détachement prussien. Nous désirons le surprendre à l'improviste. En conséquence, nous nous sommes cachés dans le bois voisin. Si, par hasard, des éclaireurs ennemis se montrent dans le village, sonnez la cloche; le reste nous regarde. — Suffit! on exécutera la consigne.

— Alors, adieu, brave homme."

Le franc-tireur s'en alla. Le courant d'air froid qui était entré dans la chambre augmenta les douleurs déjà aiguës du père Guitard. Force lui fut de rester sur sa chaise.

Tout à coup le pas cadencé de chevaux, marchant de concert, retentit sur le pavé de la rue. " Regarde donc ce que c'est ", fit le vieux à son petit-fils.

Celui-ci, ondoyant comme une anguille, se glis-

sa prestement et sans bruit au dehors. Aux rayons brillants de la lune, il aperçut des cavaliers en uniforme étranger.

Lestement le gamin rentra et vint raconter la chose à son grand-père. "Ce sont les uhlans, avant-coureurs d'une troupe ennemie, il faut que j'aille vite sonner la cloche, prononça le bonhomme." Et il essaya de se lever; mais ce fut en vain, le mal l'étreignait. "Moi qui ai promis de prévenir les francs-tireurs! quel malheur! quelle fatalité!"

Une larme roula sur la joue bronzée du vieux.

"Grand-père, fit l'enfant, j'irai bien sonner la cloche, moi. — Toi! tu n'aurais pas peur de monter au clocher?

— Oh! que non. — Mais aurais-tu la force de mettre la cloche en branle?

— J'essaierai. — Eh bien! va, il s'agit du salut de nos soldats."

Le gamin sortit, tandis que l'aïeul murmurait, attendri: "Brave enfant! brave enfant!"

Le petit se glissa en silence dans la rue, longeant les murs, se couvrant de l'ombre des toits, afin de ne pas être aperçu. Une fois, on lui demanda la maison du maire; il envoya les questionneurs à l'autre bout du village. Pendant ce temps, demeuré seul, il ouvrit la porte de l'église et grimpa au faîte du clocher. Là, il saisit la corde qui pendait attachée au battant de la grosse cloche, et *bing! bing!* l'airain résonna dans le silence de la nuit.

Bientôt, des clochers voisins, répondit, comme un écho, une voix de bronze: *bing! bing! bing!...* C'était bien: le signal se propageait au loin. L'enfant redescendit en courant, et s'en alla rejoindre l'aïeul, qui pleura en l'embrassant.

Cependant les Prussiens avaient compris que le tintement des cloches sonnait le glas funèbre du détachement. Eperdus, ils s'enfuyaient; mais à l'orée du bois, une fusillade bien nourrie les arrêta. Leurs os craquaient sous les balles meurtrières. Pas un n'échappa au massacre.

Et tandis que les fusils des franc-tireurs faisaient rage, le vieux Guitard, serrant son petit-fils sur sa poitrine, répétait: "Brave enfant! brave enfant!"

Soudain, un cri retentit dans la rue: "Vive la France!"

Les francs-tireurs avaient vaincu.

(LOUIS DAGÉ.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'est-ce qu'une maisonnette? — Que signifie entrebâiller? — Que vient faire le militaire à cette heure de la nuit? — Qu'entend-on dans la rue? — Qui passe? — Pourquoi le père Guitard ne va-t-il pas sonner la cloche? — Qui s'offre à le remplacer? — Qu'arrive-t-il lorsque le brave enfant sonne la cloche? — Quel cri retentit soudain dans la rue? — Pourquoi le grand-père serre-t-il son petit-fils sur sa poitrine? — Etait-il patriote, le petit? — Que feriez-vous dans la même occasion?

GRAMMAIRE. — De l'inversion.

[Dans l'ordre direct, les termes d'une proposition sont rangés ainsi qu'il suit : le sujet, les compléments du sujet, le verbe, l'attribut, les compléments de l'attribut.

ORDRE DIRECT : *Une armée — puissante — est — nécessaire — à la tranquillité — d'une nation.*

Il peut y avoir, dans la proposition, inversion du sujet, de l'attribut ou des compliments.

INVERSION : *A la tranquillité — d'une nation — une armée — puissante — est — nécessaire.*]

PENSÉE. — Le soldat, c'est l'enfant de la patrie, armé pour défendre sa mère.

XXXVIII. — L'ÉCUREUIL.

Faîne, fruit du hêtre.

Carnassier, qui se nourrit de chair crue.

Mœurs, en parlant des animaux, habitudes qui résultent de leur instinct.

Leste, qui a de la légèreté dans les mouvements.

Alerte, qui se tient sur ses gardes.

Futaie, arbres qu'on laisse devenir hauts et vieux.

Loir, petit animal semblable à un rat.

Bouge, gîte.

Rehaussée, parée.

Grognement, cri sourd.

Ecureuil, le nom grec de cet animal signifie : qui se fait de l'ombre avec sa queue.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné.

Il n'est ni carnassier ni nuisible quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland; il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos.

Sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève

jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre.

Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis, presque



Ecureuils.

debout et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter la noix à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt

les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents.

On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus hautes futaies.

Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour gouvernail.

Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver; il est en tout temps très éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de son petit bouge, fuit sur un autre arbre ou se cache à l'abri d'une branche; il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes des vieux arbres, et recourt en hiver à sa provision; il la cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant.

Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite.

Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

(BUFFON.)

QUESTIONNAIRE. — Que dites-vous de l'écureuil ? — De quoi se nourrit-il ? — De quoi lui sert sa queue ? — Où habite-t-il ? — A-t-il peur de l'eau ? — Que fait-il pendant l'hiver ? — Quel bruit fait-il quand on l'irrite ? — Comment grimpe-t-il sur les arbres ?

GRAMMAIRE.

[Il existe une tournure d'un usage assez fréquent, dans laquelle le sujet prend la place de l'attribut et réciproquement :

La plus belle ville du monde est Paris.

En faisant disparaître l'inversion, on obtient :

Paris est la plus belle ville du monde.

Dans une phrase à construction directe, les propositions complétives sont toujours placées à la suite d'un mot ou de la proposition qu'elles complètent.

ORDRE DIRECT : *Le vice commence — où la vertu finit.*

INVERSION : *Où la vertu finit — le vice commence.*]

Rétablir l'ordre direct parmi les propositions des phrases suivantes :

Quand le puits est à sec, on connaît la valeur de l'eau.

A tous les cœurs bien-nés, que la patrie est chère !

REMARQUE. — Cette description de l'écureuil est vraiment gracieuse et poétique ; comme l'auteur sait nous intéresser par une infinité de petits détails charmants !

NOTE. — Buffon (1707-1788), naturaliste philosophe. Il est un des grands prosateurs de son siècle. Il se recommande par l'harmonie, la richesse, la noblesse de l'expression. Son discours sur le style est devenu classique. — (S. . .)

XXXIX. — L'AUTOMNE.

Suffocantes, qui gênent la respiration.
Prélude, annonce.
Apogée, faîte.
Vendangeur, qui cueille le raisin.

A l'aube..., au commencement.
Joncher, couvrir.
Zéphir, vent doux.
Aquilon, vent froid du nord.

Près du bois mordu par l'automne
Et sous les nids vides d'oiseaux,
Le flot scande dans les roseaux
Un chant plaintif et monotone.

Des chuchotements familiers
Se croisent dans le vent qui joue,
Et, frissonnantes dans l'espace,
Les feuilles tombent par milliers.

Par instant, à travers les branches,
Le soleil darde un chaud rayon,
Et fait du rouge tourbillon
Un essaim troublant d'ailes blanches.

Sous les halliers et dans les bois,
Sur les grèves que l'onde effleure,
Tout sourit gaîment et tout pleure,
Tout gémit et chante à la fois. (J. NOLIN.)

Les chaleurs suffocantes sont passées. Une température plus douce prélude à l'automne. Septembre est arrivé: voici la nature à l'apogée de sa splendeur et de sa fécondité.

Quelques fleurs tardives se fanent encore çà et là; les vergers et les vignobles gémissent sous leur fardeau. C'est le moment de cueillir la pomme vermeille, la noix sauvage et la poire fondante.

Vendangeurs, coupez en chantant, sur les ceps noueux, les lourdes grappes de raisin. Travail-



L'automne.

leurs, voici le prix de votre labeur. Au printemps, vous avez tourné et retourné votre champ, écrasé la motte, jeté la semence dans le sillon et arrosé la terre de vos sueurs.

Le jour de la récompense a lui sur vos espérances. La nature vous rend ce qu'elle vous a promis à l'aube printanière. Ce champ où les épis d'or ondulent au vent se dépouille pour son maître; les gerbes sont faites; de gros chariots les emportent.

Voilà de quoi fournir du pain à la famille; il y a du foin au fenil pour le bétail et les caves re-

gorgent de pommes de terre, de choux et de navets, etc.

La grappe fermente au pressoir et le cidre écume dans les tonneaux. Laissez venir sans effroi la rigueur des frimas.

L'hiver s'apprête à quitter les régions du pôle. Déjà le soleil s'incline dans le ciel. La bise du nord a mordu l'arbre et ralenti la sève des grands ormes. Voyez comme les feuilles jaunies tourbillonnent et jonchent le sol.

J'entends babiller les hirondelles en troupes animées. Exercent-elles leurs ailes pour la prochaine migration vers la zone attiédie?

C'est la gaieté qui s'en va. Avec les brumes assombrissantes de novembre, la tristesse descend sur la terre.

Hâtez-vous, laboureurs; déjà les troupeaux quittent la froidure des montagnes et cherchent la plaine. Il est temps de guider à travers vos champs le soc brillant de la charrue et de lancer à pleine main dans le sillon creusé le grain d'où sortira l'épi.

Quelques semaines encore et les pluies torrentielles s'abattront sur les guérets; la neige en flocons légers couvrira le sol d'un blanc linceul.

Ce sera l'hiver. (L'abbé J.-R. M...)

RÉCITATION. — *Voici l'hiver.*

Adieu chaleur, fraîche verdure,
Coteaux fleuris, charmants bosquets.
Adieu soleil, riche parure
De nos prés riants et coquets.

Je n'irai plus dans le bocage
M'asseoir sous les saules ombreux
Pour écouter votre ramage,
Rossignols, chantres si joyeux.

Oh ! que la moisson était belle !
Partageant l'éclat des beaux jours,
On fêtait la saison nouvelle,
Au bruit du fifre et des tambours.

Mais aujourd'hui tout fait silence
Dans les sentiers, dans le hameau ;
Plus de chansons, le froid s'avance,
La glace a surpris le ruisseau.

Aux déshérités de la terre,
Sans feu, sans travail et sans pain,
Qui luttent contre la misère,
Dieu nous dit de tendre la main.

RÉFLEXIONS. — L'automne est l'image de l'âge mûr : l'un penche vers le déclin de l'année, l'autre, vers le déclin de la vie. L'automne est tempéré ; l'âge mûr est réfléchi. A la fin de l'automne, la plante perd son feuillage ; aux derniers jours de l'âge mûr, l'homme voit blanchir sa chevelure et son front se dépouille. Enfin l'automne produit plus de fruits que de fleurs ; l'âge mûr ajoute aux idées acquises cette maturité qu'on appelle l'expérience. — (J.-R. M...)

XL. — LA VÉN. MÈRE BOURGEOYS.

Ces vierges, libertins, sont filles de nos mères,
Et comme nous jadis ont connu le foyer ;
Pour le quitter, hélas ! que de luttes amères !
Que de fois le roseau dut se tordre et ployer !
Mais Dieu, les inondant du flot de sa tendresse,
Leur dit, montrant au loin la pâle humanité :
" Dans ce séjour de deuil, d'angoisse et de tristesse,
Allez, mes sœurs, allez, fleurs de ma charité."

(E. Leclerc.)

Marguerite Bourgeoys naquit à Troyes, en Champagne, le 17 avril 1620, de parents plus recommandables par leur probité que par leur fortune. Aussi songèrent-ils avant tout à procurer à leurs enfants une éducation saine et à les former à la vertu.

La divine Providence, qui avait choisi Marguerite pour être plus tard l'instrument de grandes œuvres, façonna elle-même son jeune cœur, enrichit son intelligence de brillantes qualités et embrasa son âme des ardeurs de la charité.

A peine âgée de dix ans, Marguerite assemblait déjà des petites filles de son âge pour les instruire et les initier au travail et, deux ans plus tard, elle remplaçait à l'intérieur de la maison sa pieuse mère partie pour le ciel.

Pour se maintenir dans la ferveur, Marguerite entra dans la congrégation externe de Notre-Dame, fondée par le P. Fourrier et se porta avec ardeur à tous les généreux dévouements.

A la mort de son père, voyant ses frères et ses sœurs établis, la pieuse congréganiste songea à embrasser la vie religieuse. Elle fit auprès des

Carmélites et des Clarisses des démarches qui n'aboutirent pas: Dieu l'appelait ailleurs.

Un jour qu'elle était abîmée en adoration devant le saint sacrement exposé, Notre-Seigneur se manifesta à ses regards sous la forme d'un bel enfant. Cette vision lui inspira un vif amour pour les choses divines et un profond mépris pour les beautés trompeuses de la terre.

Vers cette époque, M. de Maisonneuve lui proposa de venir à Montréal pour y travailler à l'éducation de la jeunesse. La pieuse fille consulta ses supérieurs, qui approuvèrent son dessein. La sainte Vierge elle-même lui apparut un matin et l'encouragea en lui disant: " Va, je ne t'abandonnerai point."

Fortifiée par ce témoignage sensible de la protection de sa divine Mère, Marguerite n'hésita plus. Elle distribua aux pauvres le peu d'argent qu'elle possédait et s'embarqua le 20 juin 1653, dans la rade de Saint-Nazaire.

Cette âme magnanime s'en allait à deux mille lieues de son pays natal braver les privations et la mort dans les rigueurs de l'exil!

Elle arriva à Québec le 22 septembre et se rendit à Montréal après un bref séjour chez les Ursulines. Elle passa quatre années à visiter les malades, ensevelir les morts, consoler les affligés, instruire les ignorants, blanchir et raccommoder les hardes des pauvres et des soldats.

Enfin, le 30 avril 1657, M. de Maisonneuve mit à la disposition de Marguerite une étable de pierre. Elle en transforma l'intérieur en école et choisit le grenier pour dortoir. Pour y monter il fallait se servir d'une échelle au dehors.

Voyant qu'elle ne pourrait suffire aux besoins

de sa fondation, elle alla chercher des auxiliaires en France. Elle revint avec quatre compagnes. Ces courageuses filles, sous la direction de Sœur Bourgeoys, se dévouèrent avec ardeur à l'instruction de la jeunesse de Ville-Marie.

Les familles aisées ayant demandé pour leurs enfants une éducation plus complète, la servante de Dieu fonda un pensionnat pour les jeunes filles et repassa en France pour demander à l'autorité royale des lettres patentes que Louis XIV signa de sa propre main. Elle revint à Montréal avec six nouvelles compagnes.

Le 30 juin 1675, l'infatigable fondatrice eut le bonheur d'exécuter un projet cher à son cœur. Avec la permission de ses supérieurs et le concours des citoyens, elle fit construire une chapelle qu'elle dédia à Notre-Dame de Bon-Secours.

(A SUIVRE.)

QUESTIONNAIRE. — Où naquit la Mère Bourgeoys ? — Quelle première éducation reçut-elle ? — A quoi s'occupait-elle dès l'âge de dix ans ? — Qui remplaça sa mère dans la conduite du ménage ? — Quelle vision eut-elle devant le S.-Sacrement ? — Qui lui proposa de venir à Montréal ? — Que lui dit la sainte Vierge ? — A quelle date arriva-t-elle à Montréal ? — Que fit-elle les premières années après son arrivée ? — Où s'installa-t-elle pour instruire les enfants ? — Quel nom donna-t-elle à la première chapelle qu'elle fit construire ?

GRAMMAIRE.

Reconstituer dans l'ordre direct les phrases du dernier alinéa du morceau ci-dessus.

XLI. — LETTRE.

A SŒUR MARIE-LUCE.

Ma très honorée dame et très chère fille, ta diligente petite lettre m'a ravi. J'approuve que tu t'appauvrisses de tout, et j'en loue Dieu; mais j'aime bien que tu gardes un petit coin de ton cœur à ton pauvre vieux père. Laisse-le toujours là. Il considère que c'est sa place à l'église et à la messe. Il s'y tient bien avec la déférence, le respect et l'esprit de pauvreté et d'humilité qui conviennent à la petitesse, mais aussi à la dignité de son état. Je t'assure qu'il est bon et doux de penser qu'on est le père d'une religieuse. Cela rabaisse et relève en même temps.

Quelle grande dame est devenue ce chiffon de Lulu! quelle splendeur! quelle majesté! Elle sera dans le cortège spécial de l'Agneau; elle chantera ses louanges éternellement; il entendra sa voix distinctement, il en sera charmé, et en même temps elle est ma fille et j'ai fourni quelque chose de ses parures immenses et immortelles!

Elle est Marie-Luce, mais elle a été Luce Veuillot et elle s'en souviendra aussi longtemps que le roi du ciel se souviendra d'avoir été Jésus de Nazareth. Voilà sur quelles échasses Louis Veuillot est perché pour de perpétuelles éternités. Je pense à tout cela en écoutant le grand bruit de la mer, et cela rehausse fameusement ma situation actuelle de grain de sable.

Adieu, mon enfant. Prie Dieu de me donner plus d'amour pour lui. Pour toi, j'ai ce qu'il faut. Plus, tu ne voudrais pas.

LOUIS VEUILLOT.

REMARQUES.—Voyez comme il est possible d'exprimer sans effort, dans une lettre, de fort belles choses. C'est simple, naturel ; c'est grand, sublime même. Jugez un peu vous-mêmes : lorsque Veuillot écrit "*j'aime bien que tu gardes un petit coin de ton cœur à ton pauvre vieux père*," ne peint-il pas la tendresse que tout père garde pour son enfant ? Et soudain, se rappelant que sa fille est religieuse, comme il laisse parler sa foi ! "*Quelle grande dame, etc., quelle majesté ! Elle sera dans le cortège spécial... et en même temps elle est ma fille.. Voilà sur quelles échasses Louis Veuillot est perché...*" Ne vous sentez-vous pas transportés avec lui dans les pures régions de l'éternité ? Pour écrire comme cela, il faut avoir le génie du maître. Restez vous-mêmes, soyez simples, laissez parler votre cœur et vos lettres seront toujours lues avec plaisir.

(J.-R M...)

RÉCITATION. — *Hymne à Jeanne d'Arc.*



Jeanne d'Arc.

Salut à vous, salut à vous dont la victoire
Rendit la France à nos aïeux !
A Jeanne d'Arc honneur et gloire !
A Jeanne d'Arc un chant joyeux !

Voyez la noble et douce France
Vaincue, aux pieds de l'ennemi !
Chassez l'Anglais plein d'insolence,
Partez, Jeanne de Domremy !

Voici Jeanne d'Arc ! L'espérance
Renaît au cœur de nos soldats !
Autour d'Orléans, sa vaillance
Eclate en de fameux combats !

Dieu t'aime, ô France, il te relève !
De ton salut l'heure a sonné !
Ta main a ressaisi la gloire !
Le roi de France est couronné !

Vingt fois Jeanne est victorieuse.
Le Christ est sur son étendard :
Salut, bannière glorieuse !
Voici l'effroi du léopard !

A vous la palme du martyre
Après des jours si glorieux !
Le feu la consume, elle expire.
Montez, Jeanne, montez aux cieux !

(H. Hello.)

XLII. — LA VÉN. MÈRE BOURGEOYS.

(SUITE.)

Il manquait cependant aux œuvres de la vertueuse femme le sceau de l'épreuve. Elle vint, cette épreuve, dans la nuit du 6 décembre 1683. Un effroyable incendie consuma la maison de la Congrégation; meubles et effets, tout fut réduit en cendres.

Ce coup de la Providence n'abattit point le courage de Marguerite et de ses compagnes. Sans se déconcerter un instant, elles se mirent à cons-

truire une maison plus vaste et à travailler avec plus de dévouement à l'instruction des filles françaises et sauvages de la colonie.

Tant de rares qualités devaient naturellement rayonner au loin. L'évêque de Québec offrit à l'héroïque servante de Dieu la direction d'une maison de Providence. Elle accepta avec une filiale soumission et fit fleurir dans le nouvel établissement un esprit de piété, d'innocence et de simplicité.

Plus tard, Mgr de Saint-Vallier voulut encore confier aux sœurs de la Congrégation un hôpital pour les vieillards et invita Sœur Bourgeoys à Québec. Elle partit, la vénérable Mère, sans hésiter un moment, et fit à pied le voyage à la capitale, soixante lieues dans les neiges et les glaces, au milieu de fatigues incroyables.

A son retour à Ville-Marie, la pieuse Mère travailla à faire reconnaître par l'Eglise les Règles de la Congrégation. Monseigneur de Saint-Vallier les fit examiner et les approuva le 24 juin 1698. Il vint même en personne à Montréal recevoir la profession des nouvelles religieuses.

La fondatrice prit le nom de Sœur du Saint-Sacrement ; elle se jeta aux pieds de l'évêque et sollicita instamment et obtint la faveur de passer le reste de ses jours dans l'obéissance.

Modèle de toutes les vertus, humble, pauvre, consommée en Dieu, elle mit son bonheur à remplir les offices les plus pénibles et à se considérer comme la plus petite d'entre ses sœurs.

A l'âge de soixante-dix-huit ans, elle écrivit par obéissance ses admirables maximes, véritable testament spirituel qu'elle a légué à ses Filles bien-aimées.

L'année suivante, la veille du 1er janvier 1700, elle s'affaissa. On vit qu'elle allait mourir. Point de plaintes dans ses souffrances; on l'entendit, douze jours durant, pousser des aspirations brûlantes d'amour. Elle reçut avec une ardeur séraphique les derniers sacrements de la sainte Eglise, et tomba dans une paisible agonie qui dura trois jours.



La vén. Mère Bourgeoys.

Les mains modestement croisées sur sa poitrine, elle s'endormit doucement du sommeil des prédestinés, dans la quatre-vingtième année de son âge.

A la nouvelle de sa mort tout Montréal s'émut. On accourut de toutes parts à la Congrégation pour donner à la pieuse Fondatrice des témoignages de respect et de vénération.

Les obsèques furent célébrées à la Paroisse. Le cœur de la regrettée servante de Dieu fut renfermé dans une boîte de plomb et placé dans une niche creusée dans le mur de l'église de la communauté.

Sur la plaque qui recouvre l'entrée de cette niche, on lit l'inscription suivante:

Le cœur que couvre cette pierre,
Ennemi de la chair, détaché de la terre,
N'eut point d'autre trésor qu'un essaim précieux
De vierges que son zèle assembla dans ces lieux.

QUESTIONNAIRE. — Quelle épreuve visita la Congrégation en 1683 ? — Ces pertes découragèrent-elles la Communauté ? — Quelle fondation l'évêque de Québec lui confia-t-il ? — Comment Sœur Bourgeoys se rendit-elle à Québec quelques années plus tard ? — En quelle année les Constitutions de la Congrégation furent-elles approuvées ? — Quel nom la Fondatrice prit-elle en Religion ? — Que demanda-t-elle à l'évêque ? — A quel âge écrivit-elle ses maximes spirituelles ? — Quand mourut-elle ? — Où ses restes furent-ils inhumés ? — Et son cœur ? — Qui l'a déclarée *vénérable ?*

RÉFLEXIONS. — " Dans la vénérable Marguerite Bourgeoys il faut admirer l'esprit d'humilité, de prière, d'obéissance, de charité, de zèle, de désintéressement ; une patience sans bornes, prenant sa source dans l'amour de Dieu et du prochain, se ravivant par l'espérance des biens éternels." — (*Extraits d'une vie de la Vénérable.*)

NOTE. — Le 7 décembre 1878, cette très humble servante de Dieu a été déclarée *vénérable*. Puisse-t-elle bientôt recevoir l'honneur des autels !

LA RELIGIEUSE.

Ici-bas elle a tout quitté,
Son foyer, son pays, sa mère,
Et dans l'ombre d'un monastère
Elle ensevelit sa beauté.
Elle console la misère
Et visite la pauvreté.
Le Dieu vivant de charité
L'a vouée au saint ministère.
Elle va partageant son cœur
Entre l'hôpital et l'école.
La mort en fauchant l'humble sœur
L'a ceinte au front d'une auréole.

XLIII. — MORT A DIX ANS.

La chambre est spacieuse; elle est meublée avec luxe; de moelleux tapis étouffent le bruit des pas, et des rideaux épais laissent passer doucement la lumière qui éclaire au fond de la chambre, sur une étroite couchette, un enfant très pâle.

Le pauvre petit semble malade; il respire difficilement. Il a dix ans; ses parents l'ont élevé rigoureusement selon les préceptes de la morale nouvelle, c'est-à-dire sans religion.

Son père prétend ne croire à rien. Sa mère, entraînée dans ce qu'on appelle le tourbillon du monde, ne croit plus à grand'chose, quoique élevée sur les genoux d'une mère chrétienne. Lui, le petit, un enfant unique, n'a jamais entendu parler de Dieu, si ce n'est par son père, lorsqu'il blasphémait. De sa charmante voix d'enfant il chantait encore, l'autre jour, pour l'inauguration d'une statue, des horreurs arrangées poétiquement.

Il a des notions sur les animaux, les plantes, les minéraux, et il faisait des progrès étonnants à l'école. Quant à la morale, celle dont on lui avait parlé était si vague qu'il n'a jamais pu la retenir. Et maintenant ce pauvre enfant est bien malade. Le médecin a dit à son père que demain il serait dans le *néant*.

Le père et la mère sont debout devant le lit et pleurent découragés. La pauvre femme voyant l'état désespéré de son fils empirer et la fièvre lui colorer vivement les joues, sent tout à coup se ranimer en elle sa foi ancienne et le souvenir de sa mère, et elle dit à son mari, à voix basse, en rougissant: Si nous appelions un prêtre?

Mais lui, haussant les épaules, se dispose à quitter la chambre.

Alors, par une grâce subite de Dieu qui n'abandonne jamais les malheureux, la pauvre mère se dresse devant son mari, le saisit par le bras, et lui dit: " Damnez-vous si vous le voulez, mais je veux sauver mon fils; je ne veux pas qu'il meure sans prêtre! "

Le père voyant qu'il n'y a rien à faire, et sentant au fond du cœur qu'elle a raison, répond simplement: " Mais songez donc, que diront nos amis?... " La mère ne répond pas; elle quitte le lit du pauvre petit moribond pour envoyer chercher un prêtre!

Le père, après s'être assuré qu'il est bien seul, s'approche doucement du lit de son fils; et après avoir hésité plusieurs fois, — car il commence aussi à sentir un secret remords, — il lui dit: " N'as-tu pas peur, mon cher petit?... Il y a peut-être quelque chose après cette vie... Si tu priais Dieu?... "

L'enfant reste un moment silencieux, et ses yeux ouverts sont d'une fixité et d'un calme effrayants; puis il dit faiblement: " Qu'est-ce donc que c'est que de prier?... Vous ne me l'avez jamais appris... Et le père sent davantage la grandeur de son crime, et il se met à souhaiter intérieurement l'arrivée du prêtre.

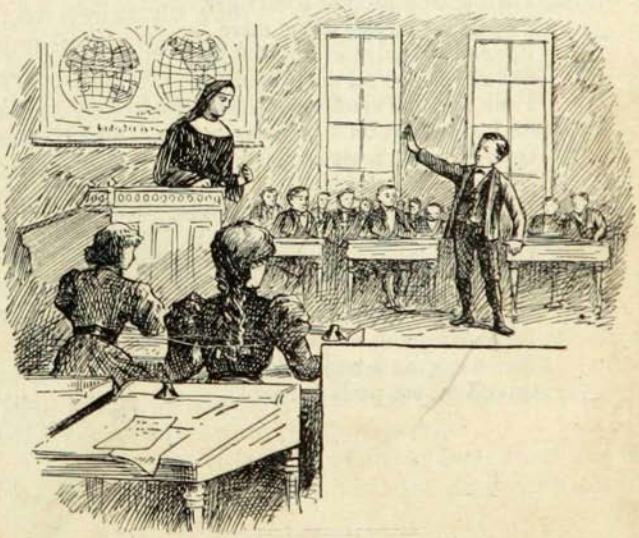
Au bout de quelque temps, la porte s'ouvre, le prêtre entre, introduit par la mère, pleine d'anxiété, qui lui dit tout bas: " Vite! vite. "

Le bon prêtre s'approche; mais aussitôt que l'enfant l'a vu, il dit tout effrayé: " Voilà le corbeau qui vient me manger!... " Et plongeant sa tête blonde sous les draps, il expire, étouffé par un crachement de sang...

RÉFLEXIONS. — Pauvre enfant! Parents criminels, assassins des âmes, voilà où aboutit l'instruction purement intellectuelle et civique, neutre ou laïque, comme on la prône de nos jours.

Vous n'obtiendrez le chef-d'œuvre humain que par l'enseignement simultanée de l'éducation religieuse et morale et de l'instruction intellectuelle et civique. Ce double enseignement forme le caractère, affermit la volonté, rectifie la conscience, purifie la sensibilité, attendrit et fortifie le cœur et, en même temps, enrichit l'esprit de connaissances, développe et augmente les puissances des facultés intellectuelles et morales, et élève l'âme tout entière dans sa dignité et sa grandeur. — (J.-R. M...)

RÉCITATION. — *Les griefs du petit écolier.*



Qu'on est heureux d'être à votre âge !
Me dit souvent un bon vieillard ;
D'accord ; mais ce bel avantage
D'où vient qu'on le prône si tard ?

Leçons, devoirs, et par centaines,
Voilà notre pain journalier.
Ah ! vraiment on a bien des peines
Quand on est petit écolier !

Je voudrais tout faire à ma tête,
Le maître ne veut pas céder :
De là toujours quelque tempête,
Où ma ressource est de bouder.
Quand je voudrais tenir les rênes,
Sous la règle il me faut plier.
Ah ! vraiment on a bien des peines
Quand on est petit écolier !

Contre le courroux de mon père,
Parfois trop prompt à corriger,
J'avais les larmes d'une mère
Pour m'absoudre et me protéger.
S'il m'échappe ici des fredaines,
Pour moi qui voudra supplier ?
Ah ! vraiment on a bien des peines
Quand on est petit écolier !

Pourtant, malgré tant de misères,
Je mange, dors, m'amuse bien ;
Et s'il est des jours moins prospères,
Le soir, il n'y paraît plus rien.
Mais dans l'âge mûr que de chaînes,
De maux qu'on ne peut oublier !
En ce cas, on a moins de peines,
Quand on est petit écolier !

(W. M...)

XLIV. — L'ABBÉ STANISLAS.

Un soir, à l'Hôtel-Dieu de Paris, un misérable venait d'être apporté tout meurtri, tout sanglant, à la suite d'une rixe de cabaret. L'aumônier accourt; mais la vue d'une soutane excite la rage du moribond qui se tord sur sa couche en vomissant le blasphème.

Le prêtre s'éloigne le cœur brisé.

La nuit fut terrible. Le misérable n'eut ni un moment de repos, ni un moment de silence: toujours des douleurs atroces, toujours des imprécations.

Au point du jour, l'aumônier est de retour à l'hôpital et monte au numéro 48: le furieux de la veille, épuisé, sommeillait. L'abbé entre sur le bout du pied et va s'agenouiller près du lit. Il pria longtemps.

Avant de quitter l'appartement, le prêtre tire une image de saint Stanislas de Kostka en oraison devant un autel de la sainte Vierge, et l'attache aux rideaux du lit, en face du blessé. Cette image était chère à l'abbé: elle lui venait de sa mère.

A l'autel, le prêtre put à peine se défaire de la pensée du malade. Il se sentait attiré vers cet être repoussant avec une force invincible. Aussi priat-il avec ardeur pour le moribond.

Pendant que le prêtre était abîmé dans son action de grâces, une sœur vint lui dire d'un air radieux:

" Monsieur l'abbé, il vous demande...

— Qui?

— L'homme du numéro 48..., le furieux d'hier.

— Ses fureurs lui sont-elles revenues?

— Oh! non, il est maintenant doux comme un agneau. Il vous demande..."

Les voilà tous deux auprès du malade. Il ne s'agite plus; son visage n'est plus enflammé, ses yeux ne lancent plus d'éclairs, sa bouche ne blasphème plus. A demi assis sur sa couche, les yeux fixés sur l'image qu'il tient dans une de ses larges mains, il essuie la sueur froide qui ruisselle sur son visage. D'une voix presque douce, il demanda:

"Qui a attaché cette image au rideau de mon lit?

— C'est moi, répondit l'abbé.

— Est-ce que vous me connaissez?...

— Aucunement...

— Pourquoi donc avez-vous attaché là, devant moi, l'image de saint Stanislas?

— Parce que j'ai grande confiance en lui.

— Ah!... c'est que moi, ajouta-t-il en passant la main sur son front, c'est que moi aussi j'ai aimé ce nom... je l'aime encore..." A ces mots, l'inconnu porte l'image à ses lèvres; des pleurs jaillissent de ses yeux, sa bouche s'entr'ouvre: "Mon Dieu! dit-il, mon Dieu!" et ses convulsions de la nuit le reprennent...

"Vieillard, reprend l'abbé, je ne sais pas qui vous êtes, mais je vous aime, je donnerais ma vie pour sauver votre âme.

— Ah! mon âme!... Si tu savais, jeune homme, combien je l'ai souillée, tu ne penserais pas à la sauver... Dieu lui-même...

— Arrêtez! de grâce, ne blasphémez pas. Au nom du Sauveur Jésus, ne désespérez pas de la miséricorde divine..." Et, tombant à genoux, le jeune prêtre tenait dans les siennes les mains de l'étranger et les arrosait de pleurs.

"Jeune homme, voilà plus de vingt ans, à

Nantes, j'abandonnai aux privations, aux chagrins, à la misère peut-être, ma femme et mon fils...

— Quoi! s'écria le prêtre en bondissant sur ses pieds, vous aviez, à Nantes, une femme, un fils?... Ah! encore un mot, un seul mot, je vous en conjure: votre nom?"

L'inconnu se nomme: "Mon père! vous êtes mon père, s'écrie l'abbé Stanislas... et il se jette dans les bras du vieillard repentant. Leurs larmes, les battements de leurs cœurs se confondent...

Mais il n'y a pas de temps à perdre: le fils parle d'un confesseur à son père, et le père répond à son fils: "C'est toi, mon enfant, mon prêtre que je choisis; je veux te dire combien mon odieuse conduite envers ta pieuse mère m'a rendu malheureux!"...

Lorsque le pardon appelé par son enfant descendit sur le coupable, quelle ne fut pas la joie, le céleste bonheur et du père et du fils! Le repentant pardonné respirait à l'aise, le poids de ses péchés ne l'oppressait plus; et le prêtre qui avait enlevé ce poids répétait avec transport: "Celui que je vois maintenant sur le chemin du ciel, c'est mon père! Oh! Seigneur, soyez à jamais béni!

RÉFLEXIONS. — Le prêtre n'est pas seulement le pasteur des âmes, il est le consolateur, le soutien de ceux qui s'affaissent, il relève ceux qui tombent et il nourrit les affamés. En cas de misère, de malheur, d'accident, c'est au presbytère qu'on accourt et la porte du presbytère n'est jamais close.

(M. Ducamp.)

DEUXIÈME PARTIE.

XLV. – LE LOUP ET LE CHIEN.

Résumé. — Un loup, qui vivait misérablement dans les forêts, rencontre un beau chien de garde. Le chien engage le loup à le suivre chez son maître, lui promet une bonne nourriture... Le loup, prêt d'accepter, s'aperçoit que le chien a l'habitude de porter un collier ; il eut peur d'être attaché, lui aussi, et regagna ses forêts.

Poli, dont le poil est luisant.
Se fourvoyer, sortir de la bonne voie, s'égarer.
Mâtin, gros chien de garde.
Cancres, hères, expressions à peu près équivalentes, pauvres gens sans pain, etc.
Lippée, à peu près synonyme de bouchée.
Destin, sort, condition, état.
Portants bâtons, aujourd'hui on écrirait *portant*, sans *s*.
Force reliefs, beaucoup de restes (du dîner du maître.)
Peut-être, employé ici pour dissimuler la cause de son accident
Court encore, expression plaisante, devenue proverbiale.



Un loup n'avait que les os et la peau
Tant les chiens faisaient bonne garde.

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : que me faudra-t-il faire ? —
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien !—Peu de chose.
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut être la cause. —
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

(La Fontaine.)

RÉFLEXIONS. — " Etre libre, c'est disposer de soi même, de ses actions, de tout ce qu'on possède ; c'est avoir le droit de courir où l'on veut, comme le loup de la fable ; c'est être son propre maître.

" Si l'homme vivait isolé, sa liberté serait absolue ; mais l'homme vit en société, et, par suite, il ne doit et il ne peut exercer sa liberté que dans la mesure où elle ne gêne pas la liberté de ses semblables.

" La liberté est un bien si précieux, que l'on a vu, dans les pays où l'esclavage subsistait encore, des esclaves bien traités, bien nourris par leurs maîtres, comme le chien de la fable, rompre cependant leur chaîne et renoncer à une existence assurée pour s'exposer à tous les dangers d'une vie misérable, mais libre.

" La liberté est, en outre, le moyen le plus sûr de s'enrichir, d'acquérir le bien-être et le bonheur, à condition qu'on soit laborieux et prudent, et qu'on n'abuse pas de sa liberté."

(M. COMPAYRÉ.)

PENSÉE. — Le premier arbre de la liberté, c'est la croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain.—(AVEU de VICTOR HUGO.)

XLVI. — LES ABEILLES.

Les abeilles recueillent le miel en introduisant leur trompe dans la corolle des fleurs et en y suçant le liquide sucré que renferme une glande appelée nectaire. Le miel butiné est placé dans un premier estomac ou jabot, puis il est apporté ainsi dans la ruche, où il est dégorgé dans un alvéole vide.

Ce ne sont pas seulement les fleurs qui produisent du miel: par un temps chaud et humide, il arrive que la tige et les feuilles de certains arbres se couvrent aussi d'un suc appelé miellée,

que les abeilles recueillent avidement. Le miel constitue une nourriture aussi saine que délicieuse.

Les rayons sont couverts de cellules des deux côtés. Pour fabriquer ces rayons les abeilles emploient de la cire qui est une substance grasse, sécrétée entre les anneaux de l'abdomen.



Ruche d'abeilles.

Les abeilles se nourrissent principalement de miel. Une fois emmagasiné dans les cellules, le miel est cacheté avec de la cire et se conserve ainsi indéfiniment. L'apiculture, c'est-à-dire la culture des abeilles, consiste à leur faire apporter le plus de miel possible. Le propriétaire prend pour lui le surplus de leurs provisions.

Les abeilles recueillent aussi du pollen, qui est la poussière des fleurs. Elles le butinent au moyen de leurs mandibules et de leurs pattes; elles en font des pelotes qu'elles fixent à leurs jambes de

derrière. Ce pollen est employé à la nourriture des larves.

Pendant les mois de juillet et d'août, les abeilles récoltent, sur les bourgeons de certains arbres, de la propolis, substance résineuse, de couleur rougeâtre, qu'elles transportent aux pattes comme le pollen. Le propolis sert à calfeutrer les ouvertures qu'elles jugent inutiles. Les abeilles ont encore besoin d'eau.

Afin de s'assurer une bonne récolte, il faut obtenir tout d'abord une nombreuse population pour l'époque de la grande miellée des arbres. A cet effet l'apiculteur intelligent a soin de pousser la reine à la ponte en nourrissant la colonie de bonne heure.

Il donnera aux abeilles une place suffisante pour que la colonie puisse se développer à l'aise.

Si, en automne, les provisions sont insuffisantes pour l'hiver, on aura soin d'y suppléer en leur donnant du sirop d'eau sucrée. Les plantes les plus mellifères, c'est-à-dire qui produisent le plus de miel, sont le colza, les arbres fruitiers, le tilleul, l'acacia, l'esparcette, etc.

Rien de plus admirable que l'instinct et les mœurs des abeilles: elles sont pour nous des modèles de travail, d'ordre, de propreté et de discipline.

QUESTIONNAIRE. — D'où vient le miel ? — Comment les abeilles le fabriquent-elles ? — Le miel est-il une nourriture saine ? — Dans quoi le miel est-il contenu dans la ruche ? — De quoi se nourrissent les larves ? — Comment vivent les abeilles durant l'hiver ? — Quels objets découvrez-vous dans la gravure ci-dessus ?

GRAMMAIRE.

Construire d'après l'ordre direct les phrases suivantes qui contiennent des inversions :

Une bonne action, si elle est provoquée, perd de son prix.— Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. — Quand on a souffert ou que l'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre on ne plaint que soi. — Si tous ceux qui ont le superflu le donnaient, tout le monde aurait le nécessaire.

RÉFLEXIONS. — La contemplation d'une ruche d'abeilles nous excite au travail. Quelle ardeur! quel empressement! que le activité générale! Dans ce petit royaume, dans cette république, il faut que tous les sujets travaillent. Les frelons inutiles sont dardés à mort et rejetés de la ruche. Point de quartier aux fainéants.

Dans la société humaine, riches ou pauvres sont assujettis au travail comme les abeilles dans la ruche. Le travail entrait dans le plan primitif de la création. Depuis la chute, le travail est devenu un châtiment: " Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. " — (J.-R. M.)

RÉCITATION. — *Le Laboureur et ses enfants.*

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine,
Fit venir ses enfants, leur par'a sans témoins.
" Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse."

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

(La Fontaine.)

SENTENCES.— L'homme oisif est comme l'eau qui dort : il se corrompt. — (De Latena.)

La seule avarice qui soit permise est celle du temps.

(Blanchard.)

XLVII. — JEANNE D'ARC. — SA MORT.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre ? Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits ;
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme ?

(C. Delavigne.)

Jeanne naquit en 1409 au village de Domremy, en Lorraine, sur la frontière de la Champagne.

C'était une fille pieuse, douce et vaillante à l'ouvrage. D'une foi vive, d'un caractère franc et naïf, d'une modestie intègre, elle faisait la joie de sa famille et l'admiration de ses compagnes. Chaque matin, elle allait à l'église adorer Dieu avant de commencer le travail des champs.

Le soir, à la maison, tandis que ses doigts agiles dévidaient la quenouille de lin, elle écou-

tait le récit de la grande misère qui régnait alors au pays de France, et elle pleurait, priant Dieu et les saintes du paradis de venir en aide au peuple que tout semblait avoir abandonné.

Un jour, à l'heure de midi, tandis qu'elle priait dans le jardin de son père, elle crut entendre une voix s'élever: — Jeanne, va trouver le roi de France; demande-lui une armée, et tu délivreras Orléans.

Jeanne se mit à fondre en larmes; mais d'autres voix continuèrent à lui ordonner de partir, lui promettant qu'elle chasserait les Anglais.

Persuadée enfin que Dieu l'avait choisie pour délivrer la patrie, elle se résolut à partir. Tout d'abord elle fut traitée de folle, mais la ferme douceur de ses réponses parvint à convaincre les plus incrédules. Le roi lui-même finit par croire à la mission de Jeanne, et lui confia une armée.

A ce moment les Anglais étaient encore devant Orléans, et toute la France avait les yeux fixés sur la malheureuse ville, qui résistait avec courage, mais qui allait bientôt manquer de vivres.

Jeanne, à la tête de sa petite armée, fit cinquante lieues pour atteindre la ville: "J'irai; il faut que j'y aille, dussé-je y aller sur mes genoux."

Les courages se ranimèrent. Alors Jeanne, entraînant le peuple à sa suite, sortit de la ville pour attaquer les Anglais. Dès la première rencontre, elle fut blessée et tomba de cheval. Déjà le peuple, la croyant morte, prenait la fuite; mais elle, arrachant courageusement la flèche restée dans la plaie et remontant à cheval, courut vers les retranchements des Anglais. Elle marchait au premier rang et enflammait ses soldats par son intrépidité: toute l'armée la suivit, et les Anglais

furent chassés. Peu de jours après, ils étaient forcés de lever le siège.

Après Orléans, Jeanne se dirigea vers Reims où elle voulait faire sacrer le roi. D'Orléans à Reims la route était longue, couverte d'ennemis. Jeanne les battit à chaque rencontre, et son armée entra victorieusement à Reims, où le roi fut sacré dans la grande cathédrale.

Jeanne déclara alors que sa mission était finie et qu'elle devait retourner à la maison de son père. Mais le roi n'y voulut pas consentir et la retint en lui laissant le commandement de l'armée.

Bientôt Jeanne fut blessée à Compiègne, prise par trahison et vendue aux Anglais qui l'achetèrent dix mille livres. Puis les Anglais la conduisirent à Rouen, où ils l'emprisonnèrent.

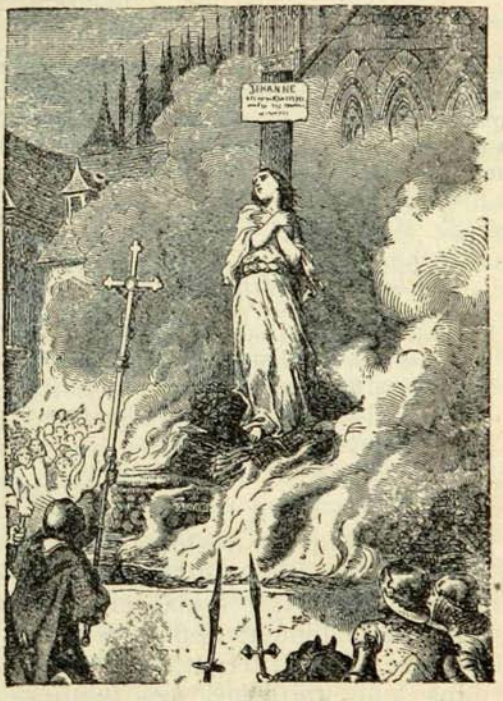
Le procès dura longtemps. Les juges faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour embarrasser Jeanne, pour la faire se contredire et se condamner elle-même. Mais elle, répondant toujours avec droiture et sans détours, savait éviter leurs embûches.

Après ce long procès, après des tourments et des outrages de toute sorte, elle fut condamnée à être brûlée vive sur la place de Rouen, comme *hérétique*, *relapse*, *apostate*, *idolâtre*.

En écoutant cette sentence barbare, la pauvre fille se prit à pleurer: " Rouen! Rouen! disait-elle, mourrai-je ici? "

Mais bientôt ce grand cœur reprit courage. Elle marcha au supplice tranquillement; pas un mot de reproche ne s'échappa de ses lèvres ni contre le roi qui l'avait lâchement abandonnée ,ni contre les juges iniques qui l'avaient condamnée.

Quand elle fut attachée sur le bûcher on alluma le feu. Le Frère Isambart, qui avait accompagné Jeanne d'Arc, était resté à côté d'elle, et tous deux étaient environnés par des tourbillons



Jeanne sur le bûcher.

de fumée. Jeanne, songeant comme toujours plus aux autres qu'à elle-même, eut peur pour lui, non pour elle, et lui dit de descendre.

Alors il descendit et elle resta seule au milieu des flammes qui commençaient à l'envelopper. Elle pressait entre ses bras une petite croix de bois. On l'entendit crier: Jésus! Jésus, et elle expira.

Le peuple pleurait : quelques Anglais essayaient de rire, d'autres se frappaient la poitrine, disant : " Nous sommes perdus; nous avons brûlé une sainte."

(*D'après* FRANCINET.)

RÉFLEXIONS. — **Jeanne d'Arc est l'une des gloires les plus pures de la France. Les autres nations ont eu de grands capitaines qu'elles peuvent opposer aux siens ; aucune n'a eu une héroïne qui puisse se comparer à cette humble paysanne de Lorraine.**

XLVIII. — LE DRAPEAU.

La patrie est le toit, le foyer, le berceau,
Le clocher d'une église, un verger, un ruisseau,
Une fleur, un ramier qu'on écoute à l'aurore.
Mais, ne l'oublions pas, elle est bien plus encore :
Elle est le souvenir, le souvenir pieux
Qui transmet aux enfants la gloire des aïeux !

(H. VIOLEAU.)

Le regard sombre et résolu, les bras croisés sur la poitrine, l'homme était debout. Devant lui un officier ennemi était assis sur le coin d'une table, un pied fortement appuyé à terre, l'autre se balançant à l'aventure, le sabre traînant. Rigides dans leur uniforme, des fusiliers attendaient...

Un grand feu de sarments éclairait la chambre d'une lueur rougeâtre, tandis qu'à l'horizon le soleil, morne et triste, semblait se lever à regret sur la campagne désolée. Enfin, derrière la colline, l'écho répondait de sa voix grave à chaque rugissement du canon.

Donc: l'homme était debout.

Il regardait, cherchant là-bas, de sa maison à moitié détruite par les obus, sous les décombres, sa femme et son fils, dormant tous les deux leur dernier sommeil.

"Qui es-tu? dit l'officier. — Je suis Français, répondit l'homme.

— N'es-tu pas un espion portant à l'ennemi des renseignements sur les positions de l'armée? Avoue et l'on te fera grâce."

L'homme répondit: "Je suis Français.

— C'est toi, qui, cette nuit, embusqué derrière les haies, as tiré sur nos troupes et as tué un homme? — Je suis Français, répondit l'homme.

— Que tiens-tu dans ta main? Sans doute quelque dépêche? Donne."

Cette fois l'homme garda le silence. Tout son être frémit d'une patriotique colère, et il se jura qu'il mourrait plutôt que d'obéir.

Ce petit drapeau, qu'il tenait caché tout entier dans sa main fermée, ce petit drapeau acheté à un marchand ambulant le jour de la fête du village, le seul souvenir qu'il eût de son fils, lui sembla à cette heure suprême un lambeau de la robe de la patrie. Ce n'était plus un jouet d'enfant; c'était le drapeau national lui-même pour lequel on se bat, pour lequel on meurt.

"Donne, répéta l'officier.— Non, dit l'homme."

Aussitôt les soldats s'élancent contre lui; mais il leur tient tête. Son poing de fer s'abat sur eux comme le marteau sur l'enclume, il les jette pantelants à ses pieds. Oh! l'héroïque défense où seul contre dix, il combat pour l'honneur du drapeau!

A la fin, vaincu par le nombre, le corps brisé, ensanglanté, mais l'âme haute, il déploie fière-

ment les trois couleurs, en frappe l'ennemi au visage, et les lance dans le foyer en criant: "Vive la France!"

Alors croisant les bras, il attendit...

Dans la cour de la ferme, l'homme est encore debout. Le peloton d'exécution charge les armes.

L'homme attend.

D'un geste de tête, il défend qu'on lui voile les yeux. Il veut regarder en face les fusils braqués sur sa poitrine.

— "Feu! dit l'officier."

Les fusils obéissent. Un bruit sinistre comme un grand vol de corbeaux déchire les airs. Puis un profond silence... l'homme n'était plus debout.

"Se faire tuer pour un drapeau d'enfant, dit l'officier, en haussant les épaules, c'était un fou."

C'était un Français.

L'écho répondit: "C'était un Français!"

(AMBERT.)

ANALYSE LITTÉRAIRE. — Il y a tout un petit drame, chers élèves, dans l'anecdocte militaire que vous venez de lire : entrée en matière brusque, imposante, saisissante. Deux hommes sont en face : un soldat français et un officier allemand. A l'arrière-plan, un peloton de soldats. Le Français est debout, la tête haute, le regard fixe, les bras croisés, il attend. L'officier, nerveux, est nonchalamment assis sur une table. A chaque accusation portée par l'officier, le soldat répond : Je suis Français, c'est-à-dire, j'ai fait mon devoir de Français. L'officier aperçoit un petit drapeau froissé dans la main du soldat : Donne, dit-il ! Pour son drapeau — image de sa patrie humiliée et meurtrie, — le soldat se raidit, et s'apprête à mourir. Il frappe avec ce chiffon l'officier en pleine face et, debout, attend la mort... Les balles lui percent le cœur. Qu'importe ! il est mort pour le drapeau.

(J.-R. M...)

RÉFLEXIONS. — " Le drapeau, petite chose en apparence, grande chose par ce qu'elle signifie. Le drapeau n'est-il pas le signe auquel on reconnaît une nation ? Ses fastes historiques, ses institutions, ses lois, ses coutumes, sa vie, tout est là ; là, dans ce morceau d'étoffe que les vents tourmentent, ou qui pend négligemment sur sa hampe. Il se lève, on se lève avec lui ; il marche, on le suit ; il s'agite dans la mêlée, on l'entoure, on le défend au péril de sa vie. Les balles, les sabres, les épées se disputent ses lambeaux. Ce n'est plus qu'une guenille, et devant cette guenille, abreuvée de gloire, les tambours battent aux champs, les soldats portent les armes. Debout, enfants, voilà la Patrie qui passe. Vive la Patrie ! " — (P. MONSABRÉ.)

XLIX.—LA VÉN. MARIE DE L'INCARNATION

Sois l'ange qui console :
De ta douce parole
Prodigue le secours ;
Au malheur tends l'oreille ;
Près du malade, veille ;
Et près du pauvre, accours.
Travaille, prie et chante ;
Le travail t'ennoblit,
La foi te rend touchante,
La grâce t'embellit.
Coule une vie obscure
Que le devoir remplit ;
L'onde à l'ombre est plus pure,
Rien ne trouble son lit.

(LOUISE COLET.)

Marie Guyart, en religion Marie de l'Incarnation, est rangée à juste titre parmi les saintes femmes qui ont le plus contribué à la conversion des sauvages de la Nouvelle-France.

Elle naquit à Tours, en France, le 18 octobre 1599. Son père, Florent Guyart, était marchand de soieries. Sa mère, Jeanne Michelet, descendait d'une famille noble.

De bonne heure, Marie Guyart manifesta une ardente charité et une très grande compassion pour les pauvres et pour les malades. Tout ce qu'elle trouvait sous sa main, elle le leur donnait.

A dix-huit ans, elle épousait par esprit d'obéissance Claude-Joseph Martin, citoyen de bonne famille et excellent catholique. Le mariage procura à la jeune femme une belle occasion d'exercer sa charité et de faire apprécier ses vertus et sa haute intelligence.

La mort cependant lui enleva son mari deux ans après leur union. Pour consolation, il restait à la veuve un fils, qui devint plus tard le célèbre dom Claude Martin, mort prieur des Bénédictins à Meulant.

Retournée chez son père, Marie Guyart s'adonna aux exercices de piété avec une assiduité soutenue. Elle ne s'absentait de chez elle que pour se rendre à l'église, puis elle vaquait aux travaux du ménage, surveillait son enfant, travaillait pour les autels, et recevait les pauvres et les infirmes.

Cependant la jeune femme sentait dans son cœur un attrait pour la vie religieuse. Une voix intérieure lui criait sans cesse qu'elle serait Ursuline. Lorsque son fils eut atteint ses onze années, elle l'appela près d'elle et lui communiqua ses intentions. C'était le 25 janvier 1631.

L'enfant consentit, sur la promesse que lui fit sa mère d'entrer chez les Ursulines de Tours. Cependant, le jeune Claude trouvait la séparation trop dure, s'échappait souvent et courait au parloir du couvent. "Rendez-moi ma mère, criait-il, rendez-la-moi, ou faites-la-moi voir."

Ce fut une grande souffrance pour la servante de Dieu que d'assister à ces scènes attendrissantes.

Après deux années de noviciat, Marie de l'Incarnation fut admise comme professe. Peu de temps après elle eut une vision du Canada et un jour qu'elle était plongée dans l'oraison, Dieu lui dit ces paroles: "Ma fille, je veux que tu ailles au Canada élever une maison à Jésus et à Marie."



La vén. Marie de l'Incarnation.

Une autre fois elle entendit ces autres paroles: "Demande-moi par le cœur de Jésus, mon très aimable Fils; c'est par lui que je t'exaucerai."

La noble servante de Dieu attendit encore quatre années avant d'accomplir son dessein de partir pour les missions de la Nouvelle-France. Durant cet intervalle, elle fut l'édification de sa communauté par ses paroles et par ses exemples.

(A SUIVRE.)

QUESTIONNAIRE. — Où et quand naquit Marie de l'Incarnation? — Quelles qualités brillèrent en elle, dans sa jeu-

nesse ? — Avec qui se maria-t-elle ? — Quel nom donna-t-elle à son fils ? — Que devint plus tard cet enfant ? — Où se retira Marie Guyart après la mort de son mari ? — Où Dieu l'appela-t-il ? — Quelles visions eut-elle ?

GRAMMAIRE.

Former avec le mot CANADA *une proposition simple, une proposition à deux membres et une à trois membres.*

L. — A SŒUR MARIE-LUCE.

Adieu! mon enfant bien-aimée et bénie et amère. Je t'assure que je suis très soumis à la volonté du bon Dieu sur toi et sur moi. Rien ne m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur; la peine est dans mon cœur et ne peut troubler mon âme. Ces deux sentiments se confondent et chacun reste entier et distinct, et il me semble que je ne saurai et ne voudrai jamais perdre ni l'un ni l'autre.

En vérité, mon enfant, j'ignorais à quel point tu m'es chère. C'est encore une joie et une douleur de le sentir. Je suis content et désolé de tout ce que tu me fais donner au bon Dieu. Quand tu étais petite et que tu faisais à quelqu'un présent d'une épingle ou d'une paille, tu disais: "Je vous le donne, mais pas pour tout à fait!" J'en suis à peu près là. Je dirais bien au bon Dieu: pas pour tout à fait! Cependant Dieu sait que c'est pour tout à fait, s'il le veut comme toi, et même de bon cœur.

Ton ancien père,

L. VEUILLOT.

ANALYSE LITTÉRAIRE. — Cette lettre commence et finit par un adieu. C'est un père qui écrit à sa fille ; et cette fille est à la fois *bien-aimée* et *bénie* et *amère* ! L'enfant est aimée, c'est naturel ; elle est bénie de Dieu à cause de ses vertus, et de son père, à cause de ses qualités. Pourquoi serait-elle amère? Parce qu'elle a quitté son père pour devenir la fiancée du Christ. La raison de Veuillot obéit aux inspirations de la foi ; mais son cœur nage dans l'amertume. Après la perte de l'épouse, le départ de sa fille ! On comprend pourquoi la peine inonde ce cœur. La joie est dans l'âme du père, parce qu'il comprend que sa fille appartient d'abord à Dieu. Aussi quelle résignation dans ces mots : *Dieu sait que c'est pour tout à fait !* Et quel cri déchirant dans ces trois mots : *Ton ancien père* ! Voyez comme le maître a trouvé moyen de dire beaucoup en peu de lignes.

(J.-R. M...)

RÉCITATION. — *Le Héron*

Résumé. — Un héron trouve à manger une belle carpe, un beau brochet : " Non, dit-il, attendons, ce n'est pas tout à fait l'heure de mon dîner. " — Puis, il commence à avoir un peu faim ; des tanches, des goujons se présentent : " Oh ! dit-il, cela n'est pas digne de mon noble bec. " — Le temps passe ; voilà qu'il a grand'faim ; mais il ne trouve plus rien qu'un colimaçon. — (MOY.)

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !



J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

(La Fontaine.)

Morale. — Ce héron est ridicule ; ne faites pas comme lui ; quand une bonne occasion se présentera, profitez-en bien vite ; ne faites pas le dégoûté ; ne dites pas : " Cela n'est pas assez bon pour moi. " — Car savez-vous s'il viendra une occasion meilleure ?

MAXIME. — En voulant trop gagner, on risque de tout perdre.

LI. — LA VÉN. MARIE DE L'INCARNATION.

(SUITE ET FIN.)

Ce n'est point quand le temps, de sa main froide et lente,
Creuse la ride au front, fige le sang au coeur,
Mais, lorsque dans leur sein tressaille une âme ardente,
Qu'elles offrent à Dieu leur vie et leur bonheur.

(E. LECLERC.)

Enfin brilla le jour du départ tant désiré. Après avoir terminé, à Paris, les préparatifs de voyage, la Mère de l'Incarnation partit de Dieppe en avril 1639, en compagnie de mademoiselle de la Peltrie et de quelques autres religieuses, et arriva à Québec le premier août suivant.

Un pauvre taudis, à la basse-ville, attendait les Ursulines. Les religieuses ne se plaignirent point de leur logis. Elles se livrèrent aussitôt à l'instruction des jeunes filles françaises et des petites sauvagesses et travaillèrent à apprendre les langues huronne et montagnaise.

Leur étroit local ne pouvant suffire à abriter les élèves qui se présentaient, la vénérable Mère entreprit la construction d'un couvent plus vaste, qui lui permît d'opérer une plus grande somme de bien.

Les ouvriers se mirent à l'œuvre, et le 21 novembre 1642, les religieuses quittèrent la basse ville pour se rendre au nouveau monastère.

Mais Dieu, qui voulait éprouver la nouvelle fondation, permit que l'établissement fût dévoré par les flammes. Ce fut un coup terrible. Cependant la vertueuse Mère ne se laissa pas abattre par cette cruelle épreuve. Elle déblaya le terrain et y fit élever une nouvelle maison plus spacieuse

que la première. Saint Joseph en fut constitué le gardien.

La pieuse fondatrice s'occupa de l'organisation de la communauté dont elle était la supérieure. Prudence, douceur, humilité, telles étaient les vertus qui réglèrent sa conduite. On la voyait souvent au milieu de ses petites filles sauvages, les nettoyant, les peignant et les habillant, comme fait une mère dans sa famille.

La Vénérable avait aussi ouvert un pensionnat pour les jeunes Françaises et donna l'instruction et l'éducation aux enfants des plus illustres familles de la colonie.

Malgré ses occupations extérieures assez absorbantes, la Mère de l'Incarnation vécut toujours dans la plus parfaite union avec Dieu. Sa vie semblait se consumer dans une oraison continuelle.

Dans la nuit du 15 janvier 1672, elle tomba gravement malade; elle dut cependant attendre jusqu'au 30 avril pour couronner le sacrifice de sa vie. Chargée d'années et de mérites, elle quitta paisiblement la terre pour aller jouir de Dieu dans le ciel.

A la nouvelle de sa mort, les sauvages la pleurèrent en s'écriant: "Notre Mère à nous est morte!" L'opinion publique la canonisa aussitôt, dit le P. Charlevoix. Mgr de Laval présida à ses obsèques et le P. Lalemant prononça son oraison funèbre.

Les écrits de Marie de l'Incarnation l'ont fait surnommer la *Thérèse du Canada*.

Léon XIII l'a déclarée *vénérable*. Puisse le ciel hâter le jour de son apparition sur nos autels!

(*D'après* N.-E. DIONNE.)

QUESTIONNAIRE. — Quand Marie de l'Incarnation arriva-t-elle à Québec ? — Qui l'accompagnait ? — Où logea d'abord la pieuse communauté ? — A quoi s'occupèrent les Religieuses à leur arrivée ? — Quand prirent-elles possession de leur premier couvent ? — Quelle épreuve Dieu leur envoya-t-il ? — A qui fut confié le nouveau monastère ? — Jusqu'à quel point la Mère poussait-elle l'humilité ? — Pour qui construisit-elle un pensionnat ? — Quand mourut la Servante de Dieu ? — Comment l'a-t-on surnommée ? — Qui l'a déclarée *vénérable* ?

RÉFLEXIONS. — **" Parmi les saintes femmes qui ont le plus contribué à la christianisation des sauvages de la Nouvelle-France, et qui ont édifié toute la colonie par leurs vertus, et encouragé à bien vivre leurs compatriotes dans cette nouvelle patrie, il n'en est guère de plus remarquable que Marie Guyart, en religion Marie de l'Incarnation."** — (N.-E. DIONNE.)

LII. — EXÉCUTION DE CHARETTE.

" La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
(La F...)

On dit qu'en le voyant couché sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur sa face guerrière,
Le regarda sans peur pour la première fois.
(D'après C. DELAVIGNE.)

Le général de Charette, un des héros de la guerre de Vendée, après une suite de combats glorieux, tomba blessé d'un coup de feu à la tête, à la bataille de la Prélinière, et fut fait prison-

nier le 15 mars 1796. Il passa au conseil de guerre, et fut condamné à mort; l'exécution fut fixée au 29 mars.

La place de Viarmes, où elle devait avoir lieu, se remplit d'une foule immense et silencieuse, nous devrions ajouter sympathique. Elle avait cent fois admiré ce noble Vendéen aux jours de sa gloire; n'était-il pas aussi admirable dans son infortune?

Comme il descendait l'escalier de sa prison, un forcené l'accabla de menaces et d'outrages; le chrétien continua tranquillement le *Miserere* qu'il récitait. Il marchait d'un pas ferme, la tête haute; son regard plein de loyauté défiait tout reproche.

Un instant néanmoins il ralentit le pas, s'arrête presque et s'incline avec humilité; puis il continue sa route avec un courage plus héroïque encore. Un prêtre catholique, averti par mademoiselle de Charette, était posté à une fenêtre; il tenait à la main un mouchoir blanc: à ce signe, le guerrier fidèle avait reconnu l'envoyé du Seigneur.

Une dernière absolution rendit ainsi plus pure cette conscience déjà si belle devant Dieu.

Charette arrive enfin au lieu du supplice. Les républicains avaient essayé de donner à cette exécution l'éclat d'une fête, espérant de la sorte étouffer la pitié: ils l'augmentèrent plutôt. Tout cet appareil rehaussait la noblesse de l'innocente victime; on ne pouvait la regarder sans se sentir ému.

Au milieu de ces troupes, rangées avec ordre, de ces généraux fiers et méprisants, le héros vendéen, en face de la foule qui le regarde avec dé-

dain, se tient debout, calme, appelant de ses vœux le moment où il pourra monter vers le Dieu pour lequel il a combattu.

Le signal est donné. Charette s'avance devant le piquet qui doit le fusiller; il laisse tomber sa main gauche, pose la droite sur son cœur et dit



Charrette s'avance devant le piquet...

aux soldats: " Ajustez bien; c'est ici qu'il faut frapper un brave... Vive la Religion! Vive le Roi!..."

A peine a-t-il achevé ces paroles, que plusieurs balles lui traversent le corps. Chose étonnante, il se tient encore debout, et cependant il n'est plus! L'œil encore fixé sur les soldats, dans une attitude guerrière, on dirait que la mort n'a pu l'atteindre.

Sa chute fut aussi majestueuse que ses actions avaient été grandes. D'abord il fléchit molle-

ment; puis, s'appuyant sur le coude, il parut moins tomber que s'asseoir dans l'éternité.

La foule était restée silencieuse devant l'exécution; elle s'écoula remplie d'admiration pour cet héroïque courage.

Charette avait trente-trois ans.

(L'abbé M. L...)

QUESTIONNAIRE. — Dans quel but les Vendéens prirent-ils les armes ? — Dans quelle disposition d'âme et de sentiments Charette marcha-t-il à la mort ? — Quelle fut son attitu le au champ de l'exécution ? — Quelles paroles prononça-t-il avant de tomber sous les balles ? — A quel âge tomba le héros vendéen ? — Etude et analyse de la gravure ci-dessus.

GRAMMAIRE.

Rétablir l'ordre grammatical dans les inversions suivantes :

A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère ! — Où la vertu n'est pas, la gloire ne peut être. — Dans de honteux plaisirs, le paresseux languit. — Sans un peu de travail, il n'y a point de plaisir. — A qui voit les cieux que la terre est petite ! — De l'orgueil n'attendez que des vices. — De combien de douceurs est privé celui à qui manque la religion !

PENSÉE. — C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

LIII. — LE CHIEN.

Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment ;
Souvent il me regarde ; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;
Je m'éloigne, quels pleurs ! je reviens, quelle joie !
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.

(DELILLE.)

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger. La sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix.

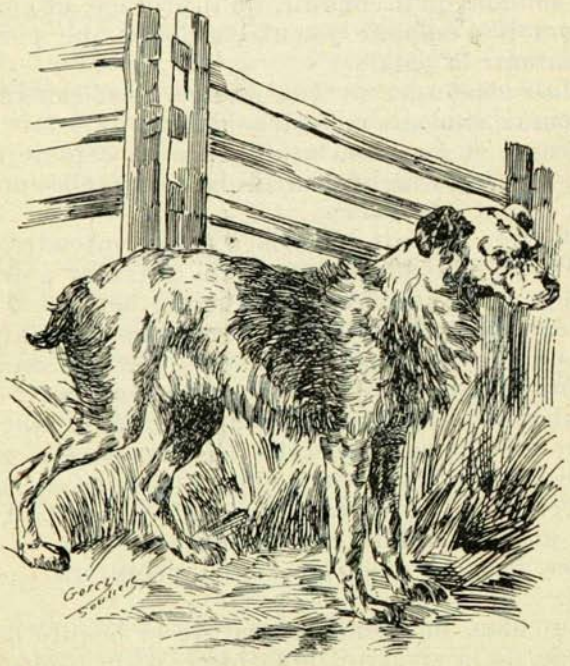
Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises.

Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports. Il annonce par ses mouvements et par ses cris la vive impatience qu'il a de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espace et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme.

Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique,

aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire. Il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté.



Le chien.

Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de

vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance.

Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage. Loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

(BUFFON.)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi le chien est-il appelé l'ami de l'homme ? — Pourquoi exerce-t-il un certain empire sur d'autres animaux ? — Aime-t-il la guerre et la chasse ? — Comment exprime-t-il sa joie au son du cor ? — Que fait-il pour découvrir le gibier ? — Est-il soumis à son maître ? — Se venge-t-il des mauvais traitements ? — Etude et analyse de la gravure ci-dessus.

GRAMMAIRE.

[Une proposition peut se présenter sous divers aspects et devenir plus ou moins pittoresque. Ex :

Le Dieu du ciel est puissant.
Puissant est le Dieu du ciel.
O Dieu du ciel, que vous êtes puissant !
Que vous êtes puissant ! Dieu du ciel.
Le Dieu du ciel n'est-il pas puissant ?]

Tourner sous divers aspects la phrase suivante : Le temps passe vite.

LIV. — DUPUYTREN ET LE PETIT CURÉ.

Un jour que la consultation s'était prolongée fort tard dans la nuit, le célèbre Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte du docteur.

C'était un petit vieillard dont il était difficile de préciser l'âge. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, il y avait une timidité, une douceur et une bonté exquise. En saluant, il mit à nu une large tonsure: c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attacha sur lui morne et glacé.

" Qu'avez-vous? lui dit-il rudement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou...

— Montrez-moi ça.

— Voilà, monsieur le docteur, dit-il en tendant le cou. L'officier de santé m'a dit d'abord que ce n'était pas grand'chose, mais le mal a augmenté, et au bout de cinq mois l'abcès s'est ouvert tout seul.

Dupuytren examina longtemps la plaie. Le cou présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très profond. Le cas était grave. Le docteur écarta largement les lèvres de l'ulcère et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le malade ne tressaillit même pas.

Quand Dupuytren eut terminé son examen, il retourna brusquement la tête du curé et, le re-

gardant fixement, il lui dit dans la figure avec un sinistre éclat de voix: " Eh bien! monsieur l'abbé, avec cela, il faut mourir! "

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire. Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Le prêtre tira de sa poche une pièce de cinq francs enveloppés dans du papier, et la déposa sur la cheminée: " Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il avec un sourire timide. Pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren...

— Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère."

Et il sortit...

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant venait de se briser comme un verre fragile à quelques simples paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu chétif et mourant entre ses larges mains. Dans ce corps débile, il reconnaissait un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne, une âme plus haute. Il avait trouvé plus fort que lui...

Il s'élança tout à coup vers l'escalier.

Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

" Monsieur l'abbé, cria-t-il, voulez-vous remonter? "

L'abbé remonta.

" Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

— Eh! monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant de son bâton et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela. Opérez, opérez tout ce que vous voudrez.

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.

— Opérez, opérez, monsieur le docteur, j'endurerai tout ce qu'il faudra... Mes pauvres paroissiens seraient si contents!

— Eh bien! rendez-vous à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous vous reposerez bien cette nuit et demain, — et, après demain...

— C'est dit, monsieur le docteur, je vous remercie."

Dupuytren traça sur le papier quelques mots que le prêtre porta aux religieuses.

(A SUIVRE.)

GRAMMAIRE.

Placer dans l'ordre direct les membres de la phrase suivante :

Déjà prenait l'essor pour se sauver vers les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait effrayé nos provinces (FLÉCHIER.)

[On appelle *synonymes* des mots qui, tout en se ressemblant par l'expression d'une idée commune, diffèrent néanmoins par une idée accessoire, et particulière à chacun d'eux. Ex.: *Affliction, chagrin, peine.*]

Trouver des synonymes aux mots suivants : Bord, bonté, maison, barbarie, mort, langage.

LV. — LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : Mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,

Au dire de chacun, étaient de petits saints
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

(La Fontaine.)

Critique littéraire. — Cette fable est un véritable drame ; l'invention en est riche et heureuse et toutes les parties admirablement disposées pour augmenter l'intérêt. L'exposition est pleine de gravité : description d'une peste horrible. Le nœud commence au discours du lion qui déclare le ciel irrité et propose que le plus coupable se sacrifie " aux traits du céleste courroux." Il s'accuse ; mais les flatteurs applaudissent, l'absolvent, même d'avoir mangé un berger : le roi évidemment ne sera pas condamné. Le poète passe habilement et rapidement sur les offenses du tigre, de l'ours et de tous les gens querelleurs. Arrive l'âne ; l'intérêt est à son plus haut degré, quand il commence sa confession. Il n'a que des peccadilles ; cependant on crie : *Haro sur le baudet*, c'est-à-dire, voilà le grand coupable, il doit mourir. La sentence est préparée par l'exclamation *Haro !* D'un mot le dénouement est exprimé : *On le lui fit bien voir.*

Quant à l'élocution, elle est au-dessus de tout éloge. Le seul reproche à faire à cette fable est dans sa moralité. S'il est vrai que trop souvent le malheureux a tort devant les grands et les puissants du monde, on ne peut sans injustice généraliser absolument cette maxime : *misère condamne* et *richesse absout.* — (Divers.)

LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry en 1621, est mort en 1695.



La Fontaine.

" Le plus original et le plus naturel de nos écrivains, dit La Harpe. Il ne compose point, il converse ; s'il raconte, il est persuadé ; s'il peint, il a vu ; c'est toujours son âme qui s'épanche, qui nous parle, qui se trahit. Ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout naît du moment. Tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile et familier : il charme toujours et n'étonne jamais. Aucun de nos poètes n'a manié plus impérieusement la langue. Nul n'a mis dans les rythmes une variété si prodigieuse et si pittoresque. C'est de lui surtout qu'on peut dire qu'il peint avec la parole. "

(La Harpe)

LVI. — DUPUYTREN ET LE PETIT CURÉ.

SUITE.)

Le surlendemain, les élèves qui suivaient chaque jour les leçons du maître étaient à peine rassemblés que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du petit prêtre et l'opération commença.

Dupuytren taillait et tranchait avec le couteau et les ciseaux. Ses pinces d'acier sondaient le fond de la plaie et ramenaient des fibres qu'il tordait et qu'il attachait ensuite. Puis la scie enleva en grinçant des fragments cariés du maxillaire inférieur. Les éponges, pressées à chaque instant, rendaient le sang qui jaillissait.

L'opération dura environ vingt-cinq minutes. L'abbé ne fronça pas le sourcil. Seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit: "C'est fini!" — il était un peu pâle.

Dupuytren le pansa lui-même: "Je crois que tout ira bien, lui dit-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert?—J'ai tâché de penser à autre chose," répondit le prêtre.

Et il s'assoupit.

Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence, puis il fit glisser les rideaux blancs de la couchette sur les tringles de fer, et la visite continua.

Le prêtre était sauvé.

Une semaine plus tard, on pouvait voir Dupuytren, la clinique achevée, aller prendre le bras du petit prêtre sous le sien et, harmonisant son pas avec celui du convalescent, faire avec lui le tour de la salle; et un mois après le petit abbé allait retrouver ses pauvres à la campagne...

Au bout de l'année, jour pour jour, le petit vieillard était de retour à l'Hôtel-Dieu et attendait Dupuytren à la salle Sainte-Agnès. Il était tout blanc de poussière; on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un grand panier d'osier, bien attaché avec des ficelles, et d'où s'échappaient des brins de paille.

Dupuytren lui fit le meilleur accueil, s'informa des suites de son opération et lui demanda ce qu'il venait de faire à Paris.

"Mais, monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré; je n'ai pas voulu laisser passer le 6

août sans venir vous voir et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux beaux poulets de mon poulailler et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, — mais là, bien sûr! — de goûter un peu de tout cela."

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui; mais celui-ci refusa bien qu'avec peine. Ses instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt vers ses pauvres.

Deux années encore au 6 août, Dupuytren vit arriver le petit prêtre avec son inévitable panier et ses deux poulets. Le docteur recevait ces visites avec une bienveillance qui eût été de l'émotion chez un autre.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science, bien qu'immense, devait céder. Il partit pour l'Italie dans l'espoir d'être sauvé; mais, voyant qu'il allait mourir, il revint à Paris.

Une nuit qu'il était affreusement tourmenté par la souffrance, il appela son fils adoptif, qui veillait dans un cabinet voisin, et lui dit, écrivez:

— "A Monsieur XXX, curé de la paroisse de XXX, près Nemours (Seine-et-Marne).

Mon cher Abbé,

Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite; peut-être arriverez-vous trop tard.

Votre ami,

Dupuytren."

Le petit curé accourut aussitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Nul ne sait ce que tous deux se dirent; mais, quand l'abbé sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides et sa physionomie rayonnait d'une douce exultation...

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui l'archevêque de Paris.

.....

C'était le 8 février 1835.

Dupuytren venait de mourir...

Le jour de l'enterrement, le ciel, dès le matin, était tristement couvert de nuages gris. Une pluie fine et continue, mêlée de neige, glaçait la foule immense et silencieuse qui encombrait la place Saint-Germain et la vaste cour de la maison mortuaire. L'église Saint-Eustache eut peine à contenir le cortège.

Après le service, les élèves portèrent à bras le cercueil jusqu'au cimetière.

Le petit prêtre suivait le convoi en pleurant.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Beau modèle de narration ; courtes et vivantes descriptions. Dupuytren est rude, l'abbé, doux, souriant, résigné. Le docteur examine la plaie et d'un sinistre éclat de voix déclare qu'il faut mourir avec cela. Calme de l'abbé, sourire timide ; il s'apprête à sortir. Tant de douceur brise l'âme de fer, le génie puissant. Le docteur, vaincu par la résignation du prêtre, rappelle l'abbé... Ici commence le nœud. Dupuytren consent à opérer la plaie. Intérêt croissant. A l'hôpital, Dupuytren taille, tranche et tord les fibres de la plaie : description brève, mais vivante. On croirait assister à l'opération. Le prêtre est sauvé ! Et le lecteur est soulagé. Reste une dette de reconnaissance. Voyez au bout de l'an venir le petit curé avec son panier d'osier et ses poulets,et les poires de

son jardin. Scène naïve et attendrissante, provoquée par la gratitude.

Dupuytren tombe malade. C'est au tour du petit curé de porter secours à son bienfaiteur. Il accourt : Dupuytren meurt en chrétien... Vous retrouvez dans le cortège l'humble curé de campagne.

Le petit prêtre suivait le convoi en pleurant. Ce trait final m'a fait pleurer moi-même.

(J.-R. M...)

LVII. — MGR CARROLL.

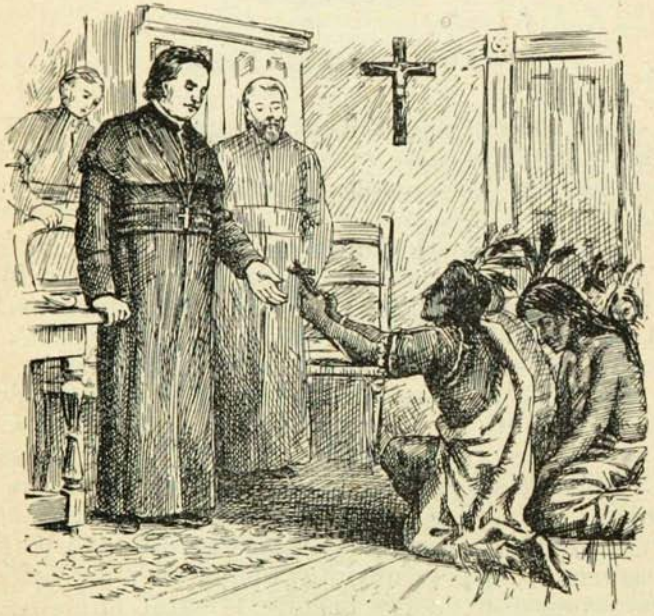
John Carroll naquit dans le Maryland en 1735. Son excellente mère en particulier le forma dès son bas âge à des habitudes d'ordre, de travail et de vertu.

Il commença ses études chez les Jésuites et, à l'âge de quatorze ans, sa famille l'envoya à Saint-Omer, en France, pour y compléter son éducation. Au collège, il se fit remarquer par son talent, son assiduité, son application et une piété solide.

En 1753, il entra au noviciat des Jésuites et sept ans plus tard il reçut l'ordre de la prêtrise. Les Jésuites ayant été supprimés en 1773, le jeune Carroll passa en Angleterre et fut nommé aumônier de lord Arundel. Mais bientôt éclata la révolution américaine. L'abbé Carroll revint au pays natal, passa quelque temps chez sa vénérable mère et exerça ensuite le saint ministère dans le Maryland.

En 1776, il reçut du Congrès une invitation spéciale d'aller avec Franklin solliciter l'aide des Canadiens pour la cause de l'indépendance. A son retour,, il reprit ses travaux qu'il continua sans interruption jusqu'à la fin de la guerre.

Après la signature du traité de Paris, le pape Pie VI nomma l'abbé Carroll préfet apostolique des Etats-Unis, puis évêque de Baltimore en 1789. Sa juridiction s'étendait sur tous les Etats de la Confédération américaine. La population catholique s'élevait à peine à cinquante mille âmes desservies par une quarantaine de prêtres.



Mgr Carroll et les Abénaquis.

Le premier soin de l'évêque fut de pourvoir à l'éducation de la jeunesse. Il fonda en 1791 le collège de Georgetown et le confia à la direction des Jésuites. Vers le même temps il invita les Sulpi-

ciens à ouvrir un séminaire à Baltimore et encouragea diverses communautés de femmes à s'établir dans le Maryland.

Sentant l'extrême besoin d'ouvriers apostoliques pour son immense diocèse, Mgr Carroll tourna les yeux vers la France qui lui envoya trente-trois prêtres, parmi lesquels six devinrent plus tard évêques.

Le prélat s'intéressa aussi vivement à la conversion et au salut des pauvres sauvages. Aussitôt après sa consécration, il avait reçu une députation des Abénaquis du Maine, débris de la mission établie par le P. Rasle, massacré par une bande de forcenés. Ces sauvages, demeurés fidèles à l'Evangile, ayant entendu dire que le Souverain Pontife avait placé un *père* à la tête des chrétiens des Etats-Unis,, avaient envoyé des délégués pour lui demander un prêtre. Comme preuve de leur sincérité, les envoyés avaient apporté avec eux le crucifix du P. Rasle: c'était pour les Abénaquis une précieuse relique.

L'évêque fut touché de leur foi, les accueillit avec émotion et baisa avec vénération le crucifix et le rendit aux Indiens en leur promettant de leur envoyer une *robe noire*.

En 1808, Mgr Carroll fut nommé archevêque. Il continua de gouverner son diocèse avec prudence et habileté, et, avant sa mort, il eut la consolation de récolter une abondante moisson en récompense de ses labeurs: quatre suffragants, une multitude d'églises, un nombreux clergé, des ordres religieux et des séminaires et collèges; tels furent les fruits de son remarquable épiscopat.

L'archevêque Carroll mourut en 1815, estimé de tous ses contemporains. Catholiques et pro-

testants admiraient son patriotisme sincère, ses vastes connaissances, son rare tempérament, son zèle, sa charité et ses éminentes vertus.

(J.-R. M...)

QUESTIONNAIRE. — Où se trouve le Maryland ? — Quelles qualités remarquait-on chez le jeune Carroll ? — Où étudia-t-il ? — Où exerça-t-il d'abord le saint ministère ? — A son retour en Amérique, où le Congrès l'envoya-t-il ? — Avec quelle mission ? — En quelle année fut-il nommé évêque de Baltimore ? — Quel fut le premier soin du nouveau prélat ? — Dans quel pays alla-t-il chercher des missionnaires ? — Quel zèle déploya-t-il pour la conversion des sauvages ? — Citez quelques-unes des œuvres fondées par le zélé prélat.

RÉCITATION. — *L'Enfant.*

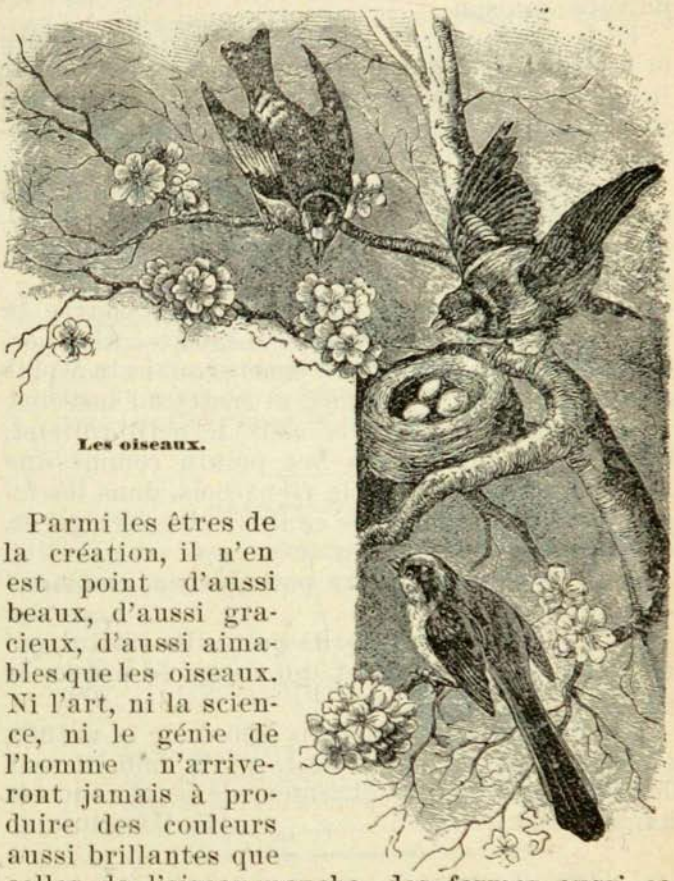
Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux.

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

(V. Hugo.)

LVIII. — LES OISEAUX.



Les oiseaux.

Parmi les êtres de la création, il n'en est point d'aussi beaux, d'aussi gracieux, d'aussi aimables que les oiseaux. Ni l'art, ni la science, ni le génie de l'homme n'arriveront jamais à produire des couleurs aussi brillantes que celles de l'oiseau-mouche, des formes aussi coquettes que celles de la bergeronnette, des chants aussi variés que ceux du rossignol, aussi doux que ceux du rouge-gorge.

Vous avez vu l'hirondelle nous revenir au

printemps; vous l'avez vue, habile architecte et adroite ouvrière, construire son nid sous le toit de votre maison.

Et le chardonneret, à la tête rouge, à la figure si intelligente, vous l'avez vu, en été, courir sur les chardons, enlever leur duvet pour garnir son nid, et leurs graines pour la nourriture de ses petits.

A l'automne vous avez vu le petit tarin jaune, nous arriver de la montagne où il a niché, et venir égayer nos haies, nos buissons, nos jardins, par son chant continu.

Et enfin, à l'hiver, quand la neige couvre la terre, que le vent du nord souffle avec violence, que toute la nature paraît morte, qu'il n'y a plus à la campagne, ni graines, ni fruits, ni insectes, vous avez vu, dans votre cour, le petit roitelet, fureter partout de son bec pointu comme une aiguille, chercher dans le vieux bois, dans les fagots de votre remise, les cadavres des araignées, des vers que le froid a glacés.

Vous avez dit: Pauvre petit oiseau, comme il doit souffrir!

Mais la Providence est là qui veille sur lui, qui ne l'abandonnera pas et qui saura le préserver du froid et de la faim.

Les oiseaux sont les vrais bijoux de la nature, qu'ils égaient de leur chant, qu'ils embellissent de leur beauté, qu'ils charment de leurs concerts harmonieux. (V. HENRION.)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi les oiseaux, entre les êtres de la création, sont-i's considérés comme les plus beaux, les plus aimables et les plus gracieux ? — Que fait l'hirondelle au printemps ? — et le chardonnneret ? — Comment appelez-

vous le petit oiseau qui vient égayer nos haies à l'automne ? — Où vont-ils, l'hiver, les petits oiseaux ? — Qui prend soin d'eux ? — Comment faut-il traiter les oiseaux ? — Etude de la gravure.

RÉCITATION. — *La mort de l'oiseau.*

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Ah ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

(F. Coppée.)

GRAMMAIRE. — Invention.

Trouver des mots synonymes aux mots suivants : Haine, respiration, eau, compagnon, courage, bon, méchant, négligent, fier, vieux.

LIX. — DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Le héros, qui rêvait d'enrichir un royaume,
De l'immense avenir ne vit que le fantôme.
Sans doute il savait bien qu'un éternel fleuron
Dans les âges futurs brillerait à son front,
Que des peuples entiers salueraient son génie ;
Mais Colomb, en cherchant la moderne Ausonie,
Ne fut — le fier chrétien en fit souvent l'aveu —
Qu'un instrument passif entre les mains de Dieu ;
Et, quand il ne croyait que suivre son étoile,
La grande main dans l'ombre orientait la voile !

(*Extrait.* — Louis Fréchette.)

Frappé des entreprises des Portugais, Christophe Colomb s'adonna tout jeune à la navigation. Il conçut, dans l'étude et la méditation, la pensée qu'à l'ouest de l'Europe il devait exister une autre terre et résolut d'aller à la découverte du nouveau continent. Ses contemporains le traitèrent de visionnaire, les princes lui fermèrent les portes de leurs palais.

Colomb ne se déconcerta point. A bout de démarches infructueuses, il alla frapper à la cour d'Espagne. Isabelle, sur les instances d'un religieux franciscain, décida le roi Ferdinand, son époux, à prendre sous sa protection le courageux marin. Le prieur Juan Pérès et deux négociants nommés Pinzone avancèrent soixante-douze mille francs pour les frais de l'armement.

Colomb reçut de la cour une patente, le titre d'amiral et trois petits vaisseaux: la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina*, et partit de Palos, Andalousie, le 3 août 1492.

Après avoir relâché aux îles Canaries, l'escadre s'avança sur l'Océan et cingla vers des régions inconnues. Le premier jour on fit peu de chemin, les vents étant contraires; mais le second, on ne vit plus la terre, et une partie de l'équipage commença à s'effrayer d'une entreprise aussi audacieuse.

Les jours, les semaines se passent et pas une île! point de terre! toujours la mer et le ciel, effrayante immensité! Colomb, admirable d'héroïsme et de sang-froid, rassure ses compagnons et leur montre l'heureux avenir que leur prépare le succès.

Cependant les murmures s'élèvent, la terreur s'empare des esprits et ce n'est bientôt plus qu'un

cri général contre cet *aventurier*, qui se jouait ainsi de la vie de tant de braves gens trompés par les rêves de son imagination.

Des murmures, on passa aux menaces: "Retournez en Espagne, lui crient ses matelots, ou vous mourrez. — Encore trois jours, leur demande Colomb, et je consens à être jeté dans les abîmes, si la terre ne se montre pas à nos regards."

Le lendemain, on aperçoit au loin voltiger des oiseaux; la sonde prenait fond; un roseau flottant et fraîchement coupé est retiré de l'eau ainsi qu'une pièce de bois travaillée de main d'homme; une brise embaumée se fait sentir et des points lumineux se montrent à l'horizon. Plus de doute, la terre était près d'eux. En effet, à deux heures du matin, le 12 octobre 1492, le cri de: Terre! terre! partit de la *Pinta*... L'Amérique était découverte.

A l'aube du jour, le spectacle magnifique d'une île couverte de verdure et de bois s'offre aux navigateurs, et à l'instant l'équipage des trois navires tombe à genoux et entonne le *Te Deum!* Les compagnons de Colomb, honteux, se jettent aux pieds de l'amiral, s'accusant d'injustice, d'ingratitude, et implorent le pardon, qu'un sincère repentir et la promesse d'un dévouement désormais sans bornes leur font obtenir du grand homme qu'ils regardent à présent comme un être surnaturel.

Au lever du soleil, Colomb donne l'ordre de mettre toutes les chaloupes à la mer: elles furent bientôt remplies d'hommes sous les armes, et elles s'avancent vers l'île au son de la musique militaire.

L'amiral fut le premier Européen qui toucha la terre d'Amérique; il était richement habillé, portait l'épée nue à la main, et il était suivi de ses compagnons. Dès qu'ils eurent abordé, tous baisèrent la terre; puis, ayant élevé un crucifix,



Colomb prenant possession de l'île...

ils se prosternèrent et remercièrent Dieu du succès inespéré d'une si audacieuse entreprise.

Colomb prit ensuite possession de l'île pour la couronne de Castille et de Léon, et retourna en Espagne avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, et surtout de l'or qu'il déposa aux pieds de son souverain.

Le roi et la reine le firent asseoir et se couvrir comme un grand d'Espagne, et le nommèrent vice-roi du nouveau monde. Le peuple en apprenant l'arrivée de Colomb, courut au-devant de lui, l'acclamant comme le génie tutélaire de l'Espagne.

RÉFLEXIONS. — Le grand navigateur fit plusieurs voyages en Amérique. Il avait donné à l'Espagne et à l'Europe un monde plein de beauté et de jeunesse ; mais, pour prix de ses services, on l'abreuva plus tard d'humiliations, ses compagnons le désertèrent et le roi le méconnut. Il mourut dans la misère et l'opprobre, mais en chrétien résigné. Il avait travaillé pour Dieu : de Dieu seul il attendit et reçut sa récompense.—J.-R. M...)

LX. — CONVERTISSEZ PAPA.

Une jeune femme s'était dit comme tant d'autres en s'unissant à un homme intelligent, instruit et bon, mais éloigné de toute pratique religieuse: Je le ramènerai au bon Dieu.

Après deux ans de prières, de dévouement et de sacrifices, elle ne l'avait pas ramené; au contraire, toujours se creusait, plus immense, l'abîme qui séparait son cœur délicat du cœur dévoué cependant de son mari. " Je vous laisse libre de remplir vos devoirs religieux, lui avait-il dit, mais je ne veux jamais, jamais entendez vous, entendre ici parler ni de Dieu ni de religion."

Et elle s'était intérieurement résignée. Son dévouement ne se ralentit pas, le sourire de ses lèvres fut le même quoique par moment un peu attristé; et sa douleur resta muette devant tous, excepté devant Dieu.

Un enfant naquit et, quelques années après, le petit ange illumina la riche demeure de son innocence, et l'égaya de son gracieux sourire. Il commençait à redire, après sa mère, les suaves paroles de la prière et bégayait sans les comprendre ces mots qu'elle lui soufflait: Mon Dieu, convertissez papa!

Un jour — tout seul — il ajouta: "Pour que maman ne pleure plus!" Oh! ce jour-là, comme sa mère l'embrassa avec tendresse, comme elle dit au bon Dieu: merci!

Et elle pleurait toujours cependant la pauvre mère, elle pleurait surtout quand elle était seule avec son petit ange! Le chagrin lui rongeait le cœur; elle pâlit et s'affaissa au bout de l'année. Le médecin vint tous les jours s'asseoir de longues heures près du lit de la jeune femme; et chaque jour il constate son impuissance à retenir cette vie qui s'en va. Il y a une plaie au cœur que l'art humain ne peut guérir.

Le père est là muet, regardant s'en aller, toujours souriante dans sa pâleur, cette jeune épouse, qu'il a reçue, il y a six ans à peine, si pleine de vie et qu'il aime de toute la puissance de son être. Elle s'en va sans qu'il puisse comprendre le mal qui la tue. L'enfant est là aussi, ses grands yeux fixés sur sa mère, et poussant des cris chaque fois qu'on veut l'éloigner.

Un soir, la faiblesse était plus grande; ils sont là tous deux, le père et l'enfant: "Mon ange, dit la mère attirant à elle son enfant, dis encore une fois, dis ta prière près de moi, bien près!" Et lui, joignant ses mains et sanglotant: "Petit Jésus! convertissez papa, pour que maman guérisse"!

O profondeur de l'âme humaine! Un cri sort des lèvres contractées du père. Il tombe à genoux, il a compris: "Moi! moi! cause de sa mort! — Mon Dieu, pardon!"

Et la mourante prenant dans ses mains les mains de son mari: "Ne me regrette pas, mon ami, j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie mortelle pour gagner ton âme à la vie qui ne finit pas. Ce sera vrai, n'est-ce pas? Elève notre enfant dans

l'amour et le service de Jésus-Christ. Adieu! Je vais là-haut. Ne me laissez pas sans vous deux au ciel, pour que je sois heureuse...!"

L'herbe a poussé sur la tombe de l'épouse et sur celle du petit enfant qui ne put survivre à sa mère.

Le père, le cœur brisé mais revenu à Dieu, a quitté le monde; il est allé s'ensevelir dans la cellule d'un monastère où il lui sera plus facile de se souvenir, de prier et d'attendre.

(L'abbé S...)

QUESTIONNAIRE. — Que s'était proposé la jeune femme? — Que fit-elle pendant deux ans? — Quelle fut la première prière de l'enfant? — Quelle était la cause de la maladie de la mère? — Quelle nouvelle prière fit l'enfant? — Que fit le père en entendant les paroles du petit? — Où a-t-il s'enfermer?

RÉFLEXIONS. — **La volonté de Dieu, notre dignité, notre intérêt personnel, tout nous fait une obligation de rentrer dans le devoir, si nous avons erré, et de n'en plus sortir.**

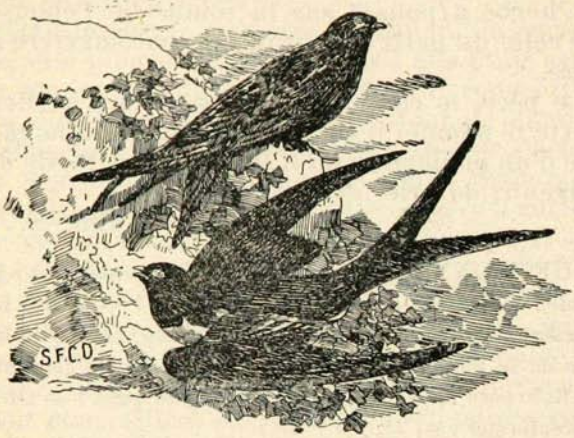
RÉCITATION. — *J'étais seul.*

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux ; sur les mers pas de voiles :
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel ;
Et les bois et les monts, et toute la nature
Semblaient interroger, dans un confus murmure,
Les flots des mers, le feu du ciel.
Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

(Victor Hugo.)

NOTE. — Il est déplorable que le poète qui a composé de si beaux vers ait prostitué son talent dans la suite à écrire des turpitudes.

LXI. — LES HIRONDELLES.



Chacun connaît le vol léger, élégant et soutenu des hirondelles, et a pu remarquer combien elles aiment à planer au-dessus de l'eau et à sillonner l'air dans toutes les directions, en y poursuivant les insectes dont elles se nourrissent, et dont elles détruisent un nombre immense.

Les hirondelles nous délivrent, en effet, de nuées de cousins, de charançons ou d'autres insectes destructeurs ou incommodes, et les services qu'elles nous rendent ainsi devraient leur assurer notre reconnaissance et notre protection.

Elles nous arrivent d'abord par bandes peu nombreuses; mais bientôt les masses dont celles-ci étaient les devancières se répandent dans les villes et dans les campagnes. Presque aussitôt après leur arrivée, on les voit s'occuper activement d'un nid ou de la réparation de l'un de

ceux abandonnés l'année précédente. Ce nid est une véritable bâtisse, artistement façonnée; il est construit avec des débris de matières végétales ou animales et une espèce de ciment formé de terre gâchée que l'oiseau étend avec son bec, comme avec une truelle; à l'intérieur il est garni de duvet, et l'ouverture servant d'entrée est pratiquée à la partie supérieure.

L'endroit où ces oiseaux le placent varie suivant les espèces; mais il est toujours choisi de manière à le mettre autant que possible à l'abri des attaques de leurs ennemis.

L'hirondelle de cheminée établit en général son domicile dans la partie la plus élevée des tuyaux de cheminée; elle doit à cette particularité le nom qui la distingue; l'hirondelle de fenêtre attache son nid sous les encoignures des fenêtres; enfin l'hirondelle de rivage niche dans des trous qu'elle creuse avec son bec dans la berge des rivières, ou s'établit dans les fentes des rochers.

Tous ces petits oiseaux se font remarquer par des mœurs douces et par un instinct qui les porte à la sociabilité. Quand leurs petits sont éclos, leur tendresse est excessive et leur courage énergique pour les défendre en cas d'attaque. On a remarqué quelquefois que les hirondelles du voisinage venaient au secours de celles qui se trouvaient en danger; elles harcellent toutes ensemble l'ennemi commun jusqu'à ce qu'il soit mis en fuite.

On a cru remarquer encore qu'elles s'aidaient mutuellement dans la construction de leur nid, et on assure que si un moineau s'empare de la demeure de quelque famille, toutes les autres hirondelles se rassemblent alentour pour tâcher de

l'en expulser, ou pour l'y enfermer en bouchant avec de la terre la seule ouverture qui puisse servir d'issue.

A l'approche de l'automne elles émigrent en bandes vers des climats plus chauds; mais, au printemps suivant, elles savent retrouver les lieux qu'elles avaient quittés.

(MILNE.)

QUESTIONNAIRE. — En quoi les hirondelles nous sont-elles utiles ? — Où se logent-elles de préférence ? — Comment fabriquent-elles leur nid ? — Quelles sont les mœurs de ces oiseaux ? — Où vont-elles à l'automne ? — Analyse de la gravure.

RÉCITATION. — *L'oiseau de France* — (1871.)

Un matin du printemps dernier,
Dans une bourgade lointaine,
Un petit oiseau printanier,
Vint montrer son aile d'ébène.
Un enfant aux jolis yeux bleus
Aperçut la brune hirondelle,
Et connaissant l'oiseau fidèle,
Le salua d'un air joyeux !

Les cœurs palpitaient d'espérance,
Et l'enfant disait aux soldats :
Sentinelles, ne tirez pas,
C'est un oiseau qui vient de France !

La messagère du printemps
Se reposait de son voyage,
Quand un vieillard aux cheveux blancs
Vint à passer par le village.
Un cri joyeux poussé dans l'air
Lui fit soudain lever la tête
Et comme aux anciens jours de fête
Son œil brilla d'un regard fier !

Les cœurs palpitaient d'espérance
Et le vieillard dit aux soldats :
Sentinelles, ne tirez pas,
C'est un oiseau qui vient de France

Tous les matins et tous les soirs,
Epiant son retour peut-être,
Une fillette aux rubans noirs
Apparaissait à sa fenêtre.
L'oiseau charmant vint s'y poser.
En dépit des soldats en armes,
Et l'enfant essuyant ses larmes
Mit sur son aile un long baiser.

Les cœurs palpitaient d'espérance
Et la belle dit aux soldats :
Sentinelles, ne tirez pas,
C'est un oiseau qui vient de France !

Il venait de la plaine en fleurs,
Et tous les yeux suivaient sa trace,
Car il portait les trois couleurs
Qui flottaient gaîment dans l'espace ;
Mais un soldat vise et fait feu....
Un long cri part, et l'hirondelle,
Tout à coup refermant son aile
Tombe expirante du ciel bleu !

Il faut au cœur une espérance,
Rayon divin qui ne meurt pas,
Mais l'oiseau, qui chantait là-bas,
Ne verra plus le ciel de France !

(C. SOUBISE.)

EXERCICE. — Apprendre par cœur cette charmante poésie et la débiter avec la chaleur du sentiment.

LXII. — LE PÈRE JOGUES.

Dès que votre onction fait de l'homme un apôtre,
Son âme ni sa chair ne restent plus à lui :
Il devient le breuvage et l'aliment d'autrui,
Chacun puise, ô Jésus, à son sang comme au vôtre
(V. DE LAPRADE.)

Isaac Jogues naquit à Orléans, le 10 janvier 1607, d'une famille foncièrement chrétienne. Privé de son père en bas âge, il fut placé par sa pieuse mère chez les Jésuites de sa ville natale et compléta ses études sous la direction de ces excellents maîtres.

A dix-sept ans, il s'enrôla dans la Compagnie de Jésus. Son noviciat terminé et ordonné prêtre en 1636, il reçut l'ordre de partir pour le Canada. Il travailla quelque temps chez les Hurons, visita ensuite la nation ingrate du Pétun, au pied des montagnes Bleues, et courut de là chez les Ottawas du Sault-Sainte-Marie.

Il revenait chez les Hurons, lorsque aux îles du lac Saint-Pierre les Iroquois le firent prisonnier et l'emmenèrent dans leur pays. Ces barbares se ruèrent sur le missionnaire comme des bêtes fauves, le dépouillèrent de ses vêtements et le frappèrent à coups de bâton. Ils lui arrachèrent les ongles des doigts avec leurs dents, lui mâchèrent les deux index et lui coupèrent le pouce de la main gauche.

La faim, le froid ou la chaleur excessive, les coups, les plaies purulentes, les piqûres d'une nuée d'insectes dévorants, la perspective de la mort dont il était continuellement menacé, tout contribuait à rendre sa position horrible.

Après une année de souffrances et de cruel esclavage il parvint à s'enfuir sur un vaisseau hol-

landais. Le 5 novembre 1643, il passait en France, où il fut reçu avec le plus grand respect et la plus profonde vénération. Les princes et les grands du royaume allèrent lui présenter leurs hommages. La régente, Anne d'Autriche, demanda comme une faveur la permission de baiser les cicatrices du missionnaire. Enfin le pape lui accorda le privilège de célébrer le saint Sacrifice, bien que les mains de l'humble prêtre fussent crispées et horriblement mutilées.

Cependant, le Père Jogues, transporté d'un ardent désir de travailler à la conversion des sauvages, demanda et obtint la permission de repasser au Canada.

Dès son arrivée au pays, il reçut la direction de la jeune colonie de Ville-Marie. Quelques mois après, le gouverneur le chargea d'une mission conciliatrice auprès des Iroquois. Le Père accepta de grand cœur. Il fut bien aise de sonder leur amitié après avoir éprouvé la rage de leur haine.

Le succès marqué de sa mission l'engagea à tenter de nouveau la conversion de ces barbares. Il alla donc passer l'hiver dans la Nouvelle-Angleterre. C'était courir au-devant des dangers et de la mort.

Le P. Jogues ne recula point devant le péril. Il parcourut la vallée des Mohawks, errant dans la solitude des forêts. Un jour, il écrivit sur l'écorce d'un arbre le nom de Jésus, prenant ainsi possession au nom de Dieu et de la France, des immenses domaines qui touchaient aux confins d'Albany.

Parfois le voyageur entendait s'élever du fond de cette immense solitude la voix du missionnaire qui chantait les louanges de Dieu et soupirait après la couronne du martyre.

Il avait dit avant son départ pour les tribus sanguinaires: "J'irai, mais je ne reviendrai pas." En effet, il ne devait pas revenir.



...il écrivit sur l'écorce d'un arbre le nom de Jésus.

Il rencontra un jour une troupe de guerriers qui marchaient sur le fort Richelieu. Ils se ruèrent sur lui, le dépouillèrent de ses vêtements, l'accablèrent d'injures et l'emmenèrent prisonnier dans cette même bourgade d'Andagaron où le serviteur de Dieu avait déjà passé ses mois de captivité antérieure.

Un soir qu'il rentrait dans sa cabane, un sauvage lui asséna un coup de hache qui l'étendit mort. Sa tête fut aussitôt tranchée et fixée sur un des pieux de la palissade d'enceinte.

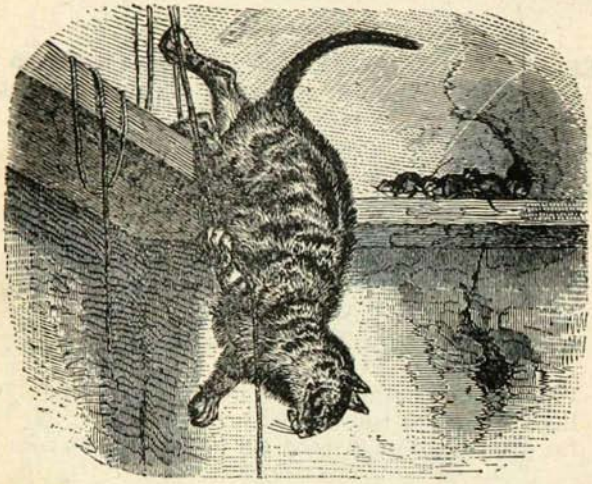
C'était le 18 octobre 1647.

RÉFLEXION. — Qui sait si un jour l'Eglise ne déclarera pas héroïques les actes de ce vaillant apôtre, tué apparemment en haine de la foi ?

LXIII. — LE CHAT ET LE VIEUX RAT.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables ;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans les tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peup'e des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.

Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite : et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses



Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour ;
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté. (LA FONTAINE.)

Mitis, qui en latin signifie *doux, doucereux*, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat.

L'Alexandre, le plus redoutable.

L'Attila, le fléau..., allusion au au roi des Huns, qui s'était surnommé *le fléau de Dieu.*

Cerbère, chien à trois têtes qui, d'après la fable, gardait la porte de l'enfer des païens.

Au prix de lui, pour auprès de.

Se mettent en quête, terme de chasse ; vont à la découverte.

Les affine, les fait tomber dans le piége.

Vaille que vaille, à tout hasard, à tout risque.

Vieux routier, fin, cauteleux, expérimenté.

Machine, ruse, tromperie.

Méfiance. La méfiance est soupçonneuse et inquiète ; la défiance inspire seulement des doutes.

EXERCICE. — Traduire en prose, par propositions directes, la fable ci-dessus.

LXIV. — LA MAISON EST EN JOIE.

I.

La maison est en joie, ce soir-là.

Allées et venues incessantes le long du vaste escalier. Fleurs partout, lumières partout. C'est la première semaine de l'année: semaine bruyante, semaine joyeuse, semaine des cadeaux, des visites, des réceptions.

Seuls à un deuxième étage, dans une chambre faiblement éclairée, deux époux sont assis, tristes devant un petit lit vide. Ce jour, si gai pour tout le monde, est pour eux l'anniversaire de la mort de leur enfant. Il aurait huit ans.

Et ils sont là, le père et la mère, immobiles, in-

sensibles aux accords du piano qui résonnent sur leur tête, indifférents aux éclats de rire qui retentissent sous leurs pieds. Et ils regardent le petit lit vide. Ils ne pleurent pas; ils ont depuis un an versé toutes leurs larmes; et ils en sont venus à s'absorber dans leurs souvenirs.

"Je le vois encore! dit le père. — Je le vois toujours! dit la mère.

— Il me sourit comme à sa dernière heure, alors que ses pauvres petites lèvres étaient bleuies comme des violettes. — Il me regarde de ses grands yeux dilatés par la fièvre..." Et leurs regards ne peuvent se détacher du petit lit vide.

La maison est en joie...

II.

Ils se rappellent les douces caresses de l'enfant:

"C'était toi qu'il aimait le mieux, dit la mère au mari. — Non, ma voix était quelquefois trop grave; c'était toi!

— Il t'écoutait avec tant de respect. — Oui, mais t'embrassait avec tant d'amour."

Et le père ajoute: "J'en aurais fait un homme, j'en suis certain; je voulais élever son âme et son esprit, l'aguerrir pour les rudes combats de la vie; je voulais guider ses pas vers le ciel... Et, pauvre et cher petit ange, il a trouvé tout seul la route que je lui montrais; il est parti devant nous qui le suivons encore des yeux."

A ces mots succède un moment de silence. Un air de valse arrive à leurs oreilles.

"C'est donc bien peu de chose que la mort d'un enfant! s'écrie la mère; pauvre chéri! le monde s'agite et bruit, comme si tu n'avais jamais existé; les oiseaux continuent à chanter et

les fleurs à éclore comme si tu n'avais pas été toi-même un oiseau et une fleur. — C'est la loi, murmure le père.

— Je le sais, répond-elle; mais je la trouve bien cruelle, cette loi. — Résigne-toi.

— Non, j'aime mieux souffrir."

La maison est en joie...

III.

"Notre enfant doit être bien heureux, là-haut, dans le ciel! — Dieu est bon, reprit le père, et notre enfant est bien heureux là-haut, dans le ciel!

— Heureux! redit tout bas la mère, avec une inquiétude jalouse qu'elle ne cherchait pas à cacher, serait-il plus heureux qu'avec nous?"

Le père se tut.

"Tu ne réponds pas, dit-elle anxieuse. — Son bonheur doit être bien grand, dit le père, c'est celui des anges.

— Et — fit lentement la mère en baissant la tête et essuyant une larme — et *s'il nous avait oubliés!*... Mais non! ce serait affreux! — Non, dit le père, au ciel, on n'oublie pas.

— C'est vrai, dit la mère, en sanglotant, cette fois... O mon Dieu! mon Dieu! Je ne voudrais pas être oubliée de mon enfant.

— Oh! ne dis pas cela", fit gravement le père; puis, se recueillant, il prend la main de sa femme, il lui dit tout bas: "Il faut par nos prières le forcer à se souvenir de nous. — Tu as raison," dit-elle. Et tous deux s'agenouillent auprès du petit lit vide dans la chambre faiblement éclairée. Et tous deux, après quelques minutes, se relèvent la sérénité sur le front...

Toute la maison est en joie!

(*D'après* l'abbé S...)

RÉCITATION. — *L'envers du ciel.*

" Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas reluire
Au ciel les ailes d'or des anges radieux ? "
Sa mère répondit avec un doux sourire :
" Mon fils, ce que tu vois n'est que l'envers des cieux. "
Et l'enfant s'écria, levant son œil candide
Vers les divins lambris du palais éternel :
" Puisque l'envers des cieux, ô mère, est si limpide.
Comme il doit être beau l'autre côté du ciel ! "

Sur le vaste horizon quand la nuit fut venue,
A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue :
Il contempla l'azur semé de perles d'or ;
Les étoiles, au ciel, formaient une couronne ;
Et l'enfant murmurait près du sein maternel :
" Puisque l'envers du ciel si doucement rayonne,
Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du ciel ! "

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour ;
Et lorsque le soleil vint dorer la colline,
L'enfant n'était plus là pour admirer le jour !
Près d'un berceau pleurait une femme en prière ;
Car son fils avait fui vers le monde immortel,
Et de l'envers des cieux, franchissant la barrière,
Il était allé voir l'autre côté du ciel !

EXERCICE. — Traduire en prose la poésie ci-dessus.

LXV. — LE PLUS BRAVE DU RÉGIMENT.

A la bataille d'Iéna, La Tour d'Auvergne, alors simple tambour, se signala par son dévouement, sa bravoure et son audace. Au plus fort de la mêlée, sous les balles et les obus, il portait de l'eau aux blessés et aux mourants. Il arracha même au péril de sa vie un camarade d'une masure en feu.

L'empereur voulut le récompenser sur le champ de bataille même. De sa propre main, détachant la croix de sa poitrine, Napoléon l'accrocha à l'habit de l'enfant ébahi, en lui disant: " J'espère que j'entendrai encore parler de toi, petit brave."

Le jeune héros reçut des soldats le titre de *plus brave du régiment* et devint dans la suite le général La Tour d'Auvergne. Il devait plus tard mériter un autre nom, celui de *Premier grenadier de France.*

C'était dans une guerre avec l'Autriche: un régiment français tout entier était sur le point d'être cerné par l'ennemi et dans deux heures l'armée allait être surprise. La Tour d'Auvergne court avertir la garnison, que défendait une forteresse gardée, du danger qui la menace. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant la tour déserte! la garnison effrayée avait abandonné le poste.

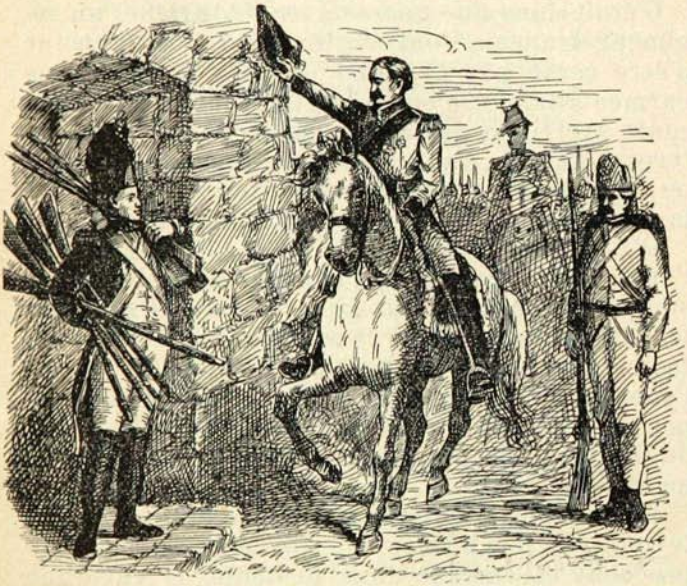
D'Auvergne parcourt l'édifice, la rage dans l'âme. Que faire? Il y a l'honneur de la France à sauver. Il mourra plutôt que de fuir. Il ramasse les armes que les fuyards avaient oubliées, trente fusils, les charge, barricade les portes et attend l'ennemi près d'une meurtrière. Deux soldats pouvaient à peine passer de front dans le défilé, de sorte qu'ils pouvaient être atteints fatalement de la tour.

Vers minuit, son oreille exercée entendit dans le lointain le piétinement des soldats. Ils s'approchent et entrent dans le défilé. D'Auvergne décharge un mousquet dans les ténèbres pour avertir l'ennemi que le poste est gardé. L'ennemi s'arrête et attend le jour pour commencer l'attaque.

A la sommation de se rendre, le Grenadier répondit fièrement: " La garnison défendra ce poste jusqu'à la dernière extrémité." L'ennemi ouvre le

feu; d'Auvergne y répond et chaque coup étend un Autrichien dans la poussière. Trois assauts sont tentés et chaque fois les Autrichiens sont tenus en échec. Ils avaient perdu quarante-cinq hommes.

Le colonel autrichien envoie une seconde sommation. D'Auvergne, qui avait atteint son but et sauvé l'armée française, offre de se rendre à con-



C'est moi qui suis la garnison.

dition que la garnison sorte avec ses armes et puisse regagner son régiment. Ces termes sont acceptés.

Les troupes s'alignent pour laisser défiler la garnison avec les honneurs militaires. La lourde

porte de la tour s'ouvre et l'ennemi voit sortir un grenadier, les épaules chargées de mousquets. Le colonel s'avance à cheval et demande au Français pourquoi la garnison ne sortait pas: " C'est moi qui suis la garnison, répond le militaire, la tête haute et le regard fier.

— Quoi! répliqua le colonel ébahi, voulez-vous dire que vous avez défendu cette tour seul contre nous? — J'ai l'honneur de le dire, colonel.

— Qui vous a poussé à cet héroïsme! — L'honneur de la France, colonel."

L'Autrichien le regarda un instant avec une stupeur mêlée d'admiration, puis, levant son casque, lui dit avec émotion: " Grenadier, je te salue. Tu es brave entre les braves."

L'empereur, informé par le colonel lui-même de la bravoure du grenadier français, offrit à d'Auvergne une promotion, mais celui-ci la refusa, préférant mourir simple grenadier. Il se contenta d'accepter un sabre d'honneur que Napoléon lui présenta.

(D'après BAUNIOL.)

NOTE. — Ce *brave des braves* mourut le 7 juin 1800, frappé à Neubourg, en pleine poitrine d'un coup de lance qui le transperça d'outre en outre.

Ses compagnons d'armes le pleurèrent non seulement comme un ami, mais comme un père tendrement vénéré.

Le nom de La Tour d'Auvergne continua de figurer en tête du rôle de la compagnie. Le matin et le soir, en entendant prononcer le nom du grenadier, un des soldats, sortant des rangs, se découvrait et répondait d'une voix forte : " Mort au champ d'honneur ! "

LXVI — LE LION.

Les déserts, qui de loin écoutent,
Respirent : le maître est rentré.
Car les solitudes redoutent
Ce promeneur démesuré.

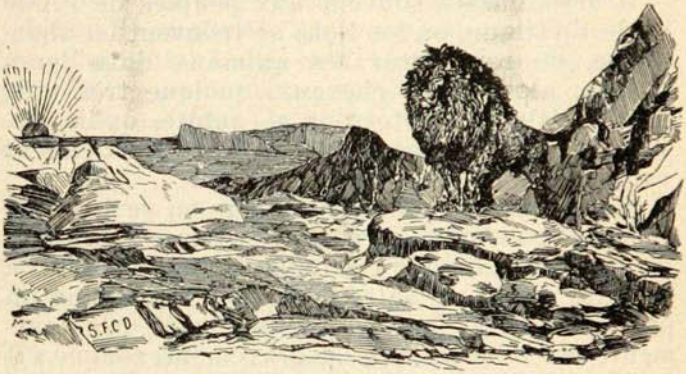
Le lion est le plus fort et le plus redoutable des animaux. Il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible. Il a la tête grosse et charnue, le nez long, large et ouvert; le front carré et comme sillonné de rides profondes, surtout lorsqu'il est en fureur, les yeux vifs et perçants et les sourcils épais.

Une longue et dure crinière, qui devient plus belle avec l'âge, ombrage sa tête et son cou. Il a les jambes courtes et osseuses, les pieds gros et larges. Ceux de devant sont divisés en cinq griffes bien articulées; ceux de derrière en quatre, toutes armées d'ongles forts et pointus. Sa queue, extrêmement souple, est couverte d'un poil court jusqu'à l'extrémité qui se termine en touffe. L'animal s'en sert pour terrasser et briser l'ennemi qu'il veut étreindre.

La démarche ordinaire du lion est grave et lente, quoique toujours oblique; sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts et par bonds; et ses mouvements sont si brusques, qu'il ne peut s'arrêter à l'instant, et qu'il passe presque toujours son but. Lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents.

Le rugissement du lion est si fort, que, quand il se fait entendre par échos la nuit dans les dé-

serts, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire, car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est court et réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu. Il rugit cinq ou six fois par jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie.



Le lion.

Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement: alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires et les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps. Il voit la nuit comme les chats: il ne dort pas longtemps, et s'éveille aisément; mais c'est mal à propos que l'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.

Sa plus grande taille est d'environ huit pieds de longueur sur quatre de hauteur. La femelle, plus petite dans toutes ses dimensions, ne porte point de crinière. Ses traits, moins prononcés, indiquent des inclinations plus douces. Dès qu'elle a des petits, elle ne connaît plus de dangers; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux, quel que soit leur nombre.

Il arrive assez souvent aux peuples de l'Asie et de l'Afrique, où les lions se trouvent en abondance, de rencontrer ces animaux dans leurs chasse: alors leurs chevaux, quoique très vifs, sont saisis d'une terreur si subite, qu'ils deviennent immobiles; et les chiens se tiennent rampants auprès de leurs maîtres.

Si par une rencontre imprévue on se trouvait trop près, et qu'on n'eût pas le temps d'allumer du feu pour effrayer cet animal, l'unique parti à prendre serait de se coucher par terre dans un profond silence. Lorsque le lion n'est pas tourmenté par la faim, il passe gravement, comme s'il était satisfait des marques de respect qu'on lui donne. Pour les prendre, les nègres creusent de grandes fosses, qu'ils recouvrent de branches et de feuillage, et sur lesquels ils mettent une pièce de chair pour amorce.

La durée de la vie du lion est d'environ vingt-cinq ans. Les gazelles et les singes lui servent de nourriture dans les forêts. Il les attend plus souvent qu'il ne les poursuit, quoique son agilité soit égale à sa force. Un bon repas lui suffit pour trois jours; mais il boit toutes les fois qu'il trouve de l'eau.

Le lion, pris jeune, peut s'apprivoiser, et même s'attacher à ceux qui le soignent. Il est rare qu'il

tourne sa colère contre son bienfaiteur; mais il conserve longtemps le souvenir des injures et paraît en méditer la vengeance.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi appelle-t-on le lion roi des animaux ? — Quel usage fait-il de sa redoutable queue ? — Que fait-il en colère ? — Quelle taille ont les plus gros lions ? — Comment les peuples de l'Afrique s'y prennent-ils pour s'emparer d'un lion ? — Le lion vit-il vieux ? — De quoi se nourrit-il ? — Le lion peut-il être apprivoisé ? — Que distinguez-vous dans la gravure ci-dessus ?

EXERCICE. — Faire logiquement l'analyse des quatre vers suivants :

L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'était que parfums et concerts infinis :
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

(BRIZEUX.)

LXVII. — DE MAISONNEUVE.

.....Dans le calme du soir,
Sur l'autel, dans un pli du drapeau, l'ostensoir,
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.
O genèse sublime ! ô spectacle idéal !
Ce fut cette nuit-là que naquit Montréal.

(LE FRÉCHETTE.

Paul-Chomedey de Maisonneuve, premier gouverneur de Montréal, naquit en France, près de Troyes, vers 1600, d'une illustre famille de la Champagne. Entré tout jeune à l'armée, Paul y sut conserver, grâce à son éducation franchement chrétienne, l'innocence de ses premières années.



M. de Maisonneuve.

Il fit un jour, à Paris, la rencontre du P. Lallemant, jésuite, qui était récemment arrivé du Canada. Touché du récit que lui fit le missionnaire sur le triste état des sauvages de l'Amérique, De Maisonneuve se déclara prêt à consacrer sa vie au service de ces peuplades.

Le brave militaire fut choisi pour le poste de gouverneur de Ville-Marie par la Société de Notre-Dame, qui venait d'arrêter le projet de fonder une colonie dans l'île de Montréal.

Le nouveau gouverneur était vraiment l'homme qui convenait à une entreprise élaborée au nom de la religion, sous la protection spéciale de la sainte Vierge, dont il était un fervent dévot. En effet, M. de Maisonneuve avait une tendre dévotion envers la Mère de Dieu. Il récitait chaque jour le chapelet et le petit office. Aussi dès son berceau la ville de Montréal reçut-elle la protection spéciale de la sainte Vierge.

Les épreuves toutefois ne furent pas épargnées à la ville naissante. Les valeureux colons furent en butte aux attaques incessantes des Iroquois et à divers genres de fléaux. Mais Paul Chomedey veillait aux besoins spirituels et temporels de ses frères. Il voyait à tout, prévoyait tout. Tout était gardé: le maintien du bon ordre, la conservation de la morale publique et l'intégrité de la justice.

Au nombre des qualités de M. de Maisonneuve brillaient la frugalité, la simplicité de ses manières, un parfait désintéressement, une prudence admirable et une générosité sans exemple. Il ne voulut jamais se marier. Bien plus il avait fait vœu de chasteté. C'était un vrai religieux par sa délicatesse de conscience, par son humilité sincère et par son esprit d'oraison.

Les dernières années de son gouvernement lui fournirent l'occasion de déployer son courage et son talent militaire. Tout allait bien. Pendant les vingt années qu'il gouverna Montréal, il ne se démentit jamais soit comme administrateur habile, soit comme militaire courageux.

Cependant à l'arrivée de M de. Tracy en Canada les affaires s'embrouillèrent au Conseil souverain. La dissension y régnait. Le nouveau vice-roi prit sur lui de renvoyer arbitrairement d'office M. de Maisonneuve. Cet acte rigoureux ne pouvait être justifié que par le grand âge du gouverneur. Ce coup toutefois ne fit que développer les vertus de l'illustre fondateur de Montréal.

Il se retira à Paris et y vécut dans l'isolement et le silence, continuant à s'occuper des intérêts de Ville-Marie.

Il vécut encore onze ans après son départ du Canada et mourut dans son modeste domicile à Paris, le 9 septembre 1679.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Où et quand naquit M. de Maisonneuve ? — Quelle éducation reçut-il ? — Qui lui parla le premier du Canada ? — Avec quel titre fut-il envoyé à Montréal ? — Quelle était la dévotion principale de M. de Maisonneuve ? — Par qui furent éprouvés les premiers colons de Ville-Marie ? — Quelles étaient les qualités saillantes du gouverneur ? — Combien de temps resta-t-il à Montréal ? — Qui le renvoya arbitrairement d'office ? — Où et quand mourut M. de Maisonneuve ?

EXERCICE. — Trouver un synonyme aux mots suivants : Soldat, labeur, anxieux, souffrir, robuste, souiller, courage, combat, dépit, consacrer.

RÉFLEXIONS. — La vertu, le tact, la prudence et les précieuses qualités qui ornèrent la belle âme de M. de Maisonneuve ont conquis l'admiration du peuple canadien. Ce grand serviteur de Dieu, ce sage administrateur, ce vaillant militaire a consacré à Montréal une partie de sa vie dans des labeurs incessants aussi rudes que ceux de nos missionnaires. Exposé comme eux au martyre, anxieux peut-être de le souffrir, tant sa foi était robuste, son dévouement sublime, sa charité immense.

(N.-E. DIONNE.)

LXVIII. — L'OISEAU-MOUCHE.

Voici le plus élégant, etc. : l'emploi de *voici* est très heureux. Buffon semble dire : Attention ! regardez...

Bijou de la nature, par opposition aux bijoux artificiels : pierres précieuses, etc.

Prestesse, Synonyme de vitesse, agilité.

L'émeraude, etc., c'est-à-dire la couleur de...

Habits, plumes.

En l'air... expression trop familière.

Vie aérienne, expression élégante et poétique.

Nectar, chez les païens, boisson des dieux.

Résumé. — Léger, rapide, brillant, comblé de tous les dons, l'oiseau-mouche est le favori et le bijou de la nature. Il touche à peine le gazon et voltige de fleurs en fleurs. Vifs, courageux et pleins d'audace, ces oiseaux arrachent avec dépit les pétales d'une fleur fanée et poursuivent avec furie des oiseaux plus gros qu'eux. Dès l'aurore ils font entendre leurs petits cris, et aux premiers rayons du soleil ils se dispersent dans la campagne.

L'oiseau-mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs: les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de la grandeur. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche.

Légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit



favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants.

Il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs: il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace; on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère.

Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit.

Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

(BUFFON.)

NOTE. — Le style de ce morceau est gracieux, varié, élégant.

RÉCITATION. — *L'oiseau-mouche.*

Il est si petit qu'il se perd
Quand du soir souffle la risée ;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre ? Il est si frêle
Et si léger qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs :
Quand il vole de tige en tige,
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige.

Il voit pâlir son vermillon
Si la main d'un enfant le touche.
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

(Léon Gozlan.)

NOTE. - Gozlan (Léon), écrivain français, né à Marseille en 1803, mort à Paris en 1866.

Exercice. — Reproduire en prose la poésie ci-dessus.

LXIX. — LES FRANCS.

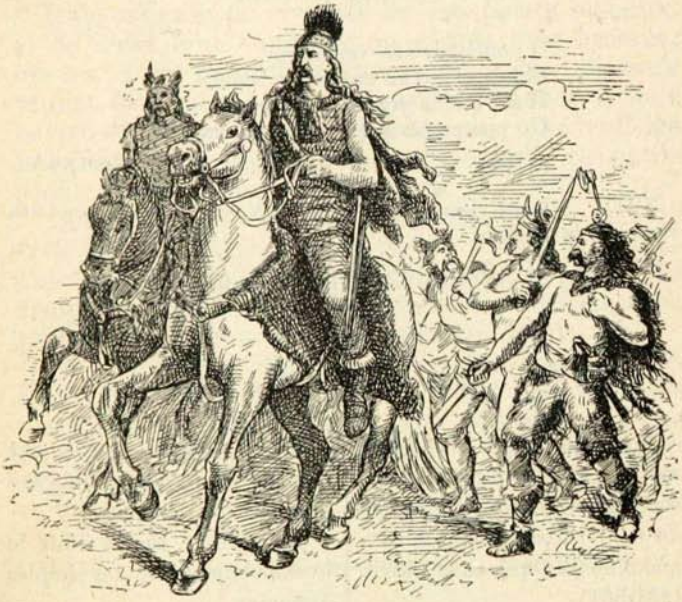
Francs au Franks, mot qui signifie farouches, féroces. Les Francs, originaires de la Germanie, firent la conquête de la Gaule sous Clovis (481-561).

Guillochis, ornement composé de lignes entrelacées de traits symétriques.

Bardit, le bardit était le le chant de guerre des peuples germains.

Les Francs avaient une taille élevée, une voix terrible et des yeux étincelants. Ils avaient le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châtain clair; leurs lèvres étaient ombragées d'une barbe épaisse: leurs corps aussi blancs que l'albâtre, se couvraient à demi de la dépouille des bêtes féroces.

Ainsi que tous les peuples à demi-sauvages, les Francs avaient un goût très vif pour les couleurs éclatantes et pour les bijoux; ils portaient sur le haut de la poitrine des plaques de métal décorées de ciselures, de guillochis; aux bras et aux poignets, des bracelets; autour du cou, des colliers d'or massif et, à la taille, des ceintures incrustées ou émaillées.



Les Francs.

Ils avaient pour demeure une hutte spacieuse et ronde, et ils y suspendaient à la porte les têtes des ennemis tués pendant le combat; c'est de préférence dans les bois ou sur le bord des rivières qu'ils construisaient leurs habitations. Le laitage était leur nourriture accoutumée.

Guerriers par nature, leur audace tenait du prodige: le plus vaillant d'entre eux devenait leur chef, mais non leur maître. L'amour de la liberté enflammait leur courage. Un trépas héroïque et volontaire les rachetait de la honte et de la captivité.

Cruels pour leurs ennemis, ils étaient pendant la paix, généreux et hospitaliers. Ils défendaient toujours le faible contre le fort, l'innocent contre le coupable.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les guerriers se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces; les uns chargeaient leur main droite d'une framée, et leur main gauche d'un bouclier, qu'ils tournaient comme une roue rapide.

D'autres, au lieu d'un bouclier, tenaient une espèce de javelot nommé angon, où s'enfonçaient deux fers recourbés; mais tous avaient à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche était recouvert d'un dur acier: arme funeste que le Franc jetait en poussant un cri de mort, et qui manquait rarement de frapper le but qu'un œil intrépide avait marqué.

Si les Francs traversaient un fleuve, debout sur les conques de leurs boucliers d'osier, ils soumettaient l'onde écumante; s'ils allaient à l'attaque, ils poussaient le cri de guerre, faisaient voler la hache à deux tranchants, et, se servant de leurs longues framées comme d'un point d'appui, ils s'élançaient dans l'air comme la foudre devant l'ennemi troublé.

Les Francs plaçaient leurs soldats en triangle pour mieux percer l'ennemi. Ce formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de fra-

mées, que des peaux de bêtes et des corps à demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal. A la pointe du triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec les siens.

Chaque tribu se ralliait sous un symbole: la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance.

Après le combat, les Francs chantaient le *barditen* l'honneur du brave qui n'était plus; on déposait ses armes dans la tombe; chacun des guerriers remplissait son casque avec de la terre qu'il venait jeter sur le corps de son compagnon, et cette terre de l'amitié s'élevait en pyramide qu'on tapissait de gazon et sur laquelle on plantait souvent un étendard.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle taille avaient les Francs ? — Comment soignaient-ils leur chevelure ? — De quoi couvraient-ils leurs corps ? — Quel était leur caractère ? — Quelle sorte d'habitation avaient-ils ? — Quel était leur genre de vie ? — Etaient-ils courageux ? — Comment traversaient-ils les rivières ? — Comment se battaient-ils ? — Que faisaient-ils de leurs morts ? — Que remarquez-vous dans la gravure ?

EXERCICE. — Trouver des synonymes aux mots suivants :

Elevé.	Demeure.	Guerrier.
Décoré.	Contenir.	Compter.
Adorer.	Construire.	Cacher.
Parler.	Traverser.	Préparer.

LXX. — DIEU VOUS LE RENDE!

Aidons-nous mutuellement ;
La charge des malheurs en sera plus légère.
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.

Le 27 novembre 1870, par un froid excessif, à travers des tourbillons de neige, un homme, à la chevelure grisonnante, longeait lentement la rue du Rempart, à Paris. Une longue capote militaire dérobait à l'œil les médailles et les étoiles qui décoraient sa forte poitrine.

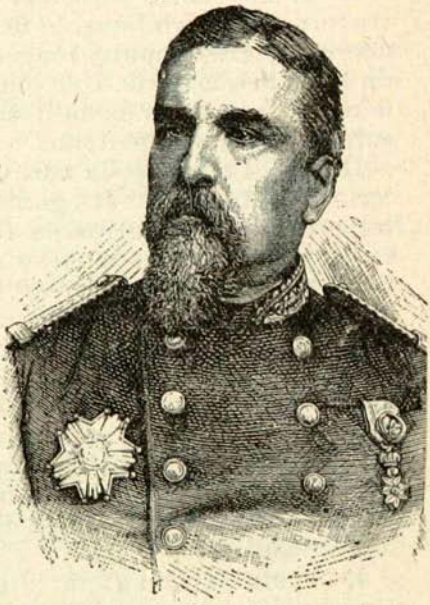
Il vit, à l'angle de la rue, une femme âgée étaler sur un tapis usé des gants fourrés, les uns en laine épaisse, les autres en fourrures grossières. Deux jeunes gardes mobiles s'étaient arrêtés devant les gants: ils étaient là, comme fascinés, les mains sur leurs genoux. Pauvres enfants! ils n'avaient pas vingt ans et venaient de quitter leurs villages de Bretagne pour défendre Paris. Ils n'étaient couverts que d'une sorte de tunique mince, étroite, usée; et la bise soufflait.

L'officier, appuyant les mains sur leurs épaules, leur dit: — "Allons, camarades, prenez des gants, c'est moi qui régale. Entre camarades, on ne refuse pas."

Le choix fut long; la laine était douce à la peau, mais la toison du lapin l'emporta. Enfin, chacun des petits soldats eut ses gants. Le plus jeune ne sachant exprimer sa reconnaissance, dit à voix basse, en s'approchant de l'officier: "*Dieu vous le rende!*" Et ils se séparèrent, les mobiles pour aller reprendre leurs fusils, l'officier pour rendre une visite d'adieu à son ami mortellement blessé...

Le 28 novembre, dans la soirée, une sortie formidable se préparait. Le canon grondait par delà les remparts, de vastes incendies éclairaient l'horizon et le froid devenait de plus en plus intense. Enfin la bataille de Champigny s'engage. Le brave Ducrot est plus brillant que jamais. Par ses paroles et son exemple il entraîne les soldats et porte le trouble dans les rangs ennemis.

Un bataillon de mobiles bretons arrive au pas de course pour soutenir un régiment de ligne décimé par les obus. Ducrot court au-devant des Bretons et les salue d'un signe de l'épée. Les deux petits soldats le reconnaissent; cette fois son grade est visible et la décoration de commandeur brille sur sa poitrine: "C'est notre homme du boulevard, chuchotent Gourhaël et le petit Yves..."



Ducrot.

Le reste de la journée est connue. Le soir la plaine était jonchée de cadavres, et le froid achevait les blessés... Rentrés au camp, les deux Bretons cherchèrent des yeux l'officier qui les commandait. Gourhaël l'avait vu disparaître dans un nuage épais de fumée...

La nuit était noire et la terre couverte de neige. Autour du feu des bivouacs, des groupes de soldats pressés les uns contre les autres, épuisés de fatigue, se chauffaient tristes et silencieux.

Vous auriez pu voir alors deux hommes s'éloigner du camp, une lanterne à la main, vers le champ de bataille, allant de mort en mort, éclairant de leur lanterne les pâles visages des victimes. Leur marche était lente; le froid troublait leur vue, la neige leur fouettait la figure et les balles de l'ennemi sifflaient à leurs oreilles.

Ils se traînaient depuis deux heures, lorsque le petit Yves reconnut son général: il était là, devant lui, raide, glacé, presque enseveli sous la neige. " Il est mort, dit Gourhaël, mais enlevons-le pour qu'on l'enterre près d'une église."

Alors ils emportèrent le corps d'un homme dont ils ne savaient pas même le nom. Ils risquaient leur vie pour celui qui avait été bon envers eux. Tous deux pleuraient en silence, et leurs larmes se changeaient en glaçons...

Ils arrivent enfin au bivouac avec leur précieux fardeau; des chirurgiens accourent; un grand nombre d'officiers se réunissent On tente tous les efforts possibles pour rappeler la vie dans ce corps percé, meurtri et glacé. Depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, tout espoir semble perdu... Enfin, un peu avant quatre heures, celui que l'on croyait mort semble revenir à la vie. Des soins redoublent et l'officier ouvre les yeux. Il promène autour de lui un long regard vague, indécis... Une rougeur glisse sur sa joue; un éclair fugitif brille dans ses yeux; ses lèvres cherchent à sourire; il a vu les gants de ses petits soldats!...

Ces enfants ne l'ont pas abandonné un seul ins-

tant; ils sont là, avec ces gants, qui, par de rudes frictions sur le cœur du général, ont rétabli la circulation du sang...

. . . . . .

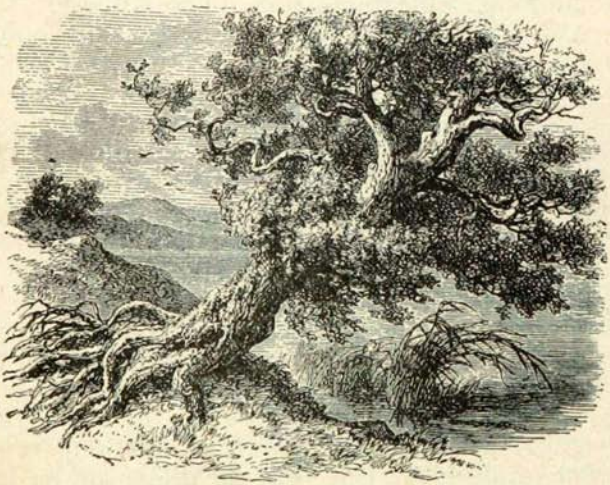
Les petits Bretons ont conservé les gants de la campagne.

L'officier, le général Ducrot, a souvent pensé dans la suite aux deux petits soldats, et à cette parole de l'un d'eux:

"*Dieu vous le rende!*"

(*D'après le* général AMBERT.)

LXXI. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU.



"L'arbre tient bon, le roseau plie."

Résumé.—Le chêne orgueilleux disait au roseau : "Je vous plains, car vous êtes très faible ; et moi je suis très fort." — Le petit roseau répondit poliment : "Mais non, je ne suis pas si faible que vous le croyez." — Survient un orage : voyez ce qui arrive.

Le chêne, un jour, dit au roseau :
" Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à courber la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin." — Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

(La Fontaine.)

Cependant que, pendant cela, forme vieillie.

Royaume des vents, sur le bord des eaux.

Caucase, montagne d'Asie.

Contre, légère incorrection, résister demande à.

Voisin à, c'est voisin de qu'il faudrait dire.

Aquilon, vent violent du nord.

ANALYSE LITTÉRAIRE. — Cette fable, une des plus parfaites de La Fontaine, renferme de charmantes images et de délicieuses périphrases ; le style revêt tour à tour les formes les plus belles. Le fabuliste veut prouver que l'orgueilleux le plus puissant n'est pas à l'abri des revers. Il met d'un côté la force, la grandeur ; de l'autre, la petitesse. Le chêne parle avec hauteur, le roseau avec une ironie délicate. Tout notre intérêt est pour l'arbuste. Le roseau se résigne à son sort. Attendons. Voici la tempête : *l'arbre tient bon ; le roseau plie.* Il y a dans ce seul petit vers un tableau plein d'énergie. Dénouement : " *Celui qui de la tête, etc., à l'empire des morts,*" très belle expression poétique, pour dire que les racines s'enfonçaient profondément dans la terre. — L'orgueil du chêne est abattu : " J'ai vu, est-il dit dans l'Ecriture, l'impie exalté dans sa gloire et aussi haut que les cèdres du Liban ; j'ai passé et il n'était plus."

EXERCICE. — Traduire en prose la fable ci-dessus.

LXXII. — LA VÉN. MÈRE D'YOUVILLE.

" Notre courage, à nous, c'est d'aller, pauvres femmes,
Panser les corps, verser le baume sur les âmes ;
De sourire aux mourants, jusqu'à parler d'espoir
A ceux que l'infirmier viendra couvrir le soir,
Et d'adoucir avec des paroles bénies
Le morne isolement des longues agonies." (E. LECLERC.)

Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmeraye, plus tard madame d'Youville, est une gloire bien canadienne. Elle naquit à Varennes, de parents chrétiens, le 15 octobre 1701.

Après la mort de son père, elle passa deux ans à Québec, chez les Ursulines, et revint aider sa mère à tenir le ménage. Elle acquit à la maison une expérience qui lui servit plus tard auprès des malades.

Sa beauté, son maintien, les grâces de sa conversation et la candeur de sa vertu la firent bientôt rechercher en mariage par des jeunes gens de haute condition. Son choix tomba sur un gentilhomme d'une excellente famille, François-Madeleine Yon d'Youville.



Ce mariage toutefois ne fut pas heureux. Malgré les rares qualités de la jeune épouse et ses efforts pour plaire à son mari, d'Youville la traita avec indifférence, l'abreuva de chagrins et alla jusqu'à exercer envers elle des excès de brutalité. Ce fut pour Marie-Marguerite, si douce, si dévouée, une saignante épreuve, qu'elle supporta cependant avec une

Ce ne fut pas long, la mort lui enleva son indigne mari au bout de trois années de mariage et la laissa avec un fardeau de dettes et deux enfants, qui plus tard entrèrent dans le sacerdoce.

Dans cette situation, elle demanda conseil à son directeur spirituel, qui lui dit: "Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande œuvre, et vous relèverez une maison sur son déclin." Cette œuvre n'était autre que la fonda-

tion de l'Institut des Sœurs de la Charité, et la maison à relever était l'hôpital-général de Montréal, sur le bord de la ruine. Madame d'Youville se sentit subitement éclairée d'une lumière surnaturelle et comprit qu'il serait agréable à Dieu si elle se dévouait au soin des pauvres et des malheureux.

Les Sulpiciens jetèrent les yeux sur la charitable Dame pour fonder un hôpital. "Le 30 octobre 1738, madame d'Youville et trois autres personnes éminentes se mirent à la tête de la nouvelle institution, et se consacrèrent à Dieu pour servir les malades et les infirmes.

"Les personnes que Dieu choisit pour établir des institutions dans son Eglise, il les dispose par des voies qui n'ont rien d'humain; il les fait passer par les croix, les humiliations, les persécutions, accompagnées de patience, de fidélité, de courage et de persévérance. Telle fut l'œuvre de madame d'Youville à son début.

"L'opposition lui arriva de toutes parts, persistante et souvent acharnée. Calme et résignée, elle passa à travers toutes les difficultés sans nuire à son œuvre. Pour comble d'infortune, elle tomba malade et la voilà percluse pendant sept années; et quand elle se releva guérie, sans secours de la science, elle vit l'incendie détruire en peu d'heures sa petite maison de refuge."

Ce désastre n'abattit nullement son courage; avec l'aide de ses six compagnes, elle ressuscita le petit hôpital et en ouvrit les portes aux misères humaines. Elle se chargea en outre de la direction de l'hôpital-général qui n'était plus qu'une institution en démence.

En 1753, le roi de France substitua par lettres patentes madame d'Youville et ses coopératrices

aux Frères hospitaliers. Les nouvelles directrices furent érigées deux ans plus tard en communauté. Elles adoptèrent l'habit de couleur grise avec ceinturon noir et prirent le nom de Sœurs de la charité ou Sœurs grises. — (25 août 1755.)

A force d'économie et par de pieuses industries madame d'Youville put agrandir son hôpital. Dix ans plus tard, une conflagration, qui ravagea Montréal, réduisit de nouveau l'œuvre de la vaillante femme en un monceau de ruines. Les religieuses se trouvèrent sans asile et sans ressources d'aucune sorte. Au lieu de se laisser abattre par cette nouvelle épreuve, les courageuses femmes remercièrent Dieu des croix qu'il leur envoyait, et, avec l'aide des Sulpiciens, elles rebâtirent l'hôpital.

"Parvenue à l'âge de soixante-dix ans, la vénérable supérieure sentit fléchir son corps sous le poids du travail plutôt que des ans. Frappée de paralysie le 9 décembre 1771, elle comprit que sa fin n'était pas éloignée. Elle fit son testament en faveur de son couvent, et dit adieu aux Sœurs dans un langage des plus touchants...

"La désolation fut inénarrable quand, dans la journée du 23, elles apprirent que la supérieure avait abandonné son corps à la terre, pour aller prendre sa place dans le chœur des troupes célestes."

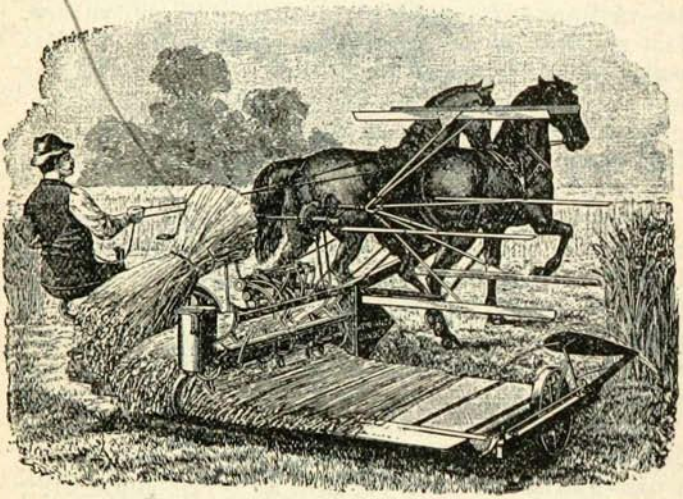
(*D'après* M. N.-E. DIONNE.)

QUESTIONNAIRE. — Où et quand naquit madame d'Youville? — Quelles qualités brillèrent chez elle dans sa jeunesse? — Pourquoi son mariage ne fut-il pas heureux? — A quoi était destinée la jeune veuve? — A quelles œuvres

fut-elle d'abord employée ? — Quelles épreuves subit-elle ? — Quelle communauté religieuse fonda-t-elle ? — Quand mourut-elle ?

NOTE. — Madame d'Youville, morte en odeur de sainteté, à été déclarée vénérable par le pape Léon XIII en 1889.

LXXIII. — MŒURS AGRICOLES.



La moissonneuse.

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui :
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts :
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
Le laboureur en paix coule des jours prospères ;
Il cultive le champ que cultivaient ses pères. (DELILLE.)

Pour être heureux dans la profession de cultivateur, il faut avoir l'esprit spécial de ce noble état, et avant tout aimer la simplicité. Aux champs, où l'on a moins qu'à la ville l'occasion de voir et de recevoir, le luxe citadin serait sans objet.

La beauté des récoltes et du bétail, l'ordre dans les bâtiments, dans la cour de la ferme, à la maison, au milieu des champs, voilà le luxe de l'agriculteur. Celui-ci donne du profit, tandis que l'autre exige de la dépense.

Puisque la vie rurale offre peu de distractions extérieures, le cultivateur doit trouver sa joie dans le travail: ce qui ne peut guère avoir lieu, si le travail ne répond lui-même à la double nature de l'homme; si tantôt il ne délasse l'esprit en fatiguant le corps; si d'autres fois il ne repose le corps en exerçant l'esprit; si le travail ne se compose, en un mot, d'occupations manuelles et d'études intellectuelles.

Par sa participation aux ouvrages manuels, le cultivateur inspire à chacun l'activité, et il entretient dans sa propre personne cette force de constitution qui lui permet d'exercer une surveillance exacte à toute heure et par tous les temps. Au moyen du travail intellectuel, il ennoblit sa profession, et il prend dans le monde un rang distingué.

Pour ce second genre d'occupation, n'a-t-il pas toujours devant lui le livre de la nature tracé par la main de Dieu? Lire dans ce livre sublime avec reconnaissance, amour et respect, y chercher ce qui peut éclairer son art et le rendre plus productif; s'aider, à cet effet, du secours des sciences acquises; révéler à ses semblables les

découvertes utiles qu'il peut faire, quel beau travail, ou plutôt quelle admirable récréation!

Le cultivateur doit encore être patient et persévérant; le résultat de ses efforts ne se fait-il pas souvent attendre pendant plusieurs années? S'il a connaissance d'un procédé nouveau, il l'essaiera d'abord en petit, afin de l'adopter ensuite, s'il y a lieu, avec pleine et parfaite connaissance de cause.

A cette sage prudence, qu'il joigne l'impatience d'agir lorsque le moment favorable est arrivé. En agriculture, *faire tard, c'est faire mal.* "A peu de chose ajoute un peu," disait Hésiode, "fais cela souvent, et ce peu deviendra beaucoup; ce que tu fais, fais-le bien!"

L'agriculture admet aussi certaines habitudes d'une vie très confortable. Ainsi, je veux voir sur la table du cultivateur des mets copieux et substantiels, et, lorsqu'il revient fatigué, une flamme bienfaisante pétiller dans son foyer. A certains jours de fête qu'il doit célébrer joyeusement, j'aime à trouver sous son toit la généreuse hospitalité des temps antiques.

Dans les longs jours d'été, qu'un peu de sommeil à midi répare les forces de chacun, et que le repos du septième jour soit fidèlement observé, comme dû à Dieu et nécessaire à tous: "le travail impie appauvrit."

Les mœurs agricoles ont leur cachet spécial. On peut vivre simplement et avoir une grande noblesse de sentiments, de manières et de langage; on peut avoir des bras vigoureux et une intelligence non moins active; on peut s'enrichir par une sage économie et exercer largement la charité; on peut travailler avec ardeur et trouver le temps de servir Dieu.

Tel doit être le cultivateur: simple et distingué, fort de corps et studieux d'esprit, économe et généreux, ardent au travail et fidèle à ses devoirs de chrétien.

(MONTPETIT.)

QUESTIONNAIRE. — Que faut-il au cultivateur pour être heureux dans sa profession ? — Où trouver le luxe de l'agriculture ? — Quel genre de distractions extérieures convient au cultivateur ? — Quel livre a-t-il toujours ouvert sous ses yeux ? — Quelles sont les qualités nécessaires au cultivateur ? — Que désire-t-on voir sur sa table ? — Peut-on vivre sur une ferme et développer son intelligence ?

LXXIV. — L'ABÉNAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abénaquis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais, après l'avoir ajusté, il abaisse son arc et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer.

Le sauvage prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita avec une douceur qui ne se démen-

tit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abénaquis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais: quelquefois le sauvage fixait les yeux sur lui et, après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.



Pars, va dans ton pays...

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne; l'Abénaki partit avec eux, accompagné de son prisonnier. Ils firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine d'où ils découvrirent un camp d'Anglais. L'Abénaki le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

"Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute; je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu, lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étaient celles d'un enfant; ton âme était dans la nuit, tu ne savais rien; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères et pour lever la hache contre nous?"

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie, que de verser le sang d'un Abénaki. Le sauvage mit les mains sur son visage en baissant la tête et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur: "As-tu ton père? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh! qu'il est malheureux!" s'écria le sauvage.

Après un moment de silence, il ajouta: "Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme: il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé."

Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais: "Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder? — Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien!... je n'en ai plus," dit le sauvage, en versant des larmes.

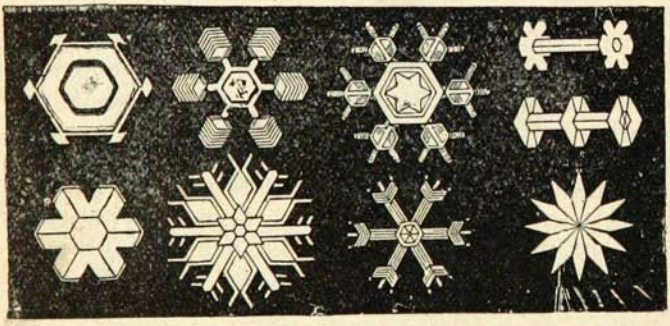
Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui était en fleurs. "Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder. — Oui, j'ai du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus," reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite: "Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps."

(*D'après* SAINT-LAMBERT.)

EXERCICE. — Trouver une ou deux épithètes qui conviennent aux noms suivants :

Enfant.	Cheveux.	Rose.
Eau.	Air.	Etoiles.
Chien.	Matinée.	Hommes.
Clarté.	Bois.	Colombe.

LXXV. — L'HIVER.



Cristaux de neige.

Quand au souffle de la rafale
La neige couvre les sillons,
Quand le soleil est froid et pâle,
Où vont les papillons ?

Quand les feuilles tombent, frileuses,
Sous les grands arbres dégarnis,
Où vont les voix harmonieuses
Qui chantaient dans les nids ?

Quand les fleurettes du parterre
N'ont plus de sucs à lui donner,
Dites, où l'abeille légère
Va-t-elle butiner ?

Et quand sur la plaine déserte,
L'hiver tend ses mates couleurs,
Où vont l'herbe et la feuille verte,
Où vont les pauvres fleurs ?

(NAPOLEON LEGENDRE.)

Décembre nous ramène l'hiver avec ses neiges et ses frimas; c'est à la fois la plus rigoureuse et la plus morne des saisons. Ce linceul blanc qui enveloppe la nature n'est-il pas un peu l'image de la mort?

Plus de feuilles à l'ormeau; plus de verdure dans la plaine; plus de fleurs au parterre. Où sont allés les petits oiseaux? Au printemps le rossignol égrenait gaiement sous ma fenêtre ses notes cadencées. Le merle sifflait sur la branche du chêne et l'hirondelle sous mes yeux décrivait dans l'espace ses courbes capricieuses.

L'abeille, jadis si matinale et empressée, dort maintenant dans sa ruche close. Les insectes se cachent ou meurent. Le serpent au noir venin, le lézard, la marmotte et le hérisson attendent engourdis dans leur léthargique sommeil la tiède haleine du printemps.

Le soleil, penché sur l'horizon, ne darde plus sur nos têtes que des rayons affaiblis. Les vapeurs emportées dans l'espace se changent, sous l'influence d'une atmosphère refroidie, en admirables cristaux d'une extrême petitesse. Ces cristaux, en se réunissant, forment ces légers flocons

qu'on voit descendre parfois sous la forme de jolies petites étoiles.



Les patineurs.

Tandis que le paysan bat son blé dans l'aire, coupe le bois et soigne les bestiaux, l'épouse, à la maison, fait tourner le fuseau et file la quenouille de chanvre ou de lin. La troupe enfantine, au retour de l'école se précipite en groupes bruyants sur la surface congelée de la rivière ou des étangs. Voyez-les, montés sur leurs patins d'acier luisant, entrer en lisse, et s'élancer en cadence sur la plaine glacée.

D'autres, là-bas, escaladent tout en sueurs la côte escarpée et s'abattent sur le traîneau qui les emporte vers la rive avec une rapidité vertigineuse.

Les fillettes, plus timides, s'amusent à façonner des statues de neige amollie.

L'hiver, on le voit, malgré ses rigueurs, ne manque pas tout à fait de charmes.

(J.-R. M...)

RÉCITATION. — *L'hiver.*

Plus de feuillage sur la branche,
Plus d'herbe en nos vallons ;
Sur le coteau la neige blanche,
Et sur le fleuve des glaçons.
Les jours sont courts, le ciel est sombre ;
On dirait, fuyant la clarté,
Que la nature veut dans l'ombre
Cacher sa triste nudité.
Petits oiseaux, pour vous repaître,
En vain cherchez-vous quelque grain ;
Accourez tous sur ma fenêtre,
Petits oiseaux, voici du pain.
Hélas ! dans ce temps de détresse,
Que de malheureux vont souffrir !
A notre cœur leur voix s'adresse ;
Hâtons-nous de les secourir.

EXERCICE. — Mettre en prose la poésie ci-dessus.

LXXVI. — D'IBERVILLE.

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

(L.-P. LEMAY.)

Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, le marin le plus célèbre du Canada français, naquit à Montréal en 1662, d'une famille de braves.

Actif, intelligent et intrépide, Pierre d'Iberville joua un des principaux rôles dans la dernière partie de la guerre qui mit fin à la domination française au Canada. C'était d'instinct l'ennemi mortel des Anglais; il ne pouvait leur par-



Combat naval.

donner d'avoir braqué deux pièces de canon chargées à mitraille sur un lieu où il devait avoir avec eux une entrevue.

Avec son frère Maricourt et neuf hommes montés sur deux canots, il fit en 1686 une première campagne; et c'est avec cette flotte d'un nouveau genre qu'il eut l'audace d'attaquer un vaisseau de douze canons, de trente hommes d'équipage, et le bonheur de l'enlever à l'abordage.

Vers 1688, en plein hiver, il marcha contre les Anglais de Terre-Neuve avec cent vingt-cinq Canadiens, battit leurs troupes, enleva d'assaut le fort Saint-Jean et détruisit les autres établissements britanniques dans une campagne de deux mois, faite sous la neige, raquettes aux pieds, à travers des chemins impraticables. Il revint au Canada avec plus de sept cents prisonniers après avoir tué deux cents ennemis.

L'année suivante, les Anglais étant revenus attaquer le fort Sainte-Anne, d'Iberville les repoussa et s'empara de leurs vaisseaux. Il en donna un à ses prisonniers pour retourner en Angleterre et il amena à Québec la plus grosse de ses prises, qui portait vingt-quatre canons et qu'il avait chargée de pelleteries.

Fait capitaine de frégate en 1692, à son voyage en France, il fut renvoyé l'année suivante à la baie d'Hudson. Il partit, le 8 juillet, avec trois vaisseaux et un brigantin et arriva, le 3 août, devant la baie. Les glaces poussées par les courants écrasèrent le brigantin; les trois autres vaisseaux, séparés les uns des autres, subirent aussi des avaries considérables.

La mer étant devenue libre, d'Iberville, monté sur le *Pélican*, de quarante-six canons, prit la route du fort Nelson que les Anglais avaient repris pendant que le chevalier faisait la campagne de Terre-Neuve.

En face du fort, il aperçut trois vaisseaux anglais: un de cinquante-deux canons et de cent cinquante hommes d'équipage, et deux de trente-trois canons. Bien qu'il fût seul, ses deux vaisseaux ne l'ayant pas encore rejoint, d'Iberville se résolut à combattre pour empêcher l'ennemi de secourir le fort

A son approche, les Anglais lui crièrent de se rendre. Le chevalier, pour toute réponse, commença le feu à neuf heures du matin; à midi, voyant que la partie était inégale, il résolut d'en finir, fit pointer ses canons à couler bas, aborda vergue à vergue le gros vaisseau anglais, le *Hampshire*, et lui envoya sa bordée, qui le fit sombrer sur-le-champ.

Il se jeta ensuite sur le *Hudson-Bay* pour l'enlever à l'abordage; celui-ci amena aussitôt son pavillon. D'Iberville poursuivit le *Behring* qui avait pris le large et filait à toutes voiles; mais son vaisseau, crevé de sept coups de canon, ne pouvait épuiser l'eau. Il fallut abandonner le navire anglais.

Le 7 septembre, il fut rejoint par ses deux autres vaisseaux et, le 13, il alla bombarder le fort, l'obligea à capituler le lendemain. Cette belle victoire donna la baie d'Hudson aux Français.

En 1698, il alla à la recherche des bouches du Mississipi, qu'il trouva l'année suivante. Le roi le nomma gouverneur de la Louisiane en 1700. L'année suivante, il fut envoyé dans le golfe du Mexique avec trois vaisseaux de guerre pour affermir la colonie qu'il avait fondée.

En 1706, il attaqua les Anglais près de l'île de Néris, qu'il enleva, y prit trente navires, les uns armés en guerre, les autres chargés de marchandises, qu'il conduisit à la Martinique. Il remit bientôt à la voile pour aller attaquer les Anglais à Terre-Neuve; mais il fut victime, à son passage à la Havane, d'une attaque d'épidémie, le 9 juillet 1706.

REMARQUE. — D'Iberville fut un héros dans toute la force du mot. Si ses campagnes prodigieuses par leurs résultats obtenus avec les plus faibles moyens avaient eu l'Europe pour témoin, son nom serait aussi célèbre que ceux de Jean Bart, Duguay-Trouin et Tourville. Ses prouesses sont vraiment légendaires. Le théâtre seul manqua à son génie.

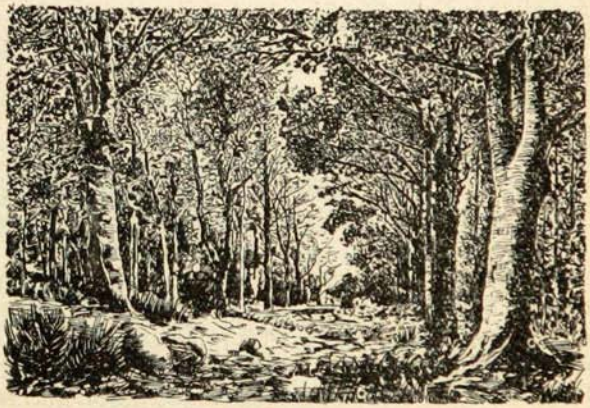
(Mgr P. GUÉRIN.)

LXXVII. — LES FORÊTS.

Aux profondeurs de vos taillis,
Je veux lire votre poème,
O mes belles forêts que j'aime !
Vastes forêts de mon pays !

(LOUIS FRÉCHETTE.)

Les forêts vierges nous offrent des contrastes frappants. De prime abord, la nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici



Une forêt vierge.

dans la décrépitude; la terre surmontée par le débris de sa production, n'offre, au lieu d'une

verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites.

Dans les parties basses, des eaux mortes et croupissantes; des terrains fangeux, qui, n'étant ni liquides, ni solides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaires aux animaux immondes.

Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages: l'homme est obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir. Au lieu de ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds.

Cependant les forêts sont admirables même dans leur aspect sauvage. Voyez ici et là des arbres en fleurs; les oiseaux chantent dans les broussailles et les insectes bourdonnent dans l'air. Ce grand chêne, qui a plusieurs centaines d'années peut-être, est cependant chargé de glands qu'on recueillera avec soin l'automne prochain. Ce beau hêtre est chargé de faînes, qui serviront à faire une huile précieuse. Et cet églantier, comme ses fleurs sont belles! Et cette petite violette cachée dans l'herbe, comme son parfum est agréable!

Où va cette petite fauvette qui sautille dans les branches des arbustes? Elle cherche des brins de bois, des brins d'herbe, le duvet du char-

don, pour construire son nid, ou peut-être des mouches, des chenilles, des fourmis, pour la nourriture de ses petits.

Où vole cette abeille si pressée? Elle va chercher dans le calice des fleurs sauvages ce miel si doux, que vous aimez tant.

Où va encore ce beau papillon? Lui, il n'a point de petits à nourrir, point de nid à bâtir, point de miel à préparer: il cherche un endroit où déposer ses œufs, puis il mourra; car sa vie, qui est inutile, ne compte que quelques heures.

N'est-ce pas que les forêts sont belles?

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Que nous apparaît la forêt dans son état sauvage? — Que trouvez-vous dans les parties basses? — Qu'y a-t-il à la place du gazon? — Pourquoi cependant sont elles admirables? — Quels arbres produisent des fruits dans les forêts? — Que font les oiseaux dans les bois? — Et les abeilles?

RÉCITATION. — *Est-ce vrai, ma mère.?*

On dit que le bon Dieu dans le cœur des enfants
Habite aussi vraiment que dans un sanctuaire,
Aussi vraiment qu'au Ciel où l'ange le révère,
Et qu'il se plaît surtout dans les cœurs innocents :
Est-ce vrai, ma mère ?

On dit que, lorsqu'ils ont le bon Dieu dans leur cœur,
Ils entendent sa voix, lui parlent sans mystère ;
Qu'ils sont réellement les anges de la terre ;
Qu'il n'est point ici-bas de semblable bonheur :
Est-ce vrai, ma mère ?

On dit que, pour avoir part à de tels bienfaits,
Il faut avoir gardé son âme tout entière
Pure et sans tache, ou bien qu'une douleur amère
Ait expié longtemps les péchés qu'on a faits :
Est-ce vrai, ma mère ?

LXXVIII.—S. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

Jean-Baptiste de La Salle né à Reims, le 30 avril 1651, d'une noble famille originaire du Béarn, manifesta de bonne heure pour la vertu de merveilleuses dispositions naturelles. Il se fit remarquer en outre par ses talents précoces, la rectitude de son jugement et son ardeur pour l'étude.

A dix-neuf ans, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, pour y faire sa théologie. La mort de son père le rappela à Reims, où il devint le tuteur de ses frères. Il s'occupa de leur éducation, tout en se préparant aux ordres sacrés, qui lui furent conférés en 1678.

Le jeune lévite, rempli de zèle pour le salut des âmes, se sentait surtout attiré vers les enfants. Monsieur Niel, pieux laïque de Rouen, ayant fondé à Reims une école gratuite pour les garçons, l'abbé de La Salle lui offrit l'hospitalité de sa maison et l'aida de ses conseils.

Le succès de l'œuvre ayant abouti, de nouvelles écoles furent ouvertes ailleurs. Il fallait des auxiliaires: quelques jeunes gens se présentèrent et le pieux abbé les admit à sa table. C'était en 1680. L'année suivante, il leur donna un règlement et pourvut avec sollicitude à leur entretien.

Trois ans plus tard, M. Niel quitta Reims et Jean-Baptiste de La Salle resta seul chargé de la nouvelle société. Il comprit que Dieu le destinait à l'œuvre de l'éducation. Il se décida à vivre en communauté avec les instituteurs et à partager leurs humbles travaux. Il leur donna le nom de *Frères des Ecoles Chrétiennes* et les revêtit de l'humble costume qu'ils portent encore aujourd'hui.

Sur l'invitation de M. le curé de Saint-Sulpice, il ouvrit des écoles à la capitale et y accomplit en peu de temps un bien prodigieux. Il en fut récompensé par des persécutions et des calomnies qui le traquèrent d'ailleurs sans trêve jusqu'à sa mort. Au reste, son œuvre, trempée dans les larmes, progressa rapidement. Quinze diocèses sollicitèrent des maîtres formés à l'école du pieux fondateur.



S. J.-B. de La Salle.

Non content de stimuler et de diriger le zèle de ses disciples, le maître voulut leur prêcher d'exemple, et on le vit avec admiration remplir lui-même, en divers lieux, les modestes fonctions d'instituteur.

Après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à faire élever à sa place le Frère Barthélemy et il s'empressa de lui obéir avec la docilité d'un enfant. Les infirmités et les fatigues de sa vie austère et pénitente épuisèrent ses forces. Sans avoir jamais connu le repos ni cessé d'endurer les plus rudes épreuves, il vit arriver avec calme son heure dernière. Il mourut à l'âge de 68 ans, le matin du

Vendredi-Saint, le 7 avril 1719, au milieu de ses disciples consternés.

Ses funérailles furent un véritable triomphe. Il fut d'abord inhumé dans l'église de Saint-Sévère, et, en 1835, les ossements vénérés du saint Fondateur furent transférés dans la chapelle du pensionnat des Frères de Rouen.

En mourant saint Jean-Baptiste de La Salle laissait 23 maisons, 274 Frères et 9885 élèves. Peu après sa mort, son Institut reçut l'approbation du Saint-Siège.

Des miracles ayant été opérés par son intercession, le pape Grégoire XVI décerna au serviteur de Dieu le titre de *vénérable*. Le 19 février 1888, Léon XIII le déclara *bienheureux* et enfin le proclama *saint* en l'année jubilaire de 1900.

(DIVERS.)

REMARQUE. — Fidèles gardiens de l'esprit de leur saint fondateur, les Frères sont pieux, vertueux, laborieux, amis des lettres, des sciences et des arts.

NOTE. — Extrait des Règlements composés pour les Frères par saint La Salle :

La correction, pour être utile aux écoliers, doit être accompagnée des dix conditions suivantes ; elle doit être : pure et désintéressée, c'est-à-dire sans aucun désir de vengeance ; charitable, c'est-à-dire faite pour le motif d'une véritable charité pour l'écolier ; juste, proportionnée à la faute ; modérée ; paisible, en sorte que celui qui la fait ne se sente pas ému de colère ; prudente ; volontaire de la part de l'écolier, c'est-à-dire comprise et acceptée par lui ; reçue avec respect ; silencieuse des deux côtés.

Quelle science du droit pénal renfermée en ces quelques lignes !

LXXIX. — LA FIN D'UN DRAPEAU.

Dans la soirée du 27 octobre 1870, sous Metz, j'avais été chargé de porter quelques ordres à un régiment qui errait dans la plaine, près d'un village nommé Colombey. Les horribles tempêtes qui marquèrent ces jours sinistres s'étaient apaisées pour quelques heures; une lune tranquille se reflétait dans les flaques d'eau qui couvraient la campagne.

Le régiment, en attendant de nouvelles instructions, gardait ses rangs, l'arme au pied. On avait allumé un grand feu de bivouac, autour duquel quelques officiers s'entretenaient à voix basse d'un air morne. Des bruits de capitulation couraient depuis la veille dans les camps.

Le colonel, qui était un homme déjà mûr, à moustaches grisonnantes, allait et venait solitairement, à quelque distance, en froissant dans sa main l'ordre que je lui avais apporté. Tout à coup il s'approche de moi et me saisit le bras: "Capitaine, me dit-il, avec l'accent d'un homme qui va en provoquer mortellement un autre, deux mots, je vous prie!... Vous venez du quartier général... vous devez en savoir plus long que moi... c'est la fin, n'est-ce pas?

— Mon colonel, on le dit — et je le crois.

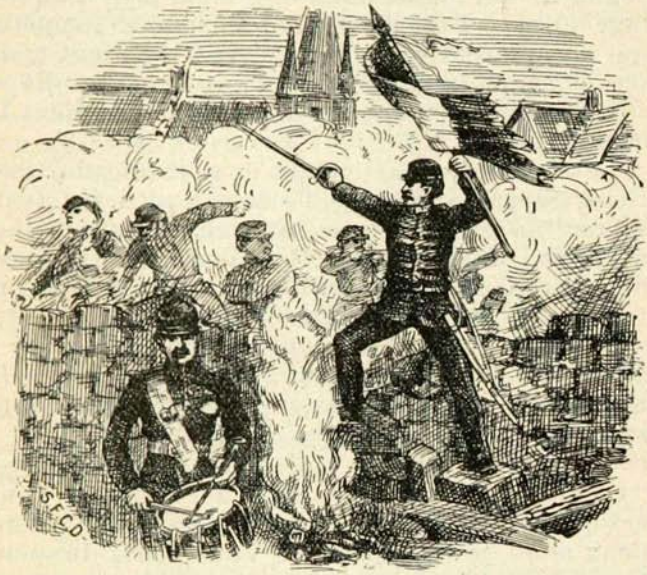
— Vous le croyez?... Comment pouvez-vous croire une chose pareille?" Il lâcha mon bras avec une sorte de violence, fit quelques pas, et revenant à moi brusquement, il me regarda dans les yeux:

" Prisonniers, alors!

— Mon colonel, je le crains."

Il y eut encore un silence: il demeura quelque

temps devant moi dans une attitude de réflexion profonde, puis relevant la tête, il reprit avec une émotion extraordinaire dans la voix: "Et les drapeaux? — Je ne sais pas, mon colonel. — Ah! vous ne savez pas?"



Ouvrez un ban...

Il me quitta de nouveau et marcha pendant cinq ou six minutes; s'avançant alors vers le front de ses hommes, il dit d'un ton de commandement: "Le drapeau!"

Le sous-officier qui portait le drapeau sortit du rang. Le colonel saisit la hampe d'une main, et levant l'autre vers le groupe des tambours: — "Ouvrez un ban!" — dit-il.

Les tambours battent... Le colonel s'approche du feu, portant haut le drapeau. Il pose la

hampe sur le sol, promène un regard sur le cercle des officiers, et se découvre: tous l'imitent; la troupe attentive gardait un silence de mort.

Il y eut alors un moment d'hésitation; je voyais ses lèvres trembler; ses yeux étaient attachés avec une expression d'angoisse sur le glorieux lambeau de soie déchirée, triste image de la patrie. Enfin, il se décida: il fléchit un genou, et coucha lentement l'aigle dans l'ardent foyer. Une flamme plus vive jaillit soudain, et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers. Quelques-uns pleuraient:

" Fermez le ban! " dit le colonel, et pour la seconde fois résonna la batterie lugubre des tambours détrempés par la pluie. Il remit son képi et revint vers moi:

" Capitaine ", me dit-il de sa voix la plus dure, " quand vous serez là-bas, ne vous faites aucun scrupule — aucun — de raconter ce que vous avez vu!... Je vous salue.

— Mon colonel, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous embrasser? " Il m'attira violemment sur sa poitrine, et me serrant à m'étouffer: " Ah! mon pauvre enfant! murmura-t-il, mon pauvre enfant! "

(*D'après* O. FEUILLET.)

QUESTIONNAIRE. — Où se passa l'anecdote militaire qu'on vient de raconter? — Où se trouve Metz? — Comment appelez-vous la terrible guerre de 1870? — Pourquoi les soldats ont-ils l'air morne? — Que fait le colonel? — Qu'est-ce qu'*ouvrir un ban*? — Pourquoi fait-il brûler l'aigle impérial? — Ce colonel mérite-t-il d'être loué? — Pourquoi? — Que remarquez-vous dans la gravure ci-dessus?

EXERCICE. — Composer avec le mot drapeau une phrase simple, une phrase à deux membres et une troisième à trois membres.

RÉFLEXIONS. — Ce récit — fin d'un drapeau, — renferme un petit drame. L'auteur décrit d'abord la profonde tristesse du paysage d'automne, les douleurs de la situation ; puis, vient l'entretien des officiers. On tressaille à ce mot : "le drapeau." Alors tristement grandiose est la fin du glorieux drapeau, image de la patrie. Et ce cri de douleur de la fin termine à merveille cette scène de deuil si profondément émouvante. — (J.-R.M...)

PENSÉE. — Là où est le drapeau, là est la patrie.

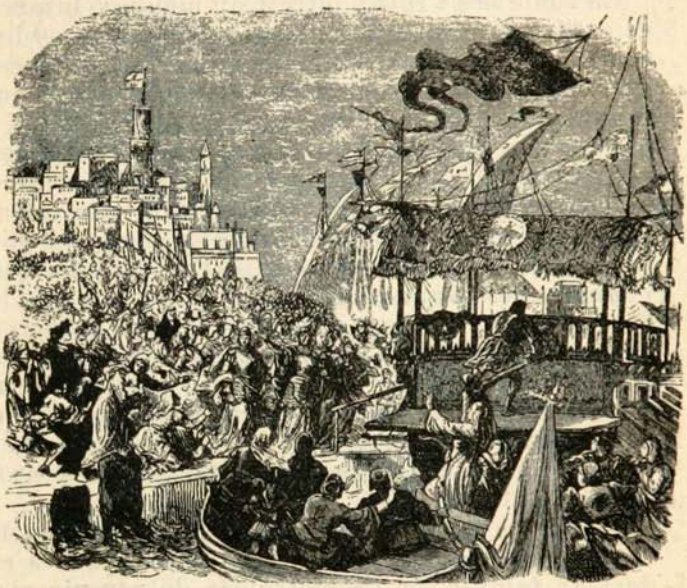
LXXX. — DÉPART DES CROISÉS.

Au concile de Clermont un religieux nommé Pierre l'Ermite avait raconté quel était le sort lamentable des chrétiens d'Orient opprimés par les infidèles. Le récit achevé, le pape Urbain, prenant la parole, prêcha la *croisade*, c'est-à-dire exhorta les prêtres, les seigneurs et les peuples à s'armer et à marcher contre les Turcs. " Si Dieu, dit-il, armant tous ses enfants, n'arrête les ennemis dans leur marche triomphante, quelle nation, quel royaume pourra un jour fermer aux Turcs les portes de l'Occident ? "

Adhémar de Monteil, évêque du Puy, demanda le premier à entrer dans la *voie de Dieu*, et prit la croix des mains du pape; plusieurs évêques suivirent son exemple. Les seigneurs, à la voix du pape, oublièrent leurs propres querelles et n'eurent plus d'autres ennemis que les Musulmans.

Le départ des Croisés fut fixé à la fête de l'Assomption, 1097. Pendant l'hiver on ne s'occupa

que des préparatifs de voyage pour la Terre-Sainte. Les bénédictions du Ciel semblaient être promises aux Croisés qui se mettraient les premiers en marche. L'enthousiasme religieux, en quelques mois, devint universel. Des villages en-



Départ des Croisés.

tiers restèrent sans habitants; les moines désertaient les cloîtres: les brigands eux-mêmes, à qui le pape avait promis la rémission de leurs forfaits, voulaient aller les expier en Palestine. L'Europe ne semblait plus qu'une terre d'exil que tout le monde était impatient de quitter.

Dès que le printemps parut, les Croisés se réunirent de toutes parts aux lieux de rendez-vous. Le plus grand nombre allait à pied; quelques ca-

valiers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars, d'autres côtoyaient le rivage dans des barques. Ils étaient vêtus diversement, armés de lances, de javelots, de massues de fer.

La foule des Croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère: le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée.

Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes et des pavillons; partout se déployait un appareil de guerre et de fête. Ici on entendait le bruit des armes et le son des trompettes; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, ce n'étaient que troupes d'hommes revêtus de la croix, qui juraient d'exterminer les Sarrasins, et qui d'avance chantaient leurs conquêtes. De toutes parts se faisait entendre le cri de guerre des Croisés: *Dieu le veut, Dieu le veut!*

Les pères emmenaient leurs enfants; les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leur famille, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux à la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Des familles entières partaient pour la Palestine et entraînaient dans leur marche tous ceux qu'elles rencontraient sur leur passage.

Les Croisés marchaient sans prévoyance, persuadés que Celui qui nourrit les petits des oi-

seaux ne laisserait pas périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem.

Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils faisaient conduire avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient, précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, aucun sage ne fit entendre la voix de la raison; aucun chef ne dirigea cette immense multitude. Personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise: ces scènes, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle étrange que pour la postérité.

(*D'après* MICHAUD.)

NOTE. — Résultats des croisades : développement du sentiment de solidarité chez les peuples chrétiens, accroissement du pouvoir royal et des libertés communales ; progrès du commerce, des sciences, de l'industrie, de l'art militaire, toutes choses où les peuples de l'Orient, Grecs et Arables, étaient alors de beaucoup supérieurs aux Européens. En outre, la navigation et l'art militaire firent de grands progrès. Les Européens apprirent des Orientaux à creuser des mines, à construire des machines de guerre. En un mot, les croisades ont frayé à l'activité humaine une route nouvelle et féconde.

EXERCICE. — Trouver un ou deux adjectifs qui conviennent aux mots suivants : — Voix, chef, ignorance, villageois, pêche, châteaux, route, hiver, barque, trompette.

LXXXI. — L'IDÉE DE PATRIE.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.

L'homme est fait pour vivre en société.

Le poussin qui sort de l'œuf sait déjà marcher et quérir sa nourriture; l'enfant, lui, a besoin de longs mois, de longues années avant qu'il sache marcher seul, se nourrir seul, se vêtir seul et se défendre. Lorsqu'il a grandi, que de bras doivent se mouvoir pour filer et tisser ses habits, semer, récolter, moudre et pétrir son pain, couper, tailler, élever et ajuster les pierres et les bois de construction de son logis! L'isolement se traduirait pour lui en une épouvantable misère.

Mais cet homme n'a pas que des besoins immédiats. Pour protéger son existence et son travail, il lui faut des magistrats et des gendarmes; il lui faut des écoles pour l'instruire, des savants, des écrivains, des prêtres pour l'initier à ses destinées supérieures et pour lui transmettre les vérités acquises avant sa naissance.

A cette nécessité de se servir de ses semblables correspond dans le cœur de l'homme une inclination à les servir à son tour et à rechercher leur compagnie. L'homme a de la sympathie pour l'homme; les affections des hommes entre eux prennent des noms divers suivant les personnes

ou les groupements qui en sont l'objet: amour, amitié, camaraderie, esprit de famille, esprit de corps, enfin patriotisme ou amour de la patrie.

Limité dans ses facultés et dans ses relations, l'individu ne peut recevoir de tout le monde, ni donner à tout le monde. De là pour chaque homme une limitation forcée de ses échanges de services, et par conséquent de ses affections.

Le premier cercle déterminé autour de chaque individu, par ses relations passives ou actives avec les autres hommes, est le cercle de la famille; il comprend uniquement les personnes qui ont contribué à donner la vie et celles auxquelles a été communiqué ce flambeau divin. Un cercle plus vaste, c'est celui du village, dans lequel sont groupées plusieurs familles, puis celui de la province ou de l'Etat englobant plusieurs villages. Un autre plus vaste encore et d'un rayon plus ou moins étendu suivant les contingences variables de l'équilibre politique, c'est le cercle de la nation, de la patrie.

Nous appartenons à un pays qui nous fournit les conditions de notre développement intellectuel et moral, qui protège contre les agressions des groupes, notre famille, nos biens de toutes sortes. A ce pays nous sommes attachés parce que nous lui avons donné un peu de notre travail, de nos conseils, de notre sang peut-être. Nous l'enveloppons de nos affections à cause des rapports personnels que nous avons avec lui; nous l'aimons, parce que nos pères et nos aïeux lui ont prodigué leurs dévouements et en ont reçu une vigilante protection.

Ce pays, nous l'appelons "la terre des pères"; *Vaterland*, disent les Allemands; *patris*, disent les Grecs; *patria* ou *patrie*, disent tous les peuples d'origine latine.

Comme la vie en société, comme la propriété et la famille, la patrie est une des exigences de notre nature; d'où il suit que le patriotisme, qui est l'amour de la société particulière à laquelle on appartient, est de droit naturel. C'est un instinct, mais un instinct légitime et louable; c'est une vertu à développer. Et combien profondes sont en nous les racines de cette vertu!

Qui peut revoir, sans leur trouver un charme particulier, les endroits où il a laissé une partie de lui-même et qui furent illuminés de ses premiers sourires ou assombris de ses premières tristesses? Là où s'est opéré un échange d'impressions entre une âme qui s'ouvre à la vie et la terre qui la porte, là où l'on a aimé, peiné, fortement vécu, là est la patrie.

(*D'après* J.-M. VILLEFRANCHE.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'adviendrait de l'enfant abandonné au moment de sa naissance ? — Avons-nous besoin d'aide pour tisser nos habits, pétrir notre pain, bâtir nos maisons ? — Que produirait l'isolement ? — Qui protège notre travail ? — Où s'instruit-on ? — Qui nous montre le chemin du ciel ? — Avec qui avons-nous des rapports nécessaires ? — Quels rapports immédiats avons-nous hors du cercle de la famille ? — Et après le village ? — Et après la province ou l'État ? — Pourquoi sommes-nous attachés à la patrie ? — Quels noms divers donne-t-on à la patrie ? — Qu'est-ce que le patriotisme ?

EXERCICE. — Répondre par écrit à chacune des questions ci-dessus.

RÉCITATION. — *La Fête nationale.*

Lève ton front, ô ma patrie !
Contemple le ciel radieux !
Le soleil, d'un jour glorieux,
Luit sur ta bannière chérie.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux jours de gloire
Sur la tombe de tes héros !

Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,
Ces lis teints du sang de nos preux !
Je crois les voir encor poudreux
Braver la mitraille et la flamme.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Et que la bise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné
L'hymne d'un nouveau-né
Qui chante en déployant son aile !
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encor des jours de gloire :
Nous pouvons être des héros !

(L. H. Fréchette.)

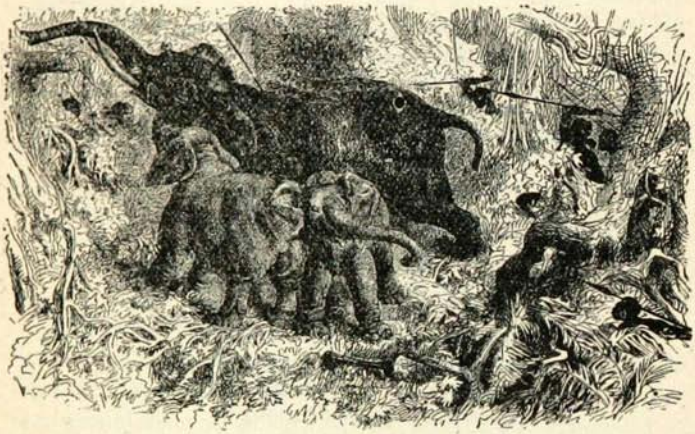
LXXXII. — L'ÉLÉPHANT.

L'éléphant surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce; il est d'un naturel doux, et

jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force; il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables.

Il marche ordinairement de compagnie; le plus âgé conduit la troupe, le second d'âge la fait aller et marche le dernier; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres. Les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur tro



Éléphants.

Il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, et ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer, car il faudrait une petite armée pour assaillir la troupe entière, et l'on ne pourrait la vaincre sans perdre beaucoup de monde.

Il serait même dangereux de leur faire la moindre injure; ils vont droit à l'offenseur, et quoique la masse de leur corps soit très pesante, leur pas est si grand qu'ils atteignent aisément

l'homme le plus léger à la course, ils le percent de leurs défenses ou le saisissent avec leur trompe, le lancent comme une pierre et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds.

Mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils font main basse sur les hommes, ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas; cependant comme ils sont susceptibles et délicats sur le fait des injures, il est bon d'éviter leur rencontre, et les voyageurs qui fréquentent leurs pays allument de grands feux la nuit et battent la caisse pour les empêcher d'approcher.

Comme ils ont l'odorat excellent et peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cause de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très loin, et ils pourraient aisément le suivre à la piste.

Ces animaux aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides; ils ne peuvent se passer d'eau et la troublent avant que de la boire; ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flots ou l'aspergeant à la ronde.

Ils ne peuvent supporter le froid et souffrent aussi de l'excès de la chaleur; car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres. Ils se mettent aussi souvent dans l'eau, le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager; ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, et d'ailleurs la longueur de leur trompe qu'ils redressent en haut et par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

(BUFFON.)

QUESTIONNAIRE. — En quoi l'éléphant surpasse-t-il les autres animaux terrestres ? — Quelles sont ses mœurs ? — Que font-ils quand ils sont attaqués ? — Que font les voyageurs, la nuit, pour les tenir à l'écart ? — Pourquoi ont-ils l'odorat excellent ? — En quels endroits habitent-ils ordinairement ? — Que font-ils pour tempérer l'excès de la chaleur ? — A quoi sert leur trompe ? — Que distinguez-vous dans la gravure ci-dessus ?

EXERCICE. — Composer avec chacun des mots suivants une phrase simple et composée : Eau, animaux, crainte, chaleur.

LXXXIII.—JOLLIET ET MARQUETTE.

Jolliet ! Jolliet ! quel spectacle féerique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu ! — (L. FRÉCHETTE.)

Jolliet et Marquette! deux nobles et populaires figures dans l'histoire du continent américain. Leur renommée s'étend depuis Québec jusqu'aux grands lacs qu'ils ont sillonnés de leurs canots d'écorce, et depuis les grands lacs jusqu'à Washington et à la Nouvelle-Orléans.

Louis Jolliet, fils d'un humble ouvrier de la basse ville de Québec, naquit au mois de septembre 1645. Orphelin dès l'âge de cinq ans, il devint un des meilleurs élèves des Jésuites, et sut capter par ses talents variés l'estime et la confiance des hauts fonctionnaires de la colonie.

Latiniste, musicien, dessinateur, logicien et un peu théologien, au sortir du collège, Jolliet se

révéla plus tard explorateur, négociant, armateur, hydrographe, artiste et seigneur féodal. " Ses hautes qualités de l'intelligence et son savoir, la noblesse de son caractère, et particulièrement sa modestie et sa piété mettent au front de



Jolliet et Marquette.

cette sympathique figure une belle et douce auréole. Mais son principal titre, qu'il partage avec le P. Marquette, est sa découverte du Mississipi."

Jacques Marquette, le grand missionnaire que la France a donné aux sauvages de l'Amérique, naquit à Laon, en 1637, d'une famille de nobles. Il était parent, par sa mère, de saint Jean-Baptiste de La Salle, le fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes. A dix-sept ans, il entrait dans la Compagnie de Jésus et, douze ans plus tard, il s'embarquait pour la Nouvelle-France. Après avoir travaillé deux ans à Québec, il passa chez les Outaouais, qu'il évangélisa pendant une année.

En 1669, ses supérieurs l'envoyèrent au Sault Sainte-Marie où il trouva les Hurons décimés par leurs rivaux. Les débris de la tribu huronne se réfugièrent sous la conduite du Père dans l'île de Michillimakinac, à l'entrée du lac Michigan.

C'est vers cette époque que Jolliet rencontra le P. Marquette. Tous deux, jeunes, zélés, intelligents et braves, conçurent le projet d'aller explorer les fertiles contrées au midi des grands lacs et d'atteindre cette grande " rivière " — Mitchi Sépi — encore inconnue aux Français.

Avec l'assentiment de Talon et du gouverneur, Jolliet partit pour Montréal afin d'y compléter les préparatifs de l'expédition, et le 8 décembre 1672, il touchait Michillimakinac, où le P. Marquette l'accueillit avec effusion. Tous deux s'embarquèrent le 13 mai suivant " avec cinq Français, sur deux canots d'écorce, avec un peu de blé d'Inde et quelques chairs fumées pour toutes provisions." L'entreprise fut placée sous la protection de la Vierge Immaculée.

Ils abordèrent d'abord à l'endroit appelé aujourd'hui Meromince, dans le Wisconsin, et arrivèrent sains et saufs à la mission de Saint-François à la baie Verte — Green Bay — . où se trouvaient déjà deux mille chrétiens.

A quelque distance du lac Winnebago, les explorateurs trouvèrent les Miamis, tribu brave, intelligente et polie; Marquette leur parla de Dieu et de l'objet de son voyage. Les Miamis lui fournirent deux guides, et l'expédition poursuivit sa course sur la rivière Wisconsin.

" Enfin, le 17 juin 1673 — un samedi — un peu plus d'un mois après le départ de Michillimakinac, les frêles canots d'écorce entrèrent dans le grand fleuve! Les voyageurs, les larmes aux

yeux, le cœur ravi d'une joie indescriptible, tombent à genoux et remercient Dieu et la Vierge Immaculée, qui les avaient évidemment protégés contre mille dangers. Une date nouvelle était inscrite aux fastes de l'histoire. Ils descendirent le cours majestueux du mystérieux Meschacébé, dominés par le spectacle de la riche et vigoureuse nature qui s'offrait à leurs regards, et aussi par le silence solennel qu'ils craignaient eux-mêmes de troubler."

A l'embouchure de la rivière Des Moines, ils trouvèrent l'hospitalière tribu des Illinois. Le chef vint à leur rencontre et les conduisit sous sa tente. Ils passèrent quelques jours au sein de cette tribu et reprirent leur voyage, après avoir promis au chef de revenir plus tard.

Ils explorèrent le grand fleuve jusqu'au confluent du Missouri, passèrent le Kaskakia et l'Ohio et vinrent s'arrêter à la rivière des Arkansas. Après s'être assurés que le Mississipi débouche dans le golfe du Mexique, Jolliet et Marquette résolurentderemonter le fleuve. C'était en juillet. L'expédition arriva à la baie Verte en septembre 1673, après avoir parcouru en canot une distance de 2737 milles.

Le voyage officiel de Jolliet pouvait être considéré comme terminé. Il dit donc adieu à son illustre compagnon vers la fin du mois de septembre et prit la route du Canada pour aller faire au gouverneur rapport de son expédition.

L'humble missionnaire, lui, demeura au milieu de ses chers sauvages.

(*D'après* MM. GAGNON et DIONNE.)

NOTE. — Louis Jolliet, en récompense de ses travaux, reçut en seigneurie l'île d'Anticosti et plus tard celle de Mingan. Nommé hydrographe du roi, il fit un voyage d'exploration au Labrador et à la baie d'Hudson et mourut en 1700, entre le 4 mai et le 18 octobre, quelque part sur l'une des îles de Mingan.

LXXXIV. — VEUILLOT A SON AMI.

Nous sommes en ce monde pour expier. Je remplis ma vocation de chrétien et je solde mon compte de pécheur. Si ce n'était pas Dieu qui envoyât les épreuves et s'il ne tempérait pas sa justice par sa miséricorde, on y succomberait. Mais c'est Lui qui agit, et l'obéissance n'est pas seulement possible, elle est douce; cela semble difficile à croire, cela est pourtant et je le sais.

Jamais mon cœur n'a été si déchiré, jamais il n'a été environné de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle je voulusse échanger mon immense douleur.

J'ai bien pensé à toi. J'aurais voulu que tu fusses là dans le dernier moment. Tu aurais vu le départ d'un ange, tu aurais vu qu'il n'y a pas de mort où il n'y a pas de péché.

Trois minutes avant de mourir l'enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère; elle l'a porté à ses lèvres, elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel. Si tu avais vu ce sourire! Puis elle a laissé échapper un petit souffle doux et pur, et je lui ai fermé les yeux.

Nous l'avons conduite au cimetière avec un beau cortège de douze Petites-Sœurs des Pauvres. Durant sa maladie, je l'avais vingt fois offerte à Dieu pour être Petite-Sœur des pauvres ou pour mourir tout de suite, car la voyant aux portes du ciel, je n'aurais pas voulu la faire redescendre dans la vie à la triste condition d'en subir les souillures.

Nous l'avons mise dans le tombeau de sa mère, à la place que j'avais réservée pour moi: c'était tout ce que je possédais de terre en ce monde, je

ne l'ai plus. Me voilà pauvre, jusque-là, Dieu merci.

Prie Dieu que je garde à jamais dans mon cœur tout ce que j'y ai maintenant et j'aurai à le remercier durant l'éternité entière des grâces dont il m'a comblé.

Adieu, mon Emile. Vive Jésus! Vive sa croix!

LOUIS VEUILLOT.

EXERCICE. — Essayez à votre tour d'écrire à un ami une petite lettre sur le décès supposé de votre sœur. Inventez vous-mêmes des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi cette prétendue mort.

RÉCITATION. — *L'ange et l'enfant.*



L'ange a pris l'essor.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

"Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens : nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

La jamais entière allégresse :
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs,

La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a préservé le lendemain.

Eh ! quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. "

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère, ton fils est mort ! — (REBOUL.)

ANALYSE. — Dans cette poésie, à côté de légères ombres, surgissent des qualités de premier ordre. Gracieux début : un ange, ceint du nimbe des élus, contemple son image dans un frère au berceau. Il tremble pour l'innocence de cette âme au contact de nos fanges : " Viens avec moi, viens ", dit-il. Et pourquoi ? Parce que "*la terre est indigne de toi.* Et encore : "*L'âme y souffre de ses plaisirs*". Langage tendre et élevé, vérité douloureuse. Et quelle leçon en deux vers :

" Les cris de joie ont leur tristesse
Et les voluptés leurs soupirs. "

C'est le cri parti du cœur de Reboul, homme d'expérience, vivant comme vous dans le monde.

Et ces autres vers si vrais :

" La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais, etc.

Que de leçons en quelques vers gracieusement tournés ! Que de tableaux délicatement encadrés ! Vous avez là un modèle du genre élégiaque.

S'il faut des ombres au tableau, les voici : " Qui me *ressemble* " est grammaticalement défectueux ; il faudrait *ressembles*. *Jà* jamais., etc., n'est pas le mot juste, car l'ange est supposé sur la terre : il faudrait *ici*. A la place de *troubler le front*, ne vaudrait-il pas mieux dire *rider ?* le front se plisse, se ride, mais ne se trouble pas — le visage se trouble. Et au lieu de " *Et, secouant*, etc , *déployant* ne serait-il pas une expression plus élevée ? Prit son e sor semblerait plus correct que *a pris* l'essor. (J. R. M...)

NOTE. — Reboul (1796-1846), a composé quelques pièces d'une gracieuse mélancolie ; poète agréable, lettré, il n'a laissé aucune œuvre d'un souffle puissant. Il a été l'heureux imitateur de Lamartine. Son don propre est de rassembler en peu de strophes des images et des pensées touchantes. Il était boulanger par état.

LXXXV. — MARQUETTE.

Fleuves, monts et torrents, chaleurs, pluie ou tempête,
Rien ne les décourage et rien ne les arrête ;
Narguant les jours sans pain, bravant les nuits sans feu,
Poursuivis par les loups et guettés par les fièvres,
L'Evangile à la main et le sourire aux lèvres,
Il vont sous le regard de Dieu.

(L. FRÉCHETTE.)

En 1674, le P. Marquette, fidèle à un vœu qu'il avait fait, partit de la baie des Puants pour aller

fonder la mission de l'Immaculée Conception chez les Illinois de Kaskakia. Deux Français l'accompagnaient.

"La maladie l'arrêta en chemin et les voyageurs durent passer trois mois de privations et de misères de toute nature, en attendant que le missionnaire eût pris assez de force pour aller plus loin. Enfin, le 29 mars, on put continuer et atteindre le bourg des Illinois. Le Père y fut reçu comme un envoyé du ciel..."



Le P. Marquette chez les Illinois.

"Après avoir conversé avec les anciens, il convoqua toute la tribu en assemblée générale, afin de pouvoir parler publiquement à tous. L'auditoire se vit bientôt composé de plus de deux mille sauvages assis en rond sur des nattes et des peaux d'ours. Le Père leur expliqua les principaux mystères de notre religion; puis il leur prêcha Jésus crucifié et il termina la cérémonie par la célébration de la messe.

L'impression que laissa le P. Marquette au milieu des Illinois fut des plus heureuses. Ces pauvres Indiens ne savaient comment lui exprimer leur bonheur et leur admiration. Aussi ne le laissèrent-ils partir qu'avec le plus grand regret. Il fallut leur promettre de revenir aussitôt que sa santé lui permettrait un nouveau voyage."

Mais la Providence en avait décrété autrement. Le Père perdit ses forces de telle façon, que ses compagnons désespérèrent de le pouvoir porter en vie jusqu'au terme du voyage; "car de fait, raconte le P. Sablon, il devint si faible et si épuisé qu'il ne pouvait plus s'aider, ni même se remuer, et il fallait le manier et le porter comme un enfant." Il se crut encore capable de retourner à Michillimakinac. Ses compagnons le déposèrent au fond d'un canot d'écorce et tentèrent la traversée du lac Michigan. Pendant le voyage, la maladie qui devait l'emporter, prit une forme aiguë. Il avertit ses compagnons que sa dernière heure approchait et les pria de cingler vers le rivage.

"Cependant, le Père conservait dans ses souffrances une égalité d'esprit, une résignation, une joie et une douceur admirables..." Il commença à se préparer plus particulièrement à la mort.

L'embarcation alla atterrir à l'embouchure de la rivière Marquette — Ludington, — dans l'Etat du Michigan. Les deux fidèles compagnons du missionnaire débarquèrent leur vénéré Père sur le rivage, lui firent un lit de feuillage et improvisèrent pour lui un abri avec des écorces d'arbres. La veille de son trépas, il leur dit tout joyeux que ce serait pour le lendemain. Il leur donna des instructions pour son enterrement, demanda une croix pour son tombeau, remercia ses

compagnons, leur demanda pardon des peines qu'il leur avait données et leur promit de prier pour eux dans le Paradis.

" Sentant qu'il ne lui restait que fort peu de temps à vivre, il fit un dernier effort, ôta lui-même son crucifix qu'il portait toujours pendu à son cou, le mit entre les mains d'un de ses compagnons, le priant de le tenir élevé devant ses yeux jusqu'à son dernier soupir. Il fit à haute voix sa profession de foi et remercia la divine majesté de la très grande grâce qu'elle lui faisait de mourir, à l'exemple de saint François-Xavier, dans une chétive cabane, au milieu des forêts et dans l'abandon de tout secours humain.

" Ses dernières paroles furent: Jésus, Marie! et il expira sans aucune convulsion, et avec une douceur qu'on peut appeler un agréable sommeil, le 19 mai 1675, un samedi, vers onze heures du soir. Ses compagnons après avoir bien versé des larmes sur son corps, l'inhumèrent de la manière qu'il leur avait indiquée et dressèrent une grande croix proche de son tombeau pour servir de marque aux passants."

(DIVERS.)

RÉFLEXIONS. — " Ainsi se termina, dit Garneau, dans le silence des forêts, la vie d'un homme dont le nom retentit aujourd'hui plus souvent dans l'histoire que celui de bien des personnages qui faisaient alors du bruit sur la scène du monde, et qui sont pour jamais oubliés.

LXXXVI. — MONTCALM.

Montcalm a sous les murs rangé ses bataillons,
Et bientôt, remplissant de ses noirs tourbillons
L'atmosphère ébranlée,
Sous le ciel par des flots de fumée obscurci,
Dans les acharnements d'un combat sans merci,
Rugit l'âpre mêlée. (L. FRÉCHETTE.)



Montcalm.

Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm, naquit à Nîmes, en 1712, au château de Candiac. Il entra tout jeune à l'armée et se distingua dans la campagne d'Italie, à Plaisance et au col de l'Assiette. Il revint en France avec cinq blessures.

Quoique simple maréchal de camp, Montcalm faisait les fonctions de lieutenant-général du roi, et en avait tous les pouvoirs. A cette époque se jouait le sort de la colonie française en Amérique. L'Europe entière allait bientôt assister au spectacle vraiment homérique de la lutte de deux grands peuples, la France et l'Angleterre, sur l'un des plus vastes champs de bataille du monde; l'Amérique du Nord.

La perte du Canada devint imminente, inévitable, sous la néfaste administration de l'intendant François Bigot. Ce triste individu, en qui s'incarnait la corruption brillante de la cour française à l'époque, avait emporté dans la Nouvelle-France, son intelligence, ses vices et ses séductions, dit M. de Bonneville.

Il se répandit sur tout le Canada comme une épidémie de vols. Survint la famine, suivie de la misère générale. L'approvisionnement des places était insuffisant, le commerce suspendu, les fournitures du matériel de guerre et d'équipement détournées, tandis que l'Angleterre s'armait jusqu'aux dents pour l'effort suprême.

Cependant, malgré la disette, l'incapacité du gouverneur et les rapines de Bigot et de sa bande de joueurs et de buveurs, le patriotisme canadien et français opéra encore des prodiges. A Montcalm et aux officiers de sa vaillante armée revient la gloire d'avoir sauvé l'honneur national de la honte et de la ruine. Accompagné du chevalier de Lévis, du colonel de Bourlamaque et de M. de Bougainville, Montcalm partit de Brest le 3 avril, et débarqua à Québec le 13 mai 1756.

Sa flotte se composait de douze navires, portant onze cent quatre-vingt-dix hommes de troupes. Tout compté, Montcalm n'avait à sa disposi-

tion que trois mille sept cent cinquante-deux soldats réguliers, dix-huit cents miliciens canadiens et trois cents sauvages.

Et c'est avec cette poignée de soldats que le vaillant marquis lutta victorieusement contre les forces britanniques, qui se composaient d'au moins vingt-cinq mille hommes. Il eût fallu vingt mille hommes à Montcalm et il n'en avait que sept mille! Et pourtant, avec ces sept mille soldats l'héroïque capitaine remporta de brillantes victoires, dont la plus mémorable est celle de Carillon.

Les Anglo-Américains, au nombre de seize mille, commandés par le général Abercromby, marchèrent le 8 juillet 1758 contre le fort Carillon défendu par Montcalm avec trois mille six cents hommes. Les ennemis s'avancèrent contre les retranchements français avec la confiance que donne une grande supériorité numérique.

" Inutilement les foudroyait-on du haut du parapet, sans qu'ils pussent se défendre; inutilement tombaient-ils, enfilés, embarrassés dans les tronçons au travers desquels leur fougue les avait emportés." Il leur fallut battre en retraite au bout de six heures. Abercromby avait perdu cinq mille hommes; les Français eurent à peine quatre cents hommes tués ou blessés, dont trente-sept officiers.

Cette éclatante victoire releva la gloire coloniale de la France et démoralisa l'Angleterre. Un cri d'alarme retentit à Londres et des secours en hommes et en argent furent envoyés sur-le-champ. Montcalm demanda également à Paris de l'argent et des soldats. De Québec, il écrivit au ministre de France ces lignes douloureuses: " Manque de vivres; le peuple réduit à un quar-

teron de pain; il faudra encore réduire la ration des soldats; pas de poudre, pas de souliers!"

Mais la France d'alors était livrée aux caprices d'une femme. Voltaire, l'insulteur de Jeanne d'Arc, le courtisan de la Prusse, régnait dans le monde des lettres: "A quoi bon s'égorger à propos de quelques arpents de neige au Canada!" On envoya six cents recrues et quinze navires chargés de vivres et de marchandises. Ce fut le dernier secours que la mère-patrie envoya à la colonie canadienne.

Une dernière bataille fut livrée le 13 septembre dans les plaines d'Abraham, sous les murs de Québec. Les Anglais, qui étaient deux contre un, perdirent sept cents hommes et leur général Wolfe. Les Français perdirent environ mille hommes et leur général ou plutôt leur héros, Montcalm.

Ce fut la consommation du désastre.

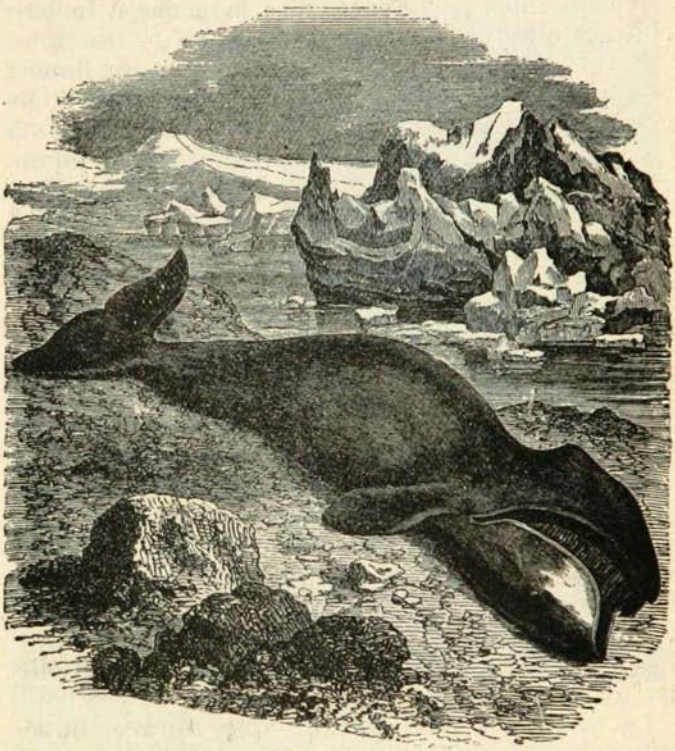
Averti par son chirurgien que sa mort était proche: "Tant mieux, dit Montcalm, au moins je ne verrai pas la reddition de Québec." Il passa la nuit à se préparer à la mort, reçut les derniers sacrements et expira le lendemain matin avec les sentiments d'un héros chrétien.

(J.-R. M...)

LXXXVII — LES POISSONS.

Le poisson a une forme allongée pour qu'il puisse mieux fendre l'eau. Il est couvert d'écailles et pourvu de nageoires. Son sang est plus ou moins froid, comme l'eau dans laquelle il vit. En frappant l'eau de ses nageoires et de sa queue, le poisson avance rapidement. Pour monter ou pour

descendre dans l'eau, le poisson dilate ou comprime une vessie pleine d'air qu'il a dans le corps, et que l'on nomme vessie natatoire.



La baleine.

Les poissons vivent et entendent comme les autres animaux; ils respirent dans l'eau même le peu d'air qu'elle renferme; aussi les voit-on constamment aspirer de l'eau par les ouïes et la rejeter ensuite, à peu près comme nous faisons de l'air.

La baleine, le plus grand des cétacés, est douée d'une force prodigieuse. Elle aspire des volumes d'eau qu'elle lance à une hauteur considérable. D'un coup de sa queue elle fait chavirer les embarcations des pêcheurs; aussi la pêche à la baleine est-elle toujours dangereuse.

Parmi les poissons de rivière ou d'eau douce on remarque la carpe, le brochet, le saumon, le requin et l'anguille.

La carpe vit en grande partie de plantes aquatiques et même de limon. Elle habite les lacs, les étangs, les rivières; elle peut atteindre une taille assez considérable. Ce poisson est fin et rusé. A l'approche du filet, il enfonce sa tête dans la bourbe, laisse passer le filet et ne reparaît que lorsqu'il n'y a plus de danger.

Le brochet est armé de dents fortes et crochues. C'est un poisson fort estimé sur nos tables; il est très vorace et toujours affamé; il se précipite sur tous les poissons qui s'offrent à sa rencontre.

Le saumon, d'une chair nourrissante et délicate, habite tantôt les mers, tantôt les eaux douces. Il est si fortement musclé et possède des mouvements si énergiques, qu'il remonte le courant de l'eau avec la rapidité d'un trait. Si en nageant à la surface de l'eau, le saumon rencontre une digue ou une chute, il s'élance au delà, eût-elle dix à quinze pieds.

Le requin, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements et avide de sang, est véritablement le tigre de la mer. Il attaque avec rage, combat avec acharnement. Il paraît souvent au milieu des tempêtes, menaçant de sa gueule énorme les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage.

L'anguille varie de couleur suivant une foule de circonstances extérieures. Elles sont très voraces et d'une agilité extrême: elles nagent également en avant et en arrière, et leur peau, couverte d'une mucosité visqueuse, est si glissante qu'il est très difficile de les saisir. Quand la saison est très chaude et que l'eau stagnante des étangs commence à se corrompre, les anguilles quittent le fond et se cachent sous les herbes du rivage, et même se mettent en voyage pour aller, à travers les terres, chercher une demeure plus favorable.



Saumons.

C'est ordinairement pendant la nuit qu'elles font ces voyages singuliers; et quand la sécheresse est extrême, elles s'enfoncent dans la vase pour y rester enfouies jusqu'à ce que l'eau soit revenue.

LXXXVIII. — Mgr DE LAVAL.

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine,
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France !
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.
(O. Crémazie.)

Monseigneur François de Laval-Montmorency, surnommé l'apôtre du Canada et le Père de la Nouvelle-France, descendait des Montmorency, l'une des plus illustres maisons de France.

Il naquit en 1622. Dieu l'avait doué de grands talents, d'un caractère très ferme et d'un zèle suréminemment apostolique.

Par amour pour Dieu et la religion catholique, il accepta la charge pénible et difficile de gouverner l'Eglise du Canada. Il arriva à Québec vers le milieu de juin 1659 et se mit aussitôt à l'œuvre avec sagesse et habileté: il fallait tout créer, tout organiser.

Son premier acte fut la fondation d'un grand séminaire — en 1663 — pour la formation de son clergé et, cinq ans plus tard, il ouvrait un petit séminaire pour préparer la jeunesse à l'état ecclésiastique et aux diverses carrières libérales. C'est de cet établissement qu'est sortie l'illustre université Laval.

Afin de se mieux renseigner sur l'état et les besoins de sa nouvelle Eglise, il entreprit la visite des paroisses de son vicariat apostolique, immense par l'étendue, mais peu habité et d'un accès difficile. Que de fois dans ses courses périlleuses n'eut-il pas à souffrir de la faim ou à se

contenter de pain sec! Que de fois aussi n'eut-il pas à partager la triste vie des pauvres sauvages dont on sait le genre d'existence primitif!

En voyage ou à la maison, le prélat ne se bornait pas à remplir ses devoirs épiscopaux: il se faisait curé ou vicaire au besoin; il baptisait, il confessait, il administrait les derniers sacrements aux malades, soit dans les hôpitaux, soit dans les cloîtres, soit dans les familles.

Toute la vie de cet évêque fut celle d'un saint. Quelle foi en Dieu! Quelle charité pour le prochain! Quel amour pour la pauvreté! Les biens qu'il avait reçus de France et ceux qu'il avait acquis au Canada, il les donna au Séminaire de Québec. Rien pour lui-même; lorsqu'il mourut, on trouva sa bourse vide.

Et ses mortifications! Il portait un cilice, il mangeait peu, il jeûnait tous les matins. Au séminaire, où il résidait dans une pauvre petite chambre, il était le premier debout, comme il était le dernier à se coucher.

Ses multiples occupations ne l'empêchaient pas de remplir ponctuellement ses exercices religieux. Comme il visait constamment à la perfection, il se tenait en garde contre les moindres défauts. Aussi se confessait-il tous les jours avant de célébrer la sainte messe.

Cet homme de Dieu, apparemment timide dans son humilité, trouvait au besoin une énergie de fer et un courage indomptable. Dans ses démêlés très graves avec le gouverneur M. d'Avaugour au sujet de la traite de l'eau-de-vie, il dévoila une fermeté de caractère étonnante. Pour réprimer les désordres causés par l'abus des liqueurs fortes, il se vit forcé, par l'incurie de l'autorité civile, de sévir contre tous ceux qui refusaient de se soumettre aux ordonnances épiscopales.

La sentence d'excommunication, qu'il porta contre les distributeurs de l'eau-de-feu, atteignit le gouverneur qui, pour se venger, suscita des accusations injurieuses contre les ecclésiastiques. En face d'un devoir à accomplir, l'évêque de Québec ne sut jamais reculer.

Il passa en France où il gagna sa cause, obtint tous les pouvoirs qu'il désirait relativement au commerce de l'eau-de-vie, fit révoquer M. d'Avaugour, et fut appelé à désigner au roi le successeur du gouverneur, M. de Mésy.



Le vén. Mgr de Laval.

Forcé à la retraite par son grand âge et surtout par ses infirmités, contractées à la suite de ses courses multipliées à travers son diocèse par les froids les plus rigoureux et au milieu de privations de tous genres, l'illustre vieillard donna sa démission.

Il mourut au Séminaire de Québec, le 6 mai 1708, comme meurent les saints, doucement, la joie au cœur et sur la figure, n'ayant aucune préoccupation des choses extérieures. Sa grande réputation de sainteté n'a fait que s'accroître après sa mort, et le pape Léon XIII l'a déclaré vénérable en 1891.

EXERCICE. — Raconter par écrit les traits les plus saillants de la carrière apostolique de Mgr de Laval.

LXXXIX. — LA PATRIE.

" A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! "

La patrie pour notre enfance, c'est un peu le soleil qui a réjoui notre berceau, la verdure des prairies, la moisson des champs et l'eau du grand fleuve; c'est le grand chêne, témoin de nos ébats, la silhouette des verdâtres Laurentides derrière lesquelles nous avons contemplé le soleil couchant; c'est l'église de notre première communion, le cimetière où dorment nos aïeux.

Voilà l'encadrement de la patrie; vous en découvrirez l'essence dans la moelle du mot même: c'est la *terre paternelle!*

C'est là que j'ai connu mon père, souri à ma mère et grandi sous le rayonnement de leurs amours; c'est là que j'ai reçu de la bouche d'un père les premiers oracles que j'emporte avec moi comme l'écho d'une voix toujours parlante et rajeunie.

La patrie de mon adolescence, ce sont les familles voisines. c'est le petit village de ma paroisse, le comté voisin, la province ou l'Etat qui protège la maison de mon père, c'est la grande famille qu'on appelle la nation.

A l'homme mûr, la patrie, c'est la puissance sociale qui couvre le foyer, les familles et les provinces du bouclier de sa protection; c'est l'ensemble des lois et des constitutions qui assurent avec le repos d'aujourd'hui la sécurité de demain.

C'est, aussi, cette floraison d'institutions qui croissent sur son sol; c'est encore cette moisson de chefs-d'œuvre de tous genres, les poésies, les éloquences, les arts et les inventions; c'est aussi

cette constellation de grands hommes qui brillent comme des astres au firmament de la nation, les poètes, les orateurs, les artistes, les écrivains, les savants, les hommes d'Etat.

La patrie, ah! c'est la phalange sacrée des apôtres, des martyrs et des saints! La patrie est là, et rien ne peut en effacer le souvenir, ni l'absence, ni la séparation, ni même l'exil.

Ecoutez les acents qu'exhale le poète expatrié:

Captifs aux rivages du Maure,
Un guerrier courbé sur ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute et puis elle pleure !
De son amour ne me parlez-vous pas ?—(BÉRANGER.)

Plus amère, mais bien émouvante aussi est la plainte de l'exilé de Lamennais:

" Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu garde le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples et ils m'ont regardé. Je les ai regardés et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux du vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique et s'y assoit au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux et n'importe où. L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays. Ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. J'ai vu des jeunes hommes s'aimer tendrement, mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul...

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu bénisse le pauvre exilé! "

RÉFLEXIONS. — Jésus arrive sur une hauteur d'où son regard embrasse Jérusalem, la capitale de son peuple. Il s'arrête, contemple longuement la ville rebelle dont il connaît d'avance le châtiment... " Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous son aile, mais tu n'as pas voulu..." Et Jésus pleura...

Jamais barde ancien, si ardemment affectionné à sa patrie, n'a atteint la sublimité de ces accents.

XC. — LE COURSIER DU DÉSERT.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha.

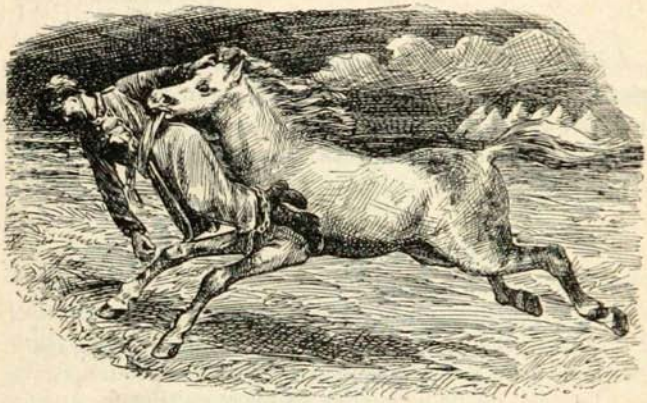
Aḫou-el-Marsch, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier.

Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhadt; l'Arabe, blessé, avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs.

Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier.

" Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un khan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha;

les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le doura dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Egypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libres!



Le fidèle coursier.

" Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants." En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre.

Mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer: il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de

cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable, aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

(LAMARTINE.)

EXERCICE. — Répondre par écrit aux questions suivantes : Qu'est-ce qu'une caravane ? — un pacha ? — Où se trouvent Acre, le Jourdain et Jéricho ? — Qu'entend-on par Soura ? — Que distinguez-vous dans la gravure ?

RÉCITATION : *Mort de la cavale.*

.....dans le désert, la cavale sauvage
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux ;
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous le ciel embrasé penchent leurs longs cheveux ;
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.
.....

EXERCICE. — Reproduire en prose cet extrait de poésie.

XCI. — UNE HÉROÏNE DÉCORÉE.

Le soir après la bataille, quand —

" Par delà les coteaux penchants,
Où trône la mort, blanc squelette,
La nuit a versé sur les champs
Une ombre pâle et violette..., "

et que les corbeaux descendent dans la plaine, semant de taches noires et le vert et le rouge sanglant qui tapissent ces champs, on aperçoit les cornettes blanches des Sœurs qui viennent panser des blessés, donner une dernière consolation aux mourants...

En présence de toutes les troupes françaises en garnison dans la capitale du Tonquin, le gouverneur-général, en 1887, à décerné la Croix de la Légion d'Honneur à la Mère Marie-Thérèse, supérieure des Sœurs de Charité.

Les troupes se rangèrent en carré sur la place publique de la ville, devant l'estrade sur laquelle avaient pris place le gouverneur-général et son état-major. Sœur Marie-Thérèse fut mandée par un aide de camp. L'officier la trouva à l'hôpital, occupée à consoler un soldat à qui l'on amputait une jambe.

L'opération terminée, elle suivit l'aide de camp au carré, où elle fut reçue par le général lui-même et conduite à l'estrade au milieu des joyeuses acclamations des soldats. Le général ordonna le silence et s'adressant à la religieuse, dit d'une voix solennelle et émue:

" Mère Marie-Thérèse, lorsque vous étiez âgée de vingt ans, vous reçûtes une blessure qui vous

fut infligée par un obus en soignant un blessé sur un champ de bataille.

" En 1859, la bombe d'une mitrailleuse vous étendit sur le sol, au premier rang de l'armée, à Magenta. Depuis lors vous êtes allée en Syrie, en Chine et au Mexique, et souvent, dans ces diverses campagnes, vous avez été exposée aux balles, aux boulets, aux sabres et aux lances de l'ennemi.

" En 1870, vous avez repris votre place à l'armée. A Reischoffen, vous fûtes relevée couverte de blessures, parmi un monceau de cadavres de cuirassiers.

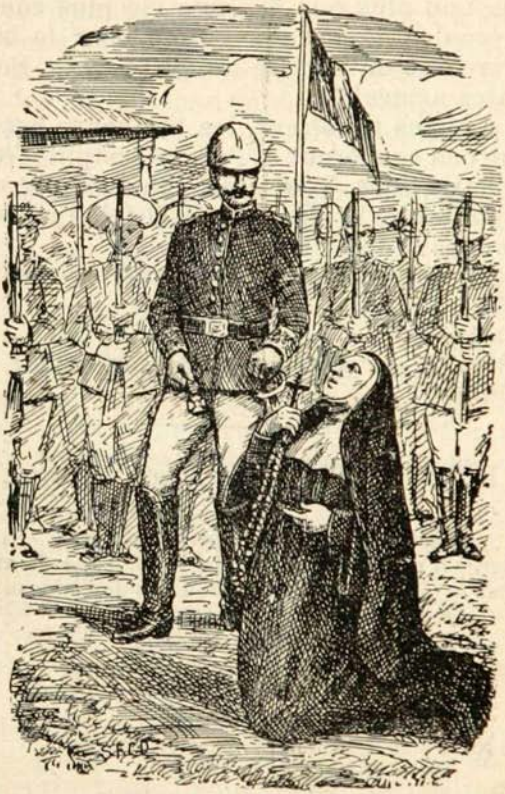
" Vous avez couronné de tels actes d'héroïsme, il y a quelques semaines, d'une des plus héroïques actions que l'histoire ait enregistrées: Une grenade tomba sur une ambulance dont on vous avait confié le soin; elle n'éclata pas, mais elle aurait pu éclater en un moment et infliger de nouvelles blessures à ceux qui étaient déjà blessés.

" Mais vous étiez là, vous avez saisi la grenade dans vos bras, et, souriant aux blessés qui vous regardaient avec des sentiments de frayeur, non pas pour eux-mêmes, mais pour vous, vous l'avez portée à une distance de quatre-vingt-six mètres.

" En la déposant à terre vous vous êtes aperçue qu'elle était sur le point de faire explosion; vous vous êtes jetée sur le sol; et lorsqu'elle fit explosion, l'on vous vit couverte de sang,mais quand on accourut à votre secours, vous vous êtes levée en souriant, comme c'est votre habitude, et vous vous en êtes retournée à l'hôpital, en disant: " Ce n'est rien! "

" A peine étiez-vous guérie de vos blessures que vous retourniez à l'hôpital d'où je viens de vous mander."

Pendant que le général prononçait ces paroles élogieuses, la bonne sœur se tenait la tête modestement baissée, les yeux fixés sur son crucifix pendu à ses côtés.



"Je vous remets la croix des braves."

Alors le général la pria de s'agenouiller et, tirant son sabre, l'en toucha légèrement trois fois à l'épaule et attacha la Croix de la Légion d'Hon-

neur à son habit, en disant d'une voix tremblante d'émotion: "Je vous remets la croix des braves, au nom du peuple et de l'armée française; aucun ne l'a méritée par de plus nombreux actes d'héroïsme, non plus que par une vie plus complètement écoulée dans l'abnégation pour le bien de vos frères et au service de votre pays. Soldats! présentez armes!"

Les troupes saluèrent, les tambours battirent, les clairons sonnèrent et l'air se remplit d'immenses acclamations. Tout était jubilation et excitation, tandis que la Mère Marie-Thérèse conservait, elle, son sang-froid accoutumé:

"Général, dit-elle en se levant, avez-vous fini de moi?

— Oui, dit-il.

— Bien, alors je retourne à mon soldat blessé à l'hôpital!"

RÉCITATION. — *La pauvre orpheline.*

Oh! pourquoi n'ai-je point de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.
Je ne partage point les jeux de la veillée;
Jamais sur un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir...
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée!

(SOUMET.)

XCII. — LE PAON.

Si l'empire appartenait à la beauté, et non à la force, le paon serait sans contredit le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné.

Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel.

Non seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si quelque excitation se joint aux influences naturelles de la saison et lui inspire une nouvelle ardeur, alors toutes ses beautés se multiplient; ses yeux s'animent et prennent de l'expression; son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure.

Les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou se renversent noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux où la lumière du soleil se joue en mille manières.



Le paon.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent l'éclat des plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps,

lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté.

On prétend qu'il jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui montrer des regards d'attention et de louanges, et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

(BOURASSÉ.)

RÉCITATION. — *Le Turco.*

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.
De joie et d'amour sa vie était pleine.
Il ne connaissait le mal ni la haine,
Bien aimé de tous, et partout heureux.
C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant,
Car on connaissait la défaite amère
Et que l'ennemi marchait triomphant.
L'écolier quittait les héros d'Homère ;
Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve ;
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve :
— Courage, mon fils ! — Courage, maman !
Elle prit au front son voile de veuve
Et l'accompagna jusqu'au régiment.

L'enfant est tombé, frappé d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.
Il ne connaît pas la fuite fatale ;
La mort a déjà cerné son front pâle ;
Ses yeux sans regards sont à demi clos.
L'enfant est tombé, frappé d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin, le canon mugit et bombarde.
Levant doucement sa tête hagarde,
Son regard mourant s'anime soudain.
Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

" Où sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite !
Les avons-nous bien vaincus, cette fois ?
Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite ? "
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit tristement de sa douce voix :
" Où sont les Prussiens ? Ah ! réponds-moi vite !
Dis, les avons-nous vaincus, cette fois ? "

Et le vieux Turco se prit à lui dire :
" Oui, petit Français, tu les as vaincus.
— Alors, je m'en vais... veux-tu me conduire ?...
O ma chère mère !... " Et dans ce sourire,
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux Turco ne cessa de dire :
" Oui, petit Français, tu les as vaincus. "

(P. Déroulède.)

EXERCICE. — Raconter en prose l'anecdote ci-dessus.

XCIII. — BENJAMIN FRANKLIN.

Se coucher tôt, se lever tôt, donne santé, richesse et sagesse.
La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint bientôt.
L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec la honte.
Cherche les vertus chez les autres et les vices chez toi.
Ne jette pas de pierre à tes voisins, si tes fenêtres sont de verre.

(FRANKLIN.)

Benjamin Franklin est né à Boston, en 1706, d'une famille pauvre. Elevé par un père rempli de bon sens, il devait lui-même devenir plus tard un homme de haute raison. Tout jeune encore, il ne rêvait que marine et longs voyages; la vue de la mer et la lecture de livres d'aventures avaient hautement développé ce goût chez lui.



Franklin.

Mais son père ne voulait pas qu'il fût marin, et, considérant son amour pour les livres, il se décida à le faire imprimeur. Benjamin se rendit à Philadelphie. Il avait dix-sept ans. A voir ce jeune homme marcher dans la rue, un pain sous le bras, un sac de voyage à la main et pauvrement vêtu, il eût été guère possible de présager son brillant avenir.

Il fit son apprentissage chez son frère James, et pendant quelques années, tout marcha bien. En apprenant son état, il continuait à s'instruire avec un zèle et une persévérance admirables. Pour avoir quelques schellings à consacrer à ses chers livres, il avait supprimé la viande de ses repas, se contentant de pain, d'eau et de légumes.

Plus tard, il fit un voyage en Angleterre, y amassa quelques milliers de dollars et revint à Philadelphie fonder un journal. En 1732, il commença la publication de son livre du *Bonhomme Richard*, ouvrage d'une grande popularité.

Après s'être acquis une fortune assez ronde par son travail et son économie, Franklin se retira des affaires et se voua aux études scientifiques. Il inventa le paratonnerre, une espèce de calorifère et fit bien d'autres découvertes.

Dans la dernière période de sa vie, Franklin partagea son temps entre le travail, la famille et la politique. Fervent patriote, il défendit la cause de la liberté avec ardeur et habileté. A la cour de France, où il avait été envoyé comme ambassadeur, il se fit admirer par sa dignité, son génie, ses traits d'esprit et le charme de sa conversation.

A son retour, l'Etat de Pennsylvanie le choisit trois fois pour gouverneur et l'envoya, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, siéger au Congrès.

Comblé d'honneur, vénéré de ses compatriotes, Benjamin Franklin garda jusqu'à la fin de sa vie la modestie et la simplicité de sa jeunesse. Il avait conservé l'usage de la tasse en terre et de la cuiller de bois de son enfance. Ce fut tout un événement dans sa vie, quand sa femme fit acquisition pour lui d'une tasse d'une assez grande valeur;

aussi le philosophe soupira-t-il sur cette prodigalité.

Il mourut à Philadelphie et ses obsèques eurent lieu au milieu d'une grande pompe. Plus de vingt mille personnes vinrent déposer sur la tombe de ce savant, de ce philosophe et de ce grand homme d'Etat, le tribut de leur respect et de leur reconnaissance. La nation prit le deuil à sa mort pendant un mois.

Il manqua à cet homme remarquable le bonheur de vivre et de mourir dans le giron de l'Eglise catholique. Sa morale, toute naturelle, était empruntée aux philosophes de l'antiquité, à Pythagore, en particulier.

EXERCICE. — Raconter par écrit ce que Franklin a fait de plus remarquable pendant sa vie.

XCIV. — LES FLEURS.

Toutes les richesses de la peinture et tout le talent des plus grands artistes n'arriveront jamais à imiter la plus modeste fleur des champs, la petite marguerite qui croît partout, sans culture, sans soin, sur le gazon abandonné, sur la muraille démolie, sur la chaumière du pauvre, sur la tour du château.

Pour réjouir l'œil de l'homme, pour lui remettre l'espérance au cœur, la bonté de Dieu a semé des fleurs partout: dans les régions glaciales, comme dans les contrées brûlantes; sur les pointes les plus élevées des montagnes, comme sur les

rivages marécageux des étangs; dans les sables du désert, comme dans les jardins les mieux cultivés.

Partout il y a des fleurs pour réjouir la vue de l'homme, pour lui dire que Dieu veille sur lui et lui prodigue tous les dons qui peuvent contribuer à son bonheur.



Fleurs.

Il y a des fleurs peintes avec une simplicité charmante; beaucoup, avec une pompeuse magnificence; un grand nombre aussi, élégamment panachées, ont un aspect à la fois fort simple et superbe. L'azur du ciel, la rose de l'aurore, la blancheur des neiges, le jaune de l'or, le rouge du feu et de la pourpre distribués abondamment aux fleurs, les font briller sur la verdure des plantes comme les bijoux étincellent sur la tenture des palais.

Avec les charmes de la beauté, elles ont, chez un grand nombre d'espèces, les plus suaves parfums. De leurs corolles épanouies s'exhalent d'invisibles atomes qui, disséminés dans l'air, embaument ce fluide inodore.

Avec quel agrément, nos narines aspirent ces parfums! Quelle douce jouissance de respirer en paix au pied d'un arbre fleuri, ou sur le bord d'un

champ pendant la floraison, ou dans les allées d'un jardin spacieux!

Chaque fleur odorante offre à Dieu un tribut d'encens. Chaque espèce a le sien qui diffère des autres, de sorte que vous goûtez à la fois plusieurs genres de parfums. Votre odorat est charmé; en même temps l'élégance des formes et la beauté des couleurs vous récréent la vue.

Combien n'a-t-on pas vu de grands hommes fatigués des travaux de l'étude ou du tracas des villes, de grands capitaines, après avoir rempli le monde de leur renommée, venir se reposer à la campagne au milieu des fleurs!

(DIVERS.)

RÉCITATION — *L'aumône.*

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse :
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel ! — (V. HUGO.)

RÉFLEXIONS. — Rien n'égale l'art, le goût et le coloris des fleurs. Salomon lui-même, dans sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme le lis de la vallée !

NOTE.— La multiple répétition du verbe " *Donnez* " nuit à la perfection du morceau ci-dessus. — (M...)

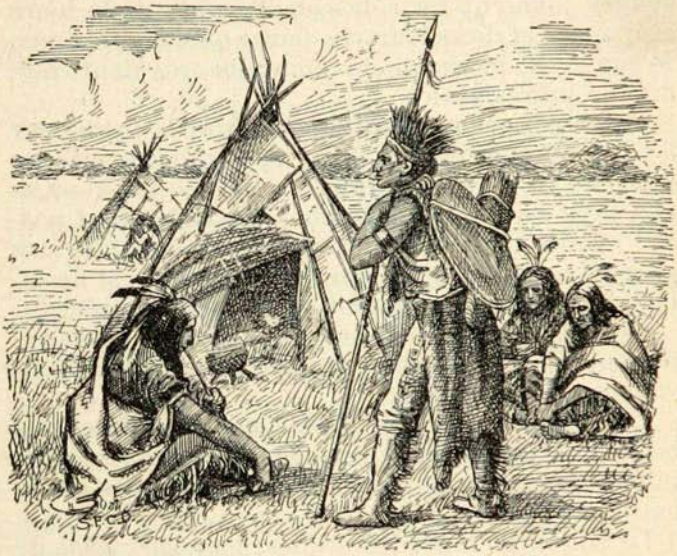
XCV. — LES SAUVAGES.

Les sauvages de l'Amérique du Nord étaient des hommes d'une constitution robuste, d'une force physique peu commune; leurs sens, comme ceux de l'homme primitif, étaient d'une admirable perfection; l'acuité de leur vue, la finesse de leur ouïe et de leur odorat les rendaient redoutables. Aucune surprise n'était possible avec eux.

Leur manière de s'orner la tête et d'arranger leur épaisse chevelure était tout à fait pittoresque. Leur principal ornement était le tatouage multicolore. Leurs vêtements d'hiver étaient de peaux d'ours, de cerfs et de castors.

La vertu dominante de ces sauvages, c'était la force d'âme, le courage, l'insensibilité. Ils supportaient sans se plaindre la chaleur, le froid, la fatigue, la souffrance, et passaient facilement plusieurs jours sans prendre de nourriture. Les enfants étaient élevés à cette rude discipline, et les femmes elles-mêmes partageaient ce stoïcisme.

Mais ces quelques vertus naturelles étaient largement compensées par des vices odieux ou ridicules. Leur orgueil et leur esprit de haine et de



Les sauvages.

vengeance étaient indomptables; leur férocité tenait de la bête fauve; leur dissimulation se prolongeait des années entières.

Chose singulière: ces tribus réalisaient, au point de vue de leur gouvernement, un véritable idéal démocratique, dont les peuples modernes, malgré leur culture, peuvent à peine approcher. La parole conduisait chez eux aux honneurs suprêmes, comme jadis chez les Athéniens. C'est grâce à cette passion pour l'éloquence, que les missionnaires exercèrent promptement sur eux un grand empire et conquirent vite un ascendant considérable.

La religion des sauvages était une sorte de polythéisme admettant beaucoup de génies et d'esprits secondaires autour du Grand Esprit. Les songes jouaient un rôle considérable dans leurs croyances et dans leur vie, parce que, d'après eux, le songe est la parole de l'âme; ils croyaient faire mal en lui résistant.

Ces sauvages avaient aussi un grand culte pour les morts; pour eux, la mort n'était qu'un passage dans un autre pays, dans un monde nouveau, à peu près semblable à celui-ci. Ils espéraient passer encore leur vie future à chasser dans les grands bois, à pêcher sur les grands lacs; de là, le calme qu'ils montraient au moment suprême.

On avait coutume de les enterrer avec leurs vêtements et leurs armes, comme s'ils partaient en voyage d'exploration.

Les sauvages avaient aussi leur calendrier. Ils ne connaissaient point l'année solaire, mais comptaient par lunes la durée de leurs voyages ou de leurs chasses.

Le soleil, la lune, les étoiles, leur servaient de boussole pendant leurs pérégrinations. La mousse, la couleur de l'écorce, l'inclinaison des arbres leur indiquaient le temps, l'heure et le chemin. Leur mémoire des lieux était prodigieuse; leur dextérité à manier l'arc et l'aviron était surprenante.

Tels étaient le caractère, les mœurs, les usages et les croyances des peuplades indiennes lorsque les premiers explorateurs blancs débarquèrent sur le sol américain.

A la parole du missionnaire et sous la bienfaisante influence de l'Evangile, ces farouches enfants des bois déposèrent graduellement leur primitive férocité et baissèrent le front devant les

forces supérieures de la civilisation. Ceux qui ont résisté à la force de l'assimilation ont été refoulés avec leurs wigwams vers les plaines glacées de l'extrême Nord-Ouest.

Que reste-t-il de cette race jadis si redoutable? Quelques tronçons épars de tribus resserrées sur les coins du continent, épaves de races régnant autrefois en souveraines.

Le féroce Iroquois ne promène plus le carnage sur les rives du grand fleuve; on n'entend plus son sinistre chant de guerre, prélude du massacre; son arc est brisé; la hache sanguinaire est enterrée.

On ne voit plus guère glisser sur nos rivières le rapide canot d'écorce; l'Algonquin ne poursuit plus dans la forêt vierge le cerf haletant; sa flèche meurtrière n'atteint plus le vol de l'oiseau.

Plus de wigwams fumants sur nos plages! Les cabanes d'Hochelaga gisent sous le Mont-Royal; Québec plane sur les décombres de Stadaconé!

Ces peuples ont vécu! Déjà j'entends dans le lointain le bruit de la vague qui emportera leurs derniers vestiges.

RÉFLEXIONS. — **Il y a dix ans, en visite dans une mission indienne du Michigan, je passai au cimetière, à quelques arpents de la petite chapelle. Au centre de l'enclos des morts j'aperçus un monceau de pierres surmonté d'une croix. J'y lus ces mots:** Ci-gît... (un nom) .. **le dernier chef de la tribu! Un frisson courut dans mes membres. Il y avait quelque chose de lugubre dans cette simple épitaphe. C'était bien le commencement de la fin et je me dis: Un jour peut-être l'homme blanc gravera quelque part sur un tombeau:** Ci-gît le dernier sauvage de l'Amérique!—(J.-R. M...)

TROISIÈME PARTIE.

XCVI. — LE LOUP.

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément. Il a reçu de la nature des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie.

Il est naturellement grossier et poltron; mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité; pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux.

Lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie.

Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes et les enfants, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage et la mort.

Le loup pris jeune se prive, mais ne s'attache point; la nature est plus forte que l'éducation; il

reprend avec l'âge son caractère féroce, et retourne, dès qu'il le peut, à son état sauvage.

Le loup est l'ennemi de toute société; il ne fait même pas compagnie à ceux de son espèce. Lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlements affreux, et qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent et retournent en silence à leur solitude.

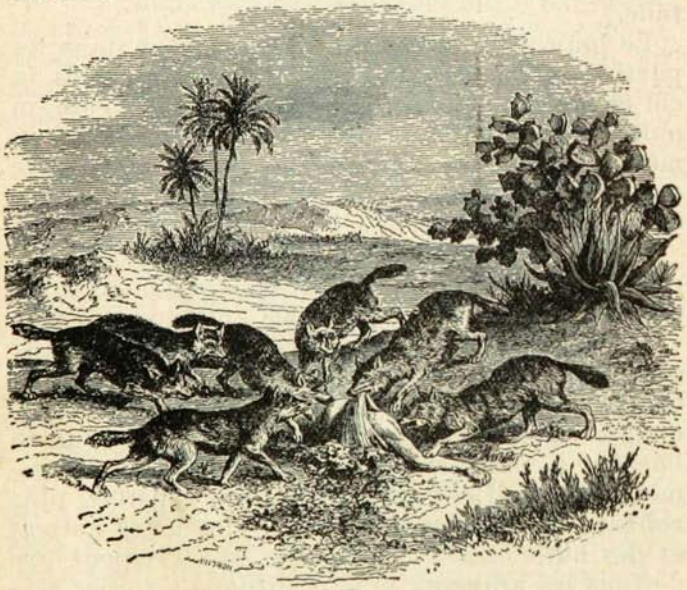
Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du col et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vite que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise.

Il mord cruellement, et toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage. Lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie; et, cependant, lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien; il est plus dur, moins sensible, plus robuste. Il marche, court, rôde des jours entiers et des nuits; il est infatigable, et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course.

Le loup a les sens très bons, l'œil, l'oreille, et surtout l'odorat; il sent souvent plus loin qu'il ne voit; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une

lieue; il sent aussi de loin les animaux vivants, il les chasse même assez longtemps en les suivant aux pistes.

Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivants que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la chair morte, et cependant il dévore les voiries les plus infectes. Il aime la chair humaine, et peut-être, s'il était le plus fort, n'en mangerait-il pas d'autre.



Loups affamés.

On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avait enterré que négligemment les corps, les décou-

vrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfants, etc.

Désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, le loup est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.

(BUFFON.)

EXERCICE. — Répondre par écrit aux questions suivantes : Que signifie — mâtin ? — émanation ? — voirie ? — véhément ? — maraude ? — recéler ? — acharnement ? — *Trouver un synonyme à chacun* des mots ci-dessus. — *Indiquer les objets que vous remarquez dans la gravure.*

RÉCITATION. — *Les morts.*

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages ;
Le printemps, de parfum ; l'horizon, de nuages ;
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie
Ne vient plus dessécher, comme au temps de la vie
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien, au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos. — (O. CREMAZIE.)

XCVII. — FRÈRES DANS LA MORT.

Des voyageurs, chargés de provisions, partaient le cœur plein d'espoir pour regagner leur patrie située par delà le Sahara, cet immense désert de sable qui a mille lieues de long. Ils étaient en route depuis plusieurs semaines sous un soleil brûlant comme le feu, lorsque un grand vent se leva, roulant des collines de sable. Les chameaux enfonçaient dans la plaine; le sable entrait dans la bouche et les yeux des voyageurs; une soif ardente leur brûlait les entrailles.

Chaque jour des hommes tombaient comme tombent des soldats dans une bataille; les chameaux épuisés se couchaient à côté de leurs maîtres et, la langue pendante, attendaient aussi la mort. La caravane continuait cependant sa route, mais la longue file d'hommes et de chameaux se raccourcissait sans cesse. Enfin, un soir, au coucher du soleil, de tous ces voyageurs, il ne restait plus debout que deux hommes. Ces deux hommes se connaissaient à peine; ils n'avaient point la même patrie, et voilà que la mort les mettait face à face dans le désert morne et silencieux. Ils se regardèrent quelque temps sans rien dire; puis instinctivement ils se tendirent la main, et, allant l'un vers l'autre, ils s'embrassèrent...

Le lendemain, quand le soleil se leva sur eux, le vent avait cessé de souffler. Ils regardèrent le vaste horizon, cherchant à y apercevoir un arbre, un peu de verdure, quelque chose qui leur donnât le courage et l'espoir.

Ils reprirent leur route, mornes et silencieux. Tout à coup, dans le lointain, il leur sembla que le sol était recouvert d'eau: un lac, un immense

lac s'étendait devant eux, et, dans son eau limpide, il reflétait des arbres, des maisons, toute une oasis. Alors, pris d'une sorte d'égarement, tous deux oublient la soif qui les dévore, et leurs fatigues et leur désespoir: excitant leurs chameaux de la voix et du geste, rassemblant toutes leurs forces, ils s'élancent à travers le désert.

Ils allaient ainsi pendant quelques heures; le lac semblait s'éloigner à mesure qu'ils avançaient; puis, soudain, il disparut... Et les malheureux, jouets de l'illusion du mirage, se revirent de nouveau perdus au milieu de la plaine rougeâtre et sablonneuse; il restait à chacun d'eux une dernière outre pour suprême ressource. L'une, dans la précipitation de la route, s'était fendue, et le sable, en buvant ces gouttes d'eau répandues, avait bu le sang et la vie de l'infortuné voyageur. Il laissa tomber ses bras de désespoir: tout était fini pour lui.

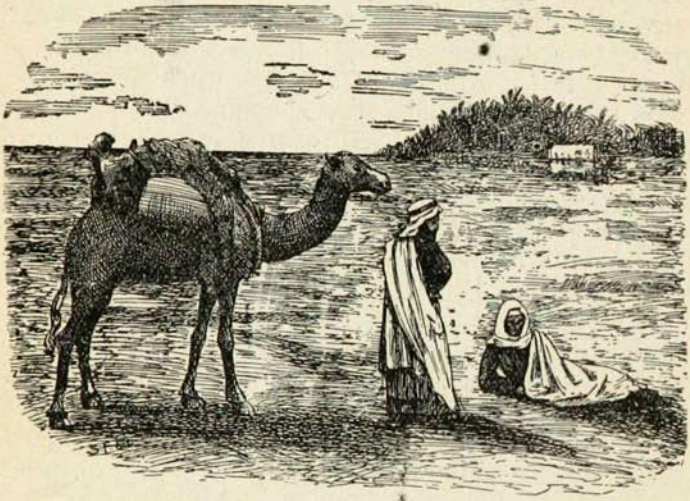
Daniel regarde son compagnon: il avait les yeux cerclés de noir, les joues creusées, la langue sortant à demi de sa bouche... Oubliant la soif qui le dévorait lui-même, il saisit l'outre qui pendait aux flancs de son chameau et la tendant à Josué: — " Bois," lui dit-il.

Josué saisit l'outre d'une main tremblante, l'approcha instinctivement de ses lèvres, mais il eut encore la force de la repousser: — " Non, dit-il, te prendre cette eau, ce serait te prendre la vie: je ne veux pas; laisse-moi mourir. Que Dieu ait pitié de moi! "

Daniel insiste: — " Je ne t'abandonnerai point, reprit-il: bois; vis, et s'il nous faut mourir, que la mort du moins, en nous frappant, ne nous sépare pas." Et il éleva l'outre jusqu'aux lèvres de son compagnon, et il vit au contact de cette eau bien-

faisante la vie se ranimer dans les membres de son ami.

Ils continuèrent leur route. Quelques heures s'étaient écoulées, quand le chameau sur lequel



Une oasis! ils sont sauvés.

Daniel était monté, s'agenouilla sur le sable; il ne voulait plus marcher. Alors, ce fut le tour de Josué de sauver son ami: il le prit presque défaillant dans ses bras; il le plaça sur son propre chameau: et ils recommencèrent à avancer ainsi, se soutenant l'un l'autre.

Le chameau, épuisé sous ce poids de deux personnes, fléchissait à chaque pas: il allait, lui aussi, s'affaisser dans le sable pour mourir...

Mais voilà qu'il se met tout à coup à flairer l'air, il penche sa tête vers le sable et la relève au souffle du vent; puis, à l'instant, il part dans une direction qu'il semble connaître, traverse l'espace

avec rapidité, franchit une colline de sable qui borne l'horizon...

Alors les voyageurs, d'un œil à demi éteint, aperçoivent des arbres, des palmiers, des huttes de feuillage: ils entendent des voix humaines, ils se sentent saisis et portés auprès d'une source d'eau vive, que leur animal avait sentie de loin... Bientôt l'eau qu'on versait sur leur visage les rappelle à la vie; ils boivent, et le sang recommence à circuler dans leurs veines: ils sont sauvés!

Quand ils eurent repris connaissance, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et, fléchissant le genou, ils rendirent grâces à Dieu qui les avait épargnés.

Promenant ensuite avec tristesse leurs yeux appesantis sur le vaste désert qui s'ouvrait immense devant eux, ils dirent: " O Providence, qui veux que nous soyons tous des frères, d'autres voyageurs, comme nous, passeront par où nous avons passé, souffriront comme nous avons souffert, fais qu'ils trouvent aussi dans le malheur d'autres hommes pour leur tendre la main! "

RÉFLEXIONS. — **Il est doux, certes, de se pouvoir dire: " Donne-moi ce qui me manque et ce qui te manque je te le donnerai; quand je serai faible tu me tendras la main, et si je te vois près de tomber, je te tendrai la mienne."**

(CHANSON DE ROLAND.)

XCVIII. — SIR L.-H. LAFONTAINE.

Louis-Hippolyte Lafontaine, qui fut l'un des plus illustres hommes d'Etat, et l'un des plus profonds juristes du Canada français, naquit à Boucherville, en 1807, d'une respectable famille de l'endroit.

Il fit ses études classiques au Collège de Montréal. Deux traits saillants le distinguaient de ses condisciples: la solidité de son jugement et l'opiniâtreté de son caractère. Il embrassa la carrière du barreau et d'un bond atteignit le premier rang parmi les légistes de l'époque. De si rapides succès professionnels, joints à l'intégrité de son caractère, le désignèrent bientôt comme un des chefs naturels du Bas-Canada.

Lafontaine d'ailleurs était constitué physiquement et intellectuellement pour inspirer le respect, la confiance et l'admiration de ses compatriotes. "Tout chez lui, en effet, dit son biographe, dénotait la force et la puissance. Sa stature, au-dessus de la moyenne, était massive; sa physionomie était calme, sereine, immobile; ses traits fiers et réguliers, sa démarche lente et mesurée; sa parole était grave et solennelle; il avait un buste large et puissant, une tête immense."



Sir L.-H. Lafontaine.

Toujours maître de ses pensées, alors même que le feu de la colère lui montait au front, il se taisait, attendait et réfléchissait. Honnête, franc, loyal, uniquement préoccupé de la justesse de ses idées, devant le peuple comme devant la Chambre, il discutait froidement et s'en rapportait à la réflexion et à l'intelligence de ses auditeurs.

Les intrigues politiques répugnaient à son ca-

ractère fier et indépendant; les yeux fixés sur un principe, il y marchait en droite ligne, écrasait les obstacles sur son passage, insouciant de ses intérêts personnels et regardant à peine si on le suivait. Ses adversaires les plus acharnés avaient pour lui le plus grand respect et ne mirent jamais en doute son désintéressement, l'indépendance et la sincérité de ses convictions.

A des hommes d'Etat du tempérament de sir L.-H. Lafontaine, il faut des époques de désintéressement, des situations où le sentiment public l'emporte sur le sentiment particulier. De tels caractères ne s'accommodent pas longtemps des rouages compliqués d'un gouvernement constitutionnel, où se multiplient les questions, les explications, les discussions et les divisions intestines.

Au mois d'octobre 1851, il mit sa démission entre les mains du gouverneur Elgin, qui l'accepta avec regret, et retourna tranquillement à Montréal pour exercer sa profession d'avocat.

" Il avait assuré à son pays les bienfaits du gouvernement constitutionnel et lui avait donné les lois nécessaires à son développement moral et matériel. Il crut qu'il avait fait sa part, que sa mission était remplie, son règne fini."

En 1853, il était nommé juge en chef de la Cour d'Appel, et, l'année suivante, la Reine lui conféra le titre de baronnet. La magistrature lui fournit un noble et vaste champ pour le déploiement de ses hautes facultés. Sa sagesse, son impartialité et son savoir rappelèrent les plus beaux temps des cours judiciaires de France.

Il fut, comme magistrat, ce qu'il avait été comme premier ministre de son pays, irréprochable, inattaquable, un modèle pour les générations futures, une gloire nationale.

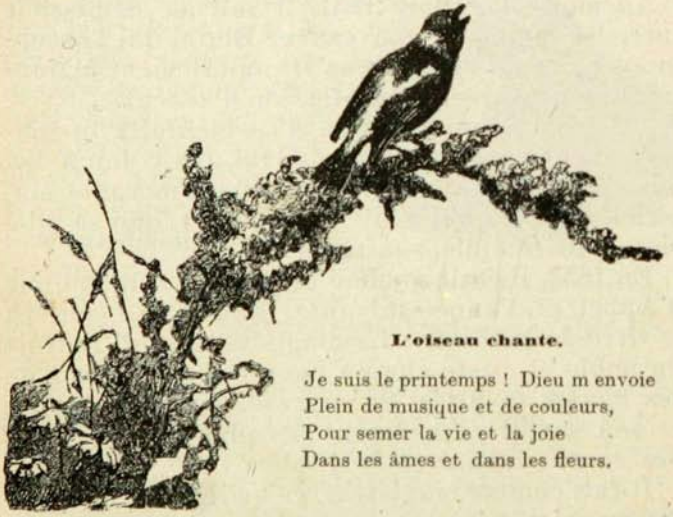
La mort le somma dans la chambre des juges, où il était à remplir les devoirs de sa charge. Transporté à la hâte à sa demeure, il demanda à voir son fils, qu'il couvrit de baisers, fit le signe de la croix et mourut quelque temps après (1864).

(*D'après* L.-O. DAVID.)

EXERCICE. — Faire consigner par écrit les traits saillants de la carrière de Sir L.-H. Lafontaine.

XCIX. — LE PRINTEMPS.

La neige a disparu du flanc de la montagne
Et le soleil commence à redorer les champs ;
Les oiseaux, de retour, chantent dans la campagne,
Leur voix dit aux échos : " Amis, c'est le printemps ! "



L'oiseau chante.

Je suis le printemps ! Dieu m envoie
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

Mars! voici le printemps et avec lui, la résurrection et l'espérance. Dans l'azur du ciel, l'astre

du jour gravite lentement et ses rayons sèment la chaleur et la vie: " Les zéphirs loin de nous ont chassé l'aquilon."

La neige disparaît, le fleuve charrie les glaçons et le coteau reverdit là-bas.

La nature engourdie par les frimas se réveille au souffle d'une brise printanière: le bourgeon s'ouvre, la feuille se dessine et demain s'épanouira la fleur du parterre.

Le froment, enseveli dans le sillon, germe, se développe et perce de sa tige le sol friable.

L'insecte sort de sa longue léthargie, le timide lézard savoure immobile les chauds rayons du soleil, et l'oiseau entre au bocage. Voyez-le transporter avec ardeur dans son bec les brins de mousse et d'herbes pour attacher à nos toits le nid qui recevra la prochaine couvée.

L'abeille matinale a quitté la ruche et cherche la feuille du buisson: demain elle plongera avidement sa petite langue dans la corolle des fleurs pour en aspirer le suc qu'elle transformera aussitôt en miel doré.

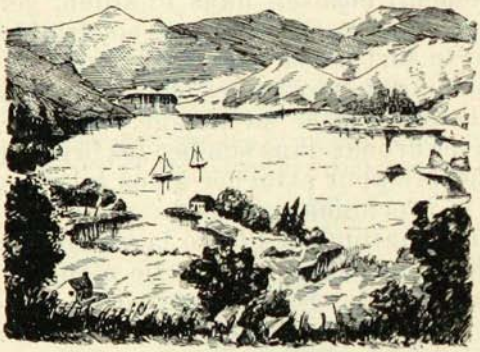
Ouvrez l'étable aux bestiaux trop longtemps captifs: l'herbe grandie les attend au pâturage. Allez, petits agneaux, brouter la tendre verdure et gambader sur le flanc de la colline.

Venez, grand-père, réchauffer votre vieillesse, méditer sur ces merveilles sans nombre et unir les accents affaiblis de votre âme à ces voix sans trêve, à cet hymne que la nature adresse à son auteur.

Et vous, petits enfants, comme tout ce qui respire, humez l'air à pleins poumons. Courez, sautez, chantez: épanouissez-vous sous l'œil du bon Maître qui vous sourit là-haut dans la voûte bleue.

RÉFLEXIONS. — Le printemps prépare l'été comme la jeunesse prépare l'âge viril. Le printemps a ses papillons éphémères, comme la jeunesse a ses rêves dorés; si le printemps a ses fleurs naturelles, qui forment son principal ornement, la jeunesse a, pour ainsi dire, ses fleurs morales qui constituent sa plus belle couronne.

RÉCITATION. — *La source et le lac.*



La source et le lac.

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin ;
Allégrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : " Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

" Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : Ne m'oubliez pas !
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

" A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;
Qui sait ? Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

" Je borderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit."

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir ;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe,
Le géant futur meurt petit :
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit.

(Th. GAUTIER.)

NOTE. — Théophile Gautier, né à Tarbes en 1811, mort à Neuilly en 1872. Poète et critique, romancier, journaliste, il a poussé la recherche du pittoresque à ses dernières limites, et il a renouvelé les procédés littéraires de la description par des effets de coloris empruntés aux arts plastiques. Il a voulu que ses petits poèmes fussent de vrais bijoux. Les *Emaux* et *Camées* sont un recueil de poésies chatoyantes et finement ciselées. — (DIVERS.)

C. — LOIC, LE PETIT MOUSSE.

On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
J'entends les mâts craquer, et la mer qui mugit ;
Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la tempête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?

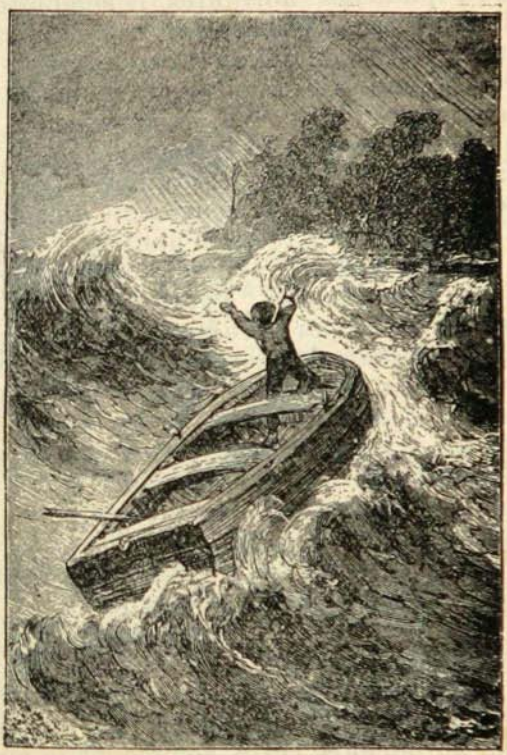
Il était seul sur la vaste mer, le pauvre petit, seul, à la garde de Dieu.

Depuis la veille, il voguait sur la petite barque arrachée par la tempête du bâtiment qui l'avait emporté loin de la Bretagne. Là-bas, dans la maisonnette, sa pauvre mère l'attendait, en roulant dans ses doigts amaigris les grains de son chapelet de bois; là-bas, dans l'église du village, les compagnons de ses jours heureux écoutaient en silence les paroles du vieux curé, et, la leçon finie, prenaient leurs ébats sur la grève ensoleillée.

Plus d'un peut-être, en regardant les flots, disaient avec un rire joyeux: Bientôt Loïc va revenir. Et lui, haletant, épuisé sur la fragile embarcation, qui le séparait de la mort, il avait froid, il avait faim. Bien des fois, malgré sa faiblesse, il s'était levé anxieux: Si une voile apparaissait à l'horizon! s'il trouvait sur sa route un navire sauveur!

Mais non, des flots, des flots toujours; et sur cet immense vide, rien que les flocons d'écume à la crête des vagues ou les oiseaux de mer venant le frôler dans leur vol. Et retombant brisé sur les planches de la barque, le pauvre enfant fermait les yeux. Alors passaient devant le regard de son âme, les douces visions du pays: le village, la grève, le clocher, ses joyeux compagnons, sa mère, sa pauvre mère qui l'attendait. Comme il souffrait, le pauvre petit!

La veille, il avait bondi, plein d'espérance et de joie: à l'horizon limpide une voile se détachait; et lui, dans un suprême effort, tendant les mains, il



Il pric...

cria pour appeler le salut. Mais qu'étaient l'enfant et l'épave sur l'immensité de l'Océan! Le navire disparut dans le lointain, emportant l'espérance du naufragé et le vide se refit entre le ciel et l'eau.

Il était seul sur la vaste mer, le pauvre petit mousse, seul à la garde de Dieu!

Pourtant, l'enfant espérait toujours. Cramponné aux planches flottantes, il semblait dormir, mais ses lèvres s'entr'ouvraient pour laisser sortir une prière, son œil éteint se levait au ciel pour faire descendre le secours, et sa main, touchant avec angoisse la poche de sa vareuse de toile, semblait veiller sur un trésor.

La nuit était venue, couronnant de lueurs vagabondes les flots qui souriaient aux étoiles. Le sommeil fuyait les yeux du naufragé, et, à mesure que s'écoulaient les heures, souffrant et priant toujours, il se disait: " Peut-être... "

Quand l'aube parut radieuse, quand la lumière d'un beau jour éclaira les flots tranquilles... Dieu soit béni! Un navire, toutes voiles déployées, s'avance; il ne fuit pas vers les profondeurs de l'horizon: il vient. L'enfant éperdu se dresse, son bras s'agite, un cri suprême sort de sa poitrine haletante, et il retombe sans force.

Mais on l'a vu; il est sauvé...

Quand il revint à lui, il était sur le beau navire où mille soins lui furent prodigués:

" Pauvre enfant, dit le capitaine, à quoi pensais-tu dans le péril?

— J'avais dix francs dans ma poche, répondit le petit mousse avec un fier sourire; de temps en temps je touchais cette somme et je me disais: " Si j'échappe, j'en achèterai un beau cierge pour sainte Anne d'Auray."

Un mois plus tard, dur eût été le cœur de qui n'eût pas pleuré, en voyant le petit mousse, pieds nus, un cierge à la main, faire pieusement le tour de la basilique vénérée. Une femme le suivait,

pleurant de bonheur, et roulant encore dans ses doigts amaigris les grains de son chapelet de bois.

Et de son cœur montait cette prière:

" Merci, bonne dame sainte Anne, vous qui ramenez à sa mère le petit mousse voguant à la garde de Dieu."

EXERCICES. — Répondre par écrit aux questions suivantes : Qu'entendez-vous par mousse ? — ensoleillée ? — anxieux ? — œil éteint ? — angoisse ? — vareuse ? — Auray ? — basilique ? — *Trouver un synonyme aux six premiers mots du questionnaire. — Que distinguez-vous dans la gravure ?*

PENSÉE. — Ce que Dieu garde est bien gardé.

CI. — LE CARDINAL TASCHEREAU.

L'Eminentissime Seigneur Elzéar-Alexandre Taschereau, cardinal-prêtre, archevêque de Québec, s'est tranquillement éteint le douze avril, au soir, en 1898, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Depuis assez longtemps déjà sa robuste santé s'affaiblissait. Lorsqu'à la fin s'affaissa l'auguste vieillard, la nouvelle de sa mort plongea dans un deuil profond la ville de Québec et le Canada tout entier.

L'illustre défunt laisse après lui une mémoire vénérée, un nom béni et grand. C'était, dit Mgr Bégin, son digne successeur, " un homme de Dieu, un grand et saint pontife, uniquement soucieux de bien remplir son devoir et d'aller droit son chemin."

Le cardinal Taschereau descendait d'une des plus illustres familles du Canada. Il naquit à Sainte-Marie de la Beauce, le 17 février 1820. Son père, Jean-Thomas, joua un rôle important dans les affaires politiques du pays; sa mère était alliée à la famille Panet.

Le jeune Taschereau termina à Rome les études qu'il avait commencées au Séminaire de Québec. A son retour de la Ville Eternelle, le 10 septembre 1842, il fut ordonné prêtre et se livra immédiatement aux fonctions du ministère paroissial. Ayant appris que le typhus, déclaré à bord d'un vaisseau chargé d'émigrants irlandais, en 1848, faisait des milliers de victimes, le jeune lévite, n'écoutant que son zèle, vola au secours des malheureux en quarantaine à la Grosse-Isle. Ce dévouement faillit lui coûter la vie.

En 1849, nous le trouvons professeur au Séminaire de Québec, puis successivement directeur et supérieur du Grand Séminaire. Deux ans plus tard, il devient vice-recteur de l'Université Laval, et l'année suivante, il est nommé recteur de cette même Université et vicaire général de Québec.

En 1854, on l'envoya à Rome pour y faire approuver les décrets du deuxième concile provincial de Québec. Il revint au Canada avec le titre de docteur en droit canon.

Sacré évêque en 1871, il succéda presque aussitôt à Mgr Baillargeon. Prêtre ou évêque, le Cardinal identifia sa vie avec l'Université dont l'œuvre lui fut particulièrement chère, et, pour défendre les intérêts de cette illustre institution, il n'hésita pas à traverser plusieurs fois l'Océan. Pendant son épiscopat, il présida, guide sûr et éclairé, à trois conciles provinciaux.

D'une apparente sévérité dans ses manières, Son Eminence cachait un cœur doux et sympathique. On distinguait chez lui une piété solide, l'esprit de zèle, d'ordre et de méthode. Le grand dessein de sa vie fut de former en lui "l'homme de Dieu." Tandis qu'il ornait son intelligence de connaissances profondes et variées, il s'appliquait, avec la ténacité qui était l'un des côtés saillants de son caractère, à orner son cœur des plus solides vertus surnaturelles.



S. E. le cardinal Taschereau.

Prêtre, il se distingua par la charité et le zèle; professeur, par la science, la droiture et l'esprit de devoir; évêque, il fut vraiment le bon "Pasteur, vigilant, prudent, sage et laborieux. Sous la pourpre il resta simple, frugal, toujours et constamment l'homme de devoir." Il fut toute sa vie, d'après son pénégyriste, le chrétien fidèle à son Dieu, le pontife fidèle à son Eglise, le citoyen fidèle à sa patrie."

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quel fut le premier cardinal canadien ? — Quelles sont les dates de sa naissance et de sa mort ? — Où naquit le Cardinal ? — Où puisa-t-il son éducation ? — Nommez les principales fonctions auxquelles il fut appelé. — A qui succéda-t-il sur le siège de Québec ? — Quelles qualités distinguait-on chez le prélat ? —

RÉCITATION. — *L'Ange de la charité.*

Il est un ange aux blanches ailes,
Qui descend du firmament bleu,
Paré de fleurs toujours nouvelles,
Vêtu d'une robe de feu.

Il est si beau que le jour même
Auprès de lui perd sa beauté :
Il est si bon que chacun l'aime,
C'est l'ange de la charité.

Ce bel ange aux reflets de flammes,
Au front si pur, à l'œil si doux,
Simples enfants ou grandes dames,
Cet ange on le retrouve en vous.

Quand pour le pauvre enfant qui tremble
Au souffle du vent de la nuit,
Vous accourez, toutes ensemble,
Vous concertant, parlant de lui ;

Sous les traits du pauvre qu'il aime
Jésus enfant s'est reconnu.
Un jour il vous dira lui-même :
" Vous me vêtîtes, j'étais nu ! "

" Venez, venez, bonne ouvrière,
Dans mon ciel, auprès du grand roi,
Tout ce que l'on fait sur la terre
Pour le pauvre, on le fait pour moi. "

(A. Rondelet.)

QUESTIONNAIRE. — Quel est cet ange qui descend du ciel bleu ? — En qui le retrouve-t-on ? — Que font les dames de charité ? — Que leur dit l'Enfant-Jésus ?

EXERCICE. — Mettre en prose la poésie ci-dessus.

CII. — LE ROSSIGNOL.

De tous les oiseaux que la nature a doués d'un chant mélodieux, aucun n'a, comme le rossignol, cette douceur, cette agréable variété dans les sons, ces cadences brillantes et soutenues, et cette flexibilité prodigieuse dans le gosier.

Il peut souvent, pendant des heures entières, former toutes sortes de belles modulations, les étendre, les graduer, les varier selon toutes les combinaisons possibles. S'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments.

Il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par des contrastes. Il suffit de l'entendre pour désirer de le connaître; lorsqu'on le voit, on est surpris que dans un corps si mince et si délicat, il y ait des organes si forts et si brillants.

Ce coryphée du printemps, se prépare-t-il a chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent.

Il se plaît surtout à chanter pendant le silence de la nuit, perché aux environs de quelque ruisseau; l'écho répond à ses accents. On dirait que

fier de son mérite, il ambitionne les applaudissements de la nature, alors plus attentive à l'écouter.



Le rossignol.

Les bois et les vallons solitaires sont les lieux favoris du rossignol; il est ennemi des ardeurs du soleil et des rigueurs de l'hiver. Il vient vers le mois d'avril et nous quitte vers l'automne.

Lorsqu'il n'est point apprivoisé, il est farouche et craintif. La jalousie est un des traits distinctifs du caractère du rossignol; on n'en voit jamais deux chanter ou faire leur nid fort près l'un de l'autre. Il fuit la société de ses semblables; on croirait qu'il veut jouir de la gloire sans rivaux, et qu'un seul suffit pour embellir les lieux qu'il habite.

La femelle du rosignol est muette; elle fait son nid près de terre, au pied d'une haie, d'une charmille ou dans les broussailles, avec des feuilles de chêne sèches, artistement rangées, mais sans liaison entre elles; le moindre mouvement fait écrouler le berceau de la petite famille.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — En quoi le rossignol l'emporte-t-il sur les autres oiseaux ? — Qu'y a-t-il de remarquable dans son chant ? — Comment débute-t-il son chant ? — Quand se plaît-il surtout à chanter ? — Quels endroits préfère-t-il ? — Quel est son caractère ? — Comment construit-il son nid ? — Que distinguez-vous dans la gravure ?

RÉCITATION. — *Au rossignol.*

Quand ta voix céleste prélude
Au silence des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis !

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps sous les bois !

Ah ! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu !
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu !

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi !

Oh ! mêle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend !

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été !

(LAMARTINE.)

EXERCICE. — Mettre en prose la poésie ci-dessus.

CIII. — LE PETIT SAVOYARD.

CHANT 1[er] — LE DÉPART.

" Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant ; c'est pour ton bien.

" Vois, je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

" Mais si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse !

" Vois-tu ce grand chêne, là bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

" Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier pour toi !...

" Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée,
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

" Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne,
Prie, et demande au riche ; il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu !"

" Mais le soleil tombait des montagnes prochaines ;
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.



Vous qui passez, daignez me secourir.

" J'ai faim ; vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée ;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

...Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez, peu me suffit : je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

" Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée !

" Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

" Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

" Non, l'on ne meurt pas à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage.
Eh ! que sert d'espérer ? Que puis-je attendre enfin ?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim !"

Et faible sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige en tombant le couvrait à demi,
Lorsqu'une voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

" Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT 3e — LE RETOUR.

" Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier ;
Il a mis, ce matin, sa bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche,
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

" Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

" Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage,
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
Il est si près de son village !"

Tout joyeux il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : " Ouvrez, dit-il, c'est moi !"

La porte cède, il entre : et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
" N'est-ce pas mon fils qui revient ?

" C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien à pris soin ;
Lui, qui me consolait, quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

" O mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi." — L'enfant à ce discours,
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : " Que le bon Dieu vous fasse de longs jours !"

(A. GUIRAUD.)

REMARQUES. — La poésie que vous venez de lire est charmante de simplicité, de naturel et de sentiment. Elle a été écrite pour les pauvres petits ramoneurs qui, chassés de leur pays par la misère, vont chercher du travail dans les grandes villes. On les voit, surtout en hiver, la marmotte sous le bras, mendier leur existence et du travail. Il suffit d'avoir bon cœur pour apprécier le mérite du morceau ci-dessus. — (J.-R. M.)

CIV. — LE PÈRE DE BRÉBEUF.

O ma patrie ! Inscris au temple de mémoire
Ces noms victorieux, qui, d'un rayon de gloire,
Couvrent ton origine et dorent ton berceau.
Qu'ils vivent à jamais ! Que tes fils les honorent !
Et que ta poésie et tes beaux arts décorent
Leurs fronts d'une auréole et d'un lustre nouveau !
(A.-B ROUTHIER.)

Jean de Brébeuf naquit en France le 25 mars 1593, de parents nobles et chrétiens. A vingt-quatre ans, il entra au noviciat des Jésuites à Rouen et fut ordonné à l'âge de trente ans.

Se sentant attiré vers le Canada, il obtint de ses supérieurs la permission de partir avec le premier détachement de Jésuites pour la Nouvelle-France. " Il avait une trempe d'acier, son caractère était résolu et énergique, mais assoupli et réglé par la religion."

Son suprême désir était d'opérer la conversion des Hurons. " Ces peuplades s'attachèrent bientôt à lui, mais que de travaux à multiplier au début! Quelle constance pour arriver au cœur de ces barbares que le démon tenait dans ses griffes avec plus de ténacité que jamais! Que de croyances superstitieuses à vaincre!

" Mais rien n'arrête le brave missionnaire dans son apostolat sacré. Il soigne les malades et les console; il baptise les adultes mourants et les enfants des parents chrétiens. Il court d'une bourgade à l'autre pour distribuer les secours temporels et spirituels à ceux qui les demandent et même à ceux qui les refusent.

" C'est l'apôtre dans toute l'acception du terme, l'apôtre courant au martyre avec une détermination persistante.

"Le démon, qui savait bien que ce religieux détruirait sa puissance au milieu des Hurons, se déchaîna contre lui et mit en campagne ses suppôts les plus redoutables: les jongleurs et les sorciers.

"Sa vie ne fut qu'une longue suite de croix et de souffrances. Jamais il ne se plaignit; bien au contraire, il bénissait la main de celui qui le frappait. Plus il avait à endurer, plus il était content de son sort. Il était humble et avide de mortification. Il se donnait la discipline jusqu'à deux fois par jour, il jeûnait fréquemment, portait le cilice, la ceinture à pointes aiguës.

"Le premier levé pour allumer son feu et faire sa cuisine, le dernier au lit pour prendre un peu de repos. Et quel lit! quelques branches de sapin et un morceau de bois pour oreiller. Dans ses courses d'une nation à l'autre, il maniait la rame pendant des journées entières sans jamais laisser apercevoir la moindre fatigue."

En 1640, le Père de Brébeuf courut évangéliser la Nation Neutre et, l'année suivante, revint à Québec. Quatre ans plus tard, il retourna chez les Hurons et y demeura jusqu'à sa mort. Les conversions se multiplièrent et firent prévoir le jour où la nation entière embrasserait le catholicisme.

Pendant l'hiver de 1649, les belliqueux et féroces Iroquois fondirent sur la mission de Saint-Ignace. Les Hurons étaient plongés dans un profond sommeil. Le fort fut investi sans résistance, le village livré aux flammes, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants, périrent par le fer et le feu.

Les Iroquois, ivres de sang, coururent au village Saint-Louis à une lieue de distance et montèrent à l'assaut. Deux fois les Hurons repoussèrent l'ennemi avec pertes; mais enfin, écrasés p r

le nombre, ils tombèrent sous les débris des palissades. Les féroces vainqueurs pénétrèrent par toutes les brèches et firent un horrible carnage.

Le Père de Brébeuf aurait pu s'enfuir, mais il



Supplice du P. de Brébeuf.

préféra rester à son poste sur le champ de bataille pour secourir son troupeau à l'heure suprême. Il tomba aux mains des vainqueurs, fut chargé de liens avec d'autres prisonniers et entraîné au camp pour y subir un horrible supplice de trois heures.

En voyant l'instrument de son supplice, le Père se jette à genoux et l'embrasse avec respect; il

exhorte les prisonniers chrétiens à mourir courageusement pour leur foi et leur montre les palmes de la victoire au ciel.

Les Iroquois saisissent leur victime, l'attachent au poteau. Les uns le frappent avec des bâtons, lui enfoncent dans la chair des alènes aiguës et des pointes de fer; d'autres suspendent autour de son cou un collier de haches rougies au feu, l'enduisent de racines et de gomme enflammée.

On lui verse de l'eau bouillante sur la tête, on taille sur ses membres des lambeaux de chair, qui sont grillés et dévorés sous ses yeux; on lui perce les mains avec des fers rouges, on lui arrache la peau de la tête et on lui jette de la cendre rouge et des charbons ardents sur le crâne.

Et le Père ne pousse pas un cri, pas un soupir. Sa figure conserve l'expression d'une sérénité parfaite. Son regard paraît absorbé dans la contemplation d'une vision céleste.

En vain les Iroquois redoublent de fureur et de cruauté pour lui arracher un cri de faiblesse et l'empêcher de parler; en vain ils lui fendent la mâchoire d'un coup de hache, lui coupent les lèvres, le nez, la langue et lui enfoncent un fer rouge dans la gorge, il parle encore par signes pour fortifier ses frères.

Enfin, vers neuf heures du matin, 16 mars 1649, l'un des bourreaux, fatigué de le voir languir si longtemps, mit un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de tomahawk. Les barbares, pour mettre le comble à leurs cruautés, se jettent sur le cadavre de leur victime, lui ouvrent la poitrine pour en arracher le cœur et le dévorer entre eux dans l'espoir de s'attribuer une part de son courage.

De Brébeuf avait cinquante-six ans.

CV. — L'AIGLE.

L'aigle est le plus grand et le plus fort des oiseaux. C'est le *roi* de la gent ailée. Il a le bec droit à sa base, fortement recourbé à sa pointe. Le tarse est emplumé jusqu'à la racine des doigts; ses ailes sont aussi longues que la queue, son vol aussi élevé que rapide, et son courage surpasse celui de tous les autres oiseaux.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion: la force, la magnanimité, la tempérance; quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux.

L'aigle a les yeux étincelants comme le lion, l'haleine tout aussi forte et le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits, et encore conservent-ils toujours quelque trace de leur naturel indomptable.

C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, et c'est pour cette raison que les anciens ont appelé l'aigle l'*oiseau céleste*, et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il possède une vue excellente; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour. Il enlève aisément les oies, les grues, les lièvres et même les petits agneaux.

On appelle *aire* son nid, qui est, en effet, tout plat, et non pas creux, comme celui de la plupart des autres oiseaux. Il le place ordinairement entre

deux rochers, dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une seule fois, et assez solide pour durer longtemps.



L'aigle.

Il est construit à peu près comme un plancher, avec de petites perches ou bâtons de cinq à six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts et traversés par des branches souples, recouvertes de plusieurs lits de jonc, de mousse et de bruyère. Ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds et assez fort, non seulement pour soutenir l'aigle et ses petits, mais encore pour supporter le poids d'une grande quantité de vivres.

La voix de l'aigle est sonore, son ardeur exces-

sive, et sa force musculaire prodigieuse. Il se tient volontiers sur la pointe des rochers et guette patiemment sa proie, sur laquelle il se précipite avec la rapidité de la foudre. Sa table est toujours richement servie. Il a l'œil disposé de manière à pouvoir chasser la nuit aussi bien que le jour. La cornée transparente se trouve recouverte d'une légère membrane, qui semble empêcher les rayons du soleil de frapper la rétine avec trop de vivacité.

Lorsque l'aigle s'est repu, il s'élance dans l'espace, étend ses larges ailes et se balance majestueusement dans l'air, monte lentement et va se perdre dans les nuages. On dit que le roi des oiseaux se plaît à regarder fixement le soleil comme pour défier le roi des astres.

La légende rapporte aussi que l'aigle prend ses petits sur ses ailes dès qu'ils commencent à se couvrir de plumes et les emporte avec lui dans le ciel pour les initier aux pérégrinations à travers l'espace, et qu'il les laisse choir, lorsqu'ils se mettent à crier ou à frémir d'épouvante.

C'est en considération de sa force, de son courage et de sa rapidité que les fortes nations l'ont pris pour leur enseigne militaire.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quel nom donne-t-on à l'aigle ? — Quels traits de ressemblance entre l'aigle et le lion ? — Peut-on les apprivoiser parfaitement ? — Pourquoi l'appelle-t-on *l'oiseau céleste* ? — Comment construit-il son aire ? — et où le place-t-il ? — Quelle sorte de voix a l'aigle ? — Comment l'aigle dresse-t-il ses petits ? — Pourquoi les fortes nations ont-elles pris l'aigle pour leur emblème militaire ? — Que distinguez-vous dans la gravure ci dessus ?

RÉCITATION. — *Notre langue.*

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois,
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les plus nobles exploits,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

La première elle dit le nom de l'Eternel,
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère ;
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les hymnes de l'amour, les cris de la prière.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

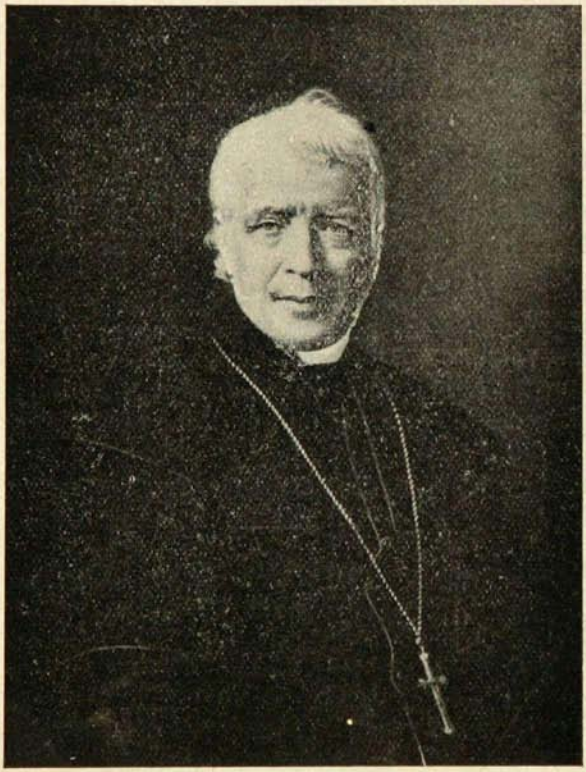
Souvent nos ennemis ont voulu nous ravir,
Dans les jours du passé, ce superbe héritage,
Et chaque fois, vaincus qu'on ne peut asservir,
Nous avons opposé le dédain à l'outrage.

Rayonne donc toujours sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

(*Extrait.* — CHAPMAN.)

CVI. — Mgr IGNACE BOURGET.

Le deuxième évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, naquit à quelque distance de la Pointe-Lévis le 30 octobre 1799. Son père, Pierre Bourget,



Mgr Ignace Bourget

et sa mère, Thérèse Paradis, eurent treize enfants, dont Ignace était le onzième.

Au sortir de l'école primaire, le jeune Bourget entra au petit séminaire de Québec, où il fit avec distinction ses études classiques. En troisième année de théologie il fut envoyé comme régent au collège de Nicolet.

Sous des dehors modestes, le jeune séminariste cachait une âme d'élite et possédait des talents susceptibles de prodigieux développements; Mgr Plessis découvrit ces qualités et proposa l'abbé Bourget comme secrétaire à Mgr Lartigue, évêque de Montréal.

Ordonné prêtre le 30 novembre 1822, le jeune secrétaire sut gagner en peu de temps par son zèle, son activité et son dévouement, la confiance de son évêque et l'affection du peuple. Aussi, lorsque Mgr Lartigue sentit le besoin de s'adjoindre les services d'un coadjuteur, jeta-t-il les yeux sur le modeste abbé, à peine âgé de trente-huit ans.

L'abbé Bourget fut sacré évêque de Telmesse le 25 juillet 1837 et, trois ans plus tard, il succédait à Mgr Lartigue, que la mort venait d'enlever au diocèse de Montréal.

Pour un jeune évêque, monter sur le siège important de la métropole commerciale du Canada, à cette époque mouvementée, c'était prendre sur ses épaules un fardeau écrasant et assumer une immense responsabilité. Mgr Bourget embrassa d'un coup d'œil la multiplicité de ses devoirs et l'étendue de sa tâche et se plaça à la hauteur de la situation.

D'un caractère affable, timide même, le nouvel évêque puisa dans la prière et le travail le principe de sa force et le secret de ses triomphes. Aux moments critiques, au milieu des luttes religieuses et des débats intellectuels, son âme énergique

domina la situation avec une énergie de fer et une ténacité indomptable.

"Tout ce que son zèle ardent a pu lui inspirer pour détruire le vice et l'erreur, dit Mgr Guérin, augmenter la foi et faciliter le salut des âmes, il l'a fait. Les yeux toujours ouverts sur tous les dangers qui pouvaient menacer le troupeau confié à ses soins, il a prié, il a veillé sans cesse."

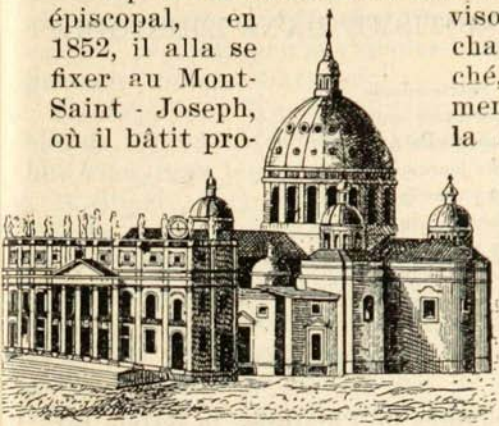
Malgré la délicatesse de son organisation physique, il multiplia à l'infini les travaux de sa charge. " Tel il était écolier, et plus tard séminariste, dit son biographe, M. L.-O. David, tel il fut durant sa longue carrière, toujours soumis à la règle, assidu à tous les exercices de piété, poussant jusqu'au scrupule le désir de donner à chacun de ses actes le cachet de la perfection.

" Il a fondé une quinzaine de communautés, de maisons de charité et d'éducation, et une vingtaine de sociétés, de confréries ou de pieuses congrégations. Il a écrit trois à quatre cents mandements et lettres pastorales dont plusieurs renferment des pages admirables qui rappellent le langage des premiers Pères de l'Eglise."

" Il fit huit voyages à Rome, où il fut décoré, en 1862, du titre de citoyen noble romain, dit encore Mgr Guérin, puis, plus tard, devint assistant au trône pontifical. Il commenta le *Cérémonial des Evêques*, et son ouvrage lui valut les félicitations du souverain pontife; il introduisit, en 1854, le rite romain dans son diocèse.

" Outre la question de liturgie, il eut à opérer des réformes qui lui suscitèrent des luttes ardentes et opiniâtres, entre autres, la question de l'Institut Canadien et le démembrement de la paroisse de Montréal.

" Après l'incendie de la cathédrale et du palais épiscopal, en 1852, il alla se fixer au Mont-Saint - Joseph, où il bâtit provisoirement une chapelle et un évêché, et où il commença l'érection de la cathédrale, conçue sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, et que ses successeurs ont achevée."



Cathédrale de Montréal.

Miné par l'âge, Mgr Bourget prit sa retraite en 1876, avec le titre d'archevêque de Martianopolis et mourut le 8 juin 1885, au Sault-au-Récollet, où il vivait dans la solitude. Ses restes mortels reposent dans la crypte de la nouvelle cathédrale.

Ce grand et pieux évêque a laissé dans son diocèse et dans tout le Canada un souvenir ineffaçable. " Malgré toutes les luttes qu'il a soutenues pendant son laborieux épiscopat, il garda constamment sa sérénité d'âme, et tous ses actes épiscopaux sont marqués au coin de la sagesse et de la prudence.

Il a joui, même de son vivant, d'une éminente réputation de sainteté."

(*D'après* Mgr P. GUÉRIN et L.-O. DAVID.)

EXERCICE; — Raconter par écrit les faits les plus saillants de la carrière épiscopale de Mgr Bourget.

CVII.—LE PATRIOTISME DANS L'HISTOIRE.

O Patrie adorée,
Est-il une contrée
Aussi belle que toi ?
Aux jours sombres d'orage
Tu puises le courage
Dans l'amour et la foi !
Tu n'es pas affaiblie
Par un lâche repos,
O terre des héros,
Tu n'es pas avilie !

(L.-P. Lemay.)

A toutes les époques de l'histoire, la patrie est la grande famille où chacun voit quelque chose de soi-même. Dans le silence des tombeaux, on sent frémir les cendres des aïeux morts au foyer paisible ou tombés sur les champs de bataille; dans les sillons ouverts, on retrouve la sueur de leur front; sur les autels, la foi de leur âme.

Dans l'innombrable multitude de ceux qui servent la patrie, à tous les degrés de l'échelle sociale, dans toutes les carrières, dans tous les labeurs, à la ville et aux champs, aux camps, aux frontières et par delà, partout où flotte le drapeau national, chacun voit des parents, des frères ou des fils.

Un vrai patriote s'enorgueillit des gloires de son pays comme de ses propres gloires; tout bon citoyen gémit sur les malheurs de sa patrie comme si le coup l'avait frappé lui-même au cœur.

On s'explique après cela l'instinct qui, à toute époque et chez tous les peuples, a poussé l'homme à sacrifier une part de sa fortune pour subve-

nir aux besoins de sa patrie et à verser son sang sans hésiter pour défendre l'intégrité de son territoire, revendiquer ses droits méconnus ou venger son honneur outragé.

Le mépris de la mort sur un champ de bataille est, de toutes les vertus héroïques, la plus répandue chez tous les peuples.

A Sparte, cette vertu était la principale, presque la seule, et à sa formation tout convergeait. Le dévouement patriotique des Spartiates éclate au combat des Thermopyles; il est plus visible encore dans la cérémonie qui précéda le départ de Léonidas et de ses trois cents compagnons. Ils prirent solennellement congé de Sparte par un repas funèbre auquel assistaient leurs pères et leur mères.

Le patriotisme romain est mieux entendu, plus large et plus tenace. A l'approche du danger commun les discordes intestines s'apaisaient comme par enchantement. Pauvres et libres, les Romains de la République n'avaient d'autres ambitions que pour la grandeur de la patrie.

Chez les Gaulois, le nom de Vercingétorix est celui des plus admirables patriotes dont l'histoire fasse mention. De plus, il fut un martyr du patriotisme. Touchante est la réclusion volontaire de Sabinus et de sa femme Eponine, pendant neuf ans, dans un souterrain de Langres, après une tentative avortée d'indépendance de la Gaule.

Et les héroïnes, ne les trouve-t-on pas en nombre dans l'histoire des peuples?

"Toutes les fois, dit Lamartine, que le sentiment patriotique monte jusqu'à l'enthousiasme dans un pays, les femmes l'éprouvent parfois à un degré supérieur aux hommes. La chère et délicieu-

se image de la patrie se compose alors, pour elles, de leur mère, de leurs sœurs, de leurs frères, de leurs époux, de leurs enfants, de leurs foyers... " Elles s'exaltent par la pitié et l'enthousiasme, et cette exaltation les porte instinctivement et frénétiquement aux actes de dévouement et d'héroïsme.

Les noms des Geneviève, des Jeanne Hachette, des Améliane du Puget; des Philis de la Tour-du-Pin, des Suzanne Didier, des Verchères et des Mary Pitcher vivront à jamais dans les annales du patriotisme.

Mais l'héroïne des héroïnes, c'est l'incomparable Jeanne d'Arc. Tout semble miracle dans sa mission, de même que tout y est pur et glorieux...

Le Canada et les Etats-Unis ont produit toute une pléiade de héros et d'héroïnes dont les noms méritent d'être un jour inscrits au piédestal des monuments que leur doivent la présente et les futures générations.

RÉFLEXIONS. —Conservons religieusement le souvenir des luttes héroïques de nos ancêtres. On rapporte qu'il leur fallut parfois tenir le fusil d'une main et la charrue de l'autre. Quelles luttes de géants avant la cession! Et, depuis, debout sur la brèche, évêques, prêtres et patriotes n'ont cessé de lutter pour la revendication ou la conservation de nos libertés religieuses et civiles, pour le maintien de la langue française et de nos institutions nationales. Soyons dignes de nos aïeux. — (J.-R. M.)

CVIII. — LES CANADIENS.

Canada, terre sainte où resplendit la foi,
Terre de dévouement, de gloire et de vaillance,
A tes fertiles bords sourit la Providence,
Et du haut de son trône, un Dieu veille sur toi.
A tes mâles enfants il donna le courage,
Les moissons à ton sol, à tes bois le feuillage,
Et le bras valeureux qu'anime un noble essor,
En creusant ton entraille y découvre un trésor ;
De ses plus riches dons t'a comblé la nature,
Tu portes dans ton sein ta puissance future.

(O. CREMAZIE.)

Les premiers explorateurs français donnèrent d'abord le nom de Canadiens aux indigènes; mais, par la suite, ce nom désigna tous les Français nés au Canada.

Les ancêtres des Canadiens-Français sont venus pour la plupart du nord-ouest de la France, et s'établirent d'abord sur les rives du Saint-Laurent. Ces pionniers de la civilisation firent paraître un dévouement sans bornes. Il leur fallut quitter leurs parents, abandonner le plus beau pays du monde, braver les périls de l'Océan et venir habiter une terre encore inculte et sauvage.

Pendant plus d'un siècle, les premiers colons eurent à lutter contre la disette, les incursions des sauvages et les attaques incessantes des Anglais, leurs ennemis séculaires. Il leur fallait tenir la charrue d'une main et le fusil de l'autre. Chaque pionnier fut soldat. Evidemment la Providence veilla sur le berceau de la colonie. La croix sauva nos pères.

La mission des Canadiens a été de porter l'étendard de la civilisation à travers les plaines im-

mense de l'Amérique du Nord et de jeter partout la semence de la foi. Une force supérieure sem-



Canadien.

blait pousser les premiers habitants du Canada vers l'inconnu.

Sans avoir eu presque le temps de s'asseoir sur la terre qu'ils avaient défrichée, ils couraient déjà vers des contrées nouvelles. Ils jalonnaient les rives du Saint-Laurent et du Mississipi dans un espace de douze cents lieues! Ils disputaient les bords glacés de la baie d'Hudson aux traitants anglais ou guerroyaient avec les Espagnols presque sous le ciel brûlant des tropiques.

Les domaines qu'ils avaient découverts et conquis, étaient situés entre la baie d'Hudson, au nord, et le golfe du Mexique, au sud; de l'est à l'ouest, ils s'étendaient depuis l'océan Atlantique et les monts Alléghanis d'un côté, jusqu'aux prairies inconnues qui précèdent la haute chaîne des monts rocheux, et qui composent aujourd'hui le Nord-Ouest.

Ces contrées sont les plus riches pays de la terre en bois de construction, en coton, en blé, en fer et en houille. Les forêts du nord renfermaient les animaux aux précieuses fourrures; les rivages atlantiques abondaient, comme ils abondent encore aujourd'hui, en phoques et en poissons; toutes ces terres, traversées par les plus belles voies navigables du monde, étaient et sont encore d'une fertilité prodigieuse.

Ces inappréciables domaines étaient l'apanage de la couronne de France, et la France reposait sur les Canadiens pour les conserver. Pleins de dévouement et de bonne volonté, les Canadiens se sont sacrifiés sans cesse pour faire triompher la cause de leur patrie.

Abandonnés un jour par un roi indigne, qui ne voulait pas lutter pour *des arpents de neige*, ils durent se soumettre à la domination anglaise; mais ni la persécution ni la séduction n'ont pu les empêcher de conserver intacts leur foi, leur langue et leur caractère national.

Dans leurs courses audacieuses à la conquête de nouvelles terres, les Portugais cherchaient la gloire des découvertes; les Espagnols, de l'or; les Hollandais, des comptoirs pour vendre leurs riches étoffes; l'Anglais, la liberté; les Français, nos pères, avaient l'ambition de répandre le nom et l'amour de Jésus-Christ.

Ce fut leur gloire, ce sera la nôtre.

Prêtre! Sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes, amollissent les cœurs les plus durs et entraînent vers la foi des peuplades entières. Fut-il jamais un plus beau sacerdoce?

Laboureur! Devant sa hache puissante, la forêt tombe avec fracas autour de lui, et sa charrue trace à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat! C'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive."

(L'abbé CASGRAIN.)

EXERCICE. — Aux questions suivantes, répondre par écrit : — Quel nom fut donné aux indigènes par les premiers explorateurs ? — D'où viennent, pour la plupart, les ancêtres canadiens-français ? — Quelles luttes ont soutenues les premiers colons ? — Quelle fut et quelle est encore la mission des Canadiens-Français ? — Quel territoire occupait autrefois la France en Amérique ?

RÉFLEXIONS.— Prêtre, laboureur, soldat, les trois plus beaux types de l'histoire humaine. Jeunes Canadiens-Français, " noblesse oblige " : c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en carac-

tères dignes d'eux et de vous. Vos pères n'ont conquis le sol de la patrie que par les sueurs et le travail, et c'est par le travail et les sueurs que vous ferez la conquête de la patrie intellectuelle. D'une main saisissant les trésors du passé, de l'autre ceux de l'avenir, et les réunissant aux richesses du présent, élevez un édifice qui, appuyé sur la religion, sera le plus ferme rempart de la nationalité canadienne-française.

(*D'après* LE MÊME.)

CIX. — CHANT DU VIEUX PATRIOTE.

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
Je viens encor dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.
Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
Sur ces remparts où je porte mes pas ?
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent ils pas ?

Qui nous rendra cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
Renouvelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi, depuis, dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats ;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !



O. Crémazie (1822-1879).

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus,
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

(*Extraits.* — Octave Crémazie.)

DEUX DATES.

1760

Le héros immortel d'une grande épopée,
Montcalm, était tombé devant ses ennemis ;
Et les regards fixés sur sa vaillante épée,
Il avait dit : Je meurs, vaincu mais insoumis !

Dans les plis glorieux du drapeau de la France,
Il avait endormi sa suprême douleur.
Notre patrie, hélas ! n'avait plus d'espérance,
Tout était bien perdu, tout, excepté l'honneur !

Les chevaliers français, qui, l'âme endolorie,
Semblaient humiliés de survivre aux combats,
Repartaient en pleurant pour la mère patrie,
Plutôt que de subir un joug qu'ils n'aimaient pas.

Jour de deuil où l'on vit, sous les couleurs anglaises,
S'éloigner le dernier des gouverneurs français ;
Où, mornes spectateurs, au sommet des falaises,
Nos pères soupiraient : reviendront-ils jamais ?

Oh ! qu'ils devaient souffrir dans leurs âmes si fières,
Quand leurs yeux désolés contemplaient l'avenir !
Quelques miliers épars, vivant dans des chaumières,
Délaissés, sans secours, qu'allaient-ils devenir ?

Ces généreux enfants d'une race superbe
Seraient-ils absorbés par le peuple vainqueur ?
— On le disait. Mais Dieu, qui prend soin du brin d'herbe,
Laissait luire sur eux un rayon de son cœur !



Monument Wolfe-Montcalm.

1867

L'Amérique a vieilli d'un siècle, et la conquête
Qui devait de ma race entr'ouvrir le tombeau,
Selon les pronostics d'une haine inquiète,
Paraît être plutôt devenue un berceau !

Un nouveau peuple est né sur les bords du grand fleuve ;
Il a beaucoup souffert, il a langui longtemps ;
Mais enfin il grandit, et pour vaincre l'épreuve,
Il a dans sa vertu la sève du printemps.

Tout Québec est en fête et ses flèches altières
Laissent flotter au vent leurs pavillons joyeux,
La voix du canon gronde, et ses salves guerrières
Semblent nous annoncer un jour plus glorieux.

Ah ! c'est que, confiante en sa force admirable,
La nation affirme aujourd'hui ses succès ;
C'est qu'elle voit s'ouvrir, en ce jour mémorable,
Dans les murs de Québec un parlement français !

O fille de la France ! O ma douce patrie,
De ton enfant sois fière ; en son cœur généreux
Il garde ton amour avec idolâtrie,
Et dans ses veines coule un sang des anciens preux !

(*Extraits.*—A.-B. ROUTHIER.)

EXERCICE. —Mettre en prose cette dernière poésie.

CX. — VERCINGÉTORIX.

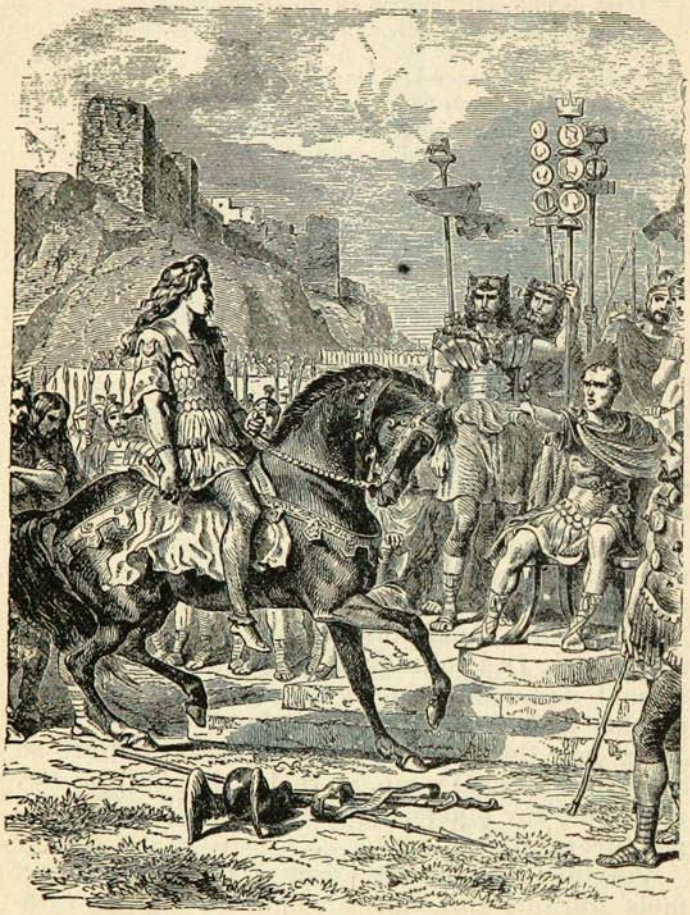
Près d'un demi-siècle avant Jésus-Christ, un grand général romain, Jules César, résolut de conquérir la Gaule; mais les Gaulois se défendirent si vaillamment que les armées romaines prirent sept années pour soumettre le pays.

Alors un jeune Gaulois de l'Auvergne, surnommé Vercingétorix, résolut de chasser les vainqueurs du sol de sa patrie. Il gagna à sa cause de braves compagnons qui mirent le jeune guerrier à leur tête. Des émissaires furent dépêchés secrètement dans toute la Gaule avec la mission de prêcher la libération du territoire.

Au jour désigné d'avance, la Gaule entière se souleva d'un seul coup, et ce fut un réveil si terrible que, sur plusieurs points, les légions romaines furent exterminées.

Vercingétorix battit César à Gersovie et, six mois durant, tint tête à l'ennemi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu. Enfin César réussit à enfermer le chef gaulois dans la ville d'Alésia, où celui-ci s'était retiré avec soixante mille hommes.

Avant que le blocus fût fermé, Vercingétorix congédia sa cavalerie et la chargea d'aller provo-



L'héroïque vaincu devant César.

quer par toute la Gaule une levée en masse contre les Romains. Lui, il devait attendre. Il attendit

longtemps; la famine vint. On expulsa les malheureux habitants d'Alésia, qui périrent par milliers au fond des ravins.

Enfin les sentinelles signalèrent le grand secours. On vit descendre de toutes les pentes des montagnes plus de cent mille combattants. Alors recommença une série de luttes colossales, où la valeur fut égale des deux côtés, où les uns combattaient pour l'existence de la patrie, les autres pour l'empire du monde.

Vercingétorix et l'armée de secours combinèrent leurs efforts dans une dernière journée. La fortune des batailles sembla d'abord pencher en leur faveur: César encore une fois leur arracha la victoire et le salut.

Il restait au héros de l'Auvergne son épée, et avec son épée, la liberté. Il pouvait, suivant l'exemple de tant de héros païens, se donner la mort que d'ailleurs glorifiait en pareils cas la loi druidique. Mais l'illustre vaincu avait une armée à sauver de l'extermination ou de l'esclavage. Et pour sauver ses malheureux compagnons d'armes, il préféra sacrifier sa propre vie...

Le lendemain César était assis à l'entrée de son prétoire, entouré de son armée victorieuse. Tout à coup on voit sortir des portes de la ville un superbe cavalier couvert d'armes magnifiques...

C'était Vercingétorix! victime parée pour le sacrifice. Le cavalier tourne trois fois au galop autour du tribunal de César, puis il saute à bas de son cheval, jette aux pieds du général romain son casque et son épée, et garde le silence.

Cette farouche armée romaine, si accoutumée au sang, si indifférente aux douleurs humaines, était tout entière immobile et muette d'émotion. Mais César!... On vit alors le peu que vaut la

grandeur de l'intelligence devant la grandeur de l'âme. César éclata contre ce captif volontaire en violentes récriminations; puis il le fit charger de chaînes, et l'envoya à Rome pour être enfermé dans la prison Mamertine. C'était là, dans ce cachot souterrain, que les Romains jetaient, en attendant le jour du triomphe, les chefs des nations vaincues.

On laissa Vercingétorix six années dans cet enfer terrestre. On ne l'en retira que le jour où César, vainqueur de sa patrie comme de la patrie de Vercingétorix, revint triompher de Rome comme de la Gaule. Le chef gaulois fut traîné devant le char du triomphateur, au milieu des images du monde asservi. Au retour de l'orgueilleuse et cruelle cérémonie, la hache du licteur donna enfin au héros cete délivrance de la mort qu'il s'était refusée à lui-même.

(DIVERS.)

CXI. — LES SERPENTS.

Locomotion, changement de place.

Reptation, action de se traîner sur le ventre.

Mètre, environ trois pieds, trois pouces et trois lignes.

Venin, poison.

A l'affût, au guet.

Pédicule, tige.

Mue, changement de peau.

Les serpents sont, de tous les animaux, ceux qui méritent le mieux le nom de reptile, parce que leur locomotion ne peut avoir lieu que par la reptation au moyen des ondulations que leur corps trace sur le sol.

Ces animaux ont un appareil moteur particulier doué d'une vive énergie, puisque les serpents glissent sur la terre avec une très grande rapidité, et s'élancent quelquefois, avec la promptitude d'une flèche lancée vigoureusement, sur leur proie ou sur leurs ennemis.

De tous les reptiles ce sont ceux qui sont le plus à craindre, et ce sont de tous les animaux ceux qui inspirent à l'homme le plus de frayeur. La seule pensée de la vipère, le léger bruit que fait naître un serpent qui glissent furtivement sur des feuilles desséchées, suffit pour faire tressaillir le plus courageux. Tous les serpents cependant ne sont pas dangereux; car tous n'ont pas reçu ce venin terrible qui rend si redoutables ceux qui le possèdent; le plus grand nombre même en a été dépourvu.

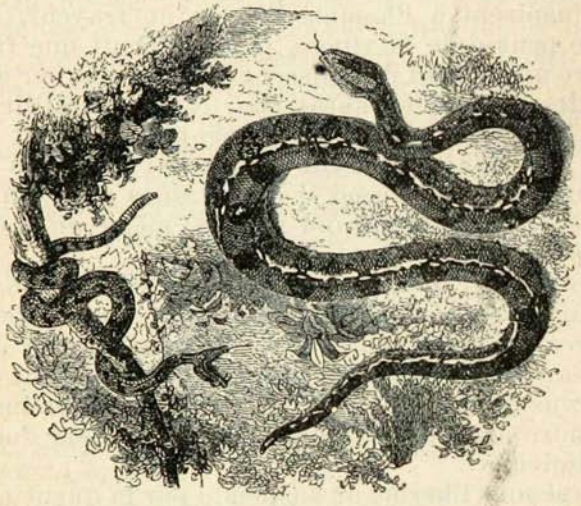
Les plus grands serpents connus sont les boas; certaines espèces atteignent dix et même treize mètres de longueur; et parviennent à avaler des animaux d'une grosseur considérable. Ils sont dépourvus de venin; mais ils n'en sont pas moins à craindre à cause de leur agilité et de leur force prodigieuse.

Tapi sous l'herbe, ou suspendu par la queue aux branches des arbres dans un lieu de passage ou sur le bord d'un ruisseau, le boa attend à l'affût l'occasion de saisir sa proie, qu'il entoure de ses replis et serre si fortement que l'animal est bientôt étouffé et ses os broyés.

Quand le serpent a, pour ainsi dire, pétri sa victime, il l'enduit de sa bave, et, dilatant énormément ses mâchoires, il l'avale lentement. On assure qu'il lui faut quelquefois plusieurs jours pour avaler en entier l'animal dont il se repaît ainsi, et qu'une portion de celui-ci est déjà digé-

rée avant que le tout soit entré dans la gueule du reptile.

Après un repas semblable, les boas demeurent immobiles dans quelque endroit écarté, et exhalent une odeur fétide. Il est alors facile de les tuer, et il paraît que leur chair n'est pas un aliment désagréable, car certaines peuplades indiennes s'en nourrissent.



Serpents.

Les serpents venimeux ont reçu une structure très particulière dans leurs organes de la mandication. Leurs os maxillaires supérieurs sont fort petits, portés sur un long pédicule, et très mobiles; il s'y fixe une dent aiguë, percée d'un petit canal qui donne issue à une liqueur sécrétée par une glande considérable placée sous l'œil. C'est cette liqueur qui, versée dans la plaie par la dent, porte le ravage dans le corps des animaux, et y

produit des effets plus ou moins funestes, selon l'espèce qui l'a fournie.

Cette dent se cache sous un repli de la gencive quand le serpent ne veut pas s'en servir, et il y a derrière elle plusieurs germes destinés à se fixer à leur tour pour la remplacer, si elle se casse dans une plaie.

Dans la famille des serpents venimeux on distingue surtout les *crotales* et les *vipères*.

Le crotale ou serpent à sonnettes parvient quelquefois à la longueur de deux mètres, et sa circonférence est alors de cinquante centimètres. Ce qui distingue le mieux ce reptile, c'est l'instrument bruyant qu'il porte au bout de sa queue, et qui lui a valu sa dénomination. Cet instrument est formé de plusieurs cornets écaillés emboîtés lâchement les uns dans les autres, qui se meuvent et résonnent quand l'animal rampe ou qu'il remue la queue.

Il paraît que le nombre des cornets croît avec l'âge, et qu'il en reste un de plus à chaque mue. Le bruit des sonnettes du crotale peut s'entendre à une distance de vingt mètres. Les mouvements de ce serpent sont très rapides; en un clin d'œil il se replie en cercle, s'appuie sur sa queue, se précipite comme un ressort qui se débande, tombe sur sa proie, la blesse, et se retire pour échapper à la vengeance de son ennemi.

La vipère est généralement d'un gris brun, ou d'un cendré bleuâtre sur la partie supérieure du corps. Le dos est couvert d'une double rangée de taches noirâtres transversales. Le poison de la vipère est contenu dans une vésicule placée de chaque côté de la tête, au-dessous du muscle de la mâchoire supérieure: le mouvement du muscle, pressant cette vésicule, en fait sortir le venin, qui

arrive par un conduit à la base de la dent, et est versé dans la plaie par le canal qui la traverse.

La morsure de la vipère, surtout quand elle est parvenue à un âge assez avancé et qu'elle est vivement irritée, peut devenir mortelle pour l'homme même.

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi de tous les animaux le serpent mérite-t-il le nom de reptile ? — Pourquoi le serpent est-il à craindre ? — Quel est le plus grand des serpents ? — Comment s'y prend le boa pour saisir sa proie et la tuer ? — Que fait le boa après un copieux repas ? — La chair des serpents est-elle bonne à manger ? — Où les serpents recèlent-ils leur venin ? — En quoi le crotale diffère-t-il des autres serpents ? — La morsure de la vipère est-elle mortelle ?

CXII. — L'ÉTÉ.

Folâtrer, errer en jouant.
Gambader, sauter, jouer.
Tum'fiées, gonflées.
Javelles, faisceaux de blés, etc.
Aire, place préparée pour y battre le grain.
Goulu, qui mange avec avidité.

Quand l'été vient, le pauvre adore !
L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraîche aurore.
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair ;
Le soir est d'or, la plaine est blonde ;
On entend des chansons dans l'air

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens,
Sur l'arbre en épaisses feuillées,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Juin ouvre l'été: belle saison, la plus riante de l'année avec celle du printemps.

Le soleil darde sur nos têtes ses rayons ardents et fait croître au champ foins et céréales. Sur les quatre heures du matin, l'astre du jour monte à l'horizon et ne descend que vers les huit heures du soir derrière la montagne bleuâtre.

Voyez comme la nature est ravissante à son réveil. Ah! que l'air est pur! et le firmament vermeil! Tout s'anime autour de moi. La brise parfumée caresse mollement le feuillage et ride à peine la glace de l'étang voisin.



L'été.

J'entends le bourdonnement de l'abeille à la recherche de la fleur sauvage; déjà le papillon velouté folâtre dans le pré; l'oiseau sur la branche touffue entonne son hymne au Créateur; l'agneau broute en paix l'herbe grandie pendant que les petits gambadent à ses côtés.

Au jardin, que de légumes! Des fleurs partout! Le verger gémit sous un fardeau de prunes, de poires ou de pommes succulentes. J'ai vu la vigne enlacer l'ormeau et grimper jusqu'au faîte, d'où pendent des grappes tuméfiées.

Aux champs mûrissent les céréales, la fève et les petits pois; le blé jaunit et sa tige ploie sous l'épi chargé de grains.

Vers le flanc de la montagne ou dans la plaine,

le pâtre guide ses brebis au son de la flûte ou du chalumeau.

La fenaison commence: voici les jours pénibles. Dès l'aube les faucheurs descendent dans la prairie, et sous leurs coups cadencés tombe l'herbe encore humide des pleurs du matin. Les faneurs l'étalent, et quand elle est séchée, on la transporte au fenil.

Moissonneurs, les blés jaunis vous attendent. Hâtez-vous! coupez le chaume et déposez les tiges en javelles. Enfants, liez la gerbe, qu'on transportera sur l'aire. Sur vos pas, souffrez que le pauvre glaneur recueille les épis oubliés: c'est sa part légitime des trésors de la Providence.

La sécheresse menacera parfois de brûler la moisson; des semaines, des mois mêmes passeront sans qu'une goutte de pluie rafraîchisse la plante qui languit et penche sa tête. Regardez le ciel et implorez Dieu: les nuages monteront dans l'azur du firmament, l'éclair sillonnera l'espace, le tonnerre grondera, mais la pluie bienfaisante viendra désaltérer les végétaux mourants.

(J.-R. M...)

RÉCITATION. — *Le village.*

Le village s'étend au fond de la vallée ;
Il est posé gaîment le long d'un frais ruisseau :
De pigeons on dirait une blanche volée
Qui dorment au soleil ou se mirent dans l'eau.

Tandis que des vieillards la paisible assemblée
Devise gravement des choses du hameau,
Les femmes au lavoir battent l'onde troublée,
Le pâtre dans les champs souffle en son chalumeau.

Tout est simple et tranquille, aucun toit ne s'élève
Plus haut que ses voisins, le jour naît et s'achève
Aimable, pur et doux, comme un rayon de miel.

Bénissant le hameau que sa flèche domine,
Seul, le clocher s'élève au haut de la colline
Et semble un doigt levé pour indiquer le ciel.

(A. DE SÉGUR.)

CXIII. — ABRAHAM LINCOLN.

SOMMAIRE. — Abraham Lincoln avait six pieds trois pouces ; gauche dans sa tenue, large front, regard profond et mélancolique, etc. Il avait de grands bras, comme un batelier, et de très grandes mains, comme un charpentier ; il était, en effet, l'un et l'autre. A vingt ans, il était simple ouvrier ; à vingt-cinq ans, il était avocat ; à trente ans, orateur populaire ; à quarante ans, représentant du peuple au congrès des Etats-Unis ; à cinquante ans, il était président de son pays ; à cinquante-six ans, il mourait assassiné. Sorti de l'obscurité, il avait établi la paix dans son pays après avoir aboli l'esclavage.

Abraham Lincoln naquit le 12 février 1809, dans une cabane faite de troncs d'arbres, sur une ferme isolée dans l'Etat du Kentucky. Il n'avait que sept ans lorsque son père vint s'établir avec sa famille dans l'Indiana. Au bout de l'année, Abraham eut la douleur de perdre sa mère; ce fut son premier chagrin et il fut amer. On le vit souvent se diriger seul vers l'entrée de la forêt et pleurer à chaudes larmes sur le tombeau solitaire de sa maman.

Thomas, son père, se remaria l'année suivante avec une excellente femme. Cette belle-mère conçut une vive affection pour le jeune orphelin et prit soin de lui comme s'il eût été son propre enfant. Le petit fréquenta quelque temps une école

élémentaire à deux milles dans la forêt; mais dès qu'il sut lire et écrire un peu, il étudia à la maison.

On eût pu le voir, l'enfant, veiller le soir, quand la famille reposait, près de l'âtre où flamboyaient des tisons ardents. Pour ardoise il se servait d'une planchette et pour tracer des chiffres il prenait du charbon. A dix-sept ans, Abraham passait pour le plus savant du canton. C'était déjà un grand jeune homme de six pieds: une sorte de géant. Fort, vigoureux et intrépide, il savait manier la hache avec une habileté et une souplesse que personne n'égalait.

Vers ce temps la famille Lincoln quitta le Kentucky pour aller s'établir dans le comté de Macon en l'Etat de l'Illinois. Abraham, en compagnie d'un nommé John Hanks, se mit à couper du bois en piquets et en perches pour clôturer une plantation de maïs. Il avait alors vingt ans. L'année suivante, il s'engagea chez un marchand à New Salem et gagna immédiatement la confiance du public par son urbanité, son esprit d'ordre et sa ponctualité.

De commis Abraham devint maître de poste à New Salem. Il profita de ses nombreux moments de loisir pour étudier la loi. Les villageois purent remarquer, dans la saison des chaleurs, le jeune étudiant un livre de droit à la main.

A peine admis au barreau, il conquit rapidement la confiance du public par la droiture de son caractère et sa rigide probité. Les électeurs l'envoyèrent siéger à la Chambre plusieurs années. La première fois qu'il fut élu, comme il était trop pauvre pour payer les frais de route, il se rendit à pied de New Salem à Vandalia, la capitale de l'Etat, distance de cent milles.

Plus tard, Lincoln fut envoyé au Congrès; enfin, en 1860, les délégués du corps électoral réunis à Chicago le choisirent comme candidat à la présidence et, dans l'automne, il fut élu avec une grande majorité sur son concurrent.



Abraham Lincoln.

A peine entré en fonctions Lincoln vit éclater la guerre de sécession entre le Sud et le Nord. La cause du conflit, comme l'on sait, était l'émancipation des nègres. La lutte très acharnée de part et d'autre dura quatre ans et terressa quatre cent mille hommes. Enfin la victoire déserta les drapeaux du Sud et le Nord triompha; la paix fut rétablie, l'esclavage aboli et l'Union cimentée.

Lincoln fut réélu en 1864, et il était sur le point de recueillir les fruits de la victoire, lorsqu'un lugubre événement plongea la nation entière dans la consternation. Le 14 avril au soir, il tomba sous les coups d'un vil assassin. Ce fanatique, du nom de John Wilkes Booth, s'était follement imaginé qu'il fallait délivrer son pays d'un tyran.

L'illustre président fut transporté sans connaissance dans une maison voisine et rendit le dernier soupir le lendemain matin. La nouvelle de sa mort se répandit comme l'éclair par tout le pays et causa un deuil universel.

Les funérailles eurent lieu le 19, et les dépouilles mortelles de ce grand homme furent inhumées à Springfield dans le tombeau de sa famille.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Où et quand naquit Abraham Lincoln ? — Que fit-il pour s'instruire ? — Avait-il une robuste constitution ? — Quels furent ses premiers emplois ? — Où étudia-t-il le droit ? — Ses succès furent ils rapides ? — En quelle année fut-il élu président ? — Quand éclata la guerre dite de sécession ? — Quels en furent la cause et les résultats ? — Combien de temps dura le conflit ? — En quelle année Lincoln fut-il réélu président ? — Comment mourut-il ? — Où reposent ses restes ?

REMARQUE.—Cette vie semble légendaire. Lincoln a vaincu tour à tour la pauvreté, l'ignorance, le préjugé, l'ambition personnelle. Que de gigantesque travaux accomplis ! Quelle fermeté et quel sang-froid dans sa conduite ! Il passera dans l'histoire comme l'un des grands présidents des Etats-Unis.

CXIV. — CONTE DE NOEL.

Ciel! qu'il fait froid!

Toute la journée, la neige est tombée en petits flocons fins, légers et serrés — on aurait dit une nuée de papillons blancs descendant du ciel sur la terre — et il en est tellement tombé de ces petits flocons fins, légers et serrés, que, maintenant, la ville entière est ensevelie sous leur masse éblouissante.

Tout est blanc!

Le toit des maisons, les branches des arbres, les appuis des croisées, jusqu'à la chaussée elle-même,

qui semble recouverte d'un somptueux tapis d'hermine.

D'étranges silhouettes s'agitent dans la confusion du brouillard; les hommes ont chacun de lourds pardessus et d'épais cache-nez, les nobles dames s'enveloppent de fourrures de prix, les petites bourgeoises grelottent sous leurs boas de plumes; tandis que les femmes du peuple s'entortillent dans un méchant fichu de laine, pour se préserver des rudes morsures de la bise glacée.

Le petit Jacques, lui, vêtu d'une culotte trop courte, d'un semblant de chemise et d'un vieux manteau en loques, erre seul, grelottant à travers les rues de Paris. De temps en temps pour les réchauffer, il souffle sur ses petits doigts gelés, et son haleine s'échappe en buées blanches.

Sans mère, sans amis, sans foyer, il sait bien que pour lui, ce soir de fête, si doux au cœur des enfants, sera un soir de douleurs! Kate, la vieille ménagère qui, après la mort de ses parents, l'a recueilli — Dieu sait pourquoi — lui donnera certes plus de coups que de bouchées de pain, car il ne rapporte pas la somme exigée, les trois francs imposés qu'il doit mendier chaque jour. Quelle terrible scène elle va lui faire! Quels épouvantables jurons elle va prononcer!

Pourtant, ce n'est pas la faute de l'enfant, s'il revient ainsi bredouille; toute la journée il a couru après les fiacres, il a importuné les passants, et il a souvent répété les phrases traditionnelles: "La charité, mes bons messieurs; un petit sou, s'il vous plaît, n'oubliez pas un pauvre orphelin!"

Il n'a rien mangé depuis le matin; pour tromper la faim qui tord ses entrailles, il ouvre ses narines toutes grandes et aspire les bonnes odeurs sucrées, vanillées et chaudes, qui s'échappent des

sous-sols des pâtissiers, et l'âcre senteur qui flotte sur les fourneaux des marchands de marrons.

Affaibli par une trop longue marche, ébloui par la grande clarté qui inonde les boulevards, étourdi par le bruit des voitures, il ne sait plus bien où il est, il ne sait plus bien où il va. Il aperçoit confusément des étalages merveilleux. A l'abri des vitrines claires, il entrevoit des branches de houx enrubannées, étoilées de baies rouges, et de sapins entiers chargés de pendeloques.

Jacques étouffe un soupir et il passe.

Mais voilà que les cloches se mettent en branle, elles sonnent joyeusement!

" Noël! Noël!... Un enfant nous est né! Noël!... Il repose dans une crèche entre un âne et un bœuf... Noël! Noël!

Et le cœur de l'enfant se dilate; il est heureux d'être pauvre comme son Sauveur. C'est qu'il est pieux, le petit Jacques; autrefois, quand il n'était pas orphelin, tous les jeudis, il allait au catéchisme. Et, maintenant, quand il se sent trop malheureux, trop maltraité, il dit tout bas: " Petit Jésus, il y a bien longtemps que je souffre, donnez-moi votre ciel sans tarder."

De lui-même Jacques suit la foule, il se dirige vers la vieille basilique dont les tours dentelées se mirent dans la Seine; il veut, lui aussi, s'agenouiller devant le tabernacle, où l'Enfant Jésus va descendre comme il descendit autrefois en l'étable de Bethléem.

Arrivé à la porte de la basilique, Jacques s'arrête net, il vient d'apercevoir Kate qui rôde par là. Bien sûr, elle le cherche et elle doit être furieuse de son retard; et Jacques tremble en voyant de loin se hérisser les poils plantés sur le nez de la mégère.

Pour se soustraire à une scène en public, il s'éloigne et cherche une autre église. Il marche, il marche, il marche encore. Enfin, le voilà devant une chapelle. La porte s'ouvre, mais Jacques, intimidé par la splendeur de l'ornementation, n'ose pas s'avancer parmi la foule; il s'agenouille sur la pierre du portique et il prie avec ferveur.

Mais le vent souffle toujours et le petit Jacques a bien froid, il a si froid, si froid, qu'un engourdissement contre lequel il est impuissant à lutter s'empare de tout son être, sa tête vacille, ses jambes flageolent, il s'affaisse et reste étendu sur le sol glacé.

La petite sonnette annonce le *Sanctus*, mais Jacques ne l'entend pas.

L'autel, les cierges, la crèche, tout a disparu à ses yeux; il se trouve transporté dans un lieu d'une splendeur si éblouissante, que rien, pas même la neige, ne peut lui être comparé.

Au milieu de cette grande lumière, il voit un enfant resplendissant de gloire, et ce bel enfant l'attire à lui en disant: " Viens, tu es le béni de mon Père! "

Alors, Jacques comprend qu'il est au ciel, près de l'Enfant Jésus. Ineffable bonheur! Il le sent, il le voit, il devine autour de lui les battements d'ailes des anges, mais, abimé dans une extase d'amour, il reste muet, car la voix humaine est impuissante à célébrer la bonté du Seigneur.

Cependant, les élus se réjouissaient de la venue de cete petite âme innocente, et les séraphins chantaient en s'accompagnant sur leurs harpes d'or:

" Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu! "

J. DE L.

CXV. — LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

Tout ce qui existe sur la terre: homme, animal, plante, pierre, eau, gaz, en un mot, tout ce que Dieu a créé porte le nom d'être. Bien que le nombre des êtres soit incalculable et qu'il règne entre eux la plus grande variété, on est parvenu cependant à les classer tous en trois grandes divisions qu'on appelle règnes.



Végétaux. **Minéraux.** **Animaux.**

Pour y arriver, on fit attention à certaines différences essentielles qui existent entre eux. Tous les êtres qui sont doués de sentiment et capables de se mouvoir ont été appelés animaux. Les individus de ce règne sont généralement faciles à reconnaître; ils ont des organes, des sens; ils voient, entendent, crient, sentent et vivent; on les voit marcher, sauter, courir, voler ou nager, etc. Ils forment le règne animal.

Il est d'autres êtres chez lesquels on aperçoit aussi une certaine vie; mais ils ne voient, ni n'en-

tendent; ils ne peuvent pas non plus se déplacer d'eux-mêmes; on les appelle végétaux. Le végétal: arbre, fleur, légume, champignon, mousse, etc., germe d'abord, pousse des racines en terre et des tiges dans l'air; il croît, se reproduit, puis se dessèche et meurt.

Enfin, il est des êtres qui diffèrent des précédents parce qu'on ne remarque en eux ni vie ni mouvement. Ces objets: pierre, terre, fer, or, verre, eau, vapeur, gaz, air, etc., n'ont aucune espèce de vie, ni de sensibilité, et sont inertes, c'est-à-dire que, une fois en repos, ils ne se meuvent plus d'eux-mêmes. Ils constituent le règne minéral.

Bien que, par son corps, l'homme appartienne à l'espèce animale, il s'élève au-dessus des individus les plus accomplis de ce règne: son intelligence, sa liberté, sa volonté, le sentiment religieux, la présence de la grâce en son âme et la fin sublime pour laquelle son Créateur l'a mis au monde, creusent un abîme entre lui et les autres êtres de la création.

Toutes les créatures nous invitent à adorer et à servir Dieu. Les magnificences des astres qui scintillent au firmament, la splendeur du soleil qui déverse sur notre terre ses flots inépuisables de lumière, nous racontent la gloire de Dieu.

Tous les êtres terrestres qui forment les trois règnes de la nature nous crient à leur manière: " Ne vous arrêtez pas à nous, élevez vos cœurs et vos esprits à Celui qui nous a créés pour vous."

Ces animaux, qui peuplent le ciel, la terre et l'Océan; le lion qui rugit dans le désert comme l'abeille qui butine son miel; la baleine, ce géant des mers, comme l'infusoire qui vit, nage et s'agite dans une gouttelette d'eau, tous semblent dire

à l'homme: "Prêtez-nous vos cantiques et nous chanterons un hymne perpétuel au Créateur."

Par leur variété infinie, par leurs couleurs si riches, si tendres, si belles, les fleurs sont comme le gracieux sourire d'amour que la nature jette à Dieu.

Contemplez le règne minéral dans sa mystérieuse inertie et dans son éternel silence. Les trésors insondables que cache la terre, les montagnes grandioses qui embellissent notre pays, les glaciers étincelants ne sont-ils pas autant d'échelons pour nous élever à Dieu notre Créateur et notre fin suprême?

EXERCICE. — Répondre par écrit aux questions suivantes: Qu'est-ce qu'un être? — Comment appelle-t-on les êtres doués de sentiment? — et ceux qui en sont dépourvus, mais qui ont une certaine vie? — et ceux qui n'ont ni vie ni mouvement? — Nommez quelques êtres de ces trois catégories.

RÉCITATION. — *L'anniversaire.*

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne; j'écoute... O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père:
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait: "Il dort;" et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit à mon âme navrée,
Et je crus mourir pour toujours.

Tout ce qui m entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain, à sa place déserte,
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tout le jour, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci :
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant : " J'avais un père aussi !"

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand le pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.

Sur ces bords que la Seine arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

(MILLEVOYE.)

EXERCICE. — Mettre en prose la poésie ci-dessus.

CXVI. — DEVOIRS ENVERS LA PATRIE.

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère ;
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

(L.-P. LEMAY.)

Toute association impose des obligations à ses membres; sans cela elle ne pourrait atteindre son but, ni même subsister. Les croyants ont des devoirs envers l'Eglise; les parents et les enfants en ont envers la famille, le citoyen en a envers la patrie. Quoi! s'écrie Mardochée dans Racine:

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !



Suprême devoir envers la patrie.

Mais les devoirs sont de nature si diverse que, souvent, ils ne sauraient être remplis tous à la fois. Entre eux il existe une gradation; en premier lieu, au-dessus de tout planent les devoirs de

la conscience. Aucun patriotisme ne peut justifier un manquement à l'honneur; aucune raison d'Etat, un mensonge, un parjure.

Il y a une justice, des lois éternelles dont la violation, quoique admirée parfois du vulgaire, couvre d'opprobre ceux qui les méconnaissent. Autrement il faudrait dire que les chefs des peuples sont dispensés d'observer cette morale dont ils imposent le respect aux autres hommes, qu'ils restent de parfaits honnêtes gens tout en employant la mauvaise foi, la fourberie et la violence. Après avoir mis l'honnêteté au-dessus de tout, il faut avoir pour la patrie du respect et de l'amour; on lui doit de la servir par la vertu; on lui doit l'impôt et, de nos jours, le vote; on lui doit d'élever les enfants dans son amour; on lui doit de la défendre quand elle est attaquée.

Que la patrie ait en permanence au fond de notre cœur une sorte d'autel affecté à son culte. Que ce culte, à l'occasion, n'hésite pas à se traduire au dehors. Ne souffrons pas qu'on insulte la patrie en notre présence, honorons tout ce qui la symbolise, ses traditions, son histoire, ses institutions, son drapeau; honorons-la par notre conduite.

Si nous ne pouvons servir la patrie qu'en obéissant à ses lois, rappelons-nous cette pensée encourageante que nos vertus obscurément pratiquées profitent à la société. La santé et la force du plus petit des membres contribuent à la vigueur du corps entier.

La patrie a droit à notre obéissance; cela ne veut pas dire qu'on doive obéir aveuglément à tout ce qui est ordonné au nom de la patrie. Un gouvernement, par cela seul qu'il est gouvernement, n'a pas le droit de tout exiger.

S'il y a conflit entre les devoirs, le dernier mot appartient à l'autorité la plus élevée. Le soldat obéit plutôt au sergent qu'au caporal, à l'officier plutôt qu'au sergent, à l'officier supérieur plutôt qu'au simple lieutenant. Si, par malheur, les ordres et contre-ordres venaient à s'entrechoquer, la voix du général les couvrirait tous; elle serait décisive.

Ainsi, dans la vie civile, la volonté d'un fils doit céder à celle d'un père, et la volonté d'un père à celle de la patrie, s'exprimant par la loi. Mais si la patrie, par quelque loi, se met en contradiction avec la loi de Dieu, elle perd ses droits à être écoutée, car il est de toute évidence que Dieu étant l'autorité suprême, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Aujourd'hui tout dépend du suffrage universel plus ou moins modifié. Impôts et dépenses publiques, paix ou guerre, bonne ou mauvaise administration, tout sort de l'urne électorale. Il importe donc que les citoyens se rendent compte de la responsabilité de leur vote. S'abstenir, c'est lâcheté; voter au hasard, en s'amusant, c'est mal; ne songer qu'à son intérêt personnel et privé, c'est étroit, égoïste et mesquin; rechercher une faveur quelconque, c'est vil et rampant; mettre son vote à l'enchère, c'est criminel.

A l'Etat il faut payer l'impôt: c'est un devoir patriotique, un devoir de conscience, un devoir de stricte équité. Erreur grossière et préjugé plus fâcheux encore, que l'indifférence à l'égard de la contrebande et des fraudes qui s'exercent au préjudice d'une caisse publique. L'Etat peut-il vivre sans argent?

Enfin le devoir suprême du citoyen, le plus onéreux de tous, est celui de défendre la patrie. Rien

de plus stupide que la guerre, et pourtant, nous le craignons fort, "il y aura des guerres tant qu'il y aura des hommes." Quand la patrie est en danger le devoir de quiconque peut manier une épée ou un fusil est de courir à la frontière.

Chacun pour tous, tous pour chacun, telle doit être la devise d'un patriote éclairé. En face de l'invasion tous les citoyens sont solidaires. Devant une mère commune, tous les enfants sont des frères.

(*D'après* J.-M. VILLEFRANCHE.)

QUESTIONNAIRE. — Une association peut-elle et doit-elle imposer des obligations à ses membres? — Dans la gradation des devoirs, lequel prime tous les autres? — Les législateurs ou les princes sont-ils soumis comme le simple sujet aux lois éternelles? — Faut-il respecter et aimer sa patrie? — L'impôt est-il obligatoire? — Pourquoi? — Quand? — A quoi sert-il? — Comment faut il voter? — Faut-il obéir aux justes lois? — S il survenait un conflit entre les lois civiles et les devoirs de la conscience, que faudrait-il faire? — Quel est le suprême devoir du citoyen?

RÉCITATION. — *Première communion.*

Qui donc ainsi te transfigure, ô ma Pauline?
Quel nimbe dore ainsi ton sourire enfantin?
Un timbre étrange vibre en ta voix cristalline:
Des immortels concerts est-ce un écho lointain?

Aujourd'hui pourquoi donc à ta lèvre câline
Osai-je à peine offrir mon baiser du matin?
Ah! c'est qu'après t'avoir admise au grand festin,
L'ombre auguste d'un Dieu sur ta tête incline.

Je sens sur toi planer l'immensité divine;
Dans tes yeux, pur miroir de ton âme, on devine
Que tu viens de gravir les éternels sommets.

Enfant, garde toujours cette ineffable empreinte!
Et que le souvenir de la céleste étreinte
Dans ton cher petit cœur ne s'efface jamais!

(LOUIS FRÉCHETTE.)

CXVII.—LAFAYETTE ET ROCHAMBEAU.

Sans l'aide de la France, c'en était fait de la cause de l'indépendance.

Les noms de Washington, de Lafayette et de Rochambeau sont écrits en lettres d'or dans les annales historiques des Etats-Unis. Ces trois généraux, par leurs efforts combinés, forcèrent Cornwallis à capituler devant Yorktown le 19 octobre 1781. Ce fut le coup mortel porté à la domination anglaise aux Etats-Unis.



Marquis de Lafayette.

A la nouvelle du désastre, lord North s'écria:

"It is all over! It is all over!"

"C'est fini! c'est fini!" Et ce soir-là:

"Victory twined double garlands around the banners of France and America."

"La victoire enlaça une double guirlande autour des étendards de la France et des Etats-Unis."

Washington écrivait plus tard: "Nous ne pourrons jamais dédommager la France des sacrifices qu'elle s'est imposés pour notre cause. Etonnante nation! les générations futures liront avec étonnement le récit de tes brillants exploits!" Or la France était alors représentée en Amérique, entre autres, par de Grasse, d'Estang, de Lauzon, de Montmorency, de Chastellux et surtout par Lafayette et Rochambeau.

Gilbert du Motier, marquis de Lafayette, né le 6 septembre 1757, au château de Chavagnac, en Auvergne, descendait d'une famille riche et noble. Les services rendus à la France par ses ancêtres attirèrent sur le jeune Lafayette les faveurs de la cour: il fut choisi comme page par la reine et, à quinze ans, il était déjà créé officier d'un régiment de mousquetaires.

Lorsque la guerre de l'indépendance éclata en Amérique, Lafayette épousa la cause des colonies, arma à ses frais un vaisseau de guerre et débarqua à Georgetown en 1777. Le Congrès et la population saluèrent son arrivée; il fut nommé sur-le-champ maréchal de camp dans l'armée continentale et accueilli par Washington avec les plus grands égards.

Il fut blessé à la bataille de Brandywine, se distingua à Monmouth et dans la campagne du Rhode-Island.

A son retour de France, où il était allé solliciter des secours, il reçut le commandement d'une division et tint en échec les armées de Arnold et de Cornwallis dans la Virginie.

Après la guerre il repassa en France et y joua divers rôles plus ou moins brillants, servant tour à tour le roi et la révolution. Il visita les Etats-Unis à deux reprises et fut partout accueilli avec les honneurs d'un triomphateur. Sa mort arriva en 1834.

Autant Lafayette était ardent, fougueux, enthousiaste, autant Rochambeau était calme, prudent et modéré. Caractère élevé, vaillant soldat autant que stratégiste consommé, Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, est resté le type d'un militaire accompli.

Il naquit à Vendôme en 1725 et débuta dans la carrière des armes par la campagne d'Allemagne, pendant laquelle il se distingua d'une façon toute particulière. Sa réputation de tacticien le fit choisir pour donner des conférences militaires à l'armée française.



Comte de Rochambeau.

En 1780, le roi l'éleva au rang de lieutenant-général et lui confia le commandement des troupes françaises que la France envoyait à Washington. Le chef de l'expédition, après avoir éludé une flotte anglaise aux Bermudes, débarqua à Newport, dans le Rhode-Island, le 12 juillet, et entra en campagne sans tarder.

Lafayette, emporté par son zèle imprudent, poussait Washington à prendre l'offensive contre des forces supérieures appuyées sur une marine imposante. Rochambeau lui écrivit de Newport une lettre mémorable pour l'inviter paternellement à modérer son ardeur et à ne pas compromettre la situation par des actes de bravoure dangereux.

Le comte réclama avec insistance une entrevue avec Washington. Les deux généraux se rencontrèrent le 22 septembre 1780. Rochambeau fit comprendre à Washington les dangers d'une attaque intempestive et développa devant lui de sages principes de conduite qui furent acceptés comme base d'un nouveau plan de campagne.

L'exécution de ce plan réussit à acculer Corn-

wallis à Yorktown et à écraser l'armée anglaise, cernée par les alliés.

Après cette victoire décisive, Washington, pour exprimer son respect aux alliés, fit battre les tambours pendant que les troupes françaises défilaient entre deux haies de soldats américains. Le Congrès, assemblé à Philadelphie, vota à Rochambeau une adresse de félicitations et de remerciements et lui présenta comme souvenir deux pièces de canons prises à l'ennemi.

A Versailles, le roi le reçut avec beaucoup de distinction et lui conféra des honneurs. Pendant la Révolution, le comte fut emprisonné comme suspect. Plus tard, Napoléon, au retour de ses victoires, disait à Rochambeau, en lui montrant ses soldats: " Maréchal, voilà vos élèves! " C'était faire en peu de mots le plus bel éloge de Rochambeau.

Le maréchal mourut en 1807, et ses restes furent déposés dans l'humble cimetière de Thoré, à peu de distance de son château.

(J.-R. M...)

CXVIII. — LE CHEVAL.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,
Le traînant dans un char ou s'élançant sous lui ;
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer à lui,
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,
Provoque la mêlée, insulte à la tempête :
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur,
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur ;
On charge, il dit : " Allons, " se courrouce et s'élance ;
Il brave le mousquet, il affronte la lance.
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs.

(DELILLE.)

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats.

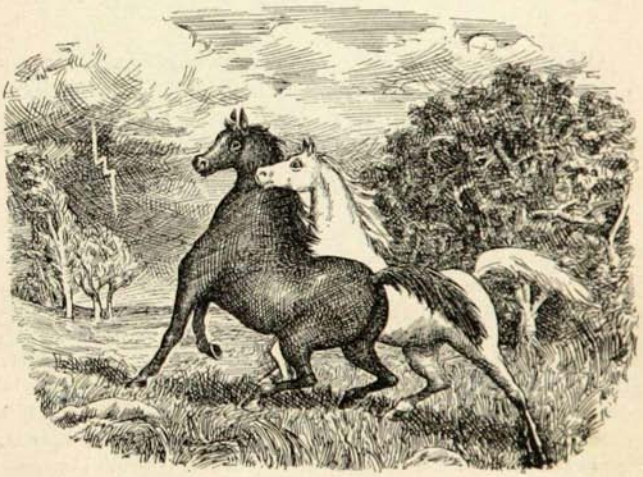
Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril, et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements.

Non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné, et ensuite exercé, dressé au service de l'homme; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève.

L'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel; ils sont toujours couverts de harnais dans leurs

travaux, on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps de repos; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur. La bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon; la corne des pieds est traversée par des clous, l'attitude du corps est encore gênée par l'impulsion subsistante des entraves habituelles.



Le cheval.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps. La régularité des proportions de sa tête lui donne un air

de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Il semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête; dans cete noble attitude il regarde l'homme face à face.

Ses yeux sont vifs et bien ouverts; ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son col, et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps.

(BUFFON.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle est la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite sur les animaux ? — Partage-t-il les périls ou les plaisirs de son maître ? — Est-il soumis à l'homme ? — Quelles marques porte-t-il de son esclavage ? — En quoi se distingue-t-il des autres animaux ?

NOTE. — Au livre de Job, nous lisons : " Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante ? Le feras-tu bondir comme la sauterelle ? Son souffle répand la terreur. Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes. Il se rit de la peur, il affronte le glaive. Sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu la trompette ? C'est elle. Il dit : Allons ! Et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes."

CXIX. — GEORGE WASHINGTON.

"Si nous n'avons pas l'armée et l'argent de la France, notre cause est perdue."
(*Histoire de Washington.*)

George Washington naquit en 1732 sur une ferme située sur les bords de la rivière Potomac, dans l'Etat de la Virginie. Dès l'âge de onze ans il perdit son père et reçut d'une excellente mère des leçons de sincérité, de travail, de frugalité et d'ordre dont il profita toute sa vie.

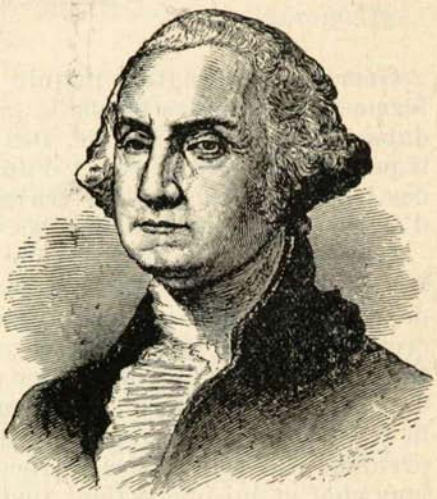
Il fréquenta une petite école et à douze ans il savait lire, écrire et chiffrer. Doué d'un tempérament robuste il se plaisait aux courses et aux exercices violents. Bon caractère, mais vif et impétueux; on voyait parfois briller un éclair de colère dans la prunelle de son œil bleu. Dans les jeux, à la course, aux combats, George devait arriver le premier. Ses camarades le reconnaissaient pour leur chef et lui obéissaient instinctivement.

A quatorze ans George alla visiter son frère Lawrence établi à Mount-Vernon, sur le Potomac. Le jeune homme fut présenté à lord Fairfax, qui le prit en amitié et l'invita à passer quelque temps chez lui pour l'accompagner à la chasse, à la pêche ou à la promenade. Deux ans plus tard, le riche Anglais l'engagea pour aller arpenter ses domaines dans la Virginie occidentale. George prit un compagnon et armé d'une longue chaîne fit à pied plus de cent milles. Il mesura le terrain de son maître avec une précision qui révélait en lui un talent prononcé pour la géométrie.

A vingt-un ans, George fut chargé par le gouverneur de la Virginie d'une mission officielle. Les Français avaient pris possession des terres fer-

tiles qui aboutissent aux monts Alléghanys. Le gouverneur donna le titre de major au jeune Washington et l'envoya vers les colons étrangers pour les sommer de se retirer.

Le major partit avec un détachement de soldats et franchit au milieu des dangers une distance de plus de neuf cents milles. A son retour il fut promu au rang de colonel.



George Washington.

Sur ces entrefaites surgirent les premières difficultés avec l'Angleterre à l'occasion des impôts que les colonies américaines refusèrent de payer. Treize d'entre elles déléguèrent des représentants à l'Assemblée de Philadelphie, le 5 septembre 1774, et se prononcèrent pour la résistance. C'était déclarer la guerre. Les hostilités commencèrent le 9 avril 1775. Après la bataille de Bunker Hill, le Congrès nomma Washington généralissime de l'armée continentale.

Le nouveau chef prit le commandement des troupes à Cambridge. La lutte fut longue et acharnée de part et d'autre. Les succès des Américains furent suivis de revers. Les Anglais nageaient dans l'abondance, tandis que les soldats améri-

cains manquaient d'argent, de vêtements, de vivres et de munitions.

Washington, par ses paroles et par son exemple, stimulait le courage des combattants; mais le froid, la faim et la maladie rendirent bientôt la situation désespérée. En voyant les traces de sang empreintes sur la neige, l'abattement de ses troupes et la consternation de ses compatriotes, Washington ne put s'empêcher de faire cet aveu: "Si nous n'avons pas l'armée et l'argent de la France, notre cause est perdue." La France entendit ce cri de détresse et l'on vit bientôt briller sur le continent américain l'épée de Lafayette. Le jeune soldat fut accueilli avec enthousiasme par la multitude; le Congrès le proclama major-général et l'armée le salua aux cris de: Vive la France!

Washington et Lafayette et plus tard Rochambeau et autres alliés poursuivirent la guerre avec vigueur et, après des prodiges de valeur, l'indépendance des colonies fut assurée par la chute de Cornwallis à Yorktown. La paix signée, Washington se retira sur ses domaines à Mount Vernon.

Sa carrière cependant n'était pas finie. En 1778 le Congrès le choisit pour président. Le nouvel élu entra dans ses fonctions le 30 avril 1779. Il fit solennellement son entrée à New-York, et, en présence de la multitude ivre de joie, il fit serment de protéger et de défendre les Etats-Unis d'Amérique.

Le libérateur de son pays se montra aussi sage législateur et administrateur qu'il avait été habile soldat et général d'armée. La nation reconnaissante l'élut une seconde fois président. Il accepta, mais rien ne put le décider à se faire élire une troisième fois. Il remercia ses compatriotes par

un discours qui est resté mémorable et retourna à Mount Vernon, où il finit paisiblement ses jours le 14 décembre 1789.

Sa mort fut un deuil national. Ses restes furent inhumés avec pompe sur les bords du Potomac dans le tombeau de sa famille. .

Ses concitoyens l'ont surnommé le *libérateur* et le *père* de sa patrie.

Il manque à ce grand général, à cet habile administrateur, à cet illustre homme d'Etat, d'avoir vécu et d'être mort dans le giron de l'Eglise.

(J.-R. M...)

CXX. — EXCELSIOR ! PLUS HAUT !

Voici un chant inspiré par le poète américain Longfellow. Il convient à vos jeunes âmes ouvertes aux fortes et viriles aspirations. Puisse-t-il faire vibrer vos cœurs avides d'affection, de joie et de bonheur !

Les ombres de la nuit tombaient sur la terre neigeuse, et, à travers un village des Alpes, passait rapide un jeune homme portant une bannière sur laquelle on lisait cette divise étrange:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Son front était triste, mais son œil fixé vers le ciel brillait comme une étoile; il marchait, il marchait, malgré la neige et la froidure, et de ses lèvres, de temps à autre, jaillissait cette parole qui chaque fois redonnait à son œil plus d'éclat et à sa marche plus de rapidité:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Dans les maisons du village, il vit rayonner, chaude et vive, la chaleur du foyer de famille, tandis que là-bas, devant lui, se dressaient comme



Excelsior!

des spectres, les glaciers des montagnes. Et il y eut dans sa marche comme un instant d'arrêt; mais soudain ses lèvres frémissantes répétèrent ce cri que l'écho des montagnes monta jusqu'au ciel:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

" Ne monte plus! ne monte plus! lui dit un vieillard; la sombre tempête va descendre sur ton front et le torrent qui mugit sous tes pieds est profond; arrête-toi près de nous, pauvre enfant." Et les yeux du jeune homme, un moment voilés, brillèrent soudain d'un éclat plus vif, et, plus ardente encore, sa bouche répéta:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

" Reste, reste avec nous, chantaient, de leur voix caressante, des enfants qui passaient devant lui, les bras enlacés comme des guirlandes et la tête couronnée de fleurs; reste avec nous; il est si bon le sommeil sur le sein de sa mère." Et une larme étincela au bord de l'œil du voyageur, mais plus forte que jamais comme pour étouffer un soupir de son cœur, sa voix cria:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Au point du jour, tandis que les pieux moines du Saint-Bernard élevaient au ciel leur voix lente et recueillie, à travers l'air ému, un cri vint à eux et les fit tressaillir, un cri d'amour, un cri d'espérance, un cri de salut:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Et le corps d'un jeune homme, à demi enseveli sous la neige, était trouvé par le chien du monastère; il avait le visage souriant, et de sa main glacée il serrait contre sa poitrine une bannière blanche qui portait cette étrange devise:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Et comme les moines l'ensevelissaient pieusement, une voix suave comme une harmonie tomba du ciel et fit entendre cette parole que répétèrent les échos de la montagne:

Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Que ce soit notre devise et le cri de nos âmes! Plus haut que les sens! ils tirent en bas, et en bas, c'est le déshonneur et c'est la honte. Plus haut que la gloire humaine! elle éblouit, elle trompe, elle ne rassasie pas. Plus haut que la richesse! elle encombre, elle affame, elle sèche le cœur, elle rend égoïste. Plus haut que les honneurs! ils lassent, ils fatiguent, ils rendent fiers. Plus haut que la popularité! elle avilit, elle fait trahir le devoir.

"Plus haut! toujours plus haut vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont pas de flux et de reflux;
Où le bruit de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!

Plus haut! dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut! dans ces combats où le ciel est l'enjeu;
Plus haut dans nos amours! Montons, montons encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu!

Là haut,, il y a Dieu, le devoir, la joie, la gloire, l'honneur, la paix.

(S...)

CXXI.—RÉMINISCENCES DU FOYER NATAL.

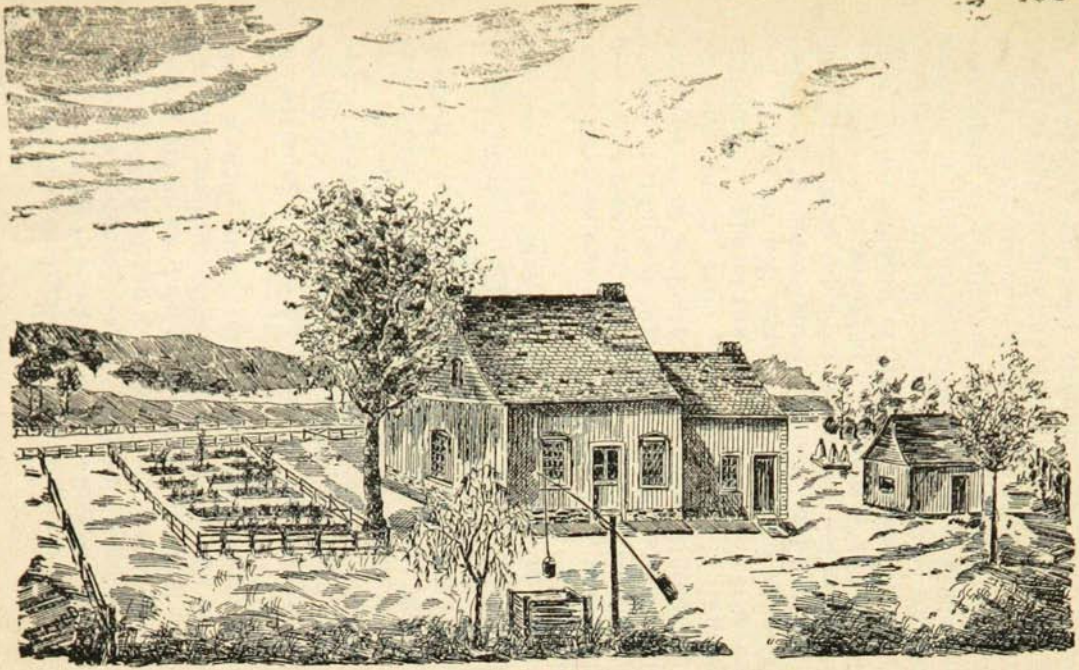
HOME! SWEET HOME!

Voilà la vieille maison de mon père, telle que je la connus quarante ans passés! Le temps, qui démolit tout, a respecté cette relique consacrée par des joies et des souffrances communes. Trois générations, en route pour le cimetière, ont franchi le seuil de cette modeste chaumière. Douze de ma famille sont nés dans la petite chambre, à droite, en entrant: j'y reçus moi-même la vie. Seul, le Benjamin, vit le jour sous un autre toit.

A l'œil étranger, ce logis n'est plus qu'une masure en ruines; mon cœur, lui, la préfère encore à n'importe quel somptueux château. C'est quasi un lieu de pélérinage pour la famille. Quelque bon jour, l'habitation décrépite s'effondrera et sur ses décombres surgira une maisonnette plus élégante, plus moderne, plus confortable. Il y aura portiques, ornements dentelés, larges fenêtres et peintures attrayantes; à l'intérieur, salon spacieux, tapisseries dorées et dentelles partout. Les nouveaux maîtres y vivront heureux.

A moi, ça ne dira rien au cœur. Le souvenir de ma mère n'y sera pas; non plus ces refrains qui berçaient notre sommeil, ces cris bruyants, ces jeux enfantins, tous ces bruits de jeunesse, de vie, d'amour qui semblent encore résonner sous les vieilles poutres, ces mille riens qui font tressaillir à travers une vision enchantée, ces pleurs, ces baisers, ces chaudes caresses, ce grave enseignement paternel qu'on emporte avec soi à travers la vie...

Home! sweet, sweet Home! C'est là, oui, à cet humble foyer que s'est fait l'apprentissage de la vie,



C'est là que je suis né. - (J.-R. M...)

dans une communauté d'aspirations, de joies, de soucis, de projets et de tendresse, et qu'ont germé les affections durables et les énergiques résolutions. Mes lèvres enfantines y ont balbutié le nom de mon père; j'y appris dans les bras de ma pieuse mère la suave et traditionnelle oraison qui fait encore tressaillir nos réveils: " Mon Dieu, je vous donne mon cœur, etc. . . "

La fenêtre qui donne à l'occident subsiste encore. Il m'en souvient, c'est par là que les naïves prières de mon enfance s'échappaient vers le ciel du petit Jésus et de la bonne Mère. Que de fois aussi de la croisée de cette chambre n'ai-je pas épié le soleil étincelant qui glissait à l'horizon derrière les bleuâtres Laurentides!

Le vieux puits, frères, et l'antique brimbale restent; le saule qui avait grandi avec moi est abattu.

Du frais bocage, rendez-vous des oiseaux chanteurs, il reste à peine quelques frênes noueux. Jadis, à l'ombre de ce charmant bosquet, mon père avait installé ses ruches d'abeilles, la terreur des enfants. Les méchantes, elles m'ont souvent poursuivi de leur dard brûlant lorsque j'empiétais sur leurs paisibles domaines. En revanche, j'ai plus d'une fois disputé victorieusement aux merles goulus les grappes muries qui pendaient nombreuses aux cerisiers du parterre.

Est-elle encore de bout la blanche épinette du haut du champ? Tout petit, je pouvais jusque là porter à mon père sa collation du midi. Il me semble le voir venir, le rude travailleur, le visage souriant et le front en sueurs; je m'asseyais à ses côtés, pendant qu'il prenait, en causant, son modeste goûter sous les rameaux résineux qu'agitait la brise rafraîchissante.

Je n'aperçois plus, près de la borne voisine les cinq ormes d'égale hauteur, déjà robustes, que mon père avait plantés. Pourquoi les a-t-on abattus? L'ombre bienfaisante qu'ils projetaient servait pourtant de refuge contre les feux du midi aux bestiaux haletants.

Reste-t-il des tronçons d'un banc rustique, à mi-côte, près des saules sauvages? Grand-père, m'a-t-on dit, vers le crépuscule des beaux soirs d'été, y conduisait par la main l'aîné de mes frères et là, pensif, pendant que le petit s'amusait sur le gravier humide, le septuagénaire contemplait l'onde qui clapotait à ses pieds. Les tièdes rafales, qui montaient de la rive, jouait dans la flottante chevelure de l'aïeul. Rêvait-il, le vieillard, à ses courses aventureuses sur le grand fleuve et les immenses lacs de l'extrême Ouest?...

O suaves réminiscences d'un passé déjà lointain! joies naïves trop vite envolées! mélancolique paysage, jadis si animé, si frais, si riant!

" La vie a dispersé, comme l'épi sous l'aire,
Loin du champ paternel, les enfants et le père;
Et le foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers. "

(LAMARTINE.)

L'écho seul des voix aimées plane sur ce domaine que foulent les pas de l'étranger. Il ne reste plus que l'ombre de l'antique grange au toit de chaume; plus de remise en face de la maison; l'orme altier n'est plus là, vers le sud: la foudre, un soir de juin, l'a fracassé... Rasé aussi le jardin de notre mère... Ruines çà et là... Que ça fait mal à voir!...
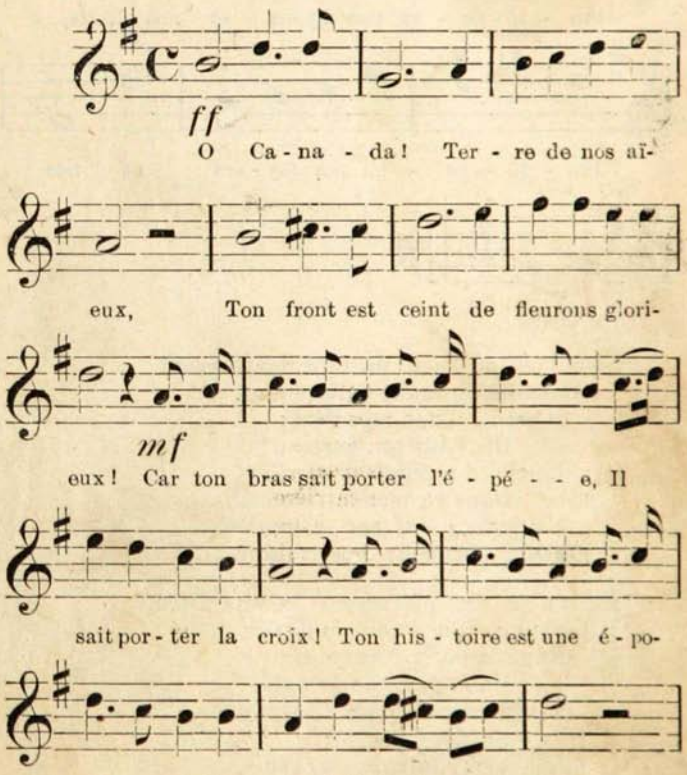
" Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer? "
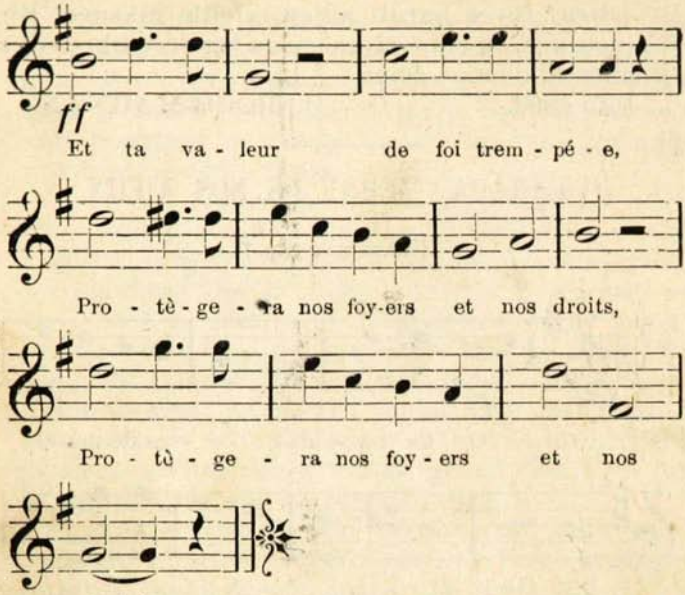
Adieu! foyer natal! adieu, vieille masure! En t'écroulant, tu emporteras sous tes décombres des lambeaux de mon cœur.

Juin 1903. J.- ROCH MAGNAN.

O CANADA ! TERRE DE NOS AIEUX.

(CHANT NATIONAL.)





Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière;
Béni fut son berceau;
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau.
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

De son patron, précurseur du vrai Dieu,
Il porte au front l'auréole de feu.
Ennemi de la tyrannie,
Mais, plein de loyauté,
Il veut garder dans l'harmonie
Sa fière liberté;
Et, par l'effort de son génie,
Sur notre sol asseoir la vérité.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel!
Parmi les races étrangères,
Notre guide est la loi.
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la foi.
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur: " Pour le Christ et le Roi! "

(ROUTHIER.)

SUPPLÉMENT.

REMARQUES. — Les morceaux contenus dans ce supplément ne sont pas destinés à être étudiés maintenant par les élèves, parce qu'ils sont de trop haute envolée et renferment des difficultés au-dessus de la portée de leurs jeunes intelligences. Nous les avons insérés ici cependant pour que les élèves trouvent plus tard ces chefs-d'œuvre sous leur main lorsque dans leurs loisirs ils reliront leur COURS SUPÉRIEUR.

(J.-R. M...)

LE SOLEIL COUCHANT.

Le soleil déclinait; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon; sur la pierre d'un champ,
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient dans la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux penseur rêvait sous cet azur si beau
L'Océan devant lui se prolongeait, immense,
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel! les monts, la mer farouche,
Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur.
Le vieillard regardait le soleil qui se couche;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

(V. HUGO.)

NOTES BIOGRAPHIQUES. — Victor Hugo (1802-1885) est né à Besançon. Son père fut général du premier Empire.

Victor Hugo restera avec Lamartine le plus grand poète du XIXe siècle. Nul écrivain de nos jours n'a suscité d'appréciations plus passionnées et plus contradictoires. Son immense talent a abordé presque tous les sujets en prose et en vers ; son génie a créé une multitude de sujets nouveaux, ingénieux, frappants. Moins idéal, moins harmonieux, moins noble que Lamartine, Victor Hugo est plus énergique, plus hardi, plus éclatant, plus enthousiaste que son émule. Outre la nouveauté et la profondeur des conceptions, on admire chez Hugo l'exhubérance des expressions, l'éclat éblouissant des images, une incroyable variété d'effets dans le rhythme et une richesse incomparable de rimes. Pour la grandeur des idées, pour la verve étincelante, pour la fécondité de l'invention, il n'a pas d'égal.

Ses défauts sont aussi graves que nombreux. Il lui manqua la mesure dans la force et l'économie dans la richesse. Il s'est affranchi de toute règle, de toute gêne, de toute contrainte, et même de tout respect. Souvent l'impie, l'immoral, le faux, l'extravagant apparaît dans des pages prétentieuses et, plus loin, il rayonne de franchise et d'énergie dans des morceaux des plus chrétiens. Le blasphème se mêle parfois à la prière, sous la plume du poète. Au déclin de sa vie, il a offert au public les rimes les plus extravagantes d'une imagination voluptueuse et vomi les sarcasmes d'un cœur qui se moquait de Dieu et de tout ce qui est sacré.

Quel malheur que le doute ait envahi cet esprit si magnifiquement doué ! A peine une partie de ses œuvres peut-elle être lue sans heurter la foi et la morale. — (DIVERS.)

DANDOLO.

Venise aux Byzantins demandait un traité.
Auprès de l'empereur part comme député
Un des plus nobles fils de Venise la belle,
Dandolo!... Le traité l'attendait tout écrit.
" Lisez, lui dit le prince, et puis signez..." Il lit.
Mais soudain, pâlissant de colère, il s'écrie :
" Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie,
Je ne signerai pas!..." L'impétueux César
Se lève. Dandolo l'écrase d'un regard.

Le prince veut parler de présents, il s'indigne!
De bourreaux, il sourit; de prêtres, il se signe!
Alors, tout écumant de honte et de fureur:
" Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,
J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles,
Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles
Un fer rouge éteindra le jour évanoui.
Ainsi, hâte-toi donc, et réponds enfin: Oui!"



" La patrie est sauvée! "

Il se tait!... On apporte une lame brûlante:
Il se tait!... On l'applique à sa paupière ardente:
Il se tait!... De ses yeux où le fer s'enfonçait
Le sang coule: il se tait!... La chair fume: il se tait!
Et quand de ses bourreaux l'œuvre fut achevée,
Tranquille et ferme, il dit: " La patrie est sauvée! "
Eh bien! ce cœur d'airain, inflexible aux douleurs,
Ces yeux qui, torturés, n'ont que du sang pour pleurs,
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,
Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,
Ces yeux, ce front, ce cœur, *avaient quatre-vingts ans!*

(Legouvé.)

ANALYSE. — Cette composition de Legouvé est écrite avec âme. Il y a de la chaleur, du mouvement dans le style; de la vigueur, dans les vers. La scène, sans doute, est déjà émouvante en elle-même, mais le poète a su la présenter avec un poignant intérêt qui va croissant jusqu'au dernier vers. L'horreur du tableau est tempérée par la sérénité, la constance et la grandeur d'âme du principal personnage.

Dandolo, riche et puissant habitant de Venise, élu à 82 ans, doge de sa patrie, est envoyé auprès de l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, pour conclure un traité de paix. L'empereur propose à la signature du doge un traité écrit d'avance: Dandolo refuse de le signer parce qu'il flétrirait son nom et sa patrie. Comnène s'indigne, menace, supplie: Dandolo se tait. On apporte une lame brûlante: le vieillard se tait. Le fer s'enfonce, le sang coule, la chair fume: silence! Un mot, un seul mot l'eût sauvé: le noble vieillard n'a souci que de son honneur et de l'honneur de sa patrie. Et remarquez: ce vieillard avait 82 ans! Quelle héroïque constance! quelle superbe audace! quel sublime dévouement! — (J.-R. M...)

NOTE. — Legouvé (Ernest), poète et littérateur contemporain, né en 1807, mort en 1903. Membre de l'Académie Française, il est connu par divers ouvrages, entre autres par des pièces représentées avec succès.

LE LION ET LE TIGRE.

C'est l'heure du lion. Sur les brûlantes pierres,
Et sous un jour pesant aux rayons irrités,
Il a dormi. C'est l'heure: il ouvre les paupières,
Se dresse en soupirant, les ongles écartés,
Et va; ses grands yeux clairs dans les ténèbres plongent,
Puis il gronde en dedans et rugit tout à coup:
Ses flancs pleins de tonnerre en frémissant s'allongent,
Sa crinière terrible est droite sur son cou...
Mais, pendant qu'au torrent il se penche pour boire,
Sur le bord opposé rampe une forme noire...
Le tigre! on n'aperçoit que les yeux et les dents:
Cette mâchoire blanche et ces deux trous ardents

Ressemblent à la mort épiante et cruelle.
Le lion le regarde à travers ses cils roux,
En arrêt ; l'onde encor de ses lèvres ruisselle.
Enfin, quand le silence a grossi les courroux,



Combat à mort.

O terreur ! ils se sont élancés l'un sur l'autre
En même temps, si prompts que l'œil les a perdus ;
Comme une grappe énorme ils semblent suspendus.
Puis le couple acharné dans l'eau tombe et se vautre ;
Sous leurs piétinements durs et précipités
L'eau vive, les roseaux, les graviers et les mousses
Volent, craquent, foulés, chassés de tous côtés ;
On ne voit qu'une masse aux nerveuses secousses
Dans un tumulte sourd ; les puissants coups de crocs
Au velours jaune ou noir font de brûlants accrocs ;
Le plus faible en aura jusqu'à ce qu'il ne bouge
Et n'ait plus dans le corps ni souffle ni chaleur.
L'air s'infecte, la source a changé de couleur,
Et le tigre a roulé dans une bourbe rouge.
Le lion s'est dressé sur le vaincu mourant,
Le flaire, s'en éloigne, et, maître du torrent,
Se secoue en silence et recommence à boire.
L'onde fraîche a calmé le feu de sa mâchoire.

(SULLY-PRUD'HOMME.)

ANALYSE LITTÉRAIRE. — Cette description est prise sur le vif. Tout y est réel. On n'imagine rien; l'on voit, en lisant, et la vision de la lutte gigantesque glace d'horreur. Point de tâtonnements: entrée brusque et solennelle. " C'est l'heure du lion." Par un simple hémistiche le poète crée l'intérêt sur toute la pièce. On sent que quelque chose qui ne sera pas banal va arriver. Encore quelques phrases et vous voilà saisi, captivé, enchaîné au récit, et vous assistez haletant à la lutte mortelle des deux terribles rivaux du désert. Voyez le lion ouvrir ses paupières appesanties, se dresser en soupirant, écarter ses ongles et s'avancer dans les ténèbres. L'entendez-vous gronder, rugir en agitant sa terrible crinière?... Il va boire: le tigre est là, sur le bord opposé, la mâchoire frémissante, les yeux lançant des éclairs. Le lion le regarde. Horrible suspension!... Les voilà aux prises: craquements, cris rauques, sourds mugissements. Ce n'est plus qu'une masse sanglante. Tout est en sang: c'est une lutte à mort. Le tigre roule dans la vase rougie du torrent. C'est la fin. Le lion se dresse sur le mourant vaincu, le flaire en silence, s'éloigne en secouant sa crinière et recommence à boire l'onde fraîche qui calme le feu de sa mâchoire.

Comme tout est vivant, soutenu jusqu'au bout! C'est bref, rapide, nerveux. Les expressions sont neuves, les images étincelantes, la peinture saisissante et les rimes d'une richesse admirable. La pièce en entier est un modèle du genre. — (J.-R. M...)

NOTES BIOGRAPHIQUES. — Sully Prud'homme, né en 1839, est l'auteur de plusieurs recueils de poésie. Il y a dans chacune de ses compositions une idée ou un sentiment, qu'il sait exprimer dans des vers gracieux et fermes. Son tort est de s'attacher à des sujets quelquefois un peu abstraits, auxquels la poésie peut difficilement donner le mouvement, la couleur et la vie.

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie passe comme un éclair et aboutit à un abîme dans lequel tous les hommes doivent nécessairement tomber.

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans l'abîme des ans emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?
.....
Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez... ?
(LAMARTINE.)

La vie est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours.

Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice.

Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années.

On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter: marche, marche!

Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se fa-

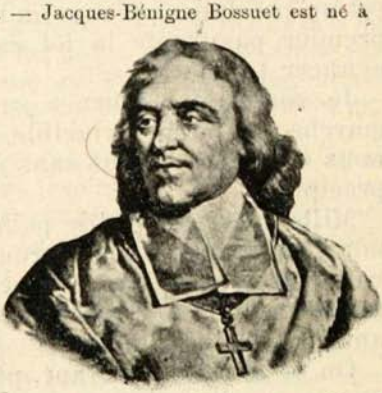
ner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre.

Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, leurs fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord; encore un pas.

Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

(BOSSUET.)

NOTES BIOGRAPHIQUES. — Jacques-Bénigne Bossuet est né à Dijon en 1627. Orateur, historien, théologien, controversiste, philosophe, il fut surnommé l'*Aigle de Meaux*. C'est une de ces intelligences d'élite dont s'honore l'humanité. Il s'est élevé par la pensée à une hauteur qu'il est difficile d'atteindre. Quelques-unes de ses oraisons funèbres sont classées parmi les plus étonnants chefs-d'œuvre de la parole humaine. Ses sermons sont remarquables de vigueur et de netteté. Il avait une science étendue, une connaissance approfondie des Ecritures et de l'antiquité païenne, une volonté inflexible, un langage d'une pureté et d'un charme incomparables. Bossuet est mort en 1604. — (DIVERS.)



Bossuet.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre:
Le bocage était sans mystère.
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:
" Bois que j'aime! adieu... je succombe,
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit: " Les feuilles des bois
" A tes yeux jauniront encore,
" Mais c'est pour la dernière fois.
" L'éternel cyprès t'environne:
" Plus pâle que la pâle automne,
" Tu t'inclines vers le tombeau:
" Avant l'herbe de la prairie,
" Ta jeunesse sera flétrie
" Avant les pampres du coteau. "
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans:
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain. "
Il dit, s'éloigne... et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais ses amis ne vinrent pas
Visiter la pierre isolée,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée. (MILLEVOYE.)

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

Venez, vous qui souffrez, venez, la jeune fille
A l'âme d'une mère et saura vous guérir ;
Vous qui versez des pleurs loin de votre famille,
Venez, la Sœur est là qui saura les tarir ;
Fraiches comme les fleurs, douces comme un beau rêve,
Ces *vestales* du Christ, anges consolateurs,
Ont cet amour vaillant dont la force relève
Et fait de la vertu savourer les douceurs. — E. LECLERC.

" A toute heure du jour ou de nuit, la porte s'ouvre, car l'hospitalité ne dort jamais. Aux murailles des corridors est appendu un crucifix, que l'édilité n'a point encore décroché; dans les dortoirs, les lits sont pressés les uns contre les autres; tout emplacement a été utilisé, car c'est sans relâche que l'on heurte à la porte en criant au secours; dans les salles communes, les pensionnaires sont réunis, la buanderie fume, la cuisine mijote; on souffre à l'infirmerie; on se chauffe au soleil s'il y a un jardinet; tout est lavé, fourbi, reluisant; à force de soin et de propreté on écarte les épidemies.

L'asile est calme, c'est à peine si les bruits du dehors y parviennent. La vie intellectuelle est libre, mais, par esprit d'ordre, la vie commune est réglée: on se lève, on mange, on se couche à l'heure fixée. Les pensionnaires sont-ils nombreux? Je ne sais; ils sont en repos sur eux-mêmes, car la maison ne rejette plus ceux qu'elle a recueillis.

Ces pensionnaires, qui sont-ils? Ceux dont la civilisation frivole se détourne: les vieillards, les caducs, les gâteux, parce que les malheureux atteints de ces maux horribles préfèrent les refuges où la religion ouvre leur âme à l'espérance.

Quant à celles qui se sacrifient pour soigner ces déshérités, qui sont-elles à leur tour? leur nom? Elles n'en ont pas. Elles s'appellent sœur Marie, sœur Madeleine. D'où viennent ces héroïnes de la charité? Il y a parmi elles des paysannes, des filles de la haute bourgeoisie, des filles de la noblesse.

Elles portent la jupe de laine noire, le manteau noir à capuchon, la coiffe blanche, la forte chaussure, souvenir des origines et qui reproduit le costume des femmes de Saint-Servan. La règle, sévère pour les religieuses, est indulgente aux pensionnaires; en réalité, ceux-ci sont les maîtres et les sœurs leurs servantes blanchisseuses, servantes cuisinières, servantes quêteuses, servantes en toute occasion et pour tous les soins, si répugnants qu'ils soient.

On ne demande aux vieillards que d'achever de mourir en paix, à l'abri de la misère, du froid et de la faim. C'est aux sœurs à les nourrir, à les coucher, à les vêtir, à les chausser, à panser leurs plaies, à changer leur linge maculé, à les veiller pendant les maladies, à les consoler à l'heure de la mort, à les ensevelir dans le drap funèbre, à les mettre au cercueil, à prier sur leur dépouille et à les accompagner jusqu'à la porte de la maison hospitalière lorsqu'on les mène à leur dernière demeure.

Dans ces refuges la discipline n'est pas seulement douce, elle est naturelle. C'est ce que n'ont pas compris ces bons libres-penseurs qui veulent infliger aux hôpitaux ce qu'ils appellent *laïcisation*. Quel mot et quel acte barbare!

Dans leurs maisons, avec leurs infirmes, les Petites Sœurs sont des mères; si elles l'ignorent,

je le leur apprends; mères tendres, mères calmes, accortes, toujours souriantes, comme il convient d'être pour amuser de *vieux enfants*. J'ai vu là des béguines jeunes et fraîches qui marchent entourées d'une bande de fils dont le plus jeune a soixante-quinze ans. C'est un spectacle dont il est difficile de ne pas être ému. On ne m'en donnait pas la représentation, j'ai regardé par des lucarnes, par des portes entre-bâillées, j'ai vu sans être vu et j'ai surpris la vie de la famille dans l'expansion de ses habitudes quotidiennes.

Ce qui m'a frappé chez les Petites Sœurs des Pauvres, c'est leur gaîté. Le rire s'épanouit sur leurs lèvres comme s'il faisait partie de la règle imposée. L'âme est sereine et la conscience du devoir accompli donne à tout leur être une sorte de placidité satisfaite qui se traduit par un épanouissement intérieur dont le visage est illuminé."

(MAXIME DU CAMP.)

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore!
Non plus, hélas! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent: Reviendront-ils jamais?

Oh ! l'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.



Soldat mourant avec son drapeau.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée.
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux je viens ici mourir.

(*Fragments*, — OCTAVE CRÉMAZIE.)

LE CRUCIFIX.

Toi, que je recueillis sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !



Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore
De son dernier soupir.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

Le vent, qui caressait sa tête échevelée,
Me montrait tour à tour et me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
" Voilà le souvenir et voilà l'espérance !
Emportez-les, mon fils ".

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage,
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu ;
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure,
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix !

(*Extraits*, — LAMARTINE.)

REMARQUES. — Cette ode participe du sentiment religieux et du ton élégiaque. Les effusions du cœur, les élancements de l'âme vers Dieu, y sont exprimés avec une sensibilité touchante. La pensée flotte dans l'attendrissement, dans l'espérance, dans la résignation, dans les souvenirs pieux, dans une mélancolie pleine de suavité. C'est une des belles *Harmonies* de l'auteur. — CH. LEROY.

DIGNITÉ DU TRAVAIL DES CHAMPS.

L'agriculture possède de vieux titres de noblesse inscrits au premier feuillet des archives du genre humain, et dignes de fixer l'attention du législateur, du philosophe et de l'économiste.

De tous les métiers exercés par le bras de l'homme, de tous les arts cultivés par l'intelligence, le labourage a été divinement imposé au roi de la création. Ainsi, dès l'origine du monde, le travail agricole apparaît tellement en harmonie avec les forces, les facultés, les goûts, les besoins de l'homme, qu'il devient l'indispensable obligation de son existence.

A l'agriculture seule a été confié le noble soin de nourrir le genre humain et d'entretenir, dans chaque homme, cette lampe mystérieuse qu'on appelle la vie.

Les illustres personnages qui remplissent les palais de l'éclat de leur autorité; les bibliothèques, des lumières de leur science; les musées, des inventions de leur génie, sont forcés de descendre deux fois le jour de ces hauteurs où ils s'adorent, et de venir, dans l'humilité de la faim et de la défaillance, adresser à l'habitant des campagnes cette prière que lui-même n'adresse qu'à Dieu: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

Dieu l'a voulu ainsi, pour honorer, en l'humble personne du cultivateur, son coopérateur dans l'ordre de la nature, son associé dans les soins bienfaisants de sa Providence.

Quand donc le villageois entre dans nos villes, et qu'il aperçoit les merveilles de l'industrie et les chefs-d'œuvre de l'art étalés à ses yeux, il peut les admirer; mais qu'il se souvienne que les fastueux possesseurs de ces trésors sont ses tributaires obligés, et que, pour exister, ils ont besoin de son blé, de ses fruits, de ses graines, de ses légumes, de la laine de ses brebis, de la chair de ses animaux; et que lui n'a besoin, pour être heureux dans ses champs, ni de leurs tableaux, ni de leurs tapis, ni de leurs livres, ni de leurs statues.

La boutique, l'atelier, l'usine, le magasin, le bureau, le cabinet: que ces lieux sont étroits, obscurs, tristes et malsains! et combien sont à la gêne les honnêtes forçats que l'industrie, le commerce, l'étude, les affaires enchaînent là, du matin au soir, à des travaux monotones, où le corps

dans la torture, l'âme dans l'engourdissement, s'épuisent et souvent se dégradent!

L'atelier du villageois, c'est l'immensité des campagnes. Là, le divin agriculteur se révèle à lui dans toutes les magnificences de la nature.

Qui pourrait exprimer tous les biens que cette vivifiante lumière, cet air pur, ces scènes imposantes, ces incompréhensibles grandeurs apportent à l'homme! Quel charme à ses yeux, quelle douce dilatation à sa poitrine, quels tableaux à son imagination, quelle élévation à son esprit; et, à son cœur, quels sentiments de foi, de confiance, de louange, d'adoration et d'amour.

Et pourtant, il arrive que le villageois se dégoûte de sa position; et le soir, assis à son foyer, tenant sur ses genoux ses gracieux enfants, il dit en pensant aux fatigues de la journée: " Va, mon petit Sylvain, si Dieu me prête secours, tu seras plus heureux que moi; et toi, gentille Marguerite, tu n'auras pas les peines de ta mère. Je veux que Sylvain sache un métier et qu'il tienne boutique en ville; ou mieux encore, s'il apprend à lire et que les récoltes soient bonnes, je le pousserai aux études, et je le ferai commis, notaire, et peut-être, avocat, quel bonheur! "

Que dit-il là, cet ambitieux cultivateur et cet aveugle père? Ah! plutôt qu'il écoute les conseils de la sagesse et de l'expérience, et qu'il prépare à ses vieux jours la consolation de leur laisser tout ce que lui a laissé son père, l'air natal, le toit, le champ, le travail, des goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur.

Malheur à l'homme des champs quand, égaré par les faux calculs d'une tendresse irréfléchie, il jette ses fils et ses filles comme une proie à la corruption des villes, ou quand il expose leur avenir

à des chances plus redoutables encore, en les enrôlant dans cette cohorte malheureuse d'artistes, de scribes, de lettrés, pauvres de moyens et riches de prétentions.

Si donc l'homme des champs aime ses enfants, s'il les veut honnêtes et heureux, qu'il leur apprenne de bonne heure à manier la bêche, la charrue, la faucille, tous ces honorables instruments de la fécondité de la terre, de l'aisance du cultivateur, de l'indépendance du citoyen et de la moralité de l'homme.

(*D'après* MÉTIVIER.)

LE CLERGÉ CANADIEN.

Nous excitons l'étonnement de tous les étrangers, qui ne peuvent s'expliquer l'existence en Canada d'un peuple distinct de ceux qui habitent l'Amérique du Nord; comment une soixantaine de mille pauvres colons français, abandonnés, il n'y a pas encore un siècle, sur les bords du Saint-Laurent, ont pu, sous l'étreinte de la conquête, former un peuple nombreux et fort, avec sa religion, sa langue et ses lois. A quoi devons-nous, après Dieu, la conservation de cet héritage de nos pères, si ce n'est à l'existence et à l'action bienfaisante d'un élément aristocratique, à notre excellent clergé?

En vous parlant du clergé canadien, je passerai avec un respectueux silence devant l'homme angélique, qui renonce à toutes les affections terrestres, aux joies du monde, aux félicités de la famille, pour embrasser une vie toute d'abnégation, de dévouement et de charité.

Je ne vous parlerai pas de l'homme qui bénit notre entrée dans la vie; qui nous guide dans l'exercice des vertus chrétiennes dès notre bas âge; qui, au printemps de la vie, sanctifie nos amours; qui est un second père, un second ami, à ceux qui en ont, et qui en sert à ceux qui n'en ont pas; qu'on trouve toujours à son chevet avec des paroles de consolation et d'espérance, lorsqu'on arrive au terme de sa carrière, et qui enfin bénit notre tombeau comme il avait béni notre berceau.

Cet homme, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en parler: laissons ce soin à ceux qui nous ont précédés dans la vie. Eux seuls, de la haute sphère où ses conseils et ses exemples les ont conduits, peuvent dignement apprécier ses services, et lui témoigner la reconnaissance qui lui est due.

C'est donc sous un autre point de vue que je veux vous présenter le clergé canadien; c'est du prêtre patriote et national que je veux parler; de cet homme qui a si bien rempli, et qui promet de remplir mieux que jamais, la noble tâche, la part si méritoire qu'il a entreprise dans la grande lutte de notre nationalité.

Vous savez dans quel triste état se trouvèrent nos pères à la cession de ce pays à l'Angleterre. Les premières familles abandonnèrent à son sort cette population de braves, dont le sang et le courage avaient fait la gloire de ces mêmes familles, depuis plusieurs générations. Oh! les ingrats! au moment où ils pouvaient rendre au peuple en services civiques, ce qu'ils en avaient reçu en gloire militaire, ils l'abandonnent.

Que serions-nous devenus, sans guides éclairés, nous, peuple soldat et voyageur, n'ayant d'autre science que celle des camps et des courses aven-

tureuses, vis-à-vis de cette population nouvelle qui s'introduisait au milieu de nous avec tous les moyens d'une industrie avancée, avec toutes les puissances de la paix, bien autrement formidables pour nous alors que les puissances de la guerre? C'en était fait; notre heure allait sonner, comme peuple, si le clergé ne nous eût tendu la main.

Naturellement le prêtre, ayant une mission plus élevée, ne pouvait devenir tout à fait citoyen, renoncer à son ministère sacré pour prendre en main les destinées temporelles du peuple. Il fit mieux encore; il se dit: Faisons des citoyens éclairés. Alors, comme le nouveau gouvernement s'empara des belles dotations faites sous l'ancien pour l'éducation de la jeunesse canadienne, nos séminaires se transformèrent en collèges; les lévites ouvrirent les portes du temple et appelèrent le peuple dépouillé à partager les offrandes faites pour le soutien de l'autel.

Bientôt, ce secours ne suffisant plus, l'on vit de simples prêtres, au prix de mille privations, et même de rudes travaux manuels, jeter les fondements de magnifiques collèges, qui feraient honneur à des pays beaucoup plus avancés que le nôtre.

Ces collèges sont autant de citadelles nationales où de généreux ecclésiastiques se dévouent à l'ingrat labeur du professorat, sans autre rémunération qu'une nourriture des plus frugales et un vêtement non moins modeste, tandis que d'autres aident à recruter l'armée nationale, en employant leurs épargnes à y maintenir une jeunesse intelligente, plus favorisée par la nature que par la fortune.

C'est ainsi qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de dix-sept cent cinquante-neuf, et qui ont fait qu'il y a encore un peuple canadien-français, et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes.

Quoique exempt par état de se mêler activement de politique, notre clergé nous a rendu, sous ce rapport, d'incontestables services dans le cours de nos grandes luttes. On lui a quelquefois reproché d'être trop timide, mais combien de mouvements populaires irréfléchis n'a-t-il pas empêchés ou restreints? combien d'œuvres publiques et nationales n'a-t-il pas favorisées? combien d'utiles conseils et d'encouragements n'a-t-il pas donnés à nos hommes publics dans les temps difficiles? Oh! prions le ciel qu'elle dure toujours, cette belle et précieuse union du peuple canadien avec son clergé, car ce dernier sera longtemps encore, toujours, je l'espère, le ciment et l'arc-boutant de notre société.

Unis, affectionnés l'un envers l'autre, ils sortiront victorieux des épreuves que leur réserve encore l'avenir, tout comme ils sont sortis de celles que le passé ne leur a certes pas épargnées. Pendant que le peuple combattra dans la plaine, le clergé, comme un second Moïse, du haut de la montagne, tiendra les bras élevés vers le ciel et en fera, comme lui, descendre la victoire sur nos bataillons patriotiques.

(ETIENNE PARENT.)

LOUIS XVII.

Louis de France, dix-septième du nom, n'a vécu que dix ans et quelques mois. La révolution avait envoyé à l'échafaud son père, Louis XVI, et sa mère, l'infortunée Marie-Antoinette. L'enfant, enfermé au Temple, mourut de chagrin et d'épuisement. Comme une jeune plante privée d'air, et dont un insecte invisible ronge les tendres racines, le pauvre enfant s'étiola et lentement pencha sa tête blonde vers le cercueil préparé par les ennemis de la royauté. Il fallut deux ans pour dessécher la sève de cette enfance si vivace. Victor Hugo, élevé dans les idées royalistes, s'est épris de pitié en contemplant cette innocente victime, et a laissé un jour tomber de sa plume la solennelle et ravissante poésie qu'on se plaît à relire.



Louis XVII.

En ces temps-là du ciel les portes d'or s'ouvrirent ;
Du saint des saints ému les feux se découvrirent.
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés,
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges.
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre.
Son œil bleu du malheur portait le signe austère,
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants,
Et les vierges du ciel avec des chants de fête
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
" Jeune ange, Dieu sourit à la gloire ingénue,
" Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir.
" Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
" Séraphins, prophètes, archanges,

" Courbez-vous, c'est un roi ; chantez, c'est un martyr !
" Où donc ai-je régné ? demandait la jeune ombre.
" Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
" Hier, je m'endormis au fond d'une tour sombre :
" Où donc ai-je régné ? Seigneur, dites-le-moi.
" Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;
" Ses bourreaux, ô mon Dieu ! m'ont abreuvé de fiel ;
" Je suis un orphelin, je viens chercher ma mère
Qu'en mon rêve j'ai vue au ciel."

Et les anges chantaient : " L'arche à toi se dévoile,
" Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une étoile.
" Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils ;
" Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
" Ou dans leur riante demeure

" D'un souffle lumineux rajeunir les soleils. "
Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent :
Il baissa son regard par les larmes terni ;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini.
. . . . . .
. . . . . .

(*Fragments*, — V. Hugo.)

CAVELIER DE LA SALLE.

C'est tout un monde étrange, insoumis, menaçant,
Qu'il lui faut conquérir et dompter en passant.
Où sont ses bataillons? Quelles sont ses ressources?
Pour franchir ces déserts, — solitude sans fin
Où l'attendent le froid, les fatigues, la faim, —
Ces lacs tempétueux, ces pics inabordables,
Ces repaires peuplés de hordes formidables,
Ces abîmes sans fond, ces tragiques forêts
Pleines de pièges sourds et de mornes secrets,
Qui soutiendra l'espoir en son âme meurtrie?
— Une seule pensée, un seul mot: la Patrie!
L'impossible, à ce nom, pour lui n'existe point...
Le mousquet à l'épaule ou la pagaie au poing,
En route!
Et devant lui, de l'aube au crépuscule,
Le vaste horizon s'ouvre et le désert recule.
Perçant les fourrés noirs où le sombre Iroquois
Sur son torse bronzé fait sonner son carquois,
Il va. Des lacs géants, rivaux des mers géantes,
Le menacent en vain de leurs vagues béantes;
Au chant du *Te Deum* il lance le *Griffon;*
Et, colosse vaincu, l'Ontario profond
Voit le premier haut-bord se cabrer sur son onde.
Il avance, il découvre, il colonise, il fonde.
Au loin, derrière lui, dans le bruit des rameurs,
Du Niagara grondant s'éteignent les clameurs;
Il avance toujours. Monotonie immense,
Où la plaine finit, la forêt recommence.
C'est partout l'inconnu, partout l'illimité,
Dans leur hideur farouche et leur sublimité.
Enfin, de Joliet la trace encor récente
Le conduit sur la rive où, nappe incandescente,
Dans son lit sablonneux, le grand Mississipi
Déploie en serpentant son long cours assoupi.

(*Extrait.* — L. FRÉCHETTE.)

NOTES BIOGRAPHIQUES. — René-Robert Cavelier de La Salle, né à Rouen en 1643, vint en Canada en 1666, et fut d'abord agriculteur et commerçant. Mais bientôt les découvertes de Jolliet et de Marquette lui inspirèrent le désir d'étendre à son tour les possessions du roi de France.

Encouragé par Frontenac et avec les fonds qui lui arrivèrent de France, il organisa son expédition, explora les lacs Ontario et Erié, bâtit le fort Cataracoui, — Kingston, — passa par Détroit et alla fonder une colonie à Mackinaw. De là, il se rendit à Green Bay, côtoya toute la région du Wisconsin, du Michigan et de l'Illinois, bravant les obstacles, endurant la privation et la souffrance, surmontant les épreuves par son indomptable énergie et son intrépide courage.



De La Salle

En compagnie du P. Hennepin, il atteignit le Mississipi en 1682 et le descendit jusqu'au golfe du Mexique. Son but était atteint. L'explorateur descendit sur le rivage avec ses compagnons et fit dresser une croix sur une eminence. A côté, sur une colonne, il fit dessiner les armes de France pendant que l'on chantait le *Te Deum*. Il prenait ainsi solennellement possession de ces immenses régions connues depuis sous le nom de Louisiane.

Avant de retourner à Québec, il commença le fort Saint-Louis. Il repassa en France où il reçut quatre vaisseaux et d'où il amena trois cents colons pour la Louisiane. Dans cette seconde expédition, il perdit un de ses vaisseaux et subit désastres sur désastres. Ses compagnons, découragés, se mutinèrent, et l'un d'eux eut la lâcheté de faire tomber son chef dans un guet-apens où il perdit la vie.

Ainsi finit la carrière de cet illustre explorateur qui sacrifia sa vie et sa fortune à la cause de la colonie française en Amérique.

BONAPARTE.

La poésie recherche de préférence les hauts sommets. Cette splendeur éblouissante, que les hommes appellent gloire, l'attire. En face d'une de ces incarnations glorieuses, la multitude s'éprend d'une admiration qui se traduit par des acclamations confuses, des applaudissements, des statues, des honneurs publics. Ces sentiments tumultueux ébranlent l'âme des poètes et ils se mettent à chanter. Rien donc d'étonnant que le nom de Bonaparte, qui a rempli son siècle, s'impose :

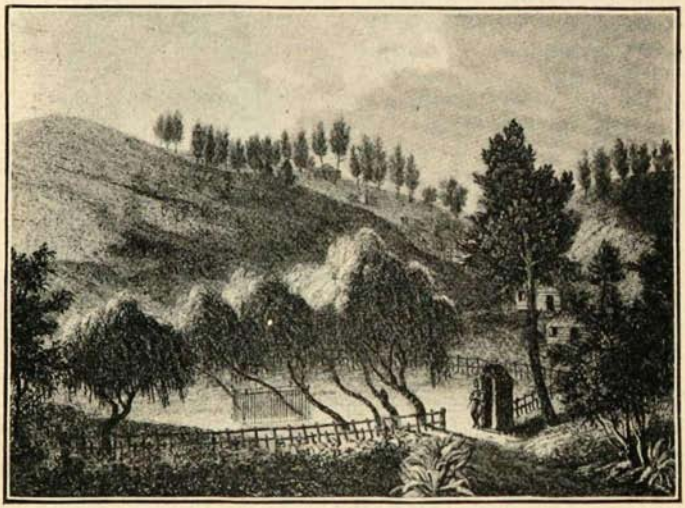
Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Ton aigle dans son vol, haletant, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre.
Toujours Napoléon, éblouissant ou sombre,
Sur le seuil du siècle est debout. — (V. Hugo).

Parmi les poètes qui ont abordé cette personnalité prodigieuse, " dans laquelle toutes les extrémités des choses humaines sont réunies," les uns ont glorifié, d'autres ont maudit sa mémoire. Hugo, attiré par tout ce qui est colossal, reste comme fasciné, ébloui par l'étrange destinée de Bonaparte. Lamartine, lui, reconnaît, à la vérité, la puissance du génie, l'extraordinaire du conquérant ; mais, royaliste, il ne peut pardonner au soldat sorti de la Corse et de la Révolution d'avoir usurpé le trône des rois légitimes, et de s'être débarrassé par le meurtre d'un rival, le duc d'Enghien. Voilà ce qui explique le ton du magnifique morceau qu'on va lire. — (J.-R. M.)

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom ? il est écrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là... sous trois pas un enfant le mesure.
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.



Tombeau de Napoléon Ier à Sainte-Hélène.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non: la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit ici-bas poursuivre une mémoire;
Rien... excepté la vérité...

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides,
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure,
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de ta gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie,
Emousser le poignard, décourager l'envie,
Ebranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!... et ce fut ton destin!

Tu tombas cependant de ce sublime faîte;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

.....

(*Fragments*, — LAMARTINE.)

COMBAT DE MÉROVÉE ET D'UN CHEF GAULOIS.

Cet extrait de l'ouvrage de Chateaubriand — *les Martyrs* — est sans contredit une des plus belles pages de la littérature française, même de n'importe quelle littérature. On dirait par endroits que c'est Homère qui raconte ou décrit. Le style du morceau, qui tient à la fois de la narration et de la description, est extrêmement riche sans surcharge d'ornements. Le récit est vif et rapide, les images frappantes. La fin présente un tableau pris sur nature. — (J.-R. M.)

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces.

Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie; à leurs casques, en forme de gueules ouvertes, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants...

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'*oriflamme*. Le chariot chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois tau-

reaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées.



Cède-moi la terre...

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine...

Le chef des Gaulois l'aperçut dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond; il lui crie d'un ton brusque:

"Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse."

— " Je ne crains qu'une chose," repartit le Gaulois frémissant de courroux: " c'est que le ciel ne tombe sur ma tête."

— " Cède-moi la terre," dit l'orgueilleux Sicambre.

— " La terre que je te céderai, tu la garderas éternellement."

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond, l'épée à la main, sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée du bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

(*Extraits*, — CHATEAUBRIAND.)

NAPOLÉON II.

I

. . . . . .

Courbé comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —
Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné ;
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.



Napoléon II (17 ans).

. . . . . .

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
" L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! "

II

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire ! l'avenir est à Dieu.
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

. . . . . .

Demain, c'est le cheval qui s'abat plein d'écume,
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

. . . . . .

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place ;
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie,
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;

Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple, émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit;

. . . . . .

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint, qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré!

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie:
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

. . . . . .

IV

Tous deux sont morts.—Seigneur, votre droite est terrible!
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire.
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non!
Chaque élément retourne où tout doit redescendre:
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom!

(*Fragments*, — VICTOR HUGO.)

NOTE. — Joseph-François-Charles, fils unique de Napoléon Ier et de Marie-Louise d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811, fut salué dans son berceau du nom pompeux de *roi de Rome*. Il mourut en 1832 à Schoenbrünn, en Autriche. Son tombeau est à Vienne.

DANS LES DÉSERTS DE L'AMÉRIQUE.

François-René, vicomte de Chateaubriand, né à Saint-Malo en 1768, mort en 1848, illustre écrivain français. Chateaubriand a exercé sur les esprits de ses contemporains une influence considérable. Non seulement il a commencé la restauration morale et religieuse du dix-neuvième siècle, mais a rafraîchi les sources et élargi les voies de la littérature... Il ouvrit aux esprits des perspectives jusqu'alors inconnues ou dédaignées. C'est ainsi qu'il a été novateur, et qu'il a puissamment contribué à fonder un art, une science, une poétique toutes modernes.



Chateaubriand.

Quant au mérite intrinsèque de son œuvre, il ne répond pas toujours à la puissance de son rôle.

Son style, dans les sujets de pure imagination, pèche par l'exubérance, le vague, l'enflure ; mais dans les descriptions et les récits historiques, il se dégage des faux brillants, sans rien perdre de sa richesse, de sa couleur, de son harmonie ; là, Chateaubriand se montre admirable écrivain. Ses qualités les plus saillantes sont l'éclat, la richesse de l'imagination, la sensibilité, la passion, l'éloquence, la puissance descriptive et le coloris. — (LEBAIGUE.)

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine.

La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée,

tantôt elle reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante: le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière, qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein.

Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte...

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre: elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer

au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu...

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent-quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

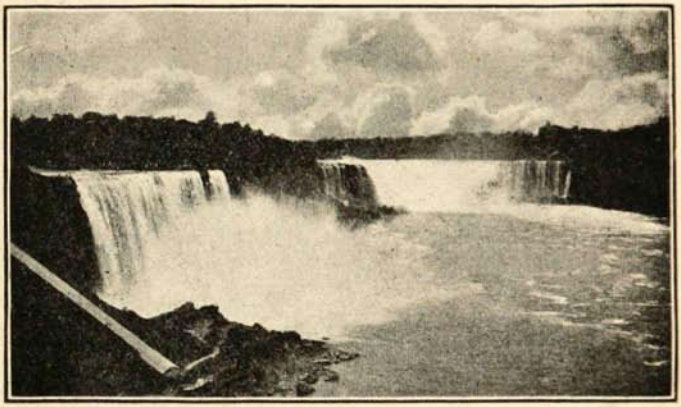
La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge.

Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajoux se suspendent, par leurs queues flexibles, au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

(CHATEAUBRIAND.)

LE NIAGARA.

L'onde majestueuse avec lenteur s'écoule;
Puis, sortant tout à coup de ce calme trompeur,
Furieux, et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.



Cataractes du Niagara.

C'est la chute! son bruit de tonnerre fait peur
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble; en un instant cette énorme avalanche
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu qu'il emporte en passant! —

(*Fragments*, — LS FRÉCHETTE.)

LE REMORDS DE CAÏN.

Pour laver, pour purifier la main souillée du meurtre, tous les fleuves réuniraient inutilement leurs ondes.—(ESCHYLE.)

La pièce qu'on va lire est le magistral développement des dernières paroles à Dieu du fratricide et désespéré Caïn: " *J'irai me cacher de devant votre face. Je serai fugitif et vagabond sur la terre...* " C'est la lutte acharnée de l'âme contre le remords, de la conscience avec Dieu.

Lorsque, avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide, au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: " Couchons-nous sur la terre et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
" Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
" Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson:
" Cachez-moi! " cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.

Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous les tentes de poil dans le désert profond :
" Etends de ce côté la toile de la tente."
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
" Vous ne voyez plus rien ? " dit Tsilla, l'enfant blond,



Il se remit à fuir.

La fille de ses fils, douce comme l'aurore.
Et Caïn répondit : " Je vois cet œil encore ! "

. . . . . .

Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre,
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. "
On fit donc une fosse, et Caïn dit : " C'est bien ! "
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(*Fragments*, — V. Hugo.)

ANALYSE. — Energie, hardiesse, ampleur des images, variété d'effets saisissants, richesse incomparable de rimes.

Le poète débute en nous montrant le fratricide, suivi de sa femme, de ses enfants et de ses petits-enfants, en route vers les profondeurs d'une solitude où il espère échapper à l'œil accusateur de Jéhovah. Halte! la famille épuisée tombe sur le sol. Les enfants hors d'haleine s'endorment. Caïn lui,

Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.

Image lugubre et terrifiante que cet œil tout grand ouvert dans l'ombre... Fuyons, dit Caïn, et voilà la caravane vagabonde en route. On marche trente jours, on marche trente nuits. Et comme il s'asseyait, Caïn vit dans les cieux mornes l'œil à la même place au fond de l'horizon. Il interposera entre le ciel et lui la toile d'une tente: peine perdue; une muraille de bronze: " Cet œil me regarde toujours! " s'écriera Caïn terrifié. Alors Tubalcaïn construisit une ville aux murailles de fer et sur la porte on grava: " Défense à Dieu d'entrer! " Caïn, du milieu d'une tour de pierre crie: " L'œil est toujours là! " Que faire? Il habitera sous la terre, dans la nuit de la tombe. On creuse donc une fosse, il y descend, on l'y enferme. Et l'œil?

" L'œil était dans la tombe et regardait Caïn."

Cet œil implacable et vengeur, qui passe à travers les tentes, les murs, les villes, les citadelles, le bronze et le granit, les ténèbres du tombeau, c'était l'œil de Jéhovah; c'était l'œil de la conscience éclairant le crime de Caïn.

(J.-R. M...)

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Préface III

PREMIERE PARTIE.

I.—*Le regard de Dieu*, poésie (*Abbé Martineau*) 1
II.—Le chauffage. (*Caumont*) 3
—*Je veux ma mère*, poésie. (*Jenna*) 5
III.—Je vous le promets, ma mère. (*Abbé S...*) 6
—*Bon, pur, fort*, poésie. 9
IV.—Saint Jean Baptiste. (*Mgr B...*) 10
V.—Chemins de fer. (*Divers*) 14
VI.—Lolotte. (*Jean des Tourelles*) 18
VII.—La respiration. (*Caumont*) 21
—*Le loup et la cigogne*. (*La Fontaine*) 23
VIII.—Un réveillon d'artistes 25
IX.—L'enfant prodigue 29
—*Relève-toi*, poésie. (*Alcuin*) 31
X.—Le cygne. (*Divers*) 33
—*Le grillon*, poésie. (*Florian*) 35
XI.—Martyre de Donatien et de son frère 36
—*Adieu du martyr*, poésie 39
XII.—Lettre. (*Veuillot*) 40
XIII.—Départ pour le cloître. (*Veuillot*) 44
XIV.—Aération des appartements. (*Caumont*) 47
—*Le gland et la citrouille*. (*La Fontaine*) 50
XV.—Tobie 51
XVI.—Le chevreuil 55
—*Orgueil*, poésie. (*Florian*) 57
XVII.—Alimentation. (*Caumont*) 58
—*Le bon gîte*, poésie. (*Deroulède*) 60
XVIII.—Daniel et ses compagnons 62
—*A un enfant*, poésie. (*Manuel*) 65
XIX.—Imprimerie. (*Caumont*) 66

PAGES.

—*La laitière et le pot au lait.* (*La Fontaine*)..... 68
XX.—Le mal du pays. (*Amiert*)..... 70
—*Le prisonnier*, poésie..... 73
XXI.—Le castor. (*Montpetit*)..... 73
XXII.—Laisse-moi pleurer ce soir..... 77
—*Les oiseaux blancs.* (*Fréchette*)..... 80
XXIII.—S. Stanislas de Kotska. (*J.-B. M...*)..... 81
XXIV.—De l'hygiène..... 85
—*Le lièvre et les grenouilles.* (*La Fontaine*)..... 87
XXV.—Jeune fille, prends garde..... 88
—*La sœur de charité.* (*Trousse*)..... 90
XXVI.—Les plantes..... 91
—*L'enfant.* (*V. Hugo*)..... 94
XXVII.—Première souillure. (*Lamennais*)..... 95
—*Les deux chèvres.* (*La Fontaine*)..... 97
XXVIII.—Saint Ignace..... 99
XXIX.—Les perroquets. (*Baurassé*)..... 102
—*Les lunettes*, poésie. (*Ratisbonne*)..... 105
XXX.—Deux anges sur la terre..... 106
XXXI.—Le grand-père et l'enfant..... 110
—*Le matin et le soir de la vie*, poésie..... 113
XXXII.—Le luxe au village. (*Vaudoré*)..... 114
—*Le lion et le moucheron.* (*La Fontaine*)..... 117
XXXIII.—Pour Jésus-Christ, oui! (*P. Van Tricht*)..... 119
—*O Père qu'adore mon père.* (*Lamartine*)..... 121
XXXIV.—Conseils aux cultivateurs..... 123
—*Le coche et la mouche.* (*La Fontaine*)..... 125
XXXV.—Le renard. (*Buffon*)..... 127
—*Quand je serai grand*, poésie. (*Jenna*)..... 130
XXXVI.—S. Louis, roi de France..... 130
—*Premiers pas à l'église*, poésie. (*Ségalas*)..... 133
XXXVII.—Vive la France. (*Dagé*)..... 134
—*Le soldat*, poésie. (*Deroulède*..... 134
XXXVIII.—L'écureuil. (*Buffon*)..... 138
XXXIX.—L'automne. (*J.-B. M...*)..... 142
—*Voici l'hiver*, poésie..... 145
XL.—Vén. Mère Bourgeoys. (*1re partie*)..... 146
XLI.—Lettre. (*Veuillot*)..... 149
—*Hymne à Jeanne d'Arc.* (*H. Hello*)..... 150

PAGES.

XLII.—Vén. Mère Bourgeoys. (*2e partie*)..... 151
XLIII.—Mort à dix ans..... 155
—*Les griefs du petit écolier.* (*W. M...*)..... 157
XLIV.—L'abbé Stanislas..... 159

DEUXIÈME PARTIE.

XLV.—*Le loup et le chien.* (*La Fontaine*)..... 162
XLVI.—Les abeilles..... 164
—*Le laboureur et ses enfants.* (*La Fontaine*)..... 167
XLVII.—Jeanne d'Arc. (*Francinet*)..... 168
XLVIII.—Le drapeau. (*Ambert*)..... 172
XLIX.—Vén. Marie de l'Incarnation. (*1re partie*)..... 175
L.—Lettre. (*Veuillot*)..... 178
—*Le héron.* (*La Fontaine*)..... 179
LI.—Vén. Marie de l'Incarnation. (*2e partie*)..... 181
LII.—Exécution de Charette..... 183
LIII.—Le chien. (*Buffon*)..... 186
LIV.—Dupuytren et le petit curé. (*1re partie*)..... 190
LV.—*Les animaux malades de la peste.* (*La Fontaine*) 192
LVI.—Dupuytren et le petit curé. (*2e partie*)..... 195
LVII.—Mgr Carroll. (*J.-R. M...*)..... 199
—*L'enfant*, poésie. (*V. Hugo*)..... 202
LVIII.—Les oiseaux. (*V. Henrion*)..... 203
—*La mort de l'oiseau*, poésie. (*F. Coppée*)..... 205
LIX.—Découverte de l'Amérique..... 205
LX.—Convertissez papa. (*l'abbé S...*)..... 209
—*J'étais seul*, poésie. (*V. Hugo*)..... 211
LXI.—Les hirondelles. (*Milne*)..... 212
—*L'oiseau de France*, 1871. (*Soubise*)..... 214
LXII.—Le Père Jogues..... 216
LXIII.—*Le chat et le vieux rat.* (*La Fontaine*)..... 219
LXIV.—La maison est en joie. (*S...*)..... 221
—*L'envers du ciel*, poésie..... 224
LXV.—Le plus brave du régiment. (*Bauniol*)..... 224
LXVI.—Le lion..... 228
LXVII.—De Maisonneuve..... 231
LXVIII.—L'oiseau-mouche. (*Buffon*)..... 234
—*L'oiseau-mouche* poésie. (*Gozlan*)..... 236

PAGES.

LXIX.—Les Francs 237
LXX.—Dieu vous le rende! (*Ambert*) 240
LXXI.—*Le chêne et le roseau.* (*La Fontaine*) 244
LXXII.—Vén. Mère d'Youville. (*D'après N.-E. Dionne*). 246
LXXIII.—Mœurs agricoles. (*Montpetit*) 250
LXXIV.—L'abénaki. (*Saint-Lambert*) 253
LXXV.—*L'hiver*, poésie. (*Legendre*) 256
—L'hiver. (*J.-R. M...*) 257
LXXVI.—D'Iberville 259
LXXVII.—Les forêts 263
—*Est-ce vrai, ma mère?* poésie 265
LXXVIII.—S. Jean-Baptiste de la Salle 266
LXXIX.—La fin d'un drapeau. (*O. Feuillet*) 269
LXXX.—Départ des croisés. (*Michaud*) 272
LXXXI.—L'idée de patrie. (*Villefranche*) 276
—*La fête nationale.* (*Fréchette*) 279
LXXXII.—L'éléphant. (*Buffon*) 279
LXXXIII.—Jolliet et Marquette. (*Gagnon et Dionne*) 282
LXXXIV.—Lettre. (*Veuillot*) 286
—*L'ange et l'enfant.* (*Reboul*) 287
LXXXV.—P. Marquette, sa mort 289
LXXXVI.—Montcalm. (*J.-R. M...*) 293
LXXXVII.—Les poissons 296
LXXXVIII.—Mgr de Laval 300
LXXXIX.—La patrie 303
—*Captifs aux rivages.* (*Béranger*) 304
XC.—Le coursier du désert. (*Lamartine*) 306
—*Mort de la cavale*, fragments 308
XCI.—Une héroïne décorée 309
—*La pauvre orpheline.* (*Saumet*) 312
XCII.—Le paon. (*Bourassé*) 313
—*Le Turco*, poésie. (*Deroulède*) 315
XCIII—.Benjamin Franklin 317
XCIV.—Les fleurs 319
—*L'aumône*, poésie. (*V. Hugo*) 321
XCV.—Les sauvages. (*J.-R. M...*) 322

TROISIÈME PARTIE.

	Pages.
XCVI.—Le loup. (*Buffon*)	326
—*Les morts*, fragments. (*O. Cremazie*)	329
XCVII.—Frères dans la mort	330
XCVIII.—Sir L. H. Lafontaine. (*L.-O. David*)	333
XCIX.—Le printemps. (*J.-R. M...*)	336
—*La source et le lac.* (*Gautier*)	338
C.—Loïc, le petit mousse	340
CI.—Le cardinal Taschereau	343
—*L'ange de la charité*, poésie. (*Rondelet*)	346
CII.—Le rossignol	347
—*Au rossignol*, poésie. (*Lamartine*)	349
CIII.—*Le petit savoyard.* (*A. Guiraud*)	350
CIV.—Le P. de Brebeuf	354
CV.—L'aigle	358
—*Notre langue*, poésie. (*Chapman*)	361
CVI.—Mgr Bourget. (*Guérin et David*)	362
CVII.—Le patriotisme dans l'histoire	366
CVIII.—Les Canadiens. (l'abbé Casgrain)	369
CIX.—*Chant du vieux patriote.* (*Cremazie*)	373
—*Deux dates.* (*Routhier*)	375
CX.—Vercingétorix	377
CXI.—Les serpents	380
CXII.—L'été. (*J.-R. M...*)	384
—*Le village*, poésie. (*A. de Ségur*)	386
CXIII.—Abraham Lincoln	387
CXIV.—Conte de Noël	390
CXV.—Les trois règnes de la nature	394
—*L'anniversaire.* (*Milleroye*)	396
CXVI.—Devoirs envers la patrie. (*Villefranche*)	397
CXVII.—Lafayette et Rochambeau. (*J.-R. M..*)	402
CXVIII.—Le cheval. (*Buffon*)	405
CXIX.—Washington. (*J.-R. M...*)	409
CXX.—Excelsior! Plus haut!	412
CXXI.—Réminiscences du foyer natal. (*J.-R. M...*)	416
—*O Canada*, etc... chant national. (*Routhier*)	419

SUPPLÉMENT.

	Pages.
Le soleil couchant (*V. Hugo*)	423
Dandolo. (*Legouvé*)	424
Le lion et le tigre. (*Sully-Prudhomme*)	426
Rapidité de la vie. (*Bossuet*)	429
La chute des feuilles. (*Millevoye*)	431
Les petites Sœurs des Pauvres. (*Maxime Du Camp*)	432
Le drapeau de Carillon. (*O. Crémazie*)	434
Le crucifix. (*Lamartine*)	436
Dignité du travail des champs. (*Métivier*)	438
Le clergé canadien. (*E. Parent*)	441
Louis XVII. (*V. Hugo*)	445
Carelier de La Salle. (*L. Fréchette*)	447
Bonaparte. (*Lamartine*)	449
Combat de Mérovée et d'un chef gaulois. (*Chateaubriand*)	452
Napoléon II. (*V. Hugo*)	455
Dans les déserts de l'Amérique. (*Chateaubriand*)	458
Le Niagara. (*L. Fréchette*)	461
Le remords de Caïn (*V. Hugo*)	462

BNQ
C 000 312 739

DICTIONNAIRES BEAUCHEMIN

LAROUSSE : Dictionnaire complet de la langue française. Edition spéciale pour le Canada, 1134 pages $0.75

GUERIN : Nouveau dictionnaire universel illustré. Edition spéciale pour le Canada. 1031 pages $0.90

NUGENT'S UP-TO-DATE DICTIONARY : Nouveau dictionnaire français-anglais et anglais-français, avec la prononciation $0.75

HOCQUART - VALOIS : Dictionnaire de la langue française. $0.25

RINFRET : Dictionnaire de nos fautes contre la langue française $0.75

LECTURES GRADUEES

par l'abbé J.-Roch Magnan.

Série approuvée par le Conseil de l'Instruction publique.

Degré préparatoire $0.10
" inférieur $0.30
" moyen $0.50
" supérieur $0.60